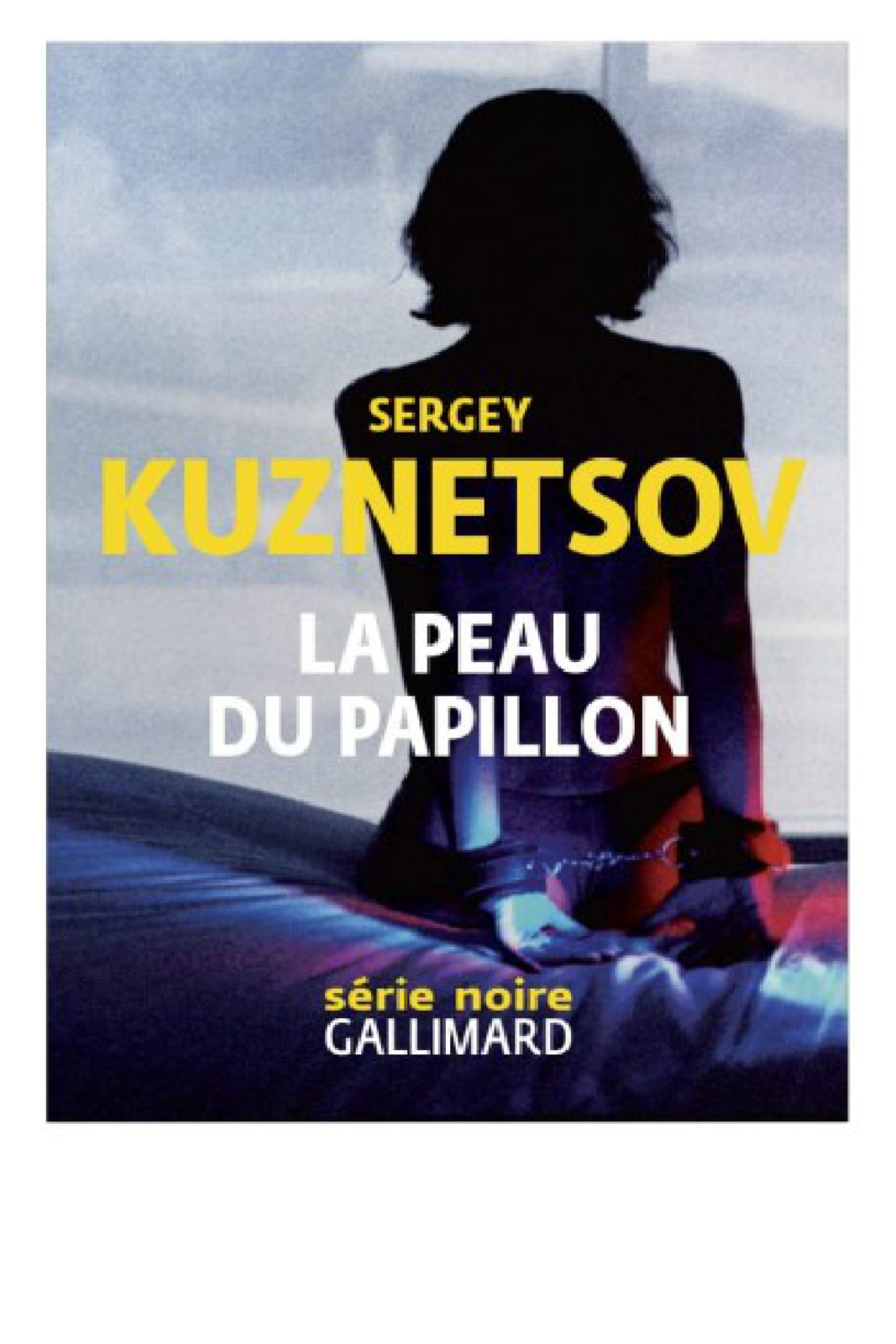


La peau du papillon

Sergey Kuznetsov

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SERGEY
KUZNETSOV

**LA PEAU
DU PAPILLON**

série noire
GALLIMARD

SERGEY KUZNETSOV

LA PEAU DU PAPILLON

TRADUIT DU RUSSE PAR RAPHAËLLE PACHE



GALLIMARD

J'aurais voulu dédier ce livre à deux de mes amis, mais ils ont refusé de le lire et formulé le souhait que leur nom n'y soit pas associé, ni de près ni de loin. C'est donc ma femme Katia qui est la seule dédicataire de ce roman : elle n'a pas le plus petit rapport avec son histoire, néanmoins son amour m'aide à survivre dans le monde merveilleux qui est le nôtre.

Jeanne brûlait, aux hommes elle disait : « Regardez, j'ai ôté ma robe, rasé mon crâne.

Regardez : je ne cache rien, ma peau, je l'arrache telle une seconde robe. Tâtez ma chair, tripotez mes veines, il ne reste plus qu'un instant. »

ALEXANDRE ANACHÉVITCH

Tu as dix ans, peut-être moins. Tu circules en métro avec ta maman, tu regardes devant toi à travers les portes vitrées des rames. Soudain, tu remarques quelque chose : là-bas, loin devant, il s'est passé un truc. En proie à un effroi incompréhensible, les gens bondissent et refluent en sens inverse, comme pour échapper à un danger, ils courent jusqu'à ce qu'ils butent contre les portes fermées séparant les rames, alors ils tirent sur la poignée, ils tirent, ils tirent... mais leurs visages se déforment déjà, la panique souffle leurs traits habituels, comme le vent couvre de ridules la surface d'un étang. Quelque chose d'invisible approche, quelque chose qui n'a pas de nom, pas davantage de forme, quelque chose de plus terrifiant que la mort, de plus épouvantable qu'un cauchemar. Quelque chose qu'ils connaissaient depuis le début et se sont toujours efforcés d'oublier.

Et voici que les wagons de tête entrent lentement dans un mur transparent d'horreur condensée, mais tu ne parviens plus à voir les visages aplatis contre la vitre, les bouches ouvertes sur un cri muet, les yeux sortant de leurs orbites, alors tu portes ton regard sur les passagers que l'horreur n'a pas encore touchés, ceux qui ont pris place dans des wagons voisins, et tu constates une fois de plus comment l'ombre légère de l'inquiétude se mue en panique, tu les vois bondir et courir, courir, se cogner contre les portes vitrées qui refusent de s'ouvrir... tandis que le mur invisible se rapproche encore, toujours, avec l'implacabilité du rêve. Pourtant toi, tu ne quittes pas ton siège, tu ne cherches pas la main de ta mère, tu te contentes de songer avec soulagement que tout sera bientôt terminé.

Il s'agit seulement de rêveries. J'avais environ dix ans, peut-être moins, et j'imaginai souvent cette scène. Avec l'âge, cependant, tout a changé : ce n'était plus un mur, mais plutôt une vague, une vague

venue d'un océan lointain et froid à vous glacer le sang, une vague qui déferlait sur la rame, du wagon de tête à celui de queue. Mais désormais, plus personne ne bondissait de sa place, chacun demeurait sur son siège jusqu'à ce que les frissons froissent les visages, telle une main chiffonnant un mouchoir en papier usagé.

Eh bien, oui, j'étais un garçon doté d'une vive imagination. En grandissant, j'ai commencé à raconter les superstitions de mon enfance : il y aurait eu dans le métro un endroit par où l'enfer suintait, une fine couche de terreur s'insinuant dans le tunnel, mais les rames la traversaient si vite que seules les personnes particulièrement sensibles avaient le temps de la percevoir. En prononçant les mots « particulièrement sensibles », je scrutais les filles d'un air entendu ; parfois, le truc fonctionnait.

Maintenant, je sais que la sensibilité n'a rien à voir là-dedans. Il s'agit de mon enfer intime, de mon horreur personnelle, d'un concentré de mon cauchemar nocturne. Les passagers du métro n'en ont nullement conscience, rien ne leur déformera le visage, pas un de leurs cheveux ne frémit. Je suis le seul à en repérer les traces, le seul à en déceler l'approche, le seul à comprendre la langue des choses et des objets qui m'avertissent en vain de *l'approche*.

Les fils des écharpes de laine se hérissent, les manteaux de cuir se couvrent de petites fissures, le duvet s'échappe des doudounes, comme pour essayer de s'enfuir, les collants se resserrent autour des jambes, les couleurs des panneaux publicitaires perdent de leur éclat, les vitres des wagons ne vont pas tarder à pleuvoir sur les sièges, les rampes se recroquevillent sous ma main, les portes hurlent leur terreur. Tout se fige comme si quelqu'un avait éteint le temps, le grondement des roues se tait, et soudain tu entends ce dont causent deux fillettes près des portes closes. L'une est petite et maigre, avec des cheveux noirs ébouriffés ; l'autre, qui a les cheveux clairs, est perchée sur de longues jambes fines. Il y a une minute, elles étaient en train de rire, de chahuter, de décider à quoi elles dépenseraient leurs premiers sous, mais à présent, leur visage a vieilli de dix ans, et tu entends la fillette aux cheveux clairs qui dit : « Je n'arrive pas à croire qu'elle n'est plus là », avant de s'essuyer les yeux avec un mouchoir aussi fripé que ton visage, tandis que la plus petite lui prend la main et réplique : « Pourtant, je ne parviens toujours pas à pleurer. » Alors les sons deviennent plus sourds, l'espace s'enroule aux limites de ton champ de

vision, tel un vieux papier peint sur un mur humide, tout devient sombre sous tes yeux, on dirait que le monde entier se couvre de spirales noires qui tourbillonnent : la déferlante te rattrape et t'emporte dans ses rouleaux. Tu as du mal à respirer, ton corps perd ses contours, se métamorphose en un cocon noir, la détresse et le désespoir deviennent plus denses : il te suffirait de tendre la main pour les toucher.

Une vieille terreur de l'enfance ? Non, pas de la terreur, de l'angoisse, un concentré d'angoisse, un sentiment d'asphyxie, un bruit incessant dans les oreilles, le flux de ton propre sang, les ténèbres, les ténèbres, un nuage de ténèbres s'accroche aux plis de tes vêtements, se cramponne aux protubérances de ton visage, aux cheveux collés sur ton front, aux pointes rongées de tes doigts.

Ce cocon, c'est un nuage que tu transportes avec toi quand tu sors du métro. Tu vas discuter, parler travail, prendre des décisions, écrire des courriers professionnels. Tu vas flirter avec des filles, jouer avec tes enfants, sourire à des connaissances, essayer de vivre comme d'habitude. Mais ces jours-là, en tendant le bras, tu peux toucher les frontières de l'enfer : la souffrance exsude par les portes entrouvertes, dégouline le long des murs des immeubles, crisse sous tes pas comme du verre brisé ; chaque geste provoque une douleur, chaque contact te fait tressaillir, ta peau se dissout pour ne plus laisser qu'une chair nue, sanguinolente, à peine dissimulée par le nuage gris de l'angoisse.

Ces jours-là sont très pénibles pour moi. Afin de les rendre plus supportables, je commence à me rappeler les femmes que j'ai tuées.

Le couinement d'un bip. Ce n'est pas un fracas métallique, ni le carillon d'une clochette, mais le trille artificiel d'une puce électronique. Le signal d'un réveil acheté chez Ikea, un réveil d'enfant en peluche bariolée, avec un grand cadran et des aiguilles jaunes. Une main sort de sous la couverture. Maigre, avec un anneau en argent à l'index, puis une cicatrice à peine visible juste au-dessus du coude. La petite paume taloché la babiole de velours bleu, le bruit se tait, le bras disparaît.

Tu n'as pas envie d'ouvrir les yeux, tu ne veux pas te réveiller. Comme à travers des paupières entrouvertes, nous distinguons un coin d'oreiller, une boucle de cheveux, le bord d'une couverture. Tu veux dormir, la tête enfouie sous les draps, dormir en t'embaillant encore plus étroitement, en te cachant, en t'enfouissant dans ce cocon, dormir comme ça, toujours, depuis ton enfance.

— Bonjour !

À qui as-tu lancé ton « Bonjour ! » de cette voix atone encore ensommeillée ? Il n'y a personne dans ta chambre. Un rayon de soleil jaune – assorti aux aiguilles du réveil – sur le kilim multicolore au pied de ton lit, l'écran mat, incapable de refléter quoi que ce soit, d'un ordinateur portable ouvert, un lapin en fourrure rose qui se tapit entre le mur et ton corps. « Bonjour ! », on dirait que tu essaies de te réveiller toi-même. En effet, bonjour, Xénia.

Oui, tu t'appelles Xénia, tu vis dans un appartement loué deux cent cinquante dollars par mois, pas cher, tu l'as eu par des connaissances. Il te coûte à peu près le tiers de ton salaire, tu mènes une vie à l'occidentale, une vie d'adulte. Tu es d'ailleurs adulte, tu as vingt-trois ans, tu travailles à la section « Actualités » du journal en ligne *LeSoir.ru*. L-e-S-o-i-r point ru, une publication assez peu connue, de

seconde zone, vous n'en avez peut-être jamais entendu parler, n'empêche que notre rubrique « Actualités » est bonne.

Dehors, il pleut ; dehors, c'est décembre, le ciel est gris, pas le plus petit flocon. Les rayons de soleil n'étaient rien de plus que les résidus illusoires de ton sommeil. Glisse les pieds dans tes pantoufles duveteuses, attrape ton peignoir blanc sur le fauteuil, presse le bouton « Play », monte le son. Le remix de Gato Barbieri par Gotan Project. C'est ainsi que la matinée débute.

En chemin vers la salle de bains, tu ne peux te retenir, tu consultes ta boîte mail. Cinq messages, quatre spams, dont deux te proposent d'augmenter la taille de ton pénis ou de tes seins. Pas besoin de l'un ni de l'autre : tu n'as pas de pénis et tes seins sont très bien comme ils sont.

Quelle apparence as-tu ? Petite, maigrichonne, avec des cheveux noirs ébouriffés, des lèvres gonflées par le sommeil, de grands yeux qui ne veulent jamais s'ouvrir le matin. Tu coules un regard à tes cinq messages. OK, de ton amie Olga, tant mieux, ça ne concerne pas ton travail. De toute façon, comment cela aurait-il pu être le cas ? Tu t'es couchée à 3 heures, levée à 8, pendant ce temps-là, tout le monde dort, personne ne t'envoie de mails professionnels.

Tu entres dans la salle de bains, fais couler l'eau de la douche, puis tu te figes devant le miroir pour essayer de récapituler la journée qui t'attend. Alors, qu'y a-t-il de prévu ? Pour commencer, les trucs habituels au travail, puis une discussion « argent » avec Pavel, un déjà au Coffee House, l'anniversaire de ta mère, elle t'a demandé d'être là vers 19 heures, pas plus tard. En soupirant, tu te débarrasses du peignoir, jettes un coup d'œil au miroir déjà couvert de gouttelettes de condensation : l'atmosphère est humide, embuée et chaude comme tu aimes.

Les ecchymoses ont presque disparu sur ta poitrine et tes épaules, mais sur tes cuisses... äïe-äïe-äïe, c'est une autre paire de manches. Et les estafilades sur tes fesses réagissent à l'eau brûlante. Oui, tu aimes que ton corps se rappelle longtemps tes rendez-vous amoureux. Tu aimes qu'on te fasse mal. Tu as chez toi une petite collection de gadgets amusants, des jouets en cuir noir, des cravaches, des bâillons, des pinces à seins. Dans tes bons jours, tu ne vois rien de déviant à tes préférences. Tu te tiens à peu près le genre de raisonnement suivant : parfois je vais danser le boogie-woogie dans un club près du métro

Kropotkinskaïa, parfois je demande à quelqu'un de me frapper et de me faire mal. Il en va du sexe comme de la danse : ce qui compte, c'est d'avoir un bon partenaire. Tel est ton raisonnement les jours où ça va bien, mais quand ce n'est pas le cas, tu te dis que le sexe, ce n'est pas la danse, et qu'il est difficile pour une personne ayant tes préférences de se trouver un partenaire à la hauteur. Difficile, certes, mais tu te débrouilles quand même. Plus ou moins bien.

Plutôt mal, pour être honnête. Tu t'es séparée de ton dernier amant voici une semaine, tout est fini entre vous maintenant, et c'est pour ça qu'au lieu d'éprouver la douleur délicieuse de la volupté, ta peau cuit de la douleur tenace provoquée par la séparation.

Tu coupes l'eau, t'essuies avec une serviette, tes écorchures sont douloureuses. En souriant, tu passes dans la cuisine, mets la bouilloire à chauffer. Tu n'entends presque plus la musique en provenance de ta chambre. Tu regardes ta montre : tu as encore le temps de boire un café.

C'est ainsi que ta journée commence. Dehors, un soleil terne se faufile par un interstice entre les nuages de décembre. Bonjour, Xénia chérie. N'oublie pas de t'habiller chaudement, le vent souffle fort aujourd'hui. N'oublie pas d'emporter le cadeau pour ta mère, ton téléphone, de l'argent, tes papiers, ta carte de transport. N'oublie pas que tu as beaucoup de choses à faire aujourd'hui. Prends soin de toi, Xénia chérie, prends soin de toi. Ah oui, et puis tes clefs. Ne les oublie pas non plus, s'il te plaît.

Alors voilà. Il était une fois une petite fille, avec une maman et un papa, qui allait au jardin d'enfants, puis à l'école, dansait, riait, ne pleurait jamais. Papa-maman divorcèrent, les études se terminèrent, la fillette se décrocha un travail, et cela fait maintenant six ans qu'elle occupe un petit bureau dans un *open space*. Ses doigts énergiques frappent un clavier, une barrette retient plus ou moins ses cheveux en bataille, ses lèvres peintes se pincent sous l'effet de la concentration, il n'y a plus dans sa voix la moindre trace de son atonie matinale.

— Xénia, on place l'info sur Bérézovski à la une, ou les gens en ont déjà ras le cul de lui ?

— C'est lui qui en a ras le cul. Mais qu'est-ce qu'on a d'autre, à part Bérézovski ?

— Je vais voir.

C'est une journée ordinaire. Une grande chef dans une petite maison. C'est juste un titre – rédactrice en chef de la rubrique « Actualités » –, une équipe réduite à la portion congrue, trois personnes plus les pigistes. Bon, il est vrai que tous ont quelques années de plus qu'elle, certains ayant même à leur actif une formation spécifiquement journalistique. Ils se considèrent comme des professionnels, merde ! Des requins de la plume, des chacals du clavier, des pirates de la souris. Au départ, c'est vrai qu'elle a dû les engueuler, mais à présent, elle te les a tous mis au pas et ils travaillent à plein régime.

Alexeï, du bureau voisin, l'interroge via la messagerie ICQ : « Ça va ? », elle répond : « OK », et dans la seconde qui suit, elle ajoute : « Ça vient, cette interview ? », « Je suis en train de la transcrire », et de fait, ses écouteurs sur les oreilles, il est bel et bien en train de déchiffrer.

Le travail quotidien devient inévitablement une routine : veiller à ce qu'on choisisse les nouvelles appropriées, rectifier les erreurs, secouer les puces aux jeunes traductrices, décider de qui l'on doit prendre les commentaires aujourd'hui. Une ou deux fois dans la semaine, on obtient un bon matériau, quelque chose dont elle est fière, qui ne lui fait pas honte. Cela étant, elle n'a pas à rougir de ce qui paraît chaque jour, même s'il n'y a pas non plus matière à s'enorgueillir. Hormis de son début de carrière réussi : elle n'a tout de même que vingt-trois ans, et elle est déjà rédactrice en chef d'une rubrique. La chef. C'est assez marrant.

Xénia aime son travail. Ça lui plaît de fouiller dans les informations, et ça lui plaît encore davantage de coordonner, de diriger, de contrôler. Dans quelques années, elle sera un bon manager, même si elle ne voit pas encore trop dans quel média. Peut-être deviendra-t-elle une véritable rédactrice en chef ; si ça se trouve, elle se dénicherait une place dans la presse papier, à condition que Poutine ne fasse pas main basse sur tous les journaux, comme il l'a fait avec les chaînes de télévision. Ou bien elle ne s'occupera que d'IT business. « IT » signifie *Information Technologies* et s'ajoute à tout ce qui est lié à Internet. En Amérique, on aime ajouter la lettre « e » du mot *electronic*, mais en russe, cette lettre n'est pas toujours aisée à utiliser. L'adjoindre au mot *business* par exemple relève de l'impossible. « Tu comprends, avait expliqué Xénia à l'un de ses amis anglophones, le mot *eb* en russe, c'est l'équivalent de *fuck* chez vous. Ça donnerait donc du *fuck-business*. Ce ne serait déjà pas bien facile à sortir à une amie, alors je ne te parle même pas de ta mère. »

Xénia aime son travail. Elle goûte l'assurance qu'il lui confère, celle d'une fille qui a réussi et qui s'en sort bien. Elle apprécie la possibilité de tout faire en même temps : rédiger une interview, discuter sur ICQ, parcourir les news. Aux environs de midi, on balance sur la Toile la première partie des matériaux, et à ce moment-là, elle pourra s'autoriser un tour à la cafétéria avec Alexeï, la lecture des dernières blagues sur *anecdotes.ru*, une petite visite à Pavel pour lui causer argent.

Jusqu'à l'âge de trente-sept ans, Pavel Silverman, le supérieur direct de Xénia, rédacteur en chef et fondateur du magazine *LeSoir.ru*, ne s'était jamais piqué de journalisme.

À la fin des années 1980, il avait déménagé de Grozny à Moscou, pile au bon moment : la ville fut d'abord désertée par les Russes, puis par les Tchétchènes, et bientôt elle finit par disparaître complètement. Vers le milieu des années 1990, Pavel occupait un poste important dans la publicité, mais à l'occasion d'une énième restructuration du marché, il fut évincé de la télévision et de l'affichage de rue, si bien qu'au début de la décennie suivante, il ne lui restait plus de sa splendeur passée qu'une agence Internet, qui décolla avec le boom des investissements en 2000.

Quand Pavel s'intéressa à Internet, les bannières – soit ces petites images rectangulaires placées en haut, en bas et sur les côtés des pages Web – y constituaient la principale forme de publicité. La petite image retient l'attention de quelqu'un qui clique dessus avec sa souris et atterrit sur le site à l'origine de la publicité. Tel est, dans les grandes lignes, le principe de la chose. On peut se faire rémunérer au nombre de personnes qui verront la bannière (cela s'appelait « à l'affichage ») et au nombre de personnes qui cliqueront sur la bannière (soit « au clic »). Depuis cette époque, on avait vu apparaître des bannières carrées, des bannières pop-up, des bannières flash et des tas d'autres merveilles technologiques, mais le principe général demeurait inchangé. La technologie permettait à présent de montrer une publicité visant le bon client sur le bon site – un procédé qui répondait au nom de *targeting* –, pourtant d'une manière ou d'une autre, Pavel se faisait de l'argent parce que sur leurs écrans, les gens regardaient ces petites images et que de temps à autre, allez savoir pourquoi, ils cliquaient dessus.

Pavel avait toujours considéré que vendre de la publicité revenait à vendre de l'imaginaire. Cela ne l'effrayait nullement : des années plus tôt, on lui avait expliqué que les nombres imaginaires, comme les racines carrées des valeurs négatives, étaient aussi importants que les nombres normaux. Vendre de la publicité dans l'espace virtuel, c'était porter l'illusion au carré – et, de même que le nombre i , qui n'existe pas sur l'échelle habituelle des nombres, permet de résoudre des équations et de créer des graphiques, de même une éphémère bannière publicitaire permettait à Pavel de consolider son business et aux autres de construire le leur. Pavel aimait à penser qu'il travaillait avec des illusions – peut-être parce que pas une seule pierre de la ville où il avait passé son enfance n'était demeurée en place.

Il y avait quelques années de cela, suivant une logique visant à développer son affaire, Pavel en était venu à se dire que ce serait bien de ne pas seulement vendre de l'affichage sur les sites d'autrui, mais de posséder lui aussi une plate-forme où il pourrait faire tourner ses bannières. Il décida de créer un magazine, avec l'intention de s'autoriser de temps à autre du publi-rédactionnel, ou des articles de commandes, d'autant qu'une période électorale approchait et que les partis politiques, aussi bien que les candidats indépendants, étaient comme autrefois prêts à verser de fortes sommes pour ce genre de publications – même si bien entendu les sommes n'étaient plus aussi élevées que dans les années 1990, époque où la bataille électorale s'avérait véritablement passionnante.

En tant que publicitaire, Pavel était persuadé que pour avoir beaucoup de visiteurs – un *trafic important* –, il suffisait de réussir la campagne promotionnelle adéquate. Au bout de six mois, il s'aperçut qu'un journal *online* n'était pas assimilable à de la lessive ou à un nouveau modèle de téléphone portable. La concurrence entre les médias Internet était plutôt sévère, et Pavel licencia presque tous les collaborateurs de sa rédaction, qu'il remplaça par des nouveaux. Parmi eux, Xénia – et aujourd'hui Pavel le sait : c'est précisément à son énergie et à son talent qu'il doit le nombre important des lecteurs qui viennent lire les news sur son site, même si *Bande_defilante.ru* propose une couverture bien plus large des événements.

Xénia a le sens du style : elle vous transforme n'importe quelle information banale en une histoire passionnante, les nouvelles économiques deviennent un récit aux implications vitales, et les commentaires des experts passent pour des révélations envoyées du ciel. Au cours de l'année écoulée, Pavel lui a augmenté son salaire à deux reprises, mais aujourd'hui, à la voir s'installer dans son fauteuil, jambes croisées, il regrette de s'être laissé convaincre à ce moment-là. *Je ne lui donnerai pas un kopeck de plus*, se dit-il, et il lui sourit avec amabilité :

— Alors, comment ça va, ma petite Xénia ?

— Bien, merci, répond-elle.

Des cheveux en bataille, des lèvres autoritaires, des bras maigres et solides enroulés autour de ses genoux. Elle n'aime pas le « ma petite Xénia » de Pavel : pour tous, elle est Xénia, même pour ses amants. Personne à part Olga n'est autorisé à l'appeler du diminutif enfantin de

« Xioucha », car seule Olga sait prononcer « Xioucha » sans que cela fasse penser à la Xioucha et à sa « jupette en taffetas » de la chanson d'Aliona Apina, quand elle était en CM2 et que ses camarades inventaient toutes sortes de rimes moqueuses.

Mais Pavel appelait tout le monde par un petit nom, et il l'avait incitée à accepter son « ma petite Xénia » – il avait insisté, cherché à lui faire entendre raison, à l'amadouer, promis de lui donner du Xénia Rudolfovna, mais il la priait, la suppliait de l'autoriser à l'appeler parfois « ma petite Xénia », sans quoi il n'arriverait pas à effectuer son travail correctement : « Je ne suis plus un jeune homme, il est trop tard pour que je me rééduque. » Xénia avait cédé et bien entendu, il n'utilisait plus à présent que « ma petite Xénia ». Depuis, elle avait plus d'une fois constaté que dans les négociations d'affaires, Pavel extorquait systématiquement des conditions avantageuses pour lui, en soulignant par tous les moyens qu'il n'y avait aucun droit et qu'il demandait juste cela comme une faveur personnelle. Sans doute cette méthode n'aurait-elle pas fonctionné si l'affaire de Pavel n'avait été florissante, n'empêche qu'en matière de relations publiques et de marketing publicitaire, il n'avait pas son pareil, et les clients finissaient par consentir à ce qu'il demandait.

— Alors, comment ça va, ma petite Xénia ?

— Bien, merci, répond-elle.

— Bien ? répète Pavel, qui fait pivoter l'écran de son ordinateur vers Xénia. Bon, alors on va jeter un œil sur notre classement. Là, on est sur Rambler... À quelle place est-ce qu'on pointe ?

Une page striée de bandes bleu azur. Le classement Rambler Top100 est le plus important de l'Internet russe, un tableau de pointage non officiel, une espèce d'audit indépendant. Ses compteurs sont installés sur la quasi-totalité des sites de la Toile russe, à mesurer le trafic, soit ce fameux taux de fréquentation. Une fois toutes les demi-heures, s'appuyant sur de nouvelles données, Rambler génère le classement des sites selon une cinquantaine de catégories thématiques. Ceux vers qui le trafic est le plus important figurent en tête de liste. Bien entendu, tout le monde sait que ce *rating* peut être biaisé, mais peu importe : c'est là-dessus que s'appuient les annonceurs publicitaires et que les petits investisseurs déterminent si leur argent travaille bien ou pas.

En ce moment, l'écran à cristaux liquides de Pavel affiche la

section « Médias et périodiques ». Comme toujours, *Bande_defilante.ru* et *News.ru* se disputent la première place, *LeSoir.ru* pointe quelque part entre le dixième et le vingtième rang.

— Qu'est-ce que tu veux, Pavel ? commente Xénia. Voilà ce qui arrive quand on se montre trop près de ses sous. Tu es bien placé pour le savoir : je fais l'impossible dans les limites du budget que tu m'as alloué.

Son visage se fait encore plus obstiné, ses lèvres se pincent en une moue de colère.

— Ma petite Xénia, réplique Pavel en s'asseyant sur le bord de son bureau, comment peux-tu parler de radinerie, mon chou ? Regarde, cette année, je t'ai augmentée deux fois. OK, la première fois je t'ai nommée chef à la place de Léna, mais la deuxième fois, j'ai juste reconnu tes mérites, et c'est tout. À ce propos, dis-moi, est-ce que tu t'es mise à mieux travailler pour autant ? Ou, pour être plus précis, est-ce que tu vas te mettre à mieux travailler si je t'accorde une rallonge supplémentaire de deux cents dollars ?

— Si je réponds « oui », déclare Xénia, tu en concluras que je ne mouille pas assez ma chemise et que je ne mérite donc pas cette augmentation. Si je réponds « non »...

— ... j'ai encore moins de raisons de t'augmenter, achève Pavel. Tu as compris toute seule. Chaque collaborateur a ses limites naturelles : quand il les a atteintes, tu auras beau le payer davantage, il ne pourra pas donner plus. Maintenant, si tu concevais un projet hors norme – un projet qui nous apporte plus de publicités, plus de trafic ! –, je lui allouerais un budget spécifique. Et une partie de ce budget atterrirait naturellement dans ta poche sous forme de prime. Mais là, juste comme ça, excuse-moi, je ne te donnerai pas un rond.

— Et quel genre de projet aimerais-tu qu'on te soumette ? s'enquiert Xénia en souriant.

— Je ne sais pas, répond Pavel dans un haussement d'épaules. Quelque chose qui colle à notre ligne éditoriale et qui soit en même temps susceptible d'attirer le lecteur. Et différent de ce que proposent nos amis des autres médias Internet.

Je vois, se dit Xénia en acquiesçant. *L'éternelle rengaine : « Je ne sais pas ce que c'est, mais apporte-le-moi. »*

— Je vais y réfléchir, déclare-t-elle en se levant.

— Mais comprends-moi bien, ajoute Pavel d'un ton conciliant. Je

n'ai pas beaucoup d'argent, la campagne électorale n'a pas répondu à nos attentes... enfin, pas complètement.

— Je compatis, réplique Xénia d'un air morose.

Et l'espace d'une seconde, Pavel se rappelle qu'il ment sans vergogne : ses affaires vont bien, l'argent coule à flots, mais ce n'est pas une raison pour le distribuer à ses collaborateurs. Après tout, si quelqu'un effectue le travail pour sept cent cinquante dollars, pourquoi le payer mille ? Du moins jusqu'à ce qu'un concurrent essaie de le débaucher. Aussi, avant chaque discussion portant sur une augmentation, Pavel se répète-t-il en son for intérieur : « Il n'y a pas d'argent, pas d'argent, pas d'argent », jusqu'à finir par y croire, ce qui lui permet de prononcer ensuite sa phrase en toute bonne conscience. Dans le monde imaginaire où il évolue, il n'est pas possible de faire autrement.

Xénia en est réduite à deviner la situation. Pourtant, elle regagne quand même son bureau pleinement satisfaite. Au moins sait-elle à présent ce qui lui reste à faire : inventer un projet quelconque et retourner voir Pavel en commençant leur entretien par : « Tu te rappelles ce que tu m'avais promis... »

Elle ne conçoit nulle offense face au mensonge évident concernant les rentrées d'argent générées par les élections : au fond d'elle-même, Xénia soupçonne qu'une fois à la place de Pavel, elle ne procédera pas autrement. Elle aime bien observer son chef : il n'est pas stupide et on peut apprendre pas mal de choses à son contact. Ses collègues rouspètent parfois, du genre : « Il nous fait chier, Pavel, avec sa radinerie. » *Est-ce lui qui fait chier ou eux qui lui cassent les pieds ? En tout cas, qu'est-ce qu'on a d'autre si ce n'est Pavel ?* se dit-elle. Un bon chef, affable, pas de familiarité déplacée, amical sans vous harceler.

Avant d'arriver au *Soir.ru* de Pavel, Xénia avait travaillé comme journaliste pour le service Internet de la filiale moscovite d'une maison d'édition occidentale. Presque tous les collaborateurs étaient des locaux, mais au bureau régnait pourtant l'esprit hypertrophié du politiquement correct américain : code vestimentaire strict, bannissement de toute plaisanterie à caractère sexuel, interdiction du flirt. Son amie Marina, qui venait parfois lui rendre une petite visite, avait coutume de plaisanter en disant que l'atmosphère bienveillante et positive des lieux risquait de figer le thé dans les gobelets en plastique, mais au début, Xénia aimait bien cette ambiance. En

arrivant au travail avec des écorchures toutes fraîches sur les cuisses et des fourmillements dans les tétons, à cause des pinces qui les avaient emprisonnés, elle pensait, l'âme béate et un petit sourire pour elle-même, que ses collègues se seraient écartés d'elle s'ils avaient su comment elle passait ses nuits. Une belle carrière se profilait devant elle, avec la possibilité de quitter le service Internet pour celui de la publicité, et Xénia avait déjà médité cette éventualité : depuis ses dix-neuf ans, âge auquel elle avait atterri presque par hasard au poste d'assistante dans l'un des laboratoires de l'Institut central des Études économiques et mathématiques, elle n'avait cessé de fouiller la Toile, et il lui semblait parfois que la vraie vie et le véritable business n'étaient pas là, mais *dans le monde réel*. Cela dit, tout s'était terminé plus tôt que prévu, lors d'une soirée hors les murs d'avant Noël.

Ils avaient loué une pension hôtelière dans la banlieue de Moscou – certains pensaient regagner la capitale, mais la majorité d'entre eux avait l'intention de passer la nuit sur place. Une table avait été dressée dans la salle de banquet, le *big boss* porta un toast dans un russe plus que passable, le DJ des lieux alluma le stroboscope, lança de la pop européenne, et au bout d'une heure à regarder ses collègues danser avec frénésie, elle s'était mise à repenser aux boums de l'école. Elle aimait danser et dansait bien, mais ces rythmiques mièvres ne l'inspiraient pas. Quand elle était un tout petit peu plus jeune, elle apportait ses CD favoris, mais les circonstances ne s'y prêtaient plus. Adossée au mur, elle échangea quelques mots avec Liza, du service marketing, vêtue d'une jupe inhabituellement courte et déjà un peu ivre, puis elle se dirigea vers la table pour se remplir un verre de jus de fruit. Au moment où elle se penchait, une main lui empauma légèrement une fesse. Deux doigts se posèrent pile sur une marque toute fraîche, une longue bande diagonale d'un bleu tirant sur le noir, mais cela n'avait même plus d'importance : avant que Xénia n'ait le temps de comprendre ce qu'elle faisait, elle s'était retournée et avait frappé.

Quand, quinze ans plus tôt, le karaté avait cessé d'être interdit, ses parents avaient aussitôt inscrit son frère Lev dans un club. Tout en travaillant ses coups sur sa petite sœur, celui-ci avait essayé de lui apprendre deux-trois *katas* et *mawashis*. Xénia, qui n'était pas une bonne élève, s'était imaginé avoir tout oublié depuis, mais la mémoire du corps s'avéra plus forte : le coup atteignit sa cible avec une

précision merveilleuse.

Quelque chose fit « flocc » sous les phalanges de Xénia, puis elle vit, sidérée, le sang s'étaler sur la chemise blanche du directeur adjoint, Dmitri, trente-cinq ans, la face rubiconde. Il avait jadis débuté comme *businessman* du komsomol, mais éjecté lors du virage à cent quatre-vingts degrés des années 1990, il avait rejoint les rangs des cadres de base, autrement dit, pour parler la langue contemporaine, des managers. À présent, sa carrière prenait son envol : si l'on ne tenait pas compte du *big boss*, Dmitri était le troisième homme dans toute la filiale. La fortune semblait lui sourire à nouveau et peut-être fut-ce pour cette raison qu'au lieu de s'écarter et de faire semblant de rien, il voulut répliquer en frappant Xénia. Comme dans un film au ralenti, celle-ci vit son propre bras droit parer le coup, tandis que le gauche heurtait encore une fois en plein élan ce visage stupéfait dont la carnation hésitait entre le rose et le rouge.

Plus tard, en faisant du stop au bord de l'autoroute enneigée et en massant les articulations douloureuses de ses doigts aux ongles rongés, Xénia s'en voulut. *J'aimerais quand même bien savoir si je lui ai brisé le nez ou juste fendu ?* se demandait-elle. Oui, Lev aurait été content pour elle, mais Xénia avait tout de même honte. Les filles comme il faut ne se conduisent pas ainsi, et les mauvaises filles non plus, d'ailleurs. Si ça se trouvait, il ne l'avait touchée que par accident, et elle l'avait frappé sans prendre la peine de vérifier. Xénia était si dépitée qu'elle en aurait pleuré, elle qui ne pleurait jamais. En arrivant à son appartement, elle avait appelé son amant du moment, pour qu'il vienne et se montre plus dur qu'à l'accoutumée : peut-être pour que les gouttes de sang remplacent les larmes qu'elle n'avait pas versées.

Après les fêtes, elle donna sa démission : pas en raison du sentiment de culpabilité qu'elle éprouvait, et certainement pas parce qu'elle craignait une vengeance. Dans l'instant, Dmitri avait cessé d'être son chef. Le harcèlement n'avait rien à voir là-dedans, simplement Xénia ne pouvait pas respecter un homme qui n'avait su parer les deux coups de dilettante qu'elle lui avait portés d'affilée.

En revanche, avec Pavel, elle en est certaine : il ne confond pas le bureau avec sa chambre, et si ça lui arrivait, il saurait intercepter son bras. Ou bien il la frapperait lui-même.

Cela étant, Pavel fuit les conflits directs. Il ignore tout des préférences sexuelles de Xénia, pourtant il la comprend. Bien mieux

que ses nombreux amants.

Alors voilà : vous vous trouviez tous les deux dans un grand groupe, constitué de gens que vous connaissiez peu, des copains de Sacha, pour l'anniversaire d'une de ses camarades de classe ; à une époque, il en avait été amoureux. Sacha est passé te prendre chez toi, et avant de vous mettre en route, vous avez fait l'amour – sans soupçonner que c'était votre dernière fois. Pendant l'anniversaire, la conversation s'est portée sur le sexe et, incapable de tenir ta langue, tu as déclaré que tu aimais le sexe brutal, plus exactement le BDSM, comment ça, vous ne savez pas ce que ça signifie ? Bon, il y a en fait un triple décryptage : BD – c'est Bondage / Discipline ; DS – ça correspond à Domination / Soumission ; et enfin SM – Sadoomasochisme, mais ça, pas besoin de l'expliquer. En principe, il s'agit de choses différentes : certains aiment le bondage, d'autres la soumission, les troisièmes la douleur en tant que telle, mais il arrive qu'on aime tout à la fois, même si je suis plutôt indifférente à ce qui est entraves. Tous s'étaient tus, comme embarrassés, et Sacha avait marmonné un truc du genre : « Nous, les adeptes de l'amour vanille, on peut pas comprendre. Mais j'aurais jamais cru que tu sois une perverse pareille. » Tu t'es crispée sur-le-champ, alors qu'il était dans son droit, bien entendu ; s'il refusait de faire son *coming out*, comme on le formule dans la confrérie des pédés, il pouvait très bien se faire passer pour un type *vanille* tout ce qu'il y a de correct, puisqu'il avait à ce point honte devant ses amis. Tu t'es levée pour aller à la cuisine, Sacha sur tes talons. « À genoux, t'a-t-il ordonné. Et suce-moi la queue », alors tu t'es mise en colère. Tu n'avais jamais promis de te soumettre à lui en dehors de la chambre à coucher, pas 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, autrement dit, tu n'avais aucune intention de le sucer là, dans la cuisine, pendant la fête d'anniversaire d'une camarade de classe dont il avait été amoureux un jour, tendre petit garçon encore incapable, selon toute probabilité, de frapper une fille avec une cravache, si fort que les marques sur ses fesses mettaient une semaine à se résorber. « Je ne veux pas », as-tu répondu, mais lui, se rappelant vos jeux, a essayé de t'agripper par les cheveux et de t'incliner la tête en avant, alors tu as répété, sentant que ta colère commençait à enfler : « Je ne veux pas », mais il a répliqué : « Si tu ne me sucas pas, là, maintenant, tout est fini entre nous. » Alors tu l'as repoussé et tu lui

as lancé : « Dans ce cas, tout est fini. »

Si tu ne me sucas pas, là, maintenant, tout est fini entre nous. C'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Pas le fait qu'il s'affiche comme un adepte du sexe vanille, ni qu'il ait exigé cette pipe, non, c'était cette dizaine de petits mots pitoyables qui avait décidé de tout. Sacha pouvait essayer de briser ta volonté, te forcer à t'agenouiller quand même (oh, avec quelle joie tu l'aurais alors sucé !) ou se retirer en douceur, en faisant semblant qu'il s'agissait seulement d'une plaisanterie. Vous auriez oublié ce moment désagréable et la fois suivante, chez toi, tu aurais été une esclave docile, mais ces mots – « Si tu ne me sucas pas, là, maintenant » –, ces mots signifiaient qu'il n'avait pas assez de volonté pour être un véritable Maître, et pas assez de sagesse pour le reconnaître. Un lamentable chantage, le geignement d'un petit garçon qui dit à sa mère : « Si tu m'achètes pas ma locomotive, ça veut dire que tu m'aimes pas. » *Ça veut dire que je ne t'aime pas*, avais-tu conclu en ton for intérieur, et c'était ça le plus affreux, car les mots – ceux qu'il avait prononcés et ceux que tu lui avais répondus – ne pouvaient plus être retirés. Impossible de faire semblant qu'ils n'avaient pas été dits. Dans la soirée, tu l'avais supprimé de tes contacts sur ICQ et avais placé son numéro de téléphone dans la liste noire de ton Motorola.

Moscou est une petite bourgade, vous finirez forcément par vous rencontrer de nouveau – mais plus jamais tu ne t'allongeras à ses pieds, les mains attachées au-dessus de la tête, les yeux fermés pour ne pas voir sur lequel de tes seins va s'abattre le cordon de ton téléphone plié en deux.

La journée ne touche pas encore à sa fin et les voitures sont déjà pare-chocs contre pare-chocs. Un embouteillage fluctuant de l'après-midi. La rue Bolchaïa-Nikitskaïa a des allures de fleuve en pleine débâcle. Olga Krouchevnitskaïa, trente-cinq ans, femme d'affaires ayant réussi, IT manager, copropriétaire d'une petite boutique en ligne, manœuvre sa Toyota, laisse échapper un juron entre ses dents. Elle va boire un café avec une amie et ne cesse de se répéter : *C'est quoi, déjà, ce qu'il a dit ? « Je chierai pas dans la même prairie. » Il a claqué la porte et il est parti. Et moi, qu'est-ce que je dois faire ? Pas la peine de me plaindre, on m'avait prévenue : « Olga, ça se retournera contre toi, ils vont t'en faire baver, et pas qu'un peu. »*

Trois ans plus tôt, Olga avait elle-même invité Gricha et Kostia (c'est-à-dire Grigori et Konstantin) à prendre des parts dans son affaire. Pour être exact, l'affaire ne lui appartenait pas encore à l'époque : Olga n'en était que le manager salarié et elle avait réussi à s'en approprier le quart au moment où la boutique avait été rachetée à ses premiers propriétaires – lesquels avaient d'ailleurs récupéré trois fois leur mise initiale en dollars. Voilà comment ils s'étaient réparti les choses : Gricha et Kostia avaient de l'argent, elle apportait une bonne connaissance du marché, une solide expérience, trois années de dur labeur. Mais leur collaboration venait à peine de débiter que quelqu'un de l'Internet Business Club lui avait prophétisé : « Ces deux ours ne feront pas bon ménage dans ta tanière. »

Ils ne feront pas bon ménage dans ma tanière. Ils ne s'accroupiront pas dans la même prairie. Ils reprendront leurs billes – et bon vent, petite entreprise d'Olga. Des loups. Des ours. Elle les avait nourris pendant trois ans, de sa chair et de son sang, à coups de pourcentages sur les bénéfices, de confiance et de vérité, de flatterie et de mensonge. « Si

vous saviez, Gricha, comme c'est agréable pour moi de travailler avec vous. » « Croyez-moi, Kostia, sans vous, notre affaire s'effondrerait. »

« Notre » affaire ? Pas question ! Olga avait toujours fermement considéré cette entreprise comme sa propriété exclusive. Elle l'avait mise sur pied, conservée tout au long de ces années, elle seule était dotée d'une vision, d'une compréhension de ses plans de développement, d'une prescience de son avenir. Pourtant elle en découpait des morceaux, sustentait les loups, s'efforçant d'oublier qu'on avait beau les nourrir, ces animaux-là, ils regardaient toujours du côté de la forêt. Elle avait tenu bon pendant trois longues années, mais à présent, Gricha comme Kostia fuyaient la prairie commune pour regagner leur terre natale, les profondeurs de la forêt, en quête de Petits Chaperons rouges – ou qui que ce soit qui leur tombe sous la dent.

Olga s'arrête à un feu, abaisse le miroir du pare-soleil et se regarde dedans. Une femme soignée de trente-cinq ans. Son bras élégant repose sur le volant, bracelet de pierres sombres au poignet. Une *businesswoman* qui a réussi, copropriétaire et directrice générale d'une petite boutique en ligne. Non, elle n'offre pas la moindre ressemblance avec le Petit Chaperon rouge, il ne serait pas aisé de l'avalier. Elle aussi connaît chaque buisson de cette forêt, et ce n'est pas dans la maisonnette de sa mère-grand qu'elle se rendra, mais dans la grotte du dragon, et on verra bien lequel de ces loups se risquera à la suivre.

Et voici le premier miracle de cette journée pourrie : une BMW gris argent s'éloigne du trottoir pile au bon moment – Olga peut garer sa Toyota. Elle bondit sur l'asphalte, s'efforçant de ne pas mettre le pied dans une flaque de neige boueuse, claque une portière noire, maculée de saletés, presse le bouton de sa télécommande, et c'est en entrant dans le Coffee House qu'elle entend le « bip » discret du système de sécurité. Autrement dit, tout va bien. À présent, elle s'efforce de choisir une petite table en face de la fenêtre, comme ça, pendant les blancs de la conversation, elle pourra s'assurer que tout continue à aller bien. Quand tu vis seule depuis longtemps, tu t'habitues aux objets : à ton ordinateur portable que tu aurais dû changer depuis bien longtemps, au bracelet qu'on t'a offert et qui orne ton poignet, à ta voiture que tu devrais vendre, mais ça te fend le cœur. Jamais tu ne l'admettrais devant quiconque, à part toi-même, cependant tu perçois entre eux et toi une parenté intime : six ans pour une voiture, c'est

l'équivalent de trente-cinq chez une femme ; elle fonctionne encore, mais chaque année lui fait perdre de sa valeur. Aussi prends-tu soin d'elle comme de ton propre corps – contrôle technique, vidanges régulières, essence BP, assurance complète. Et voici le résultat : bien soignée, sans la moindre égratignure, comme neuve.

Xénia est déjà installée à une table, en train de tripoter un portable dans un étui kitchissime, en fourrure rose vif.

— Regarde ce que j'ai acheté, lui lance-t-elle. Tu ne trouves pas que c'est à croquer ?

De ses mains impeccables, Olga s'empare poliment du portable, enfonce les doigts dans la fourrure rose.

— Il me rappelle quelque chose, lâche-t-elle.

— Ouais, convient Xénia. Mon lapin, tu te souviens ? Je te l'avais montré.

Oui, son lapin rose. Chaque Petit Chaperon rouge manqué doit avoir son lapin rose : elle aura quelque chose à donner au Grand Méchant Loup quand il frappera à la porte de la maisonnette. Mais Olga, elle, ne possède pas de jouets en peluche duveteuse ; quant à son Sony-Ericsson P800, impossible de l'enfiler dans un étui. Tout ce qu'elle possède, c'est une Toyota d'âge mûr, bien soignée, mais déjà condamnée.

— J'étais en train de réfléchir, reprend Xénia. Si on accouplait un portable et un lapin, à quoi ressembleraient leurs enfants ?

— Eh bien, à de petits appareils mécaniques en peluche, répond Olga. Dans le genre des lapins de la publicité pour Duracell.

Des fillettes-lapins sautillent dans les forêts profondes du business russe, tressaillant aux grondements des Grands Méchants Loups qui peuvent partager la même forêt, mais pas la même prairie. Parce que dans une prairie, il n'y a personne à manger, tandis que la forêt regorge d'animaux en peluche rose, de Petits Chaperons rouges déjà vieillissants et de lapins insuffisamment véloces pour échapper aux crocs des loups.

— Tu mélanges tout, réplique Xénia. Un téléphone portable, ce n'est pas un appareil mécanique, mais un outil de communication. Ce seront plutôt des lapins-télépathes.

— Il y avait une histoire sur les lapins-télépathes, dit Olga. Tu te rappelles ?

— Nan, répond Xénia. Je n'ai pas lu tant que ça. Enfin, je veux

dire, pas autant que toi.

Sans doute que c'est même préférable de ne pas lire autant, songe Olga. Pendant près de trente ans, elle est demeurée enfermée dans la maison de pain d'épices de la bibliothèque familiale ou dans le château en Espagne que constituait l'université de Leningrad. Sans doute est-ce une bonne chose de ne pas gaspiller son temps sur des livres, de ne pas savoir par cœur *Uranie* et *La Partie du discours* de Brodsky, mais plutôt d'emblée, avant même d'atteindre le milieu de sa vie, se retrouver dans une forêt obscure. S'y retrouver alors même qu'on ne sait pas identifier la citation cachée (ne serait-ce qu'une seule) dans la phrase précédente, mais en étant par contre capable d'affronter sans trembler les loups, les *lonze* et les lions¹ – ou toute autre créature croisant la route de Dante et des IT managers couronnés de succès.

— Et qu'est-ce qu'il leur arrivait, à ces lapins-télépathes ? demande Xénia.

— Je ne me rappelle pas, répond Olga. Il me semble qu'ils se sont tous fait dévorer, avant même le début du récit. En fait, avant qu'on se soit rendu compte de leurs aptitudes télépathiques.

— Cerf, cerf, ouvre-moi, fait Xénia, ou le chasseur me tuera...

Et elle jette le téléphone portable, comme si elle venait d'être heurtée par la balle du chasseur.

Olga sourit, puis ses lèvres se crispent au souvenir des deux loups échangeant des regards en coin derrière les arbres de l'épaisse forêt de leur business commun.

— Écoute, Xioucha, dit-elle. J'ai besoin de ton aide, tu veux bien m'aider ?

Xénia recouvre aussitôt son sérieux – femme d'affaires, IT manager, rédactrice en chef de la rubrique « Actualités » d'un journal populaire en ligne –, pose ses coudes pointus sur la table, incline la tête comme pour dire : vas-y, ma petite Olga, je t'écoute, raconte-moi ce qui t'arrive.

Alors Olga raconte.

Trois ans plus tôt, au plus fort du boom des investissements, deux grosses entreprises Internet avaient décidé d'investir dans la boutique dont Olga s'occupait alors. Elles la rachetèrent à ses premiers propriétaires, versèrent à Olga ses vingt-cinq pour cent et se partagèrent le reste. Deux grosses entreprises ? En réalité, simplement

deux investisseurs, deux types qui se connaissaient d'avant Internet. Kostia et Gricha, Konstantin et Grigori. Amis et rivaux, concurrents et poteaux. Pendant trois années, leurs féroces empoignades épargnèrent l'entreprise : elle demeura leur affaire commune, jusqu'à ce qu'en décembre, la répartition des budgets de la campagne électorale ne les brouille pour de bon. Et voilà que ce matin, Grigori a claqué la porte du bureau d'Olga, en criant qu'il « ne chierait pas dans la même prairie ». La boutique en ligne – assez insignifiante selon les standards de Kostia et Gricha – était devenue la petite chèvre abandonnant le pré de M. Seguin pour se promener au mauvais moment dans la forêt obscure de Dante. La situation était tragique au sens littéral du terme – l'affaire d'Olga s'apprêtait à chanter son « chant du bouc », victime sacrificielle dans la querelle qui opposait deux ex-amis.

Il est encore possible de réitérer l'ancien procédé et de faire venir un nouvel investisseur de taille, afin qu'il rachète l'affaire à Gricha et Kostia. On ne trouve personne de ce genre dans le milieu de l'Internet russe, mais Olga sait à qui s'adresser. À condition toutefois d'oser faire appel à lui, parce que cet homme ne plaît pas à Olga. C'est un extraterrestre, venu d'un monde étranger et dangereux, du business *offline*, normal, un univers en comparaison duquel la forêt profonde de Kostia et Gricha fait tout juste figure de jardin à la française bien ordonné.

Tout cela, Olga est en train de l'expliquer à Xénia, elle développe en essayant autant que faire se peut d'éliminer les allusions à Dante, les plaisanteries concernant la petite chèvre blanche et le chant du bouc, parce qu'elle n'est pas certaine que Xioucha sache ce que sont un bouc émissaire, un sacrifice dionysiaque et la naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique. Car Xioucha n'a pas terminé la fac d'histoire de Saint-Petersbourg, elle : aussitôt après le lycée, en Petit Chaperon rouge émancipé, elle a suivi un sentier sinueux qui n'a jamais conduit à la moindre mère-grand, mais vous permet de conserver un espoir – même mince – d'obtenir votre propre morceau de galette et quelques reliefs dans le petit pot de beurre.

Elle raconte, et Xénia regarde Olga agiter le bras et le bracelet scintiller à son poignet. De grosses pierres sombres, sombres comme les yeux d'Olga. Elle bouge joliment la main, elle tire joliment une bouffée sur son fume-cigarette, elle parle joliment et soupire même joliment. Si Xénia pouvait tomber amoureuse d'une femme, ce serait

forcément d'Olga. On peut même affirmer qu'elle en est bel et bien tombée amoureuse : près d'un an plus tôt, pendant des négociations, elle s'est dit : « Waouh ! » à l'instant où elle a vu cette grande femme aux mains soignées, aux cheveux courts éclaircis par une teinture et aux yeux sombres, profonds. Elles discutaient des conditions d'une énième campagne publicitaire, et Xénia a songé qu'elle voudrait devenir comme cette femme, un jour. Peut-être a-t-elle simplement été séduite par la façon qu'avait Olga d'incliner la tête pendant la conversation, de sourire du coin des lèvres et de secouer la main dans un geste souple quand elle rejetait une proposition inacceptable. Même sa manière de fumer, à l'aide d'un long fume-cigarette, un mélange de suranné et de provincialisme pétersbourgeois, plaisait à Xénia. Lors de cette première rencontre, elles ont rapidement expédié le travail pour bavarder pendant quarante minutes de tout et n'importe quoi, impossible à présent de se souvenir de quoi. Elles sont aussitôt devenues l'une pour l'autre « Olga » et « Xioucha », et elles se retrouvent maintenant deux fois par semaine. Xioucha se réjouit de n'avoir pas été trompée par son instinct : ça a été un coup de foudre amical.

— Alors voilà, résume Olga en écrasant sa cigarette dans le cendrier, je voudrais te demander un service : prends-moi des renseignements à son sujet, au sujet de cet homme. Je ne sais strictement rien de lui, mais tu es journaliste, tu dois bien savoir comment faire, non ?

1. Olga fait référence au Chant Premier de l'*Enfer* de Dante, dont le traducteur français préfère ne pas traduire le terme « lonza ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Xénia avance dans les couloirs du métro, dans la foule compacte, dans cette eau qui dort, ces tourbillons humains, dans le reflet souterrain des embouteillages qui sillonnent la surface des rues moscovites. Au lieu du frimas empestant l'essence de la rue Tverskaïa, l'air vicié de la station Pouchkinskaïa ; au lieu de la puanteur de tabac qu'on renifle sur le siège passager d'un particulier faisant office de taxi, le remugle de transpiration d'une rame étouffante. Gagner quinze, non vingt minutes ; économiser deux cents, non, cent cinquante roubles ; arriver pour 19 heures, comme promis, ne pas être en retard pour une fois.

Jamais elle n'était en retard pour ses rendez-vous d'affaires ou autres, mais curieusement, elle était toujours en retard avec sa mère, depuis l'enfance, quand elle mettait une heure à rentrer de l'école, s'arrêtant pour discuter avec Viktoria, puis avec Marina, prenant congé dix fois à chaque coin de rue et décidant toutefois de faire encore un crochet, d'abord jusqu'aux garages, puis jusqu'à l'arrêt de bus. Le trajet vers l'école prenait un quart d'heure, le retour demandait une heure. Xénia devait être au studio de danse pour 15 heures, elle n'avait pas de raison particulière de se presser, mais sa mère ne s'en inquiétait pas moins, prétendant qu'elle allait devenir folle, les temps avaient changé, à présent on ne laissait même plus les gamins aller seuls à l'école, alors Xénia, une beauté de dix ans, le délice de n'importe quel pédophile, future Lolita, lumière de la vie de ses parents, feu dans le creux de reins ignominieux... Xénia regimbait, interdisait à sa mère de venir la chercher, jurait qu'elle rentrerait à l'heure, pourtant elle arrivait quand même en retard. Dans un geste théâtral, sa mère avalait une décoction de valériane cent pour cent biologique, cueillie dans quelque forêt vierge de Sibérie ou de l'Oural ;

elle portait une main à son cœur, clamait que sa fille ne l'aimait pas du tout. Xénia essayait de se convaincre que ces reproches n'étaient en fait qu'une preuve d'amour. Bien entendu, pas de son amour pour sa mère, mais de celui que cette dernière lui portait. Parce que si sa mère ne l'aimait pas, pourquoi se serait-elle inquiétée ?

Lev était en Terminale, on le considérait déjà comme un adulte, il avait même passé son examen pour entrer dans le supérieur, environné d'une indifférence approbatrice : qui pouvait douter de sa réussite ? Xénia l'entendait parler au téléphone, à une amie ou un copain : si ça n'avait été pour échapper à l'armée, jamais il n'aurait passé ces examens, qui avait besoin d'éducation, de nos jours ? Et de toute façon, il y avait peu de chances qu'il travaille dans la physique, ça ne rapportait rien, à moins de partir en Amérique. Par la suite, bien des années plus tard, Xénia s'étonnait encore de la perspicacité de son frère : tout s'était réalisé, et plutôt deux fois qu'une – non seulement il ne faisait plus de physique, mais il était parti en Amérique.

Elle revenait toujours en retard de l'école, et la seule fois où elle était arrivée à l'heure, parce que la moitié de sa classe avait été décimée par une grippe – y compris Viktoria et Marina –, elle était entrée en collision avec Slava (qui avait toujours refusé qu'on l'appelle « tonton », juste Slava, un point c'est tout) dans le hall de leur immeuble ; il avait perdu contenance, paru embarrassé, bredouillé un « salut » et s'était hâté vers l'arrêt de bus. Xénia était rentrée, lançant : « Maman, je suis là ! », et par la porte entrebâillée de la chambre à coucher de ses parents, elle avait aperçu les draps froissés. Pour commencer, elle n'avait rien compris, puis sur ces entrefaites, sa mère était sortie de la salle de bains, un peignoir passé sur son corps nu, les cheveux tout collés. « Qu'est-ce que tu fais là si tôt ? Tu aurais pu sonner à la porte, au moins. » Auparavant, jamais elle n'avait demandé à Xénia de sonner, celle-ci possédait ses propres clefs depuis le CE2, et voici que, plantée dans le couloir, elle se sentait rougir sans pouvoir rien y faire, comme si elle avait commis quelque faute inadmissible, presque criminelle. Elle avait murmuré : « Désolée, m'man, j'ai pas réfléchi », et s'était dirigée vers sa chambre, s'efforçant de ne pas lorgner par la porte ricanante de celle de ses parents, consumée de honte, avec la sensation d'être une fauteuse de troubles qui avait appris ce qu'elle n'aurait jamais dû savoir. Par terre, au pied de son lit, traînait un numéro d'*Info SIDA*, le tabloïd d'éducation sexuelle

qu'achetait sa mère et qu'elle avait lu la veille avant de s'endormir, en se félicitant que ses parents, à la différence de ceux des autres filles, ne lui cachent rien, et même au contraire. Quand elle avait eu six ans, ils lui avaient tout expliqué à partir d'un petit livre traduit du français, au grand désespoir de ses grands-mères, alors maintenant qu'elle avait dix ans, Xénia savait absolument tout sur ça. Sauf qu'aujourd'hui, cette fierté, cette joie avaient disparu sans laisser de traces. Remplacée par un sentiment de honte. Elle aurait préféré ne pas savoir ce qui s'était passé moins d'une demi-heure plus tôt dans la chambre de sa mère. Elle aurait mieux fait, comme toutes les fillettes, de lire du Alexandra Ripley, la suite d'*Autant en emporte le vent*, la fin de l'histoire de Scarlett O'Hara, au lieu d'*Info SIDA*. Elle avait envie de pleurer, mais se l'interdisait : les grandes filles ne pleurent pas. Xénia ne pleurerait jamais, et de toute façon, à quoi cela aurait-il servi dans le cas présent ? Les larmes ne soulageraient pas son chagrin, sa mère avait raison, c'était la faute de Xénia, elle n'aurait pas dû rentrer en avance, puisqu'elle était si mature et qu'elle comprenait tout si bien. Alors Xénia s'était attablée à son bureau, elle avait sorti ses manuels scolaires et entrepris de faire ses devoirs. Maman ne cessait de répéter : « Si tu as envie de pleurer, va apprendre tes leçons. » D'autant que le lendemain, elle avait contrôle et visait un 20.

Xénia avance dans le couloir, sous les voûtes en pierre du métro stalinien. De petits soldats mécaniques couleur kaki rampent le long d'un mur, en s'aidant de leurs coudes, leurs pistolets-mitrailleurs émettent des couinements de jouets, presque inaudibles dans le brouhaha de la foule. Les soldats rampent, comme en plein délire, le corps secoué de convulsions, sous l'effet de coups, dirait-on, ou bien de l'extase amoureuse, ils rampent comme si leurs jambes refusaient de les porter, ils rampent vers une destination inconnue, des invalides poursuivant une guerre inutile, depuis longtemps terminée. Ils survivront et circuleront en fauteuil roulant à travers les rames, pour collecter de l'argent dans un béret de parachutiste, estropiés, culs-de-jatte, à moitié saouls, à moitié défoncés. Xénia baissera les yeux sur son livre, pour éviter de les regarder, pour ne pas les enregistrer dans sa mémoire, comme chaque fois qu'elle est confrontée à la douleur, à la souffrance, à la monstruosité physique, à des gens privés de bras ou de jambes, redoutant qu'il s'agisse d'une espèce de prédiction susceptible de l'affecter personnellement. À une époque, elle se sentait

tout aussi effrayée par les articles traitant des tueurs psychopathes, des sadiques et des pervers qui torturaient leurs partenaires en les suspendant, bras tendus, à un crochet au plafond, en striant leurs corps de balafres, entailles et autres hématomes en bandes parallèles. Ça la fait encore souffrir... la douleur de la séparation la fait encore souffrir... Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Où vas-tu te trouver un autre amant comme celui-ci ? Mais tout est fini, tu ne le comprends donc pas ? Tout est fini.

Xénia avance dans le couloir. Claquements de talons, tailleur sombre, professionnel, parka d'hiver. Main maigre retenant à peine le sac à son épaule. Elle avance dans le couloir du métro. Vingt-trois ans, un bon travail, perspectives d'avenir excellentes. Elle avance dans le couloir.

À l'endroit où se trouvait jadis la chambre de Xénia il y a désormais le bureau de sa mère. La table où, durant tant d'années, elle a repassé ses leçons est occupée par un ordinateur. L'étagère qui abritait son lapin rose supporte des dictionnaires. Chaque fois qu'elle vient ici, Xénia éprouve de l'amertume, et ce n'est pas lié au fait qu'elle aurait voulu tout voir rester en l'état. Peut-être Xénia aurait-elle aimé que l'appartement où s'était déroulée son enfance conserve un peu plus longtemps le souvenir de son passage. Xénia a l'impression que si ses affaires ont disparu aussi aisément, c'est parce qu'elle-même n'a été qu'un accident dans la vie de sa mère, une péripétie aisée à oublier. Elle n'avoue jamais ces soupçons, pas même à elle-même : parce qu'elle sait bien sûr que sa mère l'aime, elle l'a entendue parler durant toute son enfance de l'amour qu'elle éprouvait, qu'elle ressentait justement pour elle, Xénia. Elle ne disait pas un mot de son amour pour Lev, comme s'il allait de soi, en revanche Xénia a des souvenirs remontant à sa petite enfance, où la voix de sa mère lui parle de tout ce qu'elle a enduré pour elle, Xénia : elle a renoncé à un voyage à Londres quand Xénia avait six mois, elle n'a pas dormi quand Xénia était malade, elle est restée mariée de longues années avec son père, a supporté ses ivrognes de copains, ses semaines de déplacements professionnels et ses retours à la maison après minuit quand il avait un énième « programme informatique » à livrer, tout ça pour que sa fille ait un père, du moins une espèce de père, même s'il était difficile de le qualifier ainsi. « Combien de fois tu vois ta fille dans la semaine ? entendait-elle monter de la pièce voisine. Tu ne veux entendre parler de rien en dehors de ton travail ! Si au moins tu gagnais bien ta vie ! Sans Xénia, ça fait longtemps que j'aurais divorcé. » La tête enfouie sous son oreiller, elle s'efforçait de ne rien

entendre, mais la protection s'avérait bien mince contre la voix de sa mère, perçante, sonore, brutale, cette voix qu'elle aimait tant. Xénia restait allongée, les yeux fermés, les oreilles bouchées, emmaillotée dans une couverture, à tenter de ne pas percevoir ces mots, ces cris, et elle s'allongeait de même, les autres nuits, quand son père était en voyage d'affaires et que sa mère recevait des invités qui buvaient du vin dans la cuisine et rigolaient dans le couloir. Sa mère venait l'embrasser pour lui souhaiter bonne nuit, belle, perchée sur des escarpins à talons, embaumant le parfum et le vin, et Xénia s'endormait, enveloppée de ces odeurs et des rires paisibles qui lui parvenaient par la porte entrouverte. Puis elle se réveillait au cours de la nuit et se couvrait la tête d'un oreiller, pour ne pas entendre les lourds soupirs de sa mère qui retentissaient soudain à travers le silence, avant de se muer en un râle profond, effrayant. Un jour, elle avait demandé à Lev pourquoi leur mère criait pendant la nuit, mais son frère s'était contenté de ricaner et de répliquer : « Tu es trop petite pour poser ce genre de questions. » Xénia avait rougi, parce qu'il n'y avait pas mention de soupirs ou de râles dans le petit livre français, et Lev lui avait donné une tape sur les fesses avant de l'emmener jouer à Sarah Connor et Terminator.

C'était leur jeu préféré. Au début, Xénia devait faire des abdos sur du matériel de sport pour enfants, puis Lev surgissait du vestibule, un pistolet à pompe en plastique à la main, criant : « *I'll be back !* » et Xénia, après avoir braillé : « C'est lui, c'est lui, je savais qu'il viendrait ! », se mettait à courir, Lev à ses trousses, à travers tout l'appartement. La jupe qui couvrait ses genoux d'enfant tremblait de peur, Xénia courait, courait jusqu'à ce que Lev ne l'accule dans un coin et n'attrape ses deux poignets dans son poing en déclarant : « Ne crains rien, Sarah, je suis venu te sauver. » Leurs parents n'aimaient pas ce jeu ; peut-être parce qu'un jour, en effectuant un raid dans les couloirs de leur asile de fous illusoire, Xénia (Linda Hamilton) et Lev (Arnold Schwarzenegger) accrochèrent le fil du magnétoscope placé sur leur vieille télé *Rubis*, et l'appareil s'écrasa au sol. Par bonheur, il s'en tira sans dommage, à l'exception d'une fissure dans son revêtement plastique argenté. Il était finalement symbolique, constata leur père, qu'ils aient fait tomber le magnétoscope en jouant à *Terminator*. À partir de ce jour-là, leur jeu préféré fut interdit, et par voie de conséquence leur devint encore plus cher. Quand leurs parents

étaient absents, Xénia courait sans relâche à travers tout l'appartement, haletante de peur, de fatigue, dans l'attente des mains puissantes de Lev, du craquement dans ses poignets et de la voix calme qui lui dirait, lorsque sa terreur aurait atteint son apogée : « Ne crains rien, je suis venu te sauver. »

Dans le couloir où Lev poursuivait jadis Xénia se tient à présent Mila, une brunette de la taille de Xénia, voire un peu plus petite. Dressée sur la pointe des pieds, elle embrasse Valéra (ou bien Vadim ? Xénia ne se rappelle pas), le mari de Sviétlana ou de Valéria, ou bien de l'une puis de l'autre. Ils n'accordent pas la moindre attention à Xénia, peut-être trop absorbés par ce qu'ils sont en train de faire, à moins qu'ils soient habitués à ce qu'il s'agisse seulement de la fille de Macha, encore une gamine, quoi. C'est marrant qu'elle ressemble à ce point à Macha, sans avoir une once de sa beauté.

Aujourd'hui, sa mère est vêtue d'une robe verte qu'elle a rapportée d'Amérique quand Xénia avait quinze ans. Elle embrasse sa fille sur la joue, et l'odeur à moitié oubliée de parfum et de vin lui revient l'espace d'une seconde.

— Tu vois, je suis à l'heure, lâche Xénia.

— Cela dit, tu aurais pu repasser chez toi pour te changer, réplique sa mère. C'est mon anniversaire et toi, tu es là, habillée comme pour aller au travail.

— Je suis désolée. (Xénia baisse la tête.) Je n'y ai pas pensé...

— C'est bon, laisse tomber. (Sa mère lui donne un petit coup de coude.) Va à la cuisine aider Sviétlana à préparer les salades.

On avait déjà porté un toast à la maîtresse de maison, à celle qui fêtait son anniversaire, à « notre belle Macha », à cette maison, à l'amour, bien entendu, oui, à l'amour. Sa mère ne dressait jamais de grandes tables de banquet, comme lors des fêtes données dans la maison de sa grand-mère. Le mot « buffet » lui plaisait, quoiqu'elle préparât des plats à servir successivement : hors-d'œuvre, salades, plat chaud, puis thé et gâteau. Macha cuisinait à merveille, si bien que Xénia n'espérait jamais atteindre un tel niveau de perfection. Sans doute cela expliquait-il pourquoi, lorsqu'elle fêtait son anniversaire, Xénia se bornait maintenant à acheter de la nourriture chez le traiteur ou bien invitait tout le monde dans un café ou un club : cela coûtait légèrement plus cher, mais elle n'avait rien à ranger le lendemain

matin. Sa mère, en revanche... Sa mère était une cuisinière-née. Son père ne cessait de le répéter : s'il n'y avait plus besoin de traducteurs dans le futur, sa petite Macha pourrait se caser dans un restaurant. Il lançait cette réplique chaque fois qu'ils recevaient des invités, et un jour, Éléna, la femme de Slava, ne put retenir sa langue et ajouta, après la réplique de son père : « comme serveuse ». Sa mère quitta précipitamment la pièce en claquant la porte, tandis que son père courait s'excuser ; il ne reparla plus jamais de restaurant. Quant à Éléna, une belle blonde, bien en chair, elle continua de se montrer aux côtés de Slava, lors des soirées importantes, restant assise dans un coin à faire la fine bouche et guettant le moment où elle pourrait lâcher une goutte de venin. Ce comportement irritait Xénia, si bien qu'un jour – elle avait déjà quinze ans –, elle finit par lancer à Éléna, alors qu'elles se trouvaient dans la cuisine, à émincer des légumes pour les salades : « Vous n'aimez pas ma mère, au bout du compte ! » Éléna haussa ses épaules blanches, sous un ample chemisier à moitié transparent, et répliqua : « À dire vrai, je n'ai pas vraiment de raison de l'aimer. Ta mère n'a jamais été gentille avec moi. » À ce moment-là, Xénia sentit son couteau lui glisser des mains, elle poussa un cri, du sang jaillit dans l'assiette, la salade était fichue. Son exclamation de douleur fit rapplicher sa mère qui attrapa Xénia par le bras, porta le doigt coupé à ses lèvres peintes aux couleurs du sang de Xénia, y déposa plusieurs baisers, avant de hurler vers l'autre bout de l'appartement : « Valéria, apporte-moi la trousse à pharmacie ! » Après quoi elle installa Xénia sur ses genoux et lui caressa la tête, encore et encore, jusqu'à ce que Valéria et Sviétlana aient pansé sa blessure au sparadrap, non sans lancer des regards réprobateurs à Éléna qui, d'un air affairé, jetait la salade dans un seau et se remettait à détailler ses ingrédients. Xénia ne pleura pas, pourtant elle était pleine de rancune et de honte, non pas à cause de son doigt, mais parce que quelques minutes plus tôt, juste l'espace d'un instant, elle avait songé qu'en effet, il n'y avait aucune raison d'aimer sa mère – comme si on aimait les gens pour une raison précise, et pas simplement parce qu'elle était sa mère, la meilleure au monde, la seule personne à l'aimer elle, Xénia, la plus belle, la plus sexy, la plus douce.

Éléna n'avait pas tardé à divorcer pour épouser un Allemand du bureau Siemens et n'était plus jamais venue aux soirées de sa mère. Slava, lui, avait continué à assister à tous ses anniversaires, mais en

l'observant aujourd'hui, Xénia a remarqué pour la première fois qu'il faisait bien ses cinq ans de plus que sa mère, il était vraiment vieux, la barbe presque grise, le crâne presque chauve, le visage couvert de rides. Il s'était débrouillé pour être saoul en deux temps trois mouvements et, debout dans la cuisine, il cherchait à démontrer quelque chose aux autres invités dont Xénia ne se rappelait plus tous les noms. Ils parlaient des explosions à Moscou, de Bérézovski, du FSB et de Zakaïev, et s'il ne s'était agi des amis de sa mère, Xénia y aurait bien mis son grain de sel, en expliquant comment tout cela fonctionnait, comment les médias créaient les événements et exagéraient les théories du complot destinées dans une même mesure à dévoiler et à masquer la vérité. On pouvait dire ce qu'on voulait, elle seule parmi tous les gens présents ici avait une connexion directe avec les médias de masse, même si les invités de sa mère l'ignoraient sans doute, parce que cette dernière se contentait en général de dire : « Ma fille fait quelque chose sur Internet. » Les succès de Xénia ternissaient face à la brillante carrière qui attendait Lev : après sa troisième année d'université, il était parti en Amérique et de physicien s'était soudainement métamorphosé en *businessman*, avec un MBA et un salaire annuel inimaginable.

Voilà, ils sont donc en train de parler de Bérézovski, de Zakaïev et du FSB : Slava, qui a toujours refusé qu'on l'appelle « tonton Slava », Vadim (ou Valéra), qui a embrassé Mila, et tonton Nikolai, qui n'a jamais protesté contre le fait d'être appelé « tonton », qui aimait chatouiller la petite Xénia et avait même aimé, quand elle avait quinze ans, l'embrasser en arrivant, la serrant si étroitement contre lui qu'un jour, elle avait été obligée de lui dire « non » de cette voix qui agissait d'ores et déjà sur les hommes, sans distinction d'âge et de degré d'intimité avec elle. Quand Xénia était devenue adulte, ce « non » avait remplacé avec succès le mot de code qui a fait couler une telle quantité d'encre sur les publications BDSM, parce qu'en l'entendant, les dominants les plus invétérés, ces hommes qui aimaient voir une jeune femme ramper à genoux devant eux, la tête baissée et la poitrine dénudée, en leur tendant docilement une cravache ou un *paddle*, eh bien, en entendant ce « non », même eux s'arrêtaient sans qu'ils se soient mis d'accord au préalable sur le fameux mot de code. Rien d'étonnant donc à ce qu'en recevant le refus de Xénia, tonton Nikolai ait eu le mouvement de recul qui aurait pu être le sien si elle l'avait

frappé de l'un de ces *katas* que Lev avait en son temps essayé sans succès de lui enseigner. À partir de ce jour-là, Nikolai se montra d'une politesse irréprochable, sans pour autant cesser de suivre Xénia des yeux quand elle se déplaçait dans une pièce.

Voilà, ils sont donc en train de parler de Bérézovski, de Zakaïev et du FSB, et maman entre dans la cuisine, portant sa robe verte, ses talons hauts, les lèvres de la couleur du sang de Xénia, enveloppée d'un nuage de parfum et de vin, elle entre dans la cuisine, les observe, déjà enragés, se criant les uns sur les autres, comme si leurs mots avaient le pouvoir de changer quoi que ce soit à la marche du monde, comme si les trains de banlieue et les immeubles allaient cesser d'exploser, les soldats s'arrêter de violer et de tuer, les balles se mettre à transpercer les chairs sans causer le moindre dommage, à la manière d'un rayon de lumière dans un nuage de poussière ; les forces fédérales et les Tchétchènes ne se feraient plus d'argent sur cette guerre, et la douleur se transformerait en joie pure, en bonheur, en amour. Sa mère les regarde, un sourire attendri aux lèvres, et déclare : « Quelle fougue, messieurs... d'ailleurs... vous avez quelque chose en commun, et je sais même quoi. » Là-dessus, elle leur lance ce regard que Xénia se rappelle fort bien depuis son enfance, un regard qui annonce des soupirs nocturnes. Elle les dévisage et, toujours avec aux lèvres un sourire attendri, profère ces mots d'une voix si sonore que ses amies dans l'autre pièce doivent les avoir entendus, les femmes passées et présentes de ces gamins grisonnants, ces amies qui comprennent parfaitement elles-mêmes ce que partagent les hommes réunis ici aujourd'hui, ce qui les réunit indépendamment de leur fougue, de leurs exhalaisons alcoolisées, de leur crise de la quarantaine, de l'imminence de leur vieillesse et de l'approche inéluctable de leur mort.

Xénia sort de la cuisine, ouvre la porte de sa chambre – son ancienne chambre –, la lumière est éteinte, mais comme toujours, le réverbère brille par la fenêtre, et dans ses rayons fantomatiques, elle voit Mila, dressée sur la pointe des pieds, qui embrasse passionnément quelqu'un... Qui ? Quelle importance ? Ces gens se connaissent depuis tant d'années qu'ils ont sans doute couché plusieurs fois ensemble, par deux, peut-être même par trois ou quatre. Xénia referme la porte, le salon appartient aux voix bruyantes, la cuisine à Zakaïev, à Bérézovski et au FSB ; elle ne se résout pas à entrer dans la chambre de ses

parents, non que fonctionne encore le veto de son enfance, mais juste parce qu'elle se sentirait mal à l'aise de découvrir deux quinquagénaires occupés à faire l'amour dans le lit resté pour toujours à ses yeux celui de ses parents, même si son père n'y dort plus depuis des années. *Pourtant, qui que puissent en être les occupants, ce sera toujours une répétition de la scène primitive*, pense Xénia. Le mois dernier, Olga avait justement terminé ses explications concernant la psychanalyse, les traumatismes liés à l'enfance et le complexe d'Œdipe – toutes ces choses qu'elle ne se rappelait pas avoir lues dans les *Info SIDA* compulsés à l'époque où la chambre de ses parents était bel et bien celle de ses parents.

Xénia traverse le couloir, brouhaha des voix, une chanson de Leonard Cohen monte du salon, tonton Nikolaï avance à sa rencontre, bras ouverts, et l'espace d'un instant, Xénia se recroqueville de peur, parce qu'elle voit tout à coup avec netteté sa main droite lui plongeant dans le plexus solaire. La vision est si réelle que Xénia recule d'un pas, et juste à temps, parce que Sviétlana, qui sortait du salon, une pile d'assiettes dans les mains, tombe entre les bras de Nikolaï. L'assiette du dessus s'échappe et se brise, Xénia s'esquive dans la salle de bains puis referme la porte derrière elle.

Elle frémit de dégoût, de désespoir et d'excitation mêlés. Des pinces à linge se balancent sur la corde, elle en choisit une verte et une rouge, puis s'assoit au bord de la baignoire pour abaisser sa culotte et sa jupe. Une pelote chaude roule au bas de son ventre, elle retrousse son chemisier, dégrafe son soutien-gorge et, se mordant la lèvre pour ne pas crier, elle fixe les pinces à linge à la pointe de ses tétons, d'abord la rouge, puis la verte, ferme ses yeux larmoyants de douleur, main droite sur le clitoris, doigts de la gauche dans le vagin, et elle commence à se masturber.

Pendant ces minutes-là, elle est incapable de penser à quoi que ce soit. Elle oublie sa mère et son père, elle oublie la rédaction du *Soir.ru*, elle oublie Sacha, elle oublie sa solitude, et enfin, la douleur et le plaisir se rejoignent pour se fondre l'un dans l'autre.

Sans quitter l'obscurité de ses paupières closes, Xénia détache les pinces, ses tétons libérés répondent par une explosion brutale, envoyant un dernier spasme à travers tout son corps. Un goût légèrement salé lui emplit la bouche – elle a quand même dû se mordre la lèvre. Puis elle rouvre les yeux et observe les motifs,

familiers depuis l'enfance, que dessinent les petits carreaux de faïence sur le sol de la salle de bains. Jupe foncée, culotte noire, deux pinces à linge, une rouge et une verte, le tabloïd *MK* du jour, ouvert à la page des actualités, un cliché flou, un gros titre : « Le maniaque de Moscou a encore frappé. »

Je me rappelle bien comment ça s'est passé la première fois. Comment j'ai compris que j'étais sur le point de tuer.

C'était un soir, je me masturbais sous la douche. L'eau ruisselait sur ma peau, mon sexe me paraissait énorme. Il était si engorgé que tout le sang disponible sur terre semblait avoir afflué dedans, ce fameux soir où j'ai compris pour la première fois.

J'avais toujours eu du mal à jouir rapidement. Sauf peut-être quand je me branlais, enfant, au fond de mon lit, en attendant que mon petit frère s'endorme. Je m'imaginais des patriciens romains, violant leurs esclaves par centaines, ou bien des Barbares montés sur des chevaux qui se cabraient, faisant irruption dans Rome pour déshonorer et tuer. Je ne pense pas être le seul à avoir fantasmé des scènes pareilles : la nudité n'était alors accessible que sous forme de statues antiques, le sexe était tabou, et il paraissait impossible que les femmes puissent s'y adonner de leur plein gré. Aussi m'imaginais-je des Indiens, dans un désert du Far West, encerclant un chariot pour arracher les vêtements des filles mineures de quelque patriarche aux cheveux blancs affublé d'un prénom biblique. Le chef, que je gratifiais du noble profil de Gojko Mitić¹, disait à son second : « Je viole la plus jeune, toi, tu t'occupes de leur mère, et ensuite on échange. »

Je ne connaissais pas d'autres verbes. Dans mes fantasmes, ils ne disaient jamais « je vais baiser » – je trouvais ce mot vulgaire, quant au verbe « niquer », je l'ai entendu pour la première fois quand j'avais dix-neuf ans, dans la version russe d'un film de Russ Meyer, *Faster, Pussycat, Kill, Kill !* Les héros de mes fantasmes ne baisaient pas et ne niquaient pas davantage. Ils préféraient violer et déshonorer. « Je déshonore la plus jeune, toi, tu t'occupes de leur mère, et ensuite on échange. » J'étais un petit garçon qui aimait les livres, je ne pouvais

rien y faire – il me manquait toujours des mots. Même si, comme vous devez vous en souvenir, j'étais aussi un petit garçon doté d'une imagination fertile.

Le sexe était tabou et le mot lui-même paraissait presque grossier. Pendant mes années d'adolescence, on le traçait sur les murs aux côtés du mot « bite » – quatre lettres aussi – en caractères latins. Il était difficile de croire que ce terme puisse exister en russe.

Puis j'ai grandi, j'ai appris le vocabulaire idoine et la chaleur des corps féminins pleins de vie. On me considérait comme un bon amant, on se disait que si je me retenais aussi longtemps de jouir, c'était parce que je me souciais du plaisir de ma partenaire. Pendant les années de ma jeunesse, on accordait de la valeur à cette attention. En réalité, je mets du temps à jouir, mais ce n'est absolument pas parce que le plaisir de celle qui, les yeux fermés, pousse des gémissements bestiaux quelque part en dessous de moi me préoccupe tant que ça. Simplement, pour jouir, j'ai besoin de me représenter un couteau qui entaille sa peau, du sang qui s'échappe de la blessure, et son téton tranché qui tombe sur le sol ensanglanté. Je dois me figurer des scalps, un pieu transperçant quelqu'un de l'anus à la gorge, des petites filles aux seins encore minuscules, pleurant, agenouillées, avec les mains coupées.

Tout le sang disponible sur terre, oui, tout le sang disponible sur terre.

S'imaginer ce genre de choses n'est pas très agréable en général, et à plus forte raison quand la femme que vous aimez est allongée à côté de vous. C'est pour cela que je faisais l'amour longuement, luttant jusqu'au bout, et c'était seulement une fois épuisé que je laissais libre cours à mon imagination. Quand j'étais exténué ou qu'un ennui insupportable s'abattait sur moi. Dans ces cas-là, je jouissais vite, au bout des deux ou trois minutes nécessaires à ceux de mes pairs qu'on qualifiait d'éjaculateurs précoces.

Ce soir-là, donc, j'étais seul chez moi. Je me masturbais sous la douche, l'eau ruisselait sur ma peau, mais pas mon sperme, non, lui tardait à venir. Somme toute, c'était une scène cocasse : un homme adulte qui se branle tellement longtemps qu'il s'en épuise. Vous savez, comme dans la blague : « Changez de main », dit le docteur. J'en avais bel et bien changé, et pas qu'une fois. L'eau ruisselait sur ma peau, mon sexe me paraissait énorme ; sous mes paupières closes défilaient,

l'un après l'autre, tous les fantasmes ayant un jour réussi à m'amener à l'orgasme. Rien n'y faisait.

Somme toute, c'était une scène cocasse, mais je n'avais pas la moindre envie de rire. À bout de force, je me suis assis au bord de la baignoire, le regard rivé à mon sexe toujours en érection, avec son énorme gland turgescent, où tout le sang disponible sur terre semblait avoir afflué. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais deviné la nature du monde qui m'entourait. Je n'avais même pas besoin de regarder la télévision, je le savais déjà. Même si je me souviens que le présentateur d'une émission politique dominicale avait déclaré qu'en Amérique, un viol se produisait toutes les quinze minutes. Une émission politique dominicale, un gros porc bien gras, une saloperie soviétique privilégiée. Toutes les quinze minutes. Rien qu'en Amérique.

Mes parents étaient assis à côté de moi, qui fixaient le même écran, écoutaient les mêmes mots. Pas un muscle ne frémissait sur leur visage, comme si ce chiffre ne les concernait pas, comme s'ils ne pouvaient se représenter la chose : toutes les quinze minutes, une femme pleure et se débat, les yeux emplis de larmes et de désespoir, ses cris étouffés par une paume en sueur. Je ne savais pas encore combien de temps nécessitait un viol, mais je comprenais qu'à l'instant où un violeur achevait son crime, le suivant prenait le relais – à l'autre bout du pays, avec une autre femme. Vous n'êtes pas obligés de me croire, mais je sentais que cela avait un rapport avec nous tous, et pas seulement avec une lutte idéologique, l'opposition de deux systèmes ou une propagande télévisuelle.

J'avais quatorze ans et je me masturbais en imaginant de jeunes planteurs cinglant des esclaves noires, mais à ce moment-là, je ne songeais pas à mes fantasmes et je n'éprouvais pas d'excitation – après tout, je n'en éprouvais pas non plus quand on parlait des camps de travail au Cambodge au journal télévisé, ou quand dans un film soviétique traitant de la Seconde Guerre mondiale, on passait des actualités nazies montrant des camions-bennes en train d'empiler des squelettes décharnés sortis des camps de concentration. Je n'éprouvais aucune excitation – j'avais simplement l'impression d'entendre quelque chose ayant un rapport direct avec ma vie.

J'avais quatorze ans, c'était ma vie, et elle est restée la mienne. Je me suis assis au bord de la baignoire, mon sexe me semblait toujours

énorme, et je comprenais que je devais trouver le moyen de parler du monde dans lequel je vivais depuis que j'ai des souvenirs de moi-même. J'avais été un petit garçon qui aimait les livres, mais à qui il manquait toujours des mots. Peut-être parce que je les avais trop souvent vus couchés sur du papier.

C'est un monde inconfortable, un monde où il n'y a pas de place pour l'espoir, où la mort est inéluctable et la souffrance quotidienne et intenable. C'est un monde où les têtes des enfants du Rwanda sont empilées en pyramides pour qu'il soit plus aisé de les dénombrer, un monde où un trentenaire moscovite est assis au bord de sa baignoire et pleure de ne pas pouvoir jouir, il en est incapable, même en s'imaginant écorcher, lambeau après lambeau, une jeune fille de quinze ans qui implore sa pitié, une jeune fille qui n'a plus de larmes parce qu'on lui a crevé les yeux.

Il pleure justement parce que cette image est la seule qui l'excite.

1. Acteur serbe qui connut une immense popularité en jouant dans des westerns tournés en RDA.

Si Alexeï Rokotov n'était pas né en 1975, il ne serait jamais devenu journaliste. S'il était venu au monde deux années plus tôt, il aurait été programmeur, et cinq ans plus tard, financier ou juriste. Cependant, à l'époque où Alexeï avait eu quinze ans, le pays ne connaissait pas de profession plus enviable que celle de journaliste. Chaque jour – *Six cents secondes* sur la chaîne de Leningrad ; chaque vendredi – *Regard* sur la première chaîne ; chaque samedi – *Ogoniok* dans sa boîte aux lettres. Toutes les semaines, les journalistes accomplissaient une petite révolution, dessillant les yeux du peuple sur les atrocités commises par les communistes et la nullité de la vie en Union soviétique. L'indestructible colosse chancelait sous les cris de : « Le roi est nu ! » et les caricatures hardies qui foisonnaient dans les journaux apparaissaient comme la prémonition d'une victoire imminente.

Alexeï se souvenait fort bien de l'un de ces dessins. Deux fourmis se tenaient au-dessus d'une de leurs camarades écrasée sous un pied immense dont la jambe disparaissait dans les nuages, et l'une des bestioles commentait : « Tu sais, on va bientôt imaginer un moyen de se débarrasser d'eux. » Pour Alexeï, la semelle qui planait au-dessus de la tête des fourmis semblait appartenir à la chaussure d'un colosse d'argile et la peur qu'on en éprouvait n'était qu'un jeu alimenté par les seuls mensonges d'État. Aussi n'y avait-il pas meilleure profession que celle qui permettait d'écraser ces mensonges, et Alexeï Rokotov se prépara au concours d'entrée à l'école de journalisme, espérant que cinq ans de dur labeur lui permettraient d'atteindre les sphères célestes où brillaient les astres inaccessibles de Lioubimov, Nevzorov et Korotitch. Ce fut avec ce rêve-là qu'il se motiva pendant ses deux premières années d'études, puis il constata que son rêve s'était plus ou moins terni. Soit que ses anciennes idoles aient changé, soit qu'Alexeï

lui-même ait commencé à soupçonner que le monde se transformait sans lien véritable avec ce qu'on écrivait dans les journaux. Il avait participé à la défense de la Maison blanche pendant le putsch communiste du mois d'août 1991 et il avait même photocopié plusieurs tracts du Soviet suprême chez un copain qui s'était lancé dans les affaires. Sans doute Alexeï et son ami s'étaient-ils trompés dans le tirage ou dans le temps nécessaire à l'opération, toujours est-il qu'au moment où, ayant vaincu leur peur, ils se mirent à distribuer leurs proclamations, les tracts n'étaient plus d'actualité, et il fallait déjà en imprimer de nouveaux. La centaine d'affichettes s'entassa pendant longtemps encore dans la chambre d'Alexeï, prophétie de l'époque où l'interrogation principale de la presse ne serait plus « comment imprimer ? », mais « comment diffuser ? ».

Quand Alexeï était en deuxième année, une petite guerre civile éclata à Moscou. Cette fois, mêlé à la foule des badauds, il assista au bombardement par un tank de l'immeuble qu'il avait défendu deux ans plus tôt, puis déambula tout seul dans les rues de Moscou, s'efforçant de comprendre ce qui se passait. Et ce fut seulement quand un homme tomba à quelques mètres de lui, victime d'une balle perdue ou d'un tir de sniper, qu'Alexeï comprit que l'antithèse des mensonges, ce n'étaient pas les mots qu'on écrivait dans les journaux, mais la fraîche odeur de gel et la nausée qui vous prenait à la gorge à la vue d'une cervelle se déversant sur l'asphalte.

Il comprit qu'il ne pourrait plus jamais parler du péril que représentait le désir de revanche chez les communistes ou de la bonne orientation des réformes économiques, et ce avec la même certitude qu'il avait su auparavant ne jamais pouvoir écrire pour la *Pravda* : en un mot, vers la fin octobre, Alexeï Rokotov avait le plus grand mal à se représenter à quoi il pourrait bien s'occuper.

Parmi tout ce qu'il lisait, seule la rubrique « Arts » du journal *Aujourd'hui* lui plaisait – et il se dit qu'il devrait commencer par parler des livres, du cinéma et des expositions. À titre d'essai, il se porta volontaire pour effectuer un reportage sur une conférence qui se déroulait à la galerie Trétiakov : « Postmodernisme et cultures nationales ». Le rédacteur en chef du journal étudiantin auquel Alexeï avait promis son article décréta qu'il devait essayer d'interviewer Charles Jencks, un architecte célèbre. Alexeï n'ayant appris son existence que deux heures avant le début de la conférence, il était trop

tard pour aller à la bibliothèque, pourtant en dépit de ses craintes, l'interview se déroula remarquablement bien. Jencks proposa un plan de reconstruction de la Maison blanche qui avait été brûlée : façade bleue, arabesques rouges là où le bâtiment avait été mangé par les flammes et toit blanc en symbole de réconciliation. Étonné par le cynisme de leur visiteur star, Alexeï ne demanda même pas à l'architecte s'il comprenait qu'il s'agissait des couleurs du drapeau russe. Jencks avait affirmé : « Si la Maison blanche redevient blanche, cela voudra dire qu'on a décidé de faire comme si rien ne s'était passé. » Alexeï se rappela plus d'une fois ces paroles, surtout en échangeant avec ses collègues qui répétaient à l'envi les incantations magiques sur le marché et la libre concurrence. À une époque, à la fin des années 1980, il avait cru lui aussi en l'efficacité de ces formules, mais à présent, elles sonnaient pour le moins bizarrement : il devenait de plus en plus évident que le système en train d'émerger en Russie n'avait qu'un très lointain rapport avec les théories d'Adam Smith ou de John M. Keynes. Sans trop savoir pourquoi, Alexeï se rappelait la vieille caricature qui mettait en scène des fourmis, et elle ne lui semblait désormais plus aussi amusante. La Maison blanche avait été repeinte de blanc et une énorme semelle restait suspendue au-dessus, obstruant la moitié du ciel. Jencks avait raison : rien ne s'était produit.

Alexeï réfléchissait de plus en plus souvent au fait que, dans leur grande majorité, les gens ne voulaient pas qu'on leur ouvre les yeux. Ils étaient prêts à oublier les horreurs du passé pour pouvoir vivre tranquillement leur vie. Il y avait là-dedans une forme de sagesse propre à la maturité, inaccessible au jeune homme qu'était Alexeï. À présent, la Perestroïka lui apparaissait comme un bref instant de vérité, au cours duquel la population d'un sixième du globe terrestre s'était soudain retrouvée face au néant et à l'horreur de l'existence humaine. Mais cet instant avait été infinitésimal : les gens ne s'étaient pas fait prier pour imputer ce néant et cette horreur à un régime soviétique sanguinaire, et faire semblant que tout cela ne les concernait en rien. Ils étaient trop occupés à lécher le cul des nouvelles autorités – exactement comme leurs parents léchaient celui des communistes, vingt ou trente ans en arrière.

Alexeï n'eut plus l'occasion d'écrire sur la culture – en revanche, aux conférences de la galerie Trétiakov, il fit la connaissance d'Oxana, une jeune femme rousse en dernière année à l'université d'État des

sciences humaines de Russie, qui lui expliqua de bonne grâce tout ce qu'il ne comprenait pas dans les communications. L'après-midi suivant, elle poursuivit son instruction dans un appartement de la rue Vavilov qu'elle avait à sa disposition pendant les deux semaines où ses parents donnaient des cours quelque part sur la côte Est des États-Unis. Bien entendu, Oxana n'était pas sa première maîtresse, pourtant c'était la première fois qu'Alexeï se retrouvait dans le lit d'une jeune femme qui ne se contentait pas de se donner à lui, mais s'avérait capable de l'entraîner avec elle vers des contrées où ce qui arrivait à la souveraineté populaire et à la liberté de parole lui apparaissait dénué du moindre intérêt, pour la simple raison que la liberté n'y avait pas besoin de paroles et que le pouvoir n'y appartenait qu'à Oxana : elle seule connaissait le chemin qui y conduisait.

Ils se marièrent au bout de six mois et Alexeï s'habitua rapidement à penser à lui sous la forme du « nous ». À la fin de l'université, ce « nous » se composait déjà de trois entités – à l'image de la trinité du drapeau russe. La petite Dacha le forçait à envisager autrement la question des publications auxquelles le jeune journaliste Rokotov aurait voulu collaborer. Les élections de 1996 approchaient et Alexeï comprenait qu'il n'y aurait pas meilleure occasion de se faire de l'argent avant longtemps. Par-dessus le marché, quoi qu'on en dise, il préférerait Eltsine au leader communiste Ziouganov, si bien qu'en acceptant de s'adjoindre à une ramification régionale du programme pour la jeunesse « Vote si tu ne veux pas perdre ! », Alexeï ne pécha même pas trop contre sa conscience. Pour la première fois, après toutes ces années, il se mit à avoir vraiment beaucoup d'argent – et ce sentiment était à ce point enivrant qu'Alexeï crut l'espace d'un instant qu'un avenir brillant l'attendait bel et bien.

À l'heure actuelle, près de huit ans plus tard, il comprenait l'étendue de son erreur. Aucun des événements importants qui avaient détruit le marché des médias de masse ne l'avait touché : pendant la bataille pour Svyazinvest, le conflit entre Primakov et Eltsine, l'élection de Poutine et la fermeture des chaînes d'opposition, il s'était trouvé aussi éloigné de la haute politique que de la haute finance. Aujourd'hui, il occupait un petit poste de reporter dans un journal en ligne insignifiant, qui n'entrait même pas dans le *top ten* du classement Rambler. Sa supérieure était plus jeune que lui, de ces cinq ans précisément qu'il avait gaspillés à étudier à l'université.

Six mois plus tôt, en devenant rédactrice en chef de la rubrique « Actualités », Xénia Ionova avait informé Alexeï et ses collègues d'un changement imminent dans leurs conditions de travail. Dorénavant ils devaient se présenter à 10 heures chaque matin, rédiger une quantité dûment spécifiée de mots par semaine et, outre cela, communiquer avec leurs lecteurs sur les forums. Evguéni Zolotov avait essayé de protester, du genre : « Xénia, personne n'arrive avant midi dans les rédactions Internet, ni à *Bande_defilante*, ni à *Gazette*, alors pourquoi nous ? » D'une voix glaciale, Xénia lui avait rétorqué qu'une fois qu'ils auraient rattrapé *Bande_defilante* ou *Gazette*, ils pourraient se pointer au travail vers midi. Et si Evguéni Andréiévitich aimait faire la grasse matinée, il pouvait tout à fait collaborer au *Soir* en qualité de free-lance. « C'est moi qui déciderai », avait grommelé Evguéni, à tort parce qu'à présent, toutes les décisions étaient prises par Xénia ; une semaine plus tard, Zolotov était licencié pour s'être présenté une énième fois à son poste aux environs de midi.

— J'apprécie ce que vous écrivez, lui avait dit Xénia, et je regrette que nous n'ayons pas réussi à travailler dans la même rédaction. Mais je serai toujours ravie de publier vos articles. Si vous voulez, nous pouvons discuter de vos honoraires.

Et de fait, des articles d'Evguéni étaient publiés de temps à autre sur le site du *Soir.ru* et il se pouvait fort qu'il n'y ait pas trop perdu, question finances. Cela étant, l'histoire ne juge pas les vainqueurs : au bout de trois mois, la popularité de la rubrique « Actualités » avait été multipliée par deux, et bien que *LeSoir.ru* demeure un média de second ordre, Alexeï et ses collègues avaient bientôt commencé à respecter cette fille maigrichonne aux grands yeux d'héroïne de manga et à la voix glacée de la Reine des neiges.

Et la voilà assise à présent en face de lui dans la cafétéria du coin, la glace a presque fondu dans sa voix, elle touille le sucre dans sa tasse, sourit, lui évoque une banale étudiante de dernière année, presque la copie conforme d'Oxana dix ans plus tôt.

— C'est une bonne interview, déclare Xénia. Dommage seulement qu'il ne veuille pas se nommer.

— Il a peur, réplique Alexeï, mais en cas de besoin, j'ai l'enregistrement.

— Non, c'est juste qu'une source anonyme inspire moins confiance au lecteur. (Elle boit une gorgée de café dans une vieille tasse qui

remonte à l'époque de la restauration collective en Union soviétique.) Il refuse de se nommer, c'est bien certain ?

— Sûr et certain, répond Alexeï. Et puis, il en va aussi de son éthique professionnelle. Il n'aurait absolument pas le droit de discuter des actions de ses collègues.

Un inspecteur anonyme du parquet de Moscou se livre, devant micro, à des réflexions visant à déterminer si, oui ou non, tous les meurtres attribués au maniaque de Moscou ont été perpétrés par un seul et même homme. Xénia baisse sa tête ébouriffée vers le texte imprimé :

Les meurtres qui ont fait tellement parler ces derniers temps n'ont en réalité pas grand-chose en commun.

Les victimes sont des jeunes filles et des femmes âgées entre quinze et quarante ans, qui ont en règle générale été violées, même s'il est difficile de l'affirmer dans un certain nombre de cas, parce que leurs organes génitaux ont été découpés, brûlés ou remplis d'eau bouillante. Dans presque tous les cas, on trouve la trace de nombreuses heures de tortures – entailes, brûlures, blessures –, mais en revanche quasiment pas d'hématomes. Dans tous ces cas, autre point commun, les cadavres ont été placés à dessein dans un endroit où il était facile de les trouver. Il se peut que l'assassin veuille être attrapé, c'est un cas de figure fréquent. Le célèbre tueur en série de Chicago, William Heirens, écrivait ainsi, à même le corps de ses victimes : « Par pitié, attrapez-moi avant que je tue à nouveau ! » Toutefois, nous ne pouvons pas être certains de la motivation d'un tueur dans cent pour cent des cas : peut-être se moque-t-il de la police ou se délecte-t-il du tapage causé dans les journaux. Mais quand il s'agit de...

— J'aimerais bien savoir pourquoi tout le monde aime raconter qu'en traitant de ces sujets-là, la presse provoque les *serial killers*, s'insurge Xénia. Comme si Tchikatilo¹ avait été une star médiatique. Et puis, de toute façon, pour autant que je m'en souviene, il y avait des tas de tueurs psychopathes en Union soviétique et tout le monde connaissait leur existence sans que les journaux n'écrivent la moindre ligne dessus.

— Oui, opine Alexeï. Mes parents me parlaient de Mosgaz.

— De qui ? demande Xénia.

Et Alexeï s'étonne : cinq ans, c'est un laps de temps vraiment long. Une génération tout autre, qui n'a pas connu le pouvoir soviétique, ils ont appris l'existence des maniaques dans *Le Silence des agneaux*. Il explique :

— Eh bien, il sonnait à une porte, il annonçait : « Mosgaz, la compagnie du gaz de Moscou », et quand les gens lui ouvraient leur porte, il les tuait à coups de hache. Il y avait même une anecdote qui circulait. Un homme s'approche de sa porte : « Qui est là ? demande-t-il. — Mosgaz. — Entrez, entrez. La hache est dans la salle de bains, et ma belle-mère dans la cuisine. »

Xénia sourit et ajoute :

— On l'a attrapé le jour où il s'est pointé dans un appartement équipé de plaques électriques.

Drôle de blague, songe Alexeï, et surprenant le regard perplexe qu'il porte sur elle, Xénia précise :

— Je n'ai jamais eu de gazinière. Pourquoi aurais-je ouvert en entendant « Mosgaz » ? Pour moi, c'est aussi étrange que d'ouvrir ma porte en entendant les mots « Mosmunicanal » ou « Transsib ».

Elle repose sa tasse vide, tend une main vers son dessert. Elle a des mains maigres et puissantes aux ongles rongés, ce qui n'est pas beau. Si elle prenait soin d'elle-même, elle serait hyper sexy. On sonne à la porte, « Mosmunicanal », Xénia se tient sur le seuil, un maniaque devant elle. Alexeï aimerait bien savoir si ce ton glacial et cette maîtrise de soi auraient été en mesure de l'aider.

Mais quand il s'agit de déterminer si tous ces meurtres sont l'œuvre d'un seul et même individu, *poursuit-elle en reprenant sa lecture*, le comportement ostentatoire de l'assassin peut nous induire en erreur, car à partir du moment où vos collègues ont commencé à écrire sur la question, n'importe quel assassin pourra imiter la signature du maniaque. Il est assez aisé de balancer un cadavre dans un lieu fréquenté, et tout le monde l'attribuera au tueur en série. Il me semble que notre presse s'est un peu précipitée en suscitant un mouvement de panique à ce propos.

— La logique est intéressante, commente Xénia. Il ne faut pas créer de mouvement de panique parce que si ça se trouve, il n'y a pas un seul maniaque dans Moscou, mais plusieurs. Nous côtoyons tout de même des gens surprenants dans cette ville.

— Tout assassin n'est pas nécessairement un maniaque, intervient Alexeï, prenant la défense de l'homme qu'il a interviewé. Peut-être s'agit-il d'un homicide domestique que l'assassin cherche à maquiller en meurtre en série.

— Un homicide domestique avec sectionnement des organes

génitaux et traces de tortures ? s'étonne Xénia, qui s'essuie les doigts à sa serviette. C'est bien ce que je dis : nous côtoyons des gens surprenants dans cette ville.

Alexeï hoche la tête et, n'y tenant plus, demande :

— Mais mon interview, elle est bonne ?

Bon sang, se dit-il, il y a six mois, je n'en serais pas revenu si l'on m'avait dit que j'accorderais la moindre importance à l'opinion de cette fille. Peut-être que cette opinion a toujours aussi peu d'importance maintenant ; tout ce que je fais, c'est de demander l'avis de mon chef sur un nouvel article. Ça n'a rien d'inouï.

— Oui, oui, vraiment bonne, approuve Xénia, néanmoins ça n'est rien d'autre que la dixième interview sur le sujet. La conversation est bien menée, tout est bon, mais qu'est-ce qui va obliger le lecteur... eh bien, je ne sais pas, moi, à s'en souvenir, par exemple ? À distinguer cet article de la dizaine de ses semblables ?

— Bien sûr, approuve Alexeï, il aurait été préférable que nous attrapions l'assassin. Mais ce genre de choses ne se produit que dans les films hollywoodiens.

— Non, réplique Xénia en se levant. Attraper l'assassin n'est pas de notre ressort, en revanche je n'arrête pas de penser à ceci : il doit être possible d'inventer quelque chose d'autre, de trouver un moyen pour soulever efficacement la question.

Cinq ans de différence, nom d'une pipe ! « Soulever efficacement la question. » Comme si l'on était à la fin des années 1980 quand les questions soulevées intéressaient encore quelqu'un.

— Et il y a autre chose, ajoute Xénia, je voulais t'interroger sur un sujet, mais qui ne concerne pas le travail : est-ce que tu saurais quoi que ce soit sur cette personne ?

Elle cite un nom et un prénom.

— Pourquoi ça t'intéresse ? demande Alexeï.

— Ce n'est pas pour moi, répond Xénia. Je me renseigne pour une amie. Elle se demande si elle devrait accepter de travailler pour lui ou pas.

Xénia répète encore une fois le nom et le prénom, mais Alexeï secoue la tête.

— Non, c'est la première fois que j'en entends parler. Cela dit, je peux jeter un coup d'œil sur Google.

— C'est déjà fait, réplique Xénia, qui lui tend la transcription de

l'interview. Réfléchis quand même à ce qu'on pourrait tirer encore de ce maniaque.

Alexeï constate qu'à une époque, il aurait sauté sur cette opportunité. Un bon début pour un film hollywoodien. Une enquête indépendante menée par un journaliste. Mais ces dernières années, il n'espère plus ni la gloire ni éprouver une quelconque satisfaction professionnelle. Sans doute a-t-il commis une erreur le jour où il s'est inscrit en école de journalisme. Il aurait mieux fait de devenir programmeur ou bien avocat, à la rigueur. Des professions humaines normales.

1. Tueur en série particulièrement sanguinaire qui sévit en URSS dans les années 1980. En dépit de la cinquantaine de meurtres qu'on finit par lui attribuer, il fut loin de défrayer la chronique car le parquet et la police se refusèrent longtemps à établir un lien entre ces crimes.

Ténèbres des nuits moscovites. Un kilim bariolé sur le sol. Un F1 pour deux cent cinquante dollars par mois. Écran mat de l'ordinateur, écran noir du téléviseur. Assise en tailleur dans l'unique fauteuil, Xénia se ronge les ongles. Rester seule chez soi, ne pas penser à Alexandre, regarder la télévision, lire des livres, surfer sur le Net. Ça ne va pas, tout te tombe des mains, rien ne fonctionne : les DVD pirates achetés bon marché au métro se bloquent, des films ennuyeux et maniérés, des ersatz de *Ripley's Game*, qui est-ce qui peut bien regarder des trucs pareils ? Tu aimerais vraiment savoir. Le Murakami sorti la semaine dernière, tu l'as déjà lu, il ne t'apporte plus aucun plaisir. Rester seule chez soi, se souvenir d'Alexandre, rester plantée au-dessus d'un tiroir ouvert, se masturber en suspendant des poids à tes tétons, jusqu'à en avoir des bleus. Atteindre rapidement l'orgasme, mais sans pour autant chasser le vide qui t'habite. Rester seule chez soi, ne pas penser à Alexandre, se souvenir d'Alexandre, une longue aiguille à coudre dans les mains, supputer le meilleur endroit où la planter. C'est mauvais signe, tu le sais, très mauvais : encore un peu et tu vas commencer à te scarifier.

Repose l'aiguille, rappelle-toi plutôt comment tout a commencé. Tu venais de terminer ta Première, et ta mère s'apprêtait à partir en vacances en Grèce, soi-disant avec Mila, mais en réalité avec son énième mari. Avant cela, elle avait passé des mois à se plaindre, comme quoi elle n'avait pas un sou, que le père de Xénia ne payait pas régulièrement sa pension alimentaire, qu'elle allait devoir emprunter et ensuite passer six mois à travailler sans prendre un seul week-end : des contrats stupides, des documents juridiques, un travail de forçat pour une traductrice.

« Eh ben t'as qu'à rester à la maison », lui avait balancé Xénia dans

un accès de fureur adolescente, et en réponse elle avait reçu un laïus sur son manque de cœur, son égoïsme et son insensibilité. « Je n'ai nulle part où me reposer dans ma propre maison, avait crié sa mère. Je pourrais bien mourir qu'on ne me donnerait pas un verre d'eau. Je fais tout pour toi, et tu ne veux pas me laisser partir me détendre pendant deux semaines ! La fille d'Éléna prend déjà des petits boulots, il n'y a que toi pour rester accrochée à mes basques. »

La fille d'Éléna avait trois ans de plus que Xénia, mais cela n'entrait pas en ligne de compte. Xénia s'était mordillé la lèvre, répliquant qu'elle trouverait un job d'été, ce qui éviterait à sa mère d'avoir à travailler tout l'automne sans s'accorder de week-end. Quand Xénia en avait informé son père, il avait tenté de protester et même téléphoné à sa mère, mais celle-ci avait interrompu ses récriminations : « C'est très bien, notre fille va s'accoutumer peu à peu à l'indépendance financière. Ça lui évitera de devenir une ratée comme toi. »

Il s'agissait là de la conclusion ultime de toutes leurs disputes, un moyen efficace de bloquer toutes les tentatives faites par son père pour intervenir dans l'éducation de sa fille. Xénia se souvenait de la manière dont, juste après leur divorce, sa mère avait déclaré qu'elle devait mieux travailler à l'école, en conséquence de quoi, elle n'irait plus trois fois par semaine à l'école de danse. C'était en CM2. Xénia aimait danser : quand elle virevoltait, elle avait l'impression de grandir, de devenir aussi belle que sa mère – perchée sur ses escarpins à talons, embaumant le parfum et le vin –, et puis son père venait toujours aux représentations, s'extasiait, lui disait qu'elle était sa beauté. Mais en CM2, tout cela avait pris fin. Xénia, qui était dans sa chambre à réviser ses leçons pour ne pas pleurer, avait entendu son père, venu lui rendre visite un week-end, tenter d'expliquer quelque chose à sa mère, laquelle s'était contentée de répéter : « Si notre fille passe son temps à des fadaises pareilles, elle va devenir une ratée comme toi. »

Donc cette fois-là encore, sa mère avait lancé à son père : « C'est très bien, notre fille va s'accoutumer peu à peu à l'indépendance financière », tandis qu'à Xénia elle-même, elle avait prétendu que, naturellement, c'était très bien, sans toutefois que ce soit une nécessité, il y avait de l'argent dans la famille.

— Si tu fais ça pour moi, ce n'est pas la peine.

— Mais non, maman, qu'est-ce que tu racontes ? avait répliqué

Xénia. Je considère juste qu'il est temps de commencer à gagner ma vie.

Pendant les vacances, Xénia et Marina se trouvèrent un job de coursier en répondant à une annonce. Il n'y avait pas grand-chose à faire : récupérer la correspondance de quelques entreprises et la livrer aux adresses indiquées. Certes, elles y passaient presque la journée, en revanche on avait promis de les payer cent dollars. À la fin de l'été, elles auraient amassé trois cents dollars, non que ce soit énorme, mais la somme était tout à fait suffisante pour qu'elle ne se fasse plus l'effet d'être une pique-assiette.

Sa mère partit le 25 juin, et le lendemain, Marina appela pour lui annoncer qu'elle n'irait pas travailler parce qu'elle était tombée malade. Xénia lui demanda ce qu'elle avait et son amie lui répondit qu'elle avait pris froid. Xénia commença à se préparer, même si elle n'avait pas aimé le ton de Marina. Elle avait déjà atteint la porte d'entrée quand le téléphone sonna de nouveau : Marina, en larmes, lui avoua que la veille au soir, l'homme à qui elle remettait sa feuille de route l'avait violée.

— Je suis revenue tard, sanglota Marina, il n'y avait personne au bureau, juste lui. Je l'ai suivi dans son bureau, comme d'habitude, il m'a proposé un thé et j'ai accepté, parce que j'avais pris la pluie et que j'étais congelée. Il a versé une petite rasade de cognac dedans et ensuite, il a commencé à me coller, et...

— Mais donc tu l'as laissé faire ou il t'a violée ? s'enquit Xénia.

— Je ne sais pas, répondit Marina. J'ai dit que je ne voulais pas. En Amérique, on considérerait ça comme un viol.

— Et tu comptes en rester là ? insista Xénia. Tu vas aller trouver les flics ?

— Non, tu débloques ! Je ne retournerai plus jamais là-bas, point final.

— Mais qu'est-ce que tu fais de l'argent ? Ils ne t'ont encore rien payé. Ne sois pas stupide, Marina !

— Eh bien, tant pis, je n'aurai pas d'argent, sanglota Marina. Je ne retournerai jamais là-bas. Et toi, cesse de me prendre la tête, bon sang, s'insurgea-t-elle avant d'ajouter après une pause : Il m'a dit que je pouvais l'appeler Dimotchka.

En cet instant, sans qu'elle comprenne trop pourquoi, la fureur de Xénia tomba tel un voile sombre devant ses yeux. « Dimotchka », ça la

heurtait bien plus que ce viol, bien plus que de voir Marina prête à renoncer à son argent pour ne plus avoir à retourner là-bas. Xénia connaissait ces explosions de fureur – à cause d'elles, dès l'école élémentaire, ses camarades de classe l'avaient considérée comme enragée et hésitaient à l'asticoter. Mais à présent, Xénia était capable de se remémorer les paroles du *Sensei* de Lev : vous ne devez pas permettre aux émotions négatives de vous dominer entièrement, il faut diriger toute leur énergie dans votre coup. Alors durant le trajet, elle avait transporté sa fureur comme un verre plein d'eau, en s'efforçant de n'en rien renverser. Une image flottait devant ses yeux : ce salaud de Dimotchka en train d'ôter les vêtements de Marina, la peau mate de son amie brillant dans la pénombre de ce bureau aménagé à l'européenne, ses cheveux clairs formant un halo de souffrance autour de sa tête. L'image était floue – non parce que Xénia ne parvenait pas à se rappeler le visage de Dimotchka, mais parce que le brouillard de sa fureur l'empêchait de distinguer les détails.

Au bureau, sans modifier ses habitudes, Xénia s'empara de sa feuille de route et de la correspondance, et seulement une fois la chose faite, elle demanda d'une voix glaciale si le directeur général était dans les murs. Dimotchka, un homme de petite taille, chauve et d'âge moyen, la regarda d'un air étonné à travers ses lunettes et chercha à savoir ce qu'elle lui voulait.

— Je dois le voir, répliqua Xénia sur un ton qui le convainquit aussitôt de traverser avec elle tout le bureau pour l'accompagner jusqu'à la réception.

— Galina, annonça-t-il à la secrétaire, cette jeune coursière voudrait parler à Arkadii Pavlovitch, mais j'ignore à quel sujet.

— Arkadii Pavlovitch est occupé, répliqua Galina sans lever les yeux de son écran.

— J'en ai pour une minute, fit Xénia en ouvrant la porte du bureau directorial.

Cinq minutes plus tard, Dimotchka, rouge de la tête aux pieds, se tenait devant le directeur général. Ses lèvres tremblaient, et derrière les verres de ses lunettes, ses yeux étaient emplis de larmes.

— C'est elle qui..., bredouilla-t-il.

— Espèce de con ! siffla Arkadii Pavlovitch. Elle est mineure en plus ! C'est puni par la loi, même si elle était vraiment consentante !

Xénia avait vu juste : les gens de l'ancienne génération ne

connaissaient pas le concept de majorité sexuelle.

— Nous sommes prêts à payer une compensation, déclara Arkadii Pavlovitch. Je retirerai du salaire de ce monsieur la somme que vous jugerez nécessaire.

— Je ne suis pas certaine de vouloir parler de compensation, répliqua Xénia. Quand une fille prend de l'argent parce qu'un homme a couché avec elle, ça fait plus penser à de la prostitution qu'à une compensation. J'aurais seulement voulu que ma collègue reçoive l'argent qu'elle a gagné. Si possible sans avoir besoin de venir le chercher jusqu'ici.

Au bout de dix minutes, Xénia ressortait du bureau avec les cent dollars que Marina avait gagnés.

— Tu vois, dit-elle à son amie, tu as même empoché ça en travaillant trois jours de moins que moi.

Cela étant, le lendemain fut aussi le dernier jour de travail pour Xénia. Le premier client chez lequel elle se rendit remarqua que son colis avait été ouvert. Il ne contenait plus rien à l'exception d'une lettre, alors qu'on devait lui apporter aussi une petite somme d'argent. « Trois cent cinquante dollars, rien d'important, on va éclaircir ça tout de suite », déclara-t-il à une Xénia désespérée, tandis qu'il composait le numéro de l'agence. Bien entendu, Dimotchka jura qu'il avait remis à Xénia un paquet intact, contenant aussi l'argent. Dans le cabinet du directeur, il ne tarda pas à prendre sa revanche sur Xénia.

— Elles commencent par du chantage et puis elles en viennent à voler, insinua-t-il.

Même si Arkadii Pavlovitch avait compris le fin mot de l'histoire, il ne jugea pas opportun de réagir. Ils aboutirent à un compromis : ils considéraient que Xénia avait perdu l'argent, aussi n'allaient-ils pas, eux non plus, faire intervenir la police (Dimotchka ne put réprimer un sourire en entendant ce « eux non plus »), ils ne demanderaient pas davantage à Xénia de compenser la perte, comprenant qu'elle n'était encore qu'une jeune fille et qu'elle n'avait pas le moindre argent. « Nous ne sommes pas des bêtes, tout de même, n'est-ce pas, Xénia ? », mais il allait de soi qu'elle ne pouvait continuer à travailler ici, pas plus que recevoir son salaire de juin.

Xénia comprenait qu'on l'avait roulée. Des adultes fortunés avaient remis la fillette à sa place. Et pas qu'un peu ! Ils n'allaient pas laisser une gamine haute comme trois pommes leur demander des comptes !

Je t'en ficherais, des comptes, des trois cent cinquante dollars et de votre immense bonté, de ce « nous *non plus*, nous ne ferons pas intervenir la police » ! Xénia retint la leçon pour toujours : ne jamais s'autoriser le moindre relâchement, même quand on effectuait le plus simple des petits boulots. Elle ne pouvait faire confiance qu'à ses amis les plus proches.

Les yeux secs, elle passa toute la soirée devant la télévision, à se répéter que « l'affliction ne guérit pas le mal ». Pleurer, comme disait sa mère, c'était s'avouer vulnérable, admettre sa défaite alors qu'on devrait se battre. Non, les grandes filles ne pleuraient pas, il fallait imaginer autre chose, ressassait Xénia, qui s'abstint néanmoins d'apprendre à Marina qu'on l'avait licenciée sans lui payer son salaire. Non qu'elle craignît sa compassion, mais son amie aurait proposé de partager l'argent en deux, et Xénia ne voulait rien accepter d'elle. Il était déjà bien suffisant que Marina ait été violée. Xénia ne dit rien, même quand Marina téléphona pour lui avouer qu'elle avait décidé de retourner au travail à partir du 1^{er} juillet, parce que Dimotchka l'avait appelée et s'était excusé, promettant que cela ne se reproduirait plus. La voix de Marina vibrait d'ailleurs d'une excitation que Xénia connaissait bien et elle songea qu'une mésaventure dans le même genre pourrait fort bien se répéter. « Au bout du compte, déclara Marina, c'était même intéressant. Je n'avais encore jamais eu d'homme à ce point plus âgé que moi. » *Basta*, songea Xénia. *Finalemnt, j'ai été idiote. Je n'aurais pas dû me mêler de ça. Ils auraient fini par trouver tout seuls un terrain d'entente.* Elle en voulut un peu à Marina, mais l'affront n'était pas bien grand, elle le percevait comme à travers une couche de feutrine ou plutôt à travers le cocon qui l'enveloppait de plus en plus étroitement.

Rester seule chez elle, ne pas penser à Marina, regarder la télévision, lire des livres. Ça ne va pas, tout te tombe des mains, rien ne fonctionne : c'est ta faute, tout est ta faute. Tu as perdu un mois pour rien. Tu n'as pas gagné d'argent, et de toute évidence, tu n'en gagneras pas. Tu t'es mis en tête de sauver Marina, qui s'en est très bien sortie toute seule. Tu as oublié la personne à qui tu devais penser en priorité – ta mère. Que lui diras-tu quand elle rentrera de Grèce ? Des journées entières sans ouvrir les rideaux, sans te changer, sans sortir dans la rue, à déambuler en T-shirt dans l'appartement, à fumer de l'herbe trouvée dans la table de chevet de ta mère, à tremper dans

une baignoire pleine d'eau brûlante, à boire du café noir dans un appartement tendu de fils d'araignée gris... Ils s'entortillent autour de ton corps, tissent un cocon, s'étirent en bouloches sur le parquet, comme les boulets d'un forçat. Tu n'arriveras jamais à rien. Tu ne peux même pas faire coursière. Tu n'es bonne à rien.

Tu as essayé de te masturber, mais ça ne t'a pas soulagée longtemps. À cette époque-là, tu te débrouillais encore sans instruments, tes fantasmes te suffisaient. Depuis toute petite, tu aimais t'imaginer en princesse kidnappée par de cruels bandits ou en jeune Lady vendue dans le harem d'un sultan. La préciosité de ces tableaux commença à t'irriter un tantinet en grandissant, si bien que peu à peu le décor perdit de sa grandeur, et tout se réduisit à l'interaction entre deux ou trois corps, des cordes, un bâillon et un martinet. Mieux valait une souffrance imaginaire plutôt que de réfléchir à ce que dirait ta mère quand elle finirait par rentrer : la douleur et la honte sont identiques à celles de la réalité, à cette différence près que dans les sombres souterrains de tes fantasmes, comme dans la cornue d'un alchimiste, elles fusionnaient pour donner du plaisir. Il déferlait en vague chaude et refluit en abandonnant des bribes de pensées sur le rivage, des fragments d'images, un désespoir si épais que tu avais l'impression de pouvoir le toucher de tes doigts humides.

Du désespoir ? Non, pas du désespoir, de l'angoisse, un concentré d'angoisse, une asphyxie, un brouhaha incessant à tes oreilles, la pulsation de ton propre sang, l'obscurité, l'obscurité, un sombre nuage sera accroché aux plis de tes vêtements, suspendu aux protubérances de ton visage, aux cheveux collés sur ton front, à tes doigts aux ongles rongés.

Un matin, tu t'es réveillée dans une mare de sang. Tu t'es dit que tes règles avaient débuté, mais aussitôt tu t'es rappelé qu'au moment de t'endormir, tu avais pris un couteau et tailladé l'intérieur de tes cuisses. Tu ne t'es souvenue de rien, ni cette fois, ni les suivantes. Par bonheur, les incisions étaient peu profondes, le couteau n'avait pas atteint la moindre veine, mais tu as pris peur.

Il fallait faire quelque chose – alors tu t'es obligée à sortir. Au kiosque à journaux, tu as acheté *Megapolis-Express* et un article lu par hasard t'a soufflé la réponse à la question : « Que faire ? » Tu as téléphoné à Marina et une semaine plus tard, tu rencontrais ton premier amant dominant. Il s'appelait Nikita – ton corps continue à

réagir à l'énoncé de ce nom, alors qu'il s'est déjà écoulé huit ans. Nikita est loin, et aucun de tes autres camarades de jeu n'a été en mesure de te consoler. Tu remises tes jouets dans ton armoire et tu te dis que demain, après le travail, tu iras rendre visite à quelqu'un, n'importe qui, pour ne pas rester toute seule chez toi. Tu iras rendre visite à quelqu'un, tu te saouleras, tu rentreras et alors, tu t'endormiras sur-le-champ.

Ce serait bien d'aller chez Olga, songes-tu. Ce serait bien que vous vous asseyiez devant la télévision, dans les bras l'une de l'autre, sans penser à rien, et regardiez *Love Actually* ou n'importe quel autre mélo. Olga aime les mélodrames, autant que tu apprécies les films d'horreur italiens. L'idée est bonne, mais ça ne fonctionnera pas – c'est l'anniversaire de Vlad demain et Olga a promis de l'aider, de faire la cuisine, la vaisselle, de ranger. C'est une adulte et pourtant, elle ne parvient toujours pas à refuser quoi que ce soit à son frère. Cela étant, OK, toi non plus, tu n'aurais pas dit « non » à Lev s'il t'avait demandé un service. Dommage que ce soit difficile à faire depuis l'Amérique. Eh, Lev, tu veux que je vienne te voir dans le New Jersey pour laver ta vaisselle ?

Oui, Lev est parti, Nikita est parti, Vika est partie, des tas d'autres ont disparu Dieu sait où, mais Marina est restée. Xénia se rappelle de temps en temps cet incident lointain, ce pseudo-viol, ces vexations enfantines. Non, impossible de rester longtemps fâchée avec Marina. Au bout du compte, certaines filles ne savent pas dire « non » quand il s'agit de sexe, d'autres aiment qu'on les fouette jusqu'au sang – chacune de nous a des goûts étranges, il n'y a pas de quoi en faire tout un pataquès. Alors fini de se morfondre en enlaçant ses genoux : décroche ton téléphone, compose le numéro de Marina. À quoi elles servent, les vieilles amies, si on ne peut pas aller les trouver quand on se sent anéantie ?

— Allô, allô, marmonne Xénia. Essaie seulement de me répondre que ça tombe mal, que tu es prise demain soir.

— Regarde, pas vrai que c'est beau ?

Et Marina fait glisser le T-shirt de son épaule.

Marina a un joli T-shirt : son amant le lui a rapporté de Californie, fait main, à ce qu'il dit, fabriqué par d'anciens hippies, enfin juste des hippies, parce que les anciens hippies sont tous devenus des yuppies, des VIP, des P.-D.G. Un T-shirt avec des arabesques bariolées, dans le style sous acide, comme ils l'appellent. Il se trouve que Xénia n'a jamais essayé les acides, de façon générale, elle ne prend pas de drogues, si l'on exclut le café, l'herbe et le thé. Elle n'a jamais essayé les acides, mais elle connaît l'expression « sous acide » et elle sait que Marina aime cette expression, même si, semble-t-il, elle n'a jamais pris d'acides elle non plus, quoique avec Marina, on ne puisse jamais être sûre de rien. Des images sous acide sont accrochées à ses murs, un écran sur une chaise de bar plantée au milieu du salon montre des motifs sous acide, presque les mêmes que ceux du T-shirt fait main que son amant californien a offert à Marina. « Avec des motifs comme ça, décrète Marina, ce n'est pas la peine de prendre des acides. » Sur quoi elle exhale une bouffée de fumée suave.

En effet, c'est un beau T-shirt. Pas difficile de planer, dans un T-shirt pareil, avec ou sans joint. En revanche, impossible de se pointer au bureau vêtue de ce T-shirt, c'est une certitude. Mais Marina n'a pas besoin d'aller au bureau, elle n'a ni subordonnés, ni supérieurs, par contre elle a un T-shirt fait main que lui a rapporté son amant de Californie.

Et voilà qu'elle fait glisser le T-shirt de son épaule.

— Regarde, dit-elle, pas vrai que c'est beau, regarde, moi j'arrive pas à le voir, raconte-moi comment il se porte, là-bas ?

Pour parler franchement, ce n'est pas que ce soit très beau : sur la

peau mate d'un blanc laiteux s'étale une grosse tache rouge, un nuage qui recouvre le dessin d'un dragon tatoué.

— Waouh ! s'exclame Xénia. Il est super. Mais ce n'est pas là que tu avais un papillon, avant ? Qu'est-ce que tu en as fait ?

Marina cache son épaule sous le joli T-shirt, secoue ses cheveux jaune paille, fait tomber la cendre de sa cigarette – « Comme ça fait longtemps que je n'ai pas fumé ! » – et sourit :

— J'avais un papillon, mais je l'ai recouvert d'un dragon. Il est né du papillon, comme le papillon d'une chrysalide, tu piges ?

Bien sûr, qu'y a-t-il de difficile à comprendre là-dedans ? Le dragon sort d'un papillon, le papillon d'une chrysalide, la chrysalide d'une boîte de Barbie¹.

— Tu te rappelles, Vika a eu la première poupée Barbie de la classe, une poupée dans une boîte rose, qui avait coûté des sommes folles, rapportée de l'étranger ?

— Bien sûr que je me rappelle, répond Marina. On ne peut pas davantage oublier sa première Barbie que son premier homme.

Xénia s'esclaffe :

— En tout cas toi, c'est sûr que tu as eu plus d'hommes que de poupées.

— Imagine à quel point j'étais stupide, réplique Marina. Une idiote finie, je brûlais d'avoir une fille pour lui transmettre mes poupées, alors qu'à présent, je sais qu'un garçon, c'est mille fois mieux, regarde-le, non mais regarde-le, il n'a que neuf mois et on voit déjà que c'est un vrai petit gars, c'est mon petit mandarin chinois, mon petit pamplemousse, mon petit soleil chéri.

Elle prend Gleb dans ses bras, l'embrasse sur le bout du nez, sur ses yeux bridés, ses petites oreilles décollées, Ô-mon-éléphanteau.

— Ma-ma ! articule Gleb, qui rampe de nouveau loin d'elle.

Marina n'a pas de meuble, si l'on excepte un grand matelas au fond du salon et la chaise de bar où brille l'écran. À une époque, Marina qualifiait cette installation d'autel cybernétique, et Xénia préférait ne pas songer aux rituels qui étaient célébrés à ses pieds, la nuit venue. Mais à présent, elles sont assises à même le sol, sur un immense tapis moelleux, pareil à la peau d'un ours blanc, celui-là même dont les épaules soutiennent notre monde, d'après les légendes de peuples septentrionaux inconnus des ethnographes. Ou bien, toujours selon ces mêmes légendes, le monde entier ne serait-il que le dos d'un énorme

ours blanc, et nous rampons dans sa fourrure, tel le petit Gleb sur l'immense tapis du studio de sa mère, qui y est assise, elle aussi, en compagnie de sa plus vieille et plus fidèle amie. Marina porte un joli T-shirt fait main, cadeau d'un amant de Californie, et à son habitude, Xénia porte son tailleur du travail, comme à la parade, avec tenue complète et peintures de guerre, lèvres autoritaires, grands yeux, une demi-heure devant le miroir chaque matin. Quand Marina allait au bureau, elle ne s'affublait pas pour autant d'un tailleur professionnel, elle était *designer*, une jeune femme créative, un peu bohème, préférant le style ethnique. Les hommes aimaient bien, cela lui allait – enfin, que venait faire le style là-dedans ? Elle avait toujours plu aux hommes, avec ses longues jambes, un halo de cheveux blonds autour de la tête, un sourire immuable que les uns qualifiaient de putassier et les autres d'innocent.

— Tu débloques, constate Xénia. Tu te rappelles ce que tu disais pendant ta grossesse ? Qu'un garçon, c'était un ennemi de l'intérieur, comme *Intel Inside*, on pouvait même suspendre leur logo sur ton ventre. Parce que les hommes et les femmes, c'étaient deux espèces différentes, et pas des mâles et des femelles *homo sapiens*.

— Imagine à quel point j'étais stupide, répète Marina. Une idiote finie, je brûlais d'avoir une fille, j'étais folle furieuse à cause de cette grossesse, je débloquais plein pot, tu te rappelles ?

Comment oublier une chose pareille ? Semaine du cinéma japonais à Moscou, entrée libre, une salle pleine de monde, ça se bagarrait pour les places, des sous-titres difficilement lisibles, une tête qui lui obstrue la moitié de l'écran, Marina demande poliment qu'on se baisse, puis sans cérémonie, appuie sur la tête du spectateur pour l'obliger à se pencher. « Pourquoi il fait le con ? Il comprend pas le russe ou quoi ? » Mais quand les lumières se rallument, elle découvre qu'en effet, il ne comprend pas, des yeux bridés, une peau jaune, oh, comme elle est gênée. Marina bredouille : « *Arigato* », espérant qu'en japonais, une politesse en vaille une autre. L'homme s'esclaffe et répond en anglais qu'il n'est pas japonais, même s'il a des amis de cette nationalité qu'il devait retrouver ici ; il ajoute que, de toute évidence, ils ne sont pas venus et que, pour parler franchement, lui-même n'a pas compris grand-chose parce qu'avec un film en japonais sous-titré en russe... il n'avait presque aucune chance. Peut-être qu'une jeune femme comme elle, parlant si bien anglais, pourrait lui en raconter

l'intrigue, au bout du compte ?

Marina la lui avait racontée, et ils avaient bu à l'amitié entre les peuples dans le restaurant le plus proche, avant d'attraper un taxi, où ils s'étaient embrassés sur la banquette arrière, et Marina, déjà légèrement ivre, se demandait avec la plus brûlante avidité pourquoi elle n'avait encore jamais eu d'Asiatiques.

— Et c'est vrai que les Asiatiques peuvent, bon, tu vois ce que je veux dire, enfin, au lit... ?

— *The Asians much better do it on the mat than in the bed.*

— *What is the mat² ?*

Il avait désigné le sol d'une main.

— Sur un tapis en caoutchouc, et aussi, merde, sur une natte en paille de riz, *right* ?

Ils durent toutefois renoncer à trouver une natte en plein milieu de la nuit moscovite, si bien qu'ils testèrent autant le lit que le tapis, puis Marina regarda sa montre et se souvint tout à coup que ce matin-là, elle attendait un appel de son amant de Californie, celui-là même qui lui offrirait par la suite le joli T-shirt fait main aux motifs sous acide qu'elle porte en ce moment. En ce moment, c'est dix-huit mois après cette fameuse nuit, comme il est aisé de faire le compte, connaissant l'âge du bambin et la durée moyenne d'une grossesse chez les femelles de l'espèce *homo sapiens* – pour peu bien entendu que l'on continue de croire en l'existence de cette espèce.

Et un an plus tôt, par une soirée d'hiver tout aussi déprimante que celle-ci, Marina était déjà assise par terre, en tailleur, tirant un T-shirt sur son ventre rond, et elle déclarait qu'un garçon, c'était un ennemi de l'intérieur, surtout un Chinois, comme son papa.

— Pourquoi tu ne lui as pas téléphoné ? l'avait alors interrogée Xénia.

— Je n'ai pas son numéro, avait répondu Marina. Je lui ai laissé le mien, mais je n'ai pas pris le sien. Enfin, il me l'a écrit, mais je l'ai oublié sur la table de la cuisine, parce que j'étais dans le coaltar, le lendemain matin. Tu m'étonnes, on avait tellement bossé avec lui, on a fait un gosse entier, tous les deux. On s'est acharnés quatre heures de rang, tellement bien qu'on était trempés.

— Comment ça se fait que tu ne te sois pas protégée ?

— Imagine à quel point j'étais stupide, avait répondu Marina. Une idiote finie. Je me suis protégée les deux premières fois, et puis on

n'avait plus de préservatifs. Il ne bandait plus très bien, alors je lui ai dit : « On le fait sans », parce que j'avais très envie et puis j'avais entendu dire par-dessus le marché que la probabilité de tomber enceinte d'une troisième éjaculation consécutive était très faible. De toute manière, j'avais l'intention de prendre la pilule du lendemain, mais j'étais dans le coaltar en rentrant chez moi, je me suis écroulée et endormie, et ensuite j'ai tout oublié. J'ai absolument tout oublié, même son numéro de téléphone sur la table de sa cuisine, enfin de toute façon je ne l'aurais jamais rappelé puisqu'il ne l'a pas fait. Et puis qu'est-ce que ça peut bien faire que je sois tombée enceinte ? J'aurais dû y penser avant, pas vrai ?

— Encore heureux qu'il se soit avéré en bonne santé, avait répliqué Xénia. Sans quoi tu te serais retrouvée enceinte et atteinte du SIDA.

— Arrête de me prendre la tête, arrête ça tout de suite. Je ne te raconte pas, moi, qu'un de tes amants sadiques va finir par te trancher la gorge, un de ces jours.

— Pardon ? Je l'entends de ta bouche toutes les fois qu'on se voit !

— Et toi, tu peux maintenant me faire flipper en affirmant que je vais mourir en couches.

— Voilà autre chose ! Je n'y penserais même pas. Tu vas donner naissance à un magnifique nourrisson, fort et vigoureux.

Tels avaient été leurs propos, un an plus tôt, et les choses s'étaient déroulées telles que prévues. Voici le nourrisson, fort et vigoureux, qui rampe sur le tapis blanc comme sur le dos d'une ourse blanche, oui, bien sûr, d'une ourse, et pas d'un ours, parce qu'il s'agit du tapis de sa maman, de la chambre de sa maman, de l'appartement de sa maman, et qu'il est le petit Chinois de sa maman, son petit mandarin, son petit pamplemousse, qui est donc mon délicieux petit garçon ?

— C'est pour ça que je me suis fait tatouer un dragon, explique Marina, pour avoir un peu d'Orient sur moi, puisque j'ai un fils chinois. Du coup moi-même, je suis un peu chinoise maintenant, pas vrai ? Quant à la tache rouge, ne t'inquiète pas, elle aura disparu pour l'été. De toute façon, en ce moment, à part toi, je n'ai personne à qui la montrer.

— Waouh ! s'étonne Xénia. Comment ça, « personne » ? Qu'est-ce que tu as fait de tous tes bonshommes, amants des quatre coins de la terre, de tous âges et couleurs de peau, qui savent éveiller ta curiosité parce que tu n'en as jamais expérimenté de semblables ? Ne me dis pas

que tu as épuisé toutes les combinaisons. Et ne me dis pas non plus que tu as eu tout ce qu'on pouvait imaginer, y compris un Afro-Américain centenaire métissé de sang esquimau, fruit du bref séjour qu'un bataillon de marines effectua en Alaska à la veille de la Première Guerre mondiale. Comment on les appelle déjà en anglais : des phoques ? Des ours polaires ?

— Rigole, marre-toi bien, réplique Marina. J'ai trouvé l'homme de ma vie, non mais regarde-le, admire-moi ça, c'est le meilleur et le plus beau de la terre, regarde-moi son visage, regarde ses couilles, regarde son sexe... Je n'ai jamais vu de si belles couilles et un si beau sexe chez aucun homme. Et pourtant, tu es bien placée pour savoir que j'en ai vu !

Oui, tu en as vu beaucoup, je le sais. Est-ce que ton œil s'est vraiment lassé de regarder ? Ton cristallin s'est-il voilé, ton regard éteint ? Où est-elle passée, cette Marina qu'on ne pouvait jamais sortir chez des amis, parce qu'elle cherchait aussitôt un type avec qui forniquer dans la salle de bains ? Où est-elle passée, cette Marina qui, quand elle ne trouvait pas le sommeil, commençait à dénombrer ses amants comme d'autres comptent des moutons ou des éléphants, et chaque fois s'endormait avant d'être parvenue au terme de sa liste ? Où est-elle passée, cette Marina qui savait tout des préférences sexuelles de n'importe quel homme, à Moscou comme dans les pays desservis par l'aéroport international de Chérémétiévo ? Où est-elle passée, cette Marina qui, à l'âge de quinze ans, m'a présentée à Nikita en apprenant quelles étaient mes préférences ? Où est-elle passée, cette Marina que j'aimais tant et pour laquelle j'aurais voulu devenir un homme le temps d'une nuit ?

Elle est assise par terre, les jambes repliées sous elle, dans son T-shirt fait main offert par son amant de Californie ; le motif sous acide du tissu dessine comme un rayonnement qui part de son ventre – le motif sous acide de l'écran, comme une bénédiction des dieux cybernétiques –, et le petit Gleb rampe à côté d'elle, tel un bébé esquimau céleste sur le dos de l'Immense Mère Ourse.

1. En russe, les mots *chrysalide* et *poupée* se prononcent de la même façon.
2. En anglais dans la version originale.

Ma vie passe, songe Olga. Le temps passe. J'ai déjà trente-cinq ans. Cela fait huit ans que j'ai déménagé de Saint-Pétersbourg à Moscou ; l'année dernière, je me suis acheté un appartement. Huit moins un, ça fait sept, sept années à vivre dans des appartements étrangers, dont deux pendant lesquelles j'ai partagé un appartement avec Vlad et sa bande d'amis éternellement changeante. Autrement dit, sept moins deux égale cinq. Cinq années de solitude, cinq années à être maîtresse de mes faits et gestes. Cinq plus un, ça fait six. Donc en somme six années, parce que quand je suis dans mon appartement, je suis également réduite à l'unité, on a beau essayer, on ne peut rien faire de ce chiffre.

Les nombres, c'est ma spécialité, pense Olga qui aspire une bouffée à son long fume-cigarette. D'où une ex-étudiante en humanités issue d'une famille de l'intelligentsia pétersbourgeoise tient-elle un tel amour des chiffres ? Peut-être la réponse réside-t-elle dans les échecs ? À une époque, j'étais classée « Dame d'honneur ». J'étais assez habile pour anticiper les combinaisons. Les cases noires et blanches, les lettres pour les cases horizontales et les chiffres pour les verticales.

Les nombres, c'est ma spécialité. J'ai commencé comme comptable, j'étais IT manager, et voici déjà trois ans que je suis directrice exécutive, copropriétaire d'une petite société. Les flux financiers ne sont guère différents des réseaux informatiques, les chiffres s'agrègent afin de former des nombres, les nombres se rangent en colonnes, les colonnes s'assemblent en tableaux, les uns et les zéros marchent le long des fils pour se transformer à la sortie en images, en mots ou en autres nombres. Tout ce processus s'appelle les rapports financiers ; tout cela s'appelle Internet. L'endroit où la finance rencontre Internet, c'est précisément le point où je me trouve.

Le point où je me trouve physiquement à l'heure actuelle s'appelle Les

Fosses, en raison des trous sous les tables basses, pour que les clients puissent y glisser leurs jambes. C'est le lunch japonais le moins cher de Moscou, cent quarante-neuf roubles. Les nombres, c'est ma spécialité, ils ne me quittent jamais, même pendant ma pause-déjeuner. Xioucha a vingt-trois ans, j'en ai trente-cinq, autrement dit elle a douze ans de moins que moi. Si j'étais tombée enceinte juste après mes premières règles, ma fille aurait justement l'âge de Xioucha. J'aurais aimé qu'elle lui ressemble maintenant. S'il s'était agi d'une fille, bien sûr, et pas d'un fils. Elle m'aurait appelée « maman » et je lui aurais caressé la tête, en lui disant : « Ne t'inquiète pas, ma petite Xioucha, tout ira bien, tu sais que je t'aime. » J'aurais caressé ses cheveux noirs en bataille parce qu'il est très important d'avoir quelqu'un qui t'aime.

Quand j'avais vingt-trois ans, je ne le comprenais pas encore. Il me semblait qu'il y avait au monde une multitude d'autres choses bien plus importantes que l'amour d'une femme pour une autre. Par exemple l'amour d'un homme pour une femme ou d'une femme pour un homme. À cette époque, Vlad m'avait pourtant dispensé ses lumières, m'expliquant que l'amour d'un homme pour un homme comptait aussi beaucoup. Vlad a cinq ans de plus que moi. Vingt-trois plus cinq, cela fait vingt-huit. Il est sorti du placard à vingt-cinq ans, autrement dit, je savais depuis trois ans déjà que mon frère était homosexuel. Depuis l'âge de vingt ans, donc.

J'aurais aimé avoir une fille comme Xioucha, mais c'est impossible. J'ai couché pour la première fois avec un homme à vingt-deux ans. J'étais si déboussolée et si amoureuse que je ne m'étais pas protégée, de sorte que si j'étais tombée enceinte à ce moment-là, ma fille aurait douze ans. Exactement mon âge quand Xioucha est née.

Ma vie passe, songe Olga, le temps passe. Gricha et Kostia ne se parlent plus, et ce matin, j'ai reçu la facture pour une publicité qui a été diffusée sur les sites de la holding de Gricha : cette facture ne m'a pas plu du tout. Les nombres, c'est ma spécialité et je n'ai pas besoin de retrouver les documents du mois dernier pour remarquer que quelque chose cloche là-dedans. Après le déjeuner, en retournant au bureau, je téléphonerai à Gricha pour lui demander ce qui s'est passé, où ont disparu tous les rabais internes, mon magasin ne fait-il plus partie de sa holding ? Et je me préparerai à entendre que non, puisque 37,5 % des actions appartiennent à Kostia, mon magasin n'entre plus dans sa holding, bref, qu'on sera facturés au même tarif que tout le monde. Nous allons payer comme tout le monde. C'est-à-dire : je vais payer comme tout le monde. Je devine ce que je vais

entendre. Les nombres, c'est ma spécialité, par conséquent je sais ce que me raconteront les gens qui tracent ces nombres. Connaissant les nombres, je connais les gens. Mais pas tous.

J'ai interrogé Xioucha la semaine dernière, je lui ai demandé de se renseigner sur cet homme, le Grand Investisseur, mais Xioucha ne me dit rien, comme si elle avait oublié ou pas pu se renseigner, et je comprends soudain que j'ai beaucoup de mal à aborder de nouveau le sujet. Je la regarde : des cernes sombres sous les yeux, des ongles rongés presque jusqu'au sang. Pauvre Xioucha, que t'arrive-t-il ? Et moi qui viens t'embêter avec mes histoires. Je me débrouillerai bien toute seule d'une manière ou d'une autre. D'une manière ou d'une autre, oui.

Parce qu'il existe pour chacun de nous des heures où l'on comprend que quelque chose ne tourne pas rond dans le monde alentour. Et alors tous tes efforts ne servent qu'à te retenir de pleurer en public. À ce moment-là, chacun surnage comme il peut.

Les nombres, c'est ma spécialité, les nombres me rassurent. Ma fille aurait l'âge exact qui était le mien lorsque Xioucha est née, et cela signifie que d'une certaine façon – quoique très tordue – Xioucha est ma fille ne serait-ce que pour un instant.

Ma vie passe, songe Olga, le temps passe. Hier, Vlad a eu quarante ans, sa fête d'anniversaire a été conséquente...

— Je l'ai accompagné à Auchan, dit-elle. Je l'ai accompagné comme il me l'a demandé, j'ai acheté tellement de choses qu'on nous a sorti un ticket de caisse d'un mètre soixante, on a rempli la voiture à ras bord et tout rapporté chez lui. Je suis une sœur exemplaire, Xioucha, tu le sais. J'ai tout préparé, dressé la table, et ses amis ont aussitôt commencé à arriver, ses invités, tu comprends, du genre bohème, clubbeurs du Mix, vedettes de théâtre, DJ, VJ, je ne sais trop qui encore, trente-huit personnes, plus nombreuses même que Vlad n'avait escompté. Trente-huit plus deux, autrement dit quarante, pile le nombre de ses années, étrange, pas vrai ? Et pour ces trente-huit personnes, j'étais transparente, non, pour ces trente-neuf personnes, parce que Vlad ne prêtait pas non plus attention à moi. Sachant par-dessus le marché que j'avais à une époque cohabité avec certains d'entre eux ! Bon, il est vrai que, pour être honnête, je ne me rappelle pas non plus avec qui. Et ne va pas t'imaginer qu'il n'y avait que des gays parmi eux, non, il y avait aussi des hommes normaux, certains même accompagnés de leur copine, mais aucun ne me voyait, comme

si j'étais la serveuse d'un luxueux restaurant. Comme si je m'étais démultipliée moi aussi en trente-neuf personnes et que je me tenais, avec l'immobilité d'une statue, auprès de chaque couvert. Tu comprends à quel point c'était blessant pour moi ?

Hier soir, je suis sortie sur le balcon fermé, malgré le vent froid de décembre qui soufflait par les interstices, j'ai fait mine de vouloir fumer, j'ai sorti mon portable et composé le numéro de Xioucha. Bien sûr, je le connais par cœur, les nombres, c'est ma spécialité, mais il est enregistré chez moi sous le numéro 2, parce que le 1 est attribué à Oleg et celui de Vlad figure sous le 3, même si je me rappelle leur numéro sans cela, j'ai une bonne mémoire des chiffres, ce qui n'est pas étonnant, étant donné ma spécialité. Tu étais temporairement indisponible, Xioucha, si bien que je ne vais pas te raconter pour l'instant comment je suis restée dans le froid de ce balcon vitré, le front appuyé contre l'un de ses montants, à sangloter tant j'étais blessée. J'aurais aimé que quelqu'un me pose la main sur l'épaule, me caresse la tête et me dise : « Ne t'inquiète pas, ma petite Olga, tout ira bien, tu le sais », mais entre nous, il y avait douze ans d'écart et quelques kilomètres d'air glacial, de béton gelé, de sol moscovite fourré, tel un gâteau d'anniversaire, avec des conduites d'eau, des gaines souterraines, des câbles téléphoniques et de la fibre optique d'Internet sur laquelle courent des zéros et des uns, pour se transformer à la sortie en images, en lettres ou en autres nombres.

Tous nos efforts ne servent qu'à nous retenir de pleurer en public. J'ai essuyé mes yeux et je suis retournée dans la cuisine pour laver la vaisselle. Vlad me l'avait demandé : il déteste ça depuis tout petit, il existe pourtant des gays qui aiment les travaux domestiques, mais je n'ai pas eu cette chance. Je suis retournée dans la cuisine pour laver la vaisselle, et à présent, assise à une table basse des Fosses, je ne raconte pas à Xioucha que j'ai composé son numéro, réfugiée sur un froid balcon de décembre, non, je me borne à lui demander :

— Pourquoi Vlad se comporte-t-il comme ça avec moi ? Peut-être parce qu'il est gay ?

Xioucha s'esclaffe, repousse son miso, tend ses baguettes vers le sushi.

— Écoute, Olga, dit-elle, tu ne vas quand même pas tourner homophobe, toi aussi. Nous connaissons tous des tas de pédés qui se comportent tout à fait normalement avec les femmes, de la façon la plus merveilleuse qui soit. Et ton frère, eh bien, c'est un goujat de

base, excuse-moi de te le dire. Un metteur en scène de talent, une personnalité mondaine, tout ce que tu veux, mais peu importe, c'est un goujat de type dominant, alors arrête de t'en prendre aux pédés, ils sont super, ces gars-là. Et c'est absolument faux qu'ils ont peur des femmes, c'est toi qui as peur des hommes, sans quoi tu ne les laisserais jamais te traiter comme un paillasson.

Il serait intéressant de savoir si, à supposer que j'aie eu un fils, il aurait été gay. Je sais que ce n'est pas héréditaire, surtout quand cela vient d'un oncle du côté maternel, mais peut-être les mauvais exemples sont-ils contagieux. Oh, qu'est-ce que je raconte, pourquoi « mauvais » ? Xioucha a raison, quelle honte ! Juste « différents ». Les exemples différents sont contagieux. C'est plus politiquement correct ainsi, cela ne fait pas le moindre doute.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, Xioucha éclate de rire et ajoute que le politiquement correct n'a rien à voir là-dedans – elle a appris l'existence des homosexuels à peu près à l'âge où elle a su comment un homme et une femme baisaient ensemble, et à peu près de la même source.

Si elle avait été ma fille, elle n'aurait pas passé son enfance à lire Info SIDA : même après avoir perdu ma virginité, j'ai continué à considérer ce journal comme étant de la dernière saleté et d'une vulgarité monstrueuse, oui, et à dire vrai, je suis toujours de cet avis. Si Xioucha avait été ma fille, je ne lui aurais pas laissé lire n'importe quelle cochonnerie, non, je lui aurais plutôt appris à aimer la poésie.

Ma mère a toujours aimé les vers, et encore aujourd'hui. Une famille de l'intelligentsia léningradoise : mon père est un ancien militaire, ma mère est professeur d'allemand. Papa s'est toujours moqué d'elle, il disait qu'elle aurait mieux fait d'apprendre à cuisiner plutôt qu'à conjuguer les verbes allemands. Papa est mort il y a trois ans et maman... Maman vit à Saint-Pétersbourg et les vers qu'elle apprécie ne me plaisent plus autant que jadis, sans que je sache trop pourquoi. Je lui téléphone rarement. C'est bien que Vlad n'oublie pas de l'appeler. En dépit de tout, il est sans doute meilleur comme fils que moi comme fille. En dépit de sa vie de patachon et de ses partenaires sans cesse renouvelés.

— Tu comprends, dit Olga, il est la seule famille que j'aie. Papa est mort, maman vit à Saint-Pétersbourg, et pour être honnête, je ne sais pas de quoi parler avec elle. Elle n'arrête pas de me demander si j'ai l'intention de faire un enfant, surtout maintenant que je suis propriétaire d'un appartement à Moscou. À croire que je pourrais

tomber enceinte de mon appartement. Genre d'un fil électrique ou du cordon du téléphone.

Olga remarque qu'en entendant ces mots, Xioucha sourit et ses yeux sombres s'assombrissent encore, comme s'il s'y ouvrait un tunnel où les mots d'Olga se déversaient pour devenir des images ou des souvenirs, de même que les zéros et les uns se transforment en images et en lettres. Olga préfère ne pas savoir ce qui gît au fond de ces puits, quelle utilisation son amie réserve encore à un cordon téléphonique ou à un fil électrique, aussi répète-t-elle :

— Tu comprends, il est ma seule famille.

La main tremblante, Xioucha se verse du thé vert, s'empresse d'en avaler une gorgée, comme si elle avait le gosier desséché, et d'une voix aussi sonore que si elle avait crié dans un puits, elle déclare :

— Le truc, c'est juste de ne pas se laisser traiter comme ça.

— C'est mon frère, réplique Olga. Il m'a toujours traitée comme ça, tu le sais bien, depuis notre enfance.

— C'est parce que tu n'es pas masochiste, continue Xioucha. Si une fois par semaine tu permettais qu'on t'attache et qu'on te fouette avec ce fameux cordon téléphonique, les six jours restants, tu ne laisserais personne te marcher dessus.

J'aimerais bien savoir, songe Olga, si elle entend l'expression « se faire marcher dessus » au sens propre. L'espace d'un instant, elle se représente Xioucha dénudée, allongée sur le dos, et une botte en train d'essuyer sa semelle sur ses tétons pointés. *Bon sang, c'est dégueulasse, Dieu du ciel, pardonne-moi !* Olga en frémit et s'empresse elle aussi d'avalier une gorgée de thé vert, comme si elle avait le gosier desséché. Elle redoute la douleur, elle aime Xioucha et ça lui déplaît d'imaginer que quelqu'un puisse lui faire du mal.

« Six jours », dit Xioucha, mais Olga effectue aussitôt la conversion en heures, parce qu'une séance de flagellation si longue et variée soit-elle ne peut excéder quelques heures, trois, cinq maximum. Autrement dit, il faut retirer ces cinq heures des vingt-quatre fois sept.

Xioucha m'a expliqué un jour que 24/7, c'est un type de contrat. Quand un soumis, appelé par convention « dominé » ou « esclave », se met à la disposition d'un partenaire dominant (appelé par convention « maître ») vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine. Je n'ai jamais rédigé de contrat de ce type, parce que ma spécialité, quoique liée aux chiffres, se trouve à l'endroit où la finance rencontre Internet, et non là

où la douleur rencontre le plaisir. Et du point où je me situe, je n'ai aucune visibilité sur le point où Xioucha se retrouve de temps en temps, d'ailleurs à dire vrai, j'ai peur de regarder de ce côté-là, c'est effrayant et désagréable.

Est-ce que Xioucha aurait pu m'apprendre la vie comme elle le fait maintenant, songe Olga en aspirant une bouffée de son long fume-cigarette, si elle avait été ma fille ? Est-ce qu'elle aurait pu chercher à me convaincre d'aller danser le boogie-woogie avec elle dans un club du quartier Kropotkinskaïa ? Aurait-elle pu m'expliquer ces choses sur le sexe que je ne comprends toujours pas, même si j'ai douze ans de plus qu'elle ? Pourtant si l'on convertit les années vécues en hommes que nous avons eus l'une et l'autre, j'ai peur que mon total soit inférieur au sien. D'où il ressort que je suis plutôt la fille de Xioucha, en admettant que l'on évalue notre âge au nombre d'hommes que nous avons eus, même si nous n'avons jamais effectué pareils décomptes. Pas la peine, de toute façon, on le sait bien : Olga est une innocente agnelle, tout juste dépucelée, tandis que Xioucha est une femme expérimentée, un puits de sagesse, un antre de vice.

De quoi il apparaît que c'est une bonne chose que Xioucha ne soit pas sa fille, même s'il n'est pas évident de déterminer comment elle pourrait se procurer une autre fille puisqu'il est impossible de concevoir un enfant avec son propre appartement, quand bien même cet appartement se trouve au métro Université et le crédit à rembourser court sur huit années encore. Huit ans, voilà comment passe la vie, comment le temps passe.

Dans huit ans, Xioucha aura elle aussi son appartement, son affaire ou simplement un bon travail. Un petit pion noir ébouriffé qui deviendra une reine sur la huitième ligne.

On leur apporte l'addition, qu'Olga vérifie par automatisme, tout en sachant qu'ils ne se trompent jamais ici. Et c'est alors seulement que Xioucha déclare :

— Tu sais, je voulais te demander de vérifier les comptes d'un truc.

Elle sort une pochette transparente de son sac et la tend à Olga.

— Vérifier des comptes ? Avec plaisir, répond-elle. Les nombres, c'est ma spécialité, tu le sais. Mais de quoi s'agit-il, Xioucha ? D'un site d'information ?

— D'un projet spécial, explique Xioucha. Un supplément à notre Soir.

Voilà qui est bien, se dit Olga, je vais pouvoir lui rappeler ma requête. Mais pas tout de suite, prends d'abord la pochette, regarde ce qu'elle

contient.

— C'est politique ? demande-t-elle. Les élections ?

Nous bâtissons un monde imaginaire, songe Olga, un monde imaginaire de chiffres, de fils et d'écrans luminescents. Politique, élections, Internet russe, présentations de bannières, clics et trafic. Un monde imaginaire, une vie irréelle.

— Non, répond Xioucha, et elle secoue si vigoureusement la tête que ses boucles s'agitent sur ses tempes. Non, pas de politique, plutôt du criminel. Je veux monter un projet spécial sur le maniaque de Moscou. Il me semble que c'est bien plus important que n'importe quelles élections.

Bien plus important que n'importe quelles élections, oui, Xioucha en est bel et bien persuadée, Olga le sait. « Ne te plains pas du caractère imaginaire de ton monde, lui avait dit un jour son amie, tu es bien certaine de vouloir découvrir le monde réel ? Je connais un moyen, je te l'ai conseillé plein de fois. La douleur ne connaît pas le mensonge. »

La pochette transparente repose entre elles, sur la table basse.

— Je m'en occupe demain, ça te va ? propose Olga sans tendre pour autant la main.

Xioucha hoche la tête et Olga ajoute alors :

— Dis-moi, tu te rappelles, je t'avais demandé de te renseigner sur quelqu'un...

— Bien sûr, répond Xioucha, évidemment. J'ai regardé sur le Net, cherché dans Google, il n'y a rien du tout à son sujet.

Moi aussi, j'ai cherché sur Google, songe Olga. Les nombres, c'est ma spécialité, et Google, c'est le meilleur moteur de recherche sur la Toile, mais si puissant qu'il soit, il ne peut y trouver que ce qui s'y trouve. Or cet homme a la manie du secret, son nom de famille ne se rencontre pas dans les journaux et n'est jamais mentionné sur Preuves_compromettantes.ru.

— J'ai cherché sur Google, moi aussi, réplique Olga. Je pensais que tu utiliserais tes propres canaux...

— Bien entendu, la coupe Xioucha, excuse-moi. Je traverse une période assez difficile, en ce moment, je suis plutôt crevée. J'ai posé la question à droite et à gauche, personne ne sait rien. Mais je vais encore interroger Pavel, quand j'aurai l'occasion de discuter avec lui.

— Merci, répond Olga. Merci, et excuse-moi de t'embêter. C'est juste que j'en ai vraiment besoin, et le plus vite possible.

Si elle avait été ma fille, songe Olga, je n'aurais pas davantage osé faire pression sur elle. Je lui aurais également dit : « Merci, excuse-moi de t'embêter », en revanche je ne lui aurais jamais permis de bâtir un projet sur l'assassin qui lacère les seins des jeunes filles et leur arrache les yeux. Mais puisqu'elle n'est pas ma fille, tout ce qui me reste à faire, c'est de prendre la pochette et de la glisser dans mon sac.

— C'est à moi de te remercier, réplique Xioucha en se levant.

Dehors, la neige s'est mise à tomber, comme dans un film japonais.

C'est bon de tuer en hiver. Surtout s'il a neigé durant la nuit et que la terre est recouverte du blanc le plus tendre. Tu y déposes un corps nu que tu as lié. Le sang s'écoule mieux des entailles quand il gèle, et avec lui s'échappe la chaleur de la vie. Si tu as de la chance et qu'elle ne meurt pas trop vite, elle aura le temps de voir une pellicule de glace rigide recouvrir ce qui coulait encore récemment dans ses veines. Rouge sur blanc, il n'y a rien de plus beau que cette combinaison.

On raconte que mourir de froid s'apparente à un songe. Poser sa tête sur tes genoux, regarder ses pupilles se voiler, ses yeux se fermer, caresser tendrement la peau qui refroidit, la réveiller par moments de quelques coups de couteau brûlants, afin qu'elle sursaute de douleur en revenant pour un instant à la vie, saisir dans ses yeux les ultimes éclats de sa conscience, lui chanter une berceuse d'une voix douce, lui toucher le front comme maman quand tu étais petit, quand tu étais malade et qu'elle vérifiait si tu n'avais pas de température. Répéter ce geste des années plus tard, vérifier, sentir la peau devenir chaque fois plus froide, comme si la Reine des neiges l'enveloppait de son souffle, constater que tes coups ne suscitent plus de soubresauts. Tu peux alors trancher les cordes, ôter le bâillon de sa bouche, t'asseoir à côté d'elle et pleurer en regardant tes larmes se mêler au sang qui commence déjà à se figer.

C'est bon de tuer au printemps. Surtout quand sortent les premières feuilles et que la forêt que tu observes depuis ta fenêtre se couvre de la moisissure vert tendre propre à la vie nouvelle. Par des journées pareilles, il est bon de cueillir des branches de saule toutes fraîches, gorgées de suc printanier, et de descendre dans la cave

profonde où, crucifiée à l'aide de cordes entre le sol et le plafond, elle est déjà en train de t'attendre. Retirer le bâillon, lui permettre de crier, en faire plusieurs fois le tour et porter ensuite le premier coup. Peu à peu, cri après cri, les cuisses, le dos, le ventre et les seins se couvriront d'un réseau de plaies, de la moisissure rougeâtre du sang. Alors détendre les cordes, l'agenouiller, se pencher et lui demander, en plongeant le regard dans ses yeux larmoyants, quel est son nom. Il est très important de connaître le nom de la jeune fille, afin de l'appeler quand elle commencera à partir et de la retenir le plus longtemps possible.

On raconte qu'en Chine, les bambous croissent tellement vite que si l'on attache un homme au sol, il suffit d'une nuit pour que les jeunes plants lui traversent le corps. J'aurais aimé que l'herbe printanière soit dotée de la même vigueur, afin que la nouvelle vie et la nouvelle mort se fondent en une seule, et que les gouttes rouges, telles des fleurs, se figent sur les larges feuilles des perce-neige fleurissant dans son entrejambe, sur les inflorescences jaunâtres des pissenlits poussant entre ses seins, déjà déchiquetés par les assauts de l'armoise amère. Afin qu'elle reste à gésir encore vivante au milieu des fleurs poussant à travers elle, et que son dernier souffle se mêle à leur parfum printanier.

C'est bon de tuer en été. C'est en été qu'un corps nu est le plus naturel – le plus naturel et le plus vulnérable. Planter dans la cour une douzaine de chevilles de bois, transporter la jeune fille affaiblie depuis la cave, rapidement, sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, l'attacher jambes et bras écartés au maximum, ne pas oublier de bien vérifier le bâillon parce qu'en été, il y a des gens partout et qu'il se trouvera sans doute un type bien intentionné pour, entendant des cris, frapper au portail de ma haute palissade et demander ce qui se passe ici.

Je l'aurais pris par la main, ce type bien intentionné, et je l'aurais conduit à l'endroit où se trouvait la jeune fille. Elle est nue, comme sur une plage de naturistes. Elle sait qu'elle va bientôt mourir. J'aurais ordonné au type de s'accroupir et de la regarder dans les yeux. « Voici à quoi ressemble l'horreur, lui aurais-je dit. Voici à quoi ressemble un désespoir si dense qu'on peut le toucher. N'aie pas peur, tends la main, tâte les globes glissants et larmoyants de ses yeux. Si tu veux, je t'en

offrirai un en souvenir. »

Mais si le bâillon est solidement fixé, il n'y aura pas de cri et toi seul seras amené à la regarder dans les yeux et à prêter l'oreille aux tremblements de son corps tendu comme une corde, qui répond de façon si sensible à chaque nouvelle hachure, à chaque boucle du motif que tu lui brûles sur la peau à l'aide d'une loupe. Une chaleur du soleil si épaisse qu'elle la touche forcément. La chair se carbonise, les petits tertres rosés des tétons noircissent à vue d'œil, le clitoris ne peut plus se terrer dans le buisson de poils que tu as rasé, ni dans le capuchon de peau que tu as tranché au préalable.

N'oublie pas d'essuyer la sueur de son front, pour que le sel ne lui obstrue pas les yeux et qu'elle puisse voir le ciel, le soleil et la verdure des feuilles. Prépare à l'avance une serviette humide, rappelle-toi comment maman te soignait quand tu étais malade, essuie la sueur de son front, regarde-la dans les yeux, essaie d'y trouver un reflet de tes angoisses d'enfant.

C'est bon de tuer en automne. On ne voit pas le sang sur les feuilles rouges, les feuilles jaunes flottent dans des flaques pourpres, tels de petits navires. Attache-la à un arbre, munis-toi d'un jeu de flèches, joue à saint Sébastien avec elle. Rappelle-toi : les flèches se plantent particulièrement bien dans les seins, alors qu'elles n'ont aucune chance de perforer un front.

Si cela te chante, laisse-la attachée pour la nuit. Au matin, tu la retrouveras congelée, mais encore vivante. Détache-la de l'arbre, conduis-la dans ta cave bien chauffée, ôte le bâillon de sa bouche déchirée par un cri muet, laisse-la pleurer un peu, donne-lui le petit déjeuner que tu as préparé toi-même et prends-la tendrement, comme s'il s'agissait de la nuit de noces que tu attendais depuis deux ans. Lèche les gouttes de sang qui perlent aux points d'impact de tes flèches, ce sont dans une certaine mesure les flèches d'Amour. Quand tu auras joui, rattache-la, reconduis-la dans la cour et recommence tout du début.

L'automne est la saison des lentes agonies. Inutile de se presser. Les feuilles ont le temps de mourir, les branches des arbres se dénuderont, les nuages de plomb vogueront dans le ciel. Par une froide nuit de pluie, va dans ta cour, approche-toi du corps inanimé suspendu sans espoir à tes cordes, regarde ce qui reste de la femme que tu as amenée

ici un mois plus tôt. Si tu as de la chance, elle survivra à sa crucifixion quotidienne dans les branches du vieux pommier, aux perforations de tes flèches, à l'amour tendre et étouffant que tu lui as prodigué dans ta cave, à ta langue râpeuse léchant ses blessures encore fraîches. Prends une motte de terre gorgée de pluie, étale cette boue sur son corps supplicié. Nous aurons tous tôt ou tard à nous allonger dans une terre pareille. Regarde-la une dernière fois, ôte-lui son bâillon, espère que le bruit de l'averse couvrira ses derniers cris. Prends un couteau et tue-la de quelques coups, avant que l'hiver ne commence.

Voilà à quoi ressemble mon calendrier. Mes quatre saisons. Tableaux d'une exposition.

J'aurais voulu écrire un tel livre. Un livre magnifique et amer, où la beauté de la nature et la beauté de la mort se fondent en une seule. Dommage que je ne puisse le faire, car tout ce que je viens de dire n'est que mensonge.

Quand tu mets à mort, tu ne penses pas aux saisons. En tuant, tu ne fais que tuer. Et à l'intérieur de toi, il n'y a que l'horreur.

L'horreur et l'excitation.

— Fabriquer un site pareil, c'est un jeu d'enfant, écrit Olga sur ICQ. Si tu as un moteur de blog, c'est l'affaire de trois jours, design compris.

— J'en ai un, répond Xénia. Enfin le *Soir.ru* en a un, et on peut l'installer ici aussi.

— Je ne comprends pas où tu vas prendre du contenu. Tu exportes tout ce que *Bande_defilante* a écrit sur ce monstre, tu ajoutes toutes les interviews que tu déterres dans la presse, et ensuite ?

— Il faut faire de ce site un endroit vers lequel affluent toutes les informations, tape rapidement Xénia sur son clavier, où les gens qui se considèrent comme des spécialistes de ce genre d'affaires peuvent publier leurs articles.

— Un site d'experts ?

— En quelque sorte. Un site d'experts avec une puissante composante communautaire. Un système de forums, de tchats, de blogs.

— Tu penses que ça intéressera des gens ?

— Bien sûr.

— OK, ils viendront une fois, à partir d'une bannière ou d'un lien, mais qu'est-ce qui les incitera à revenir ? De quoi vont-ils parler dans les forums ?

— Quel est le portrait psychologique du tueur supposé ? Quels sont les cas similaires dans l'histoire ? Quelles sont ses motivations potentielles ? Ce ne sont pas les questions qui manquent !

— Tu idéalises nos utilisateurs. Tout ce que tu as énuméré, ce sont des sujets d'articles spécialisés. Un lecteur lambda se rendra sur le forum pour une seule et unique raison : écrire ce qu'il faudra faire de cet homme quand on l'aura attrapé.

— Bien. Si ça se passe comme ça, nous fermerons les forums. Mais

je pense que ce site peut servir de porte d'entrée au grand public pour communiquer avec les autorités. La police pourrait utiliser ce site afin de prévenir les Moscovites, les gens pourraient y faire part de leurs soupçons, exiger qu'on prenne certaines mesures, etc.

— Tu es une idéaliste ☺ Où as-tu pêché l'idée que les autorités avaient l'intention de parler avec le grand public ?

— ☺ Le pouvoir en place a besoin d'occuper tous les canaux possibles pour transmettre de l'information. Ils ne feront pas fermer le site, ils ne nous le confisqueront pas non plus. Ça ferait trop de tintouin. Ils vont devoir nous accorder des interviews et rédiger des communiqués de presse pour nous. Parallèlement, nous attirerons des organisations caritatives et des organismes à but non lucratif : intervention de psychologues pour les parents de victimes, collecte de fonds pour ceux qui peuvent encore en avoir besoin, annonces sur les disparus sans laisser de traces... Mon expérience journalistique me souffle qu'on ne manquera pas de choix, question contenu ☺

— OK. Dans ce cas, ton site passera aux nouvelles. Et tu obtiendras cinq-six mille visiteurs uniques par jour.

— Waouh ! On sera dans le *top ten* de Rambler ! ☺

— ☺ On vendra des espaces publicitaires et on en fera un projet commercial.

— On en vendra beaucoup ?

— On ne se fait jamais beaucoup d'argent avec les bannières. Mais avec les publicités ciblées, ce sera un vrai waouh !

— Mais on va les trouver où ?

— Tous les clubs de fitness proposant ne serait-ce que l'ébauche de cours d'autodéfense pour les femmes ; les boutiques en ligne vendant des livres dans le genre *Les Cent Criminels les plus terrifiants de notre époque* ; des CD et des DVD du type *Murder Ballads* ou *Le Silence des agneaux*. L'agence chargée de la promotion de n'importe quel nouveau film sur un maniaque, vu qu'il doit en sortir au moins un par mois. Les magasins qui proposent des armes d'autodéfense. Et je dois sans doute en oublier.

— C'est réaliste, tout ça ?

— À mon avis, oui. Collecte le matériel, je me charge des clients.

— Waouh, on va enfin réussir à travailler ensemble !

— Comme au bon vieux temps ☺

— OK, il ne reste plus qu'à discuter avec Pavel.

« *The medium is the message* », a déclaré un jour Marshall McLuhan. Autrement dit, la diffusion massive de l'information est plus importante que l'information elle-même. Le vecteur du message est le message, pour le formuler quelque peu différemment. Marshall McLuhan était un scientifique canadien qui étudiait les moyens de communication. Il est mort depuis longtemps et sa phrase la plus célèbre, il l'a prononcée à propos de la télévision. Il aurait été amusant d'entendre les réflexions qu'Internet aurait pu lui inspirer. Mais Marshall McLuhan reste muet et n'est même pas en mesure de savoir si ses prédictions se sont réalisées. Donc, il y a près d'un demi-siècle, il a prophétisé qu'avec l'apparition de la télévision, les dialectes locaux allaient mourir. Cinquante années se sont écoulées, et puis quoi ? Les dialectes locaux n'ont pas varié – non seulement en Russie, mais en Amérique non plus, où pourtant la télévision est bien plus répandue. Ce simple fait aurait suffi à reléguer définitivement Marshall McLuhan, scientifique canadien, dans l'oubli. Mais au sein de notre domaine, je le sais bien, ce qui compte, ce n'est pas l'exactitude de la prédiction, c'est l'acuité de la formulation, l'efficacité de l'idée. La forme est le contenu, le messenger est le message, une rose est une rose est une rose.

Cela fait dix ans que je suis journaliste et, bon an mal an, j'ai du flair pour ce qui est des idées. Non que j'imagine souvent quelque chose de génial, mais quand il s'agit de saisir les idées d'autrui, je suis imbattable. Et donc, ce soir, installé dans le restaurant Le Râteau (design fabuleux pour des prix fabuleusement bas), en compagnie de ma supérieure Xénia avec qui je dîne, je comprends aussitôt ce qu'elle me propose. Ce projet spécial, c'est une vraie bombe. Parce que nous pouvons piquer l'un des thèmes de la presse à scandale et faire en sorte que les gens n'aient pas honte de visiter notre site. Nous créerons un environnement où ils pourront échanger, où ils exprimeront leurs peurs secrètes et leurs souhaits non moins secrets. « L'environnement est l'intermédiaire », comme ne l'a pas dit Marshall McLuhan. Xénia affirme qu'il s'agira d'un intermédiaire entre le pouvoir et la société, tandis qu'à mon avis, ce sera un intermédiaire entre chacun de nous et nos rêves cachés.

Cela fait dix ans que je suis journaliste et la plupart de mes supérieurs croyaient mordicus que le journalisme s'apparentait à un

travail de relations publiques. Commerciales, politiques, préélectorales. Notre *big boss*, Pavel Silverman, a lu quelque part que le mannequin idéal devait avoir un visage absolument quelconque afin qu'on puisse y dessiner tout ce qu'on veut. « Et un journaliste, aime-t-il répéter, doit avoir un cerveau absolument quelconque, afin qu'on puisse y dessiner n'importe quelle idée. » Cela me vexe un peu d'entendre ce genre de propos, et pas seulement parce que j'ai une meilleure opinion de mon cerveau. Au fond de moi, je suis quand même persuadé qu'un journaliste est un intermédiaire. Si ce n'est entre la société et le pouvoir, du moins entre les gens. Un journaliste peut parler à certaines personnes d'autres personnes.

Je regrette de n'être pas allé en Tchétchénie il y a quatre ans. Oxana s'était allongée sur le seuil de notre appartement, auréolée, comme Andromaque, de ses cheveux roux qui n'avaient pas encore commencé à blanchir. « Tu ne feras pas de nos enfants des orphelins, avait-elle lancé. Tu n'iras nulle part. — C'est presque sans danger, avais-je menti. — Ce n'est pas possible, avait répliqué Oxana. Tu te rappelles 1993, à Moscou ? Ça ne te suffit pas ? Et puis tu reviendras malade, de là-bas. Les gens normaux ne vont pas à la guerre de leur plein gré, surtout une guerre pareille. » J'avais cherché à objecter, mais je savais déjà que je n'irais nulle part, parce que le travail, c'est bien beau, mais j'avais une famille, Oxana et nos deux enfants. La Deuxième Guerre de Tchétchénie s'est déroulée sans moi, si je peux m'exprimer ainsi sachant que je diffuse chaque jour dans la bande défilante une énième brève concernant des explosions et des morts. Pourtant je continue à regretter de n'y être pas allé. Il me semblait que me retrouver là-bas m'aurait permis de rembourser ma dette toujours en cours envers le gamin qui était allé s'inscrire en fac de journalisme pour combattre le mensonge d'État.

Le soir où j'ai décidé de rester à Moscou, nous avons refait l'amour avec Oxana. Nous ne le faisons plus que rarement, surtout depuis la naissance de notre second enfant. Six années de mariage refroidissent n'importe quelles ardeurs, mais ce soir-là, je l'ai renversée sur le dos et me suis pressé contre son corps avec l'énergie du désespoir, comme si je frappais à une porte fermée. Je n'ai pas tardé à jouir et, tout à coup, je me suis mis à pleurer. Depuis que nous sommes ensemble, j'ai fait l'amour avec des tas de femmes, mais je n'ai jamais eu envie de pleurer en les enlaçant ou en desserrant mon étreinte juste après

l'explosion finale. Ce soir-là pourtant, je suis resté allongé, le visage enfoui dans ses cheveux roux, et j'ai sangloté, sans comprendre la raison de mes larmes, tandis qu'Oxana me caressait la tête et répétait : « Alexeï, mon chéri, Alexeï », en fixant le plafond et en pensant probablement à autre chose. Celui qui parle est plus important que les paroles prononcées, et je me suis blotti contre elle de tout mon corps, avec l'impression d'être un Hector voué à ne jamais voir sa ville de Troie.

Mon *big boss*, Pavel Silverman, aime déclarer que le journalisme fait partie intégrante des relations publiques. Cela me vexe d'entendre ce genre de propos, mais la rédactrice en chef de mon service, la jeune Xénia, se contente de hausser des épaules qu'elle a osseuses. Elle a cinq ans de moins que moi, cinq ans d'illusions en moins. « Toutes les publications de second ordre vivent de la publicité, m'a-t-elle envoyé. Ça explique peut-être pourquoi ce sont des publications de second ordre. » Xénia elle-même n'écrit jamais d'articles de commande, parce que le message est bel et bien le messenger, le texte – son auteur, et que la pub te tue en tant que professionnel. « En empruntant cette voie, affirme-t-elle, on peut facilement gagner mille cinq cents par mois, mais jamais plus. »

Or Xénia veut davantage. Elle a vingt-trois ans, et c'est ma supérieure. Impossible de dessiner quoi que ce soit sur son visage, sauf si elle le veut bien. De grands yeux, des lèvres sévèrement dessinées, des cheveux ébouriffés. Une gamine grandie trop tôt. Dans deux ans elle aura sa voiture, dans quatre son appartement.

Je pense qu'elle a conçu ce projet spécial parce qu'il est impossible d'y caser un article de commande, même si l'envie vous en prenait. À qui le maniaque de Moscou peut-il être utile ? Avant les élections, il aurait pu servir à nuire à certaines personnalités politiques, mais à présent, tout le monde se fiche de cette histoire. De sorte qu'il s'agira de véritable journalisme, sans le moindre soupçon de relations publiques. Une enquête presque indépendante, dans une sphère éloignée de la politique, à supposer qu'une telle chose soit possible dans la Russie de Poutine.

Xénia affirme que ce projet est un intermédiaire entre le pouvoir et la société, tandis qu'à mon avis, c'est un intermédiaire entre chacun de nous et nos rêves cachés. Si tout se passe comme elle l'a imaginé, d'ici à un mois, les journaux feront la queue pour l'interviewer. Je sais trop

bien comment fonctionne le marché des médias pour me tromper : d'ici à un mois, la petite gamine maigrichonne d'un journal en ligne de second ordre sera devenue une star. Ses cheveux noirs hirsutes, ses grands yeux, la ligne dure de sa bouche, encore soulignée par le rouge à lèvres. Elle est belle, me dis-je. Elle passera bien à l'écran. Dans les années 1990, elle aurait vraiment fait une carrière brillante. Il n'est pas certain qu'on voudra d'elle à la télévision maintenant, mais elle aura droit à bien davantage qu'au quart d'heure de gloire promis par Andy Warhol, ce peintre américain, ce pape du pop art, cet homme solitaire qu'une autre gamine nerveuse et maigrichonne avait essayé de tuer. Même si je ne me rappelle plus très bien à quoi ressemblait Valerie Solanas.

J'aimerais bien savoir si Xénia comprend ce que nous manigançons. À quel point cette histoire sera scandaleuse – pas le site lui-même, mais précisément l'histoire d'une fille de vingt ans qui consacre un site à un tueur psychopathe. Combien de personnes, sans même être allées y jeter un œil, vont déclarer qu'elle se fait le chanfre de la violence et provoque de nouveaux crimes ?

— On pourrait peut-être boire à notre succès, qu'est-ce que tu en penses ? À mon avis, tu as conçu un truc remarquable. Honnêtement, ça faisait longtemps qu'un projet ne m'avait pas autant branché. Allez, on se jette encore un petit verre et on rentre ?

Xénia présente le site, expose devant Alexeï des tirages papier d'interviews et de nouvelles, des photos en noir et blanc se glissent parfois au milieu, floues, presque impossibles à identifier à cause de la mauvaise qualité de l'impression. Alexeï écoute, hoche la tête, émet parfois un petit rire d'encouragement. Trentenaire, il est père de deux enfants – un garçon et une fille, si elle ne se trompe pas, il faudrait se renseigner d'une manière ou d'une autre, histoire de ne pas commettre d'impair. *Il ne doit pas trop apprécier que je sois sa chef, tout en étant plus jeune que lui. Cela étant, il ne le montre pas.*

Essayer de ne pas regarder les impressions en noir et blanc sur la table, essayer de ne pas lire le moindre mot par inadvertance. Qu'est-ce qui peut bien se passer dans la tête d'un homme pour qu'il sectionne les tétons de plusieurs femmes, leur dessine des motifs sur le corps avec une pointe incandescente, leur enfonce dans l'anus et le vagin les globes oculaires qu'il a expulsés de leurs orbites ? Mieux valait ne pas se poser la question, parce qu'alors il faudrait se demander : « Qu'est-ce qui peut bien se passer dans ta tête quand cela fait plus d'une semaine que tu ne sais pas où te mettre et que chaque soir, pour t'endormir, tu te masturbes en visualisant ces choses-là ? » Non, ne baisse pas les yeux sur ces impressions d'écran, sans quoi la vague sombre va de nouveau te recouvrir, et autour de toi, l'espace étincelant d'avant la fête commencera à tourbillonner et à s'enrouler derrière ton dos, jusqu'à ce que subsistent juste cette chaleur dans tout ton corps, une boule au bas de ton ventre, une démangeaison, une douleur, l'anticipation de la jouissance.

Que se passe-t-il dans ta tête ? Je te le demande. Que se passe-t-il donc dans ta tête ? « Nous sommes des gens malades, toi et moi », disait souvent Sacha, ton amoureux perdu, quand, sous la douche, tu

nettoyais son sperme de tes cheveux. Et toi, que le contact de l'eau sur ta peau étrillée faisait grimacer, tu lui répondais : « Non, mon chéri, nous sommes des gens normaux et sains. Tu sais comment se comportent les gens vraiment malades ? Tu aurais commencé à me crier dessus : "Salope, c'est toi qui m'as poussé à faire ça ! Je ne suis pas comme ça !" » Il s'approchait, caressait tendrement les cicatrices toutes fraîches et répliquait : « Non, je suis bel et bien comme ça », avant de lui offrir son sourire le plus touchant et le plus ouvert. « Ou bien, ajoutait-elle, tu pourrais te comporter comme un tueur psychopathe dans un film de série Z, pleurer et jurer que nous ne recommencerions pas. — Oh que si, répliquait-il. Nous recommencerons forcément. » À présent tu sais que non, vous ne recommencerez plus, tout est terminé.

Alexeï t'a rapporté un petit verre de vodka, merde, pile au mauvais moment. J'aimerais bien savoir si c'est pareil pour les gens normaux, les adeptes du sexe vanille : est-ce que l'excitation leur tombe dessus au plus mauvais moment ? Si tu lâchais à ce gentil trentenaire : « Alexeï, je voudrais que tu m'emmènes aux toilettes, que tu m'obliges à m'agenouiller et que tu me baises la bouche », il s'étranglerait sans doute avec sa vodka. Mais il a de belles mains, on dirait un peu celles de Lev, des doigts longs et forts. Que ressentirais-tu s'il les utilisait pour te caresser à l'intérieur, pour pincer tes tétons ? Mieux vaut tout de même ne pas y penser et vider rapidement ton verre, oui, au succès, au succès de notre projet, regarder ta montre et déclarer qu'il est sans doute temps de rentrer. Récupérer ton manteau au vestiaire, oui, merci, c'est très gentil de sa part. Est-il vrai que les Américaines refusent l'aide d'un homme pour enfiler leur manteau ou s'agit-il quand même d'un mensonge ? Sans doute un mensonge. Prendre congé, attraper un taxi et à la maison.

Vous sortez du restaurant et le téléphone d'Alexeï se met à sonner, il parle assez fort, si bien que malgré toi, tu entends : « Non, Oxana, je suis encore au travail. Pavel m'a demandé de discuter avec lui d'un projet spécial. Je te raconterai ce soir. » Ce serait donc Pavel qui le lui aurait demandé. Par conséquent, elle est jalouse, sa petite Oxana. Il a un garçon et une fille, ou deux filles ? Ce serait le moment de l'interroger. Tu te lances : « Et tes enfants, ça va ? » Il répond : « Bien, merci, ils ont été malades le mois dernier. Une grippe monstrueuse. » Donc tu n'as toujours pas élucidé ce qu'il avait comme enfants.

Il hèle un taxi, s'enquiert : « Tu vas où ? » puis ajoute : « Je t'accompagne. » Vous vous entassez sur la banquette arrière et, dans un virage, il se colle comme par mégarde contre ta hanche, et reste ensuite assis comme ça en affirmant qu'à chaque objet du monde réel doit correspondre un objet du monde virtuel, bref, que dans l'idéal, chaque événement mériterait un projet spécial, dommage que personne n'ait assez d'énergie et d'argent pour cela ; pendant ce temps-là, tu te demandes quel projet spécial aurait pu être conçu à partir de l'histoire de ta rupture avec Sacha. Photographies des participants, description des tortures qu'il imaginait et que tu imaginais, une section pour celles que vous aviez eu le temps d'expérimenter, et une section pour celles demeurées à l'état de rêves ; quelques textes d'analyse culturelle, un lien vers les ressources de la communauté BDSM russe : *SMLife*, *bdsmlife.org.ru* et *bondage.ru*, ainsi que quelques blogs. Un lien vers certains autres de tes projets sur le Web. Le CV de Sacha. Un fichier mp3 avec la restauration de votre conversation finale. Les souvenirs de la maîtresse de maison, quand elle raconte que Sacha était amoureux d'elle à l'école. Une galerie de photos : tes fesses, avant et après l'un de vos rendez-vous. C'est vrai qu'Alexeï a des mains puissantes, alors peut-être qu'en effet, tu pourrais fermer les yeux et tendre les lèvres en espérant un baiser. Bien sûr, c'est ton subordonné, mais en définitive, tu n'es pas obligée de lui proposer la totale, tu peux te contenter de sexe vanille, banal, d'un simple coït.

Au bout du compte, un sexe d'homme vaut mieux qu'un godemiché. Ça introduit au moins de la variété.

Il n'est pas sot, songe Xénia, et surtout, il a du flair. Il sera d'accord, parce qu'il comprend que c'est un succès garanti.

Ils sont assis tous les trois dans le cabinet de Pavel : Silverman derrière son bureau occupé pour moitié par son ordinateur, Xénia et Alexeï sur des chaises, épaule contre épaule. *Plus comme des compagnons d'armes que comme des amants*, se dit Xénia.

C'est une belle fille, constate Pavel, et surtout on la sent mue par quelque chose. C'est rare de rencontrer une telle détermination chez les jeunes femmes moscovites, je l'aurais plutôt supposée provinciale, de quelque part en Ukraine, du sud de la Russie, au pire de Saint-Pétersbourg. Je devine que, tôt ou tard, elle finira par me faire cracher ses cent dollars d'augmentation – surtout que le projet qu'elle me soumet, c'est un succès garanti, une idée remarquable, dommage que je sois obligé de dire « non ».

Alors il dit « non », et Xénia ne s'étonne même pas, parce qu'elle a déjà lu ce « non » sur son visage, mais Alexeï demande avec un mécontentement contenu : « Pourquoi non ? » *C'est un bon partenaire, l'évalue Xénia. Bon, mais trop impatient. J'aimerais bien le regarder danser. Sauf qu'il faudra d'abord que je lui enseigne la danse pendant six mois. Comme tout est compliqué avec moi, bon sang ! Pour la danse comme pour le lit, j'ai besoin de spécialistes qualifiés. Et histoire de ne rien arranger, il s'agit de deux types de qualification différents : si bien que tous mes amants dominants ne valent pas tripette comme danseurs. Peut-être que je pourrais en effet lui apprendre à danser le boogie-woogie, vu que je vais toujours danser toute seule, telle une fille à marier.*

Elle garde le silence, remarque Pavel, c'est une fille intelligente. Il y a six mois, je me rappelle, quand je l'ai nommée chef de toutes ces feignasses, j'étais certain qu'ils n'en feraient qu'une bouchée, et au final, tout s'est bien passé.

— Parce que ce n'est pas le bon moment, répond Pavel, avant de songer qu'il ne se rappelle pas la dernière fois où le moment a été bon.

Pendant les années de stagnation de son enfance ? Ou plus tard, quand les Russes ont d'abord été chassés de Grozny par les Tchétchènes puis que d'autres Russes ont rayé Grozny de la carte ? Quand deux grands immeubles des confins de Moscou ont explosé ? Quand des gens ont été pris en otage au théâtre de la Doubrovka ? Non, il serait vraiment intéressant de savoir quand le moment a été bon. Il ne connaît pas la réponse, pourtant il sait avec certitude que ce n'est pas maintenant.

— Mais ce n'est même pas de la politique, proteste Alexeï.

Xénia se souvient qu'il lui a expliqué que ce site pourrait devenir un intermédiaire entre les gens et leurs rêves cachés. Elle pense : *Quels rêves avait-il en tête ?*

— Tout est politique, chez nous, réplique Pavel. C'est un projet cruel, sanglant, choquant. Alors que tout doit être paisible et gentil, ici. Débrouille-toi pour regarder ta télé, un soir.

— Tant que tu continueras à appréhender les choses de cette manière, s'écrie soudain Alexeï, nous n'atteindrons jamais le *top ten* du Rambler. Regarde *Gazette.ru* ! Lis donc leurs éditoriaux ! Ils écrivent ce qu'ils veulent ! Et vise leur classement : où ils pointent par rapport à nous ?

Il s'échauffe trop, constate Xénia. *Comme s'il ne savait pas qu'il est inutile de crier sur Pavel. Il faut prendre ce qui peut l'être et clore la conversation.* Elle se sent triste tout à coup : ça n'a pas marché avec Pavel, il faut en finir au plus vite, peut-être qu'elle aura le temps d'aller danser ce soir.

— *Gazette.ru* est financé par Ioukos, répond Pavel. Alors tu ferais mieux de comparer où se trouvent Lebediev et Khodorkovski et où nous nous trouvons.

— Mais écoute..., commence Alexeï.

Et Pavel d'expliciter : il ne sous-entendait aucunement qu'on allait tous les mettre en prison, il parlait seulement du... eu-eu-euh... niveau d'indépendance financière.

— Voilà pourquoi je ne mettrai pas un sou là-dedans, conclut-il. En revanche, je vous soutiendrai avec la publicité.

Il n'est pas sot, songe Xénia, *et surtout, il a du flair. Peut-être en effet que notre projet ne vaut rien. Et que je suis la seule à qui il plaise, parce*

que je... eh bien parce que ça m'intéresse. Je devrais peut-être laisser tomber ? se demande-t-elle, avant de déclarer à haute voix :

— Merci, et je voulais encore te demander quelque chose : passe-nous le logiciel de gestion de contenus que tu utilises pour *LeSoir.ru*.

C'est une belle fille, constate Pavel, et surtout on la sent mue par quelque chose. Et elle a des centres d'intérêt bizarres : il y a deux jours, elle m'a demandé si je pouvais trouver des informations sur un type. Et elle a insisté pour que j'utilise « mes » canaux. Je n'aime pas les solliciter et je refuse presque toujours – mais là, j'ai accepté. « C'est pour le travail ? j'ai demandé. — Non, a-t-elle répondu. Non, voyons, c'est une affaire d'ordre privé. » Une affaire d'ordre privé, continue de penser Pavel. Quelles affaires d'ordre privé peut-il bien y avoir entre elle et ce quadragénaire, businessman au passé criminel, qui a survécu à deux tentatives de meurtre et que menacent trois procès en cour d'assises ? Un homme dont les partenaires en affaires disparaissent en plein jour. Naturellement, une affaire d'ordre privé est une affaire d'ordre privé, mais il est désagréable d'y penser. Bon, finissons-en, je vais lui demander de rester quelques minutes, je lui montrerai la note qu'on m'a remise.

— Passe-nous le logiciel de gestion de contenus que tu utilises pour *LeSoir.ru*, dit Xénia.

Pavel hausse les épaules.

— Prenez-le, et mon informaticien avec, il est payé au forfait de toute façon. Vous voulez que je vous trouve un bon graphiste ?

— J'en ai un, réplique Xénia. Une ancienne camarade de classe. Nous nous mettrons d'accord, elle et moi.

Je vais quand même le faire, se dit Xénia. Si quelque chose peut être fait, il faut le faire. Ne serait-ce que pour savoir si ça fonctionne ou pas.

— OK, donc nous sommes d'accord, conclut Pavel en souriant, avant de demander à Xénia de rester.

Et il se dit : *Comment lui faire comprendre que j'aurais voulu soutenir leur projet – c'est une idée remarquable et un succès commercial assuré –, mais qu'il y a en moi quelque chose qui me souffle : « Mieux vaut rester le plus loin possible de ce truc, sans quoi tôt ou tard je vais commencer à penser que dans cette ville rôde un homme dont la distraction consiste à découper les boyaux des femmes pour se les accrocher en guirlande autour du cou. » Je n'ai pas envie de penser à ça, et de manière générale, je m'efforce de ne pas penser à trop de choses. Au fait qu'il faille dire « non » quand tu veux dire « oui ». Aux hommes d'affaires dont les partenaires*

disparaissent sans laisser de traces. À l'apparition de décombres à la place d'anciens immeubles. Parfois il me semble que j'emploie presque toutes mes forces à éviter de penser à ce genre de choses. J'y consacre beaucoup d'énergie et chaque jour, en me promenant en ville, je sursaute quand je vois s'empiler des détritrus de chantier à l'endroit où un restaurant se dressait encore il y a peu. J'ai l'impression que mes cauchemars deviennent réalité, mais non, ce n'est rien de plus que le maire de Moscou qui fait place nette pour de nouveaux gratte-ciel, qui déblaie avec tant de zèle qu'on a parfois l'impression que les terroristes ont appris à faire exploser de nouvelles munitions – à ce point silencieuses qu'elles ne suscitent aucun écho ni dans les journaux ni dans les conversations des Moscovites.

C'est fichu pour le boogie-woogie aujourd'hui, constate Xénia. Je ne vais pas danser sur du Indigo Swing ou du Jump4Joy, ni inviter Alexei à me tenir compagnie. Qu'est-ce que Pavel peut bien vouloir me dire ? Parce qu'il n'est pas sot, et surtout, il a du flair.

Pavel pose une chemise contenant des tirages papier.

— Tu m'as demandé de percer ce type à jour en utilisant mes canaux, commence-t-il. Lis-moi ça sur place, je ne laisserai pas ces documents sortir d'ici.

Xénia lit, et Pavel ne cesse de penser au tueur psychopathe, à la politique poutinienne, aux décombres qui jonchent les rues des villes. Tout de même, songe-t-il, les ruines sont l'œuvre de machines inanimées. Un détonateur, de l'hexogène, un dispositif d'amorçage, une trappe pour la bombe. Celui qui appuie sur le bouton ne voit pas les débris sanguinolents qui s'envolent dans les airs. La poussière des ruines ne se pose pas sur ses vêtements. Celui qui prend les décisions ne voit pas leurs conséquences. Il vit dans le même monde imaginaire que nous autres.

— Impressionnant. (Xénia referme la chemise.) Une de mes amies voulait faire des affaires avec lui.

— Pour ma part, je le lui déconseillerais, réplique Pavel.

— C'est un homme terrible.

Elle repousse le dossier avec ménagement jusqu'au centre de la table.

Non, pense Pavel. Il n'est pas terrible, c'est un homme banal. Celui qui appuie sur le bouton, celui qui enclenche le mécanisme.

— Pas si terrible que ça, réplique-t-il. Le truc, c'est que dans son business, les règles ont été différentes dès le début.

— Tu n'as jamais eu envie de changer les règles ? demande Xénia.

Nous pourrions par exemple nous conduire comme si la télévision poutinienne n'existait pas et que Khodorkovski était toujours en liberté.

Pavel s'esclaffe et se dit : *On la sent mue par quelque chose, c'est une belle fille. J'aimerais bien savoir si elle a un copain – ou quelle que soit la manière dont ils appellent ça, maintenant.*

— Tu pouvais nous dire « oui » dès aujourd'hui, développe Xénia. Parce que les arguments que tu as avancés, ce n'était rien de plus que des prétextes. Explique-moi de quoi il retourne. Tu ne crois pas dans ce projet ?

— Écoute, Xénia, répond-il, nous savons tous les deux que c'est une excellente idée. Un succès commercial assuré. Mais, regarde, tu as dit que ce type (Pavel désigne la chemise) était terrible. Or il n'a fait que donner de l'argent et des ordres, puis il s'est envolé pour l'Espagne ou la Grèce afin de se forger un alibi. Tout est clair avec lui. À ses yeux, les meurtres – s'il s'agissait effectivement de meurtres – ne sont qu'une manière de redistribuer la propriété. De rediriger les flux financiers. À bien y regarder, cela fait longtemps qu'il vit dans un monde d'abstractions. L'homme à qui tu veux consacrer ce site, en revanche, il habite dans la même ville que nous. Il fréquente les mêmes magasins. Sans doute qu'il prend ses repas dans les mêmes restaurants. Et tout ce qu'il fait, il l'accomplit seul. De ses propres mains.

Tu t'es échappée, toi seule tu t'es échappée.

Tu avais de petits pieds et de petites mains
Des cheveux châains jusqu'aux épaules
Un pubis rasé où ne subsistait plus qu'une mince bande de poils laissés
intacts par le rasoir
Et je me disais que jamais encore un dangereux rasoir n'avait touché
ton corps
Tu ignores beaucoup de choses dans cette vie
Nous avons tout le temps.

Je t'ai déshabillée et allongée, inconsciente, sur la table d'une cave
bétonnée
Pendant un certain temps je suis resté debout, attentif
À la corde qui commençait à vibrer doucement à l'intérieur de moi
Tel un diapason répondant à une mélodie familière
Telle une feuille morte s'accrochant désespérément à sa branche
Sous les assauts du vent d'automne.

Tu avais un baladeur, je l'ai écrasé sous mon talon
Il ne te servira plus à rien, je t'apprendrai une autre musique
Les feuilles mortes de mon lopin de terre
N'ont pas réussi à se cramponner aux branches
Jonchant la terre froide, elles n'attendent que toi.

J'ai passé la main sur ton ventre
À peine arrondi, à la manière d'une petite colline
Il se peut que tu te sois dit : « J'ai grossi cet été, il faut que je
reperde. »
Crois-moi, j'ai connu beaucoup de femmes
Bien plus intimement que n'importe qui
Et je te dis avec la sincérité de la lame

Qui tranche une peau :
Tu as un corps magnifique.

Ton corps est magnifique depuis son enveloppe extérieure
Jusqu'à ses plus grandes profondeurs, jusqu'aux tréfonds humides et
rosés de ta bouche
Tes muscles rouges, sa graisse jaune, tes veines bleues
On les voit même à présent, sous ta peau brunie par l'été
Deux triangles blancs devant et derrière
À l'emplacement du maillot de bain.

Maintenant tu n'as rien à cacher.

Quelque chose tremble à l'intérieur de moi, comme une mélodie
qu'émettrait ton Walkman écrasé
Attends un peu, tu vas l'entendre toi aussi, tu répondras.

Tu disais : « Je dois maigrir, perdre du poids. »
Je te dirai : « Perdre du poids est chose aussi aisée
Que pour un arbre de perdre ses feuilles l'automne venu. »
Je t'apprendrai quand tu te réveilleras.

Ses yeux étaient fermés, mais je me rappelais leur couleur
Ils étaient marron, striés de jaune ambré
Quand je les ai vus pour la première fois, j'ai aussitôt senti
Que le monde alentour se figeait, s'enroulant en volutes.

Des yeux marron striés de jaune ambré
Des lèvres charnues d'adolescente
Qui a passé toute la soirée à se faire bécoter dans les couloirs déserts
de l'école
Tandis que la musique de la boum grondait en bas, dans la salle
polyvalente
Il aurait été dommage de distendre cette bouche avec un chiffon ou un
bâillon
Mais j'avais tellement envie de sortir avec toi dans la cour
Où t'attendaient
Les feuilles mortes jonchant la terre froide.

Je t'ai fait une piqûre pour que tu dormes à poings fermés
Puis j'ai pris une aiguille et du fil
Ma grand-mère m'a appris à reprendre mes affaires
Elle disait : « Il ne faut rien jeter que l'on puisse ravauder. »

Oui, la génération qui a connu la guerre, la pauvreté, la faim
Ils ne s'inquiétaient guère d'être trop gros à ton âge
Ils passaient leur temps à crever de faim.

J'ai achevé le travail et essuyé le sang
En passant ma langue dessus, il continuait à couler
C'était comme un baiser
Mes cils papillonnaient sur ta joue.

Je t'ai lié les mains
Des poignets aussi petits que ceux d'un enfant
Peuvent aisément s'échapper des cordes
J'ai serré plus fort.

À tes pieds, j'ai passé des chaînes pour que tu puisses marcher, mais
pas trop vite
J'ai su d'emblée que tu n'étais pas ce genre de filles
Qui se donnent dans les larmes, sans chercher d'abord
À imposer leur volonté.

« Nous aurons tout notre temps, t'ai-je dit
Nous ferons mieux connaissance
Je te montrerai ce que tu n'aurais même pas imaginé voir
Ton corps dévoilera ses mystères
Et tu comprendras que tu t'es inquiétée en vain
De savoir combien tu pesais. »

Tu n'es pas si lourde que ça, je peux aisément te porter dans mes bras.

Je te raconterai comment j'ai passé les années
Pendant lesquelles tu n'étais pas à mes côtés
Je te parlerai du monde où je suis né et où j'ai grandi
Je te conduirai dans ces bosquets interdits
Où la peau écorchée pend aux branches
À la manière des feuilles mortes
Où un petit garçon ne dort pas
Prêtant l'oreille aux tremblements et frissons qui ne cessent de
s'accroître
Comme si quelqu'un choisissait la musique
Pour que le diapason réponde.

Tu étais assise sur le seuil
Les feuilles mortes jonchaient le sol à tes pieds

Tes lèvres étaient étroitement pincées
Le triangle blanc au bas de ton ventre
Coupé en deux par la mince bande de poils
Brillait dans le crépuscule.

La soirée d'automne était paisible
Dans l'air devenu frais
Les sons se propageaient bien
Quelque part au loin un chien s'est mis à aboyer
Et un train à siffler.

Tu as ouvert les yeux.

Tu avais des yeux marron striés de jaune ambré
Quand je les ai vus pour la première fois, j'ai aussitôt senti
Que le monde alentour se figeait, s'enroulant en volutes
Telle une feuille tombée sur la terre
Tu n'as pas essayé de te lever, seuls tes bras se sont tendus
Comme pour vérifier la solidité des cordes
Muscles rouges, entrelacs des tissus
Petits renflements sur tes avant-bras
Sous ta peau encore bronzée.

Puis tu as soudain fait quelque chose avec ton visage
Je n'ai même pas compris ce qui s'est passé
Une fontaine de sang a jailli
Tu avais ouvert la bouche
Et tu t'étais mise à crier.

La soirée d'automne était paisible
Dans l'air devenu frais
Les sons se propageaient bien.

Je n'ai pas eu le temps de comprendre ce qui se passait
Que j'avais déjà bondi vers toi, mais tu continuais à crier
Sur une seule note, tel un jouet mécanique détraqué
AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA
J'ai bondi vers toi et d'un seul mouvement
Je t'ai tranché la gorge.

Pardonne-moi.

C'était l'automne, les gens fermaient leur datcha pour l'hiver

Dans le village, les visiteurs étaient légion
Les sons se propageaient bien dans l'air.

Il n'y aura plus rien
Ni musique ni frisson
Je ne saurai jamais comment ta peau s'enlève
Je ne pèlerai pas tes seins comme deux moitiés
D'une même orange.

Le son s'est interrompu comme si quelqu'un avait piétiné un Walkman
Une seconde plus tôt tu t'accrochais encore à la vie
Comme une feuille d'automne sous les assauts du vent froid
Se cramponne à sa branche.

Tu gisais dans mes bras
Tes lèvres, tes lèvres charnues d'adolescente
Étaient déchiquetées
Je ne m'attendais pas à une telle force de ta part
À moins que ma grand-mère m'ait tout simplement mal appris à
coudre
Ou que je me sois révélé nonchalant comme élève.

Pendant que la boum de l'école grondait dans la salle polyvalente en
bas
Je voulais t'embrasser dans les couloirs déserts
Je voulais marcher avec toi dans les escaliers sombres de l'école
Dont toutes les salles de classe ne sont que douleurs et humiliations
renouvelées
Et où l'on assortit la remise du diplôme d'un crachat au visage
En même temps qu'on te crie : « Dégage de là. »

J'étais l'unique élève de cette école
Je suis encore curieux de savoir pourquoi ils m'ont érigé un bâtiment
aussi grand
Mon père, ma mère, mon grand-père et les deux grands-mères ont
survécu à la guerre
Mais n'ont pas réussi à m'apprendre à ravauder correctement.

Je t'ai prise dans mes bras et emportée à la cave
Tu étais vraiment légère, crois-moi
Tu n'avais aucune raison de te préoccuper de ton excès de poids
Je t'ai déposée sur la table où quelques heures auparavant
Je t'avais déshabillée, et j'ai éteint la lumière.

Planté sur les marches de l'escalier, j'ai regardé :
Le triangle blanc en bas de ton ventre
Brillait dans la pénombre de la cave
Coupé en deux par la mince bande de poils
Comme par une lame.

Il est très facile de tromper sa femme. Surtout si tu exerce une profession libérale. Tu peux être retenu au travail, tu n'es pas censé rester au bureau toute la journée, et puis tu peux aussi, en définitive, travailler le week-end : le nouveau numéro de ton journal doit paraître en urgence ou bien tu dois réaliser une interview exclusive. Le plus important étant de trouver un lieu, parce que trouver une femme n'a strictement rien de difficile. Les femmes exerçant des professions libérales ont l'esprit ouvert concernant les *sex friends*. Cela étant, mieux vaut ne pas coucher avec des collègues – de toute façon, à côté des femmes journalistes, il y a toujours des graphistes, des metteuses en pages, des photographes.

Il y a trois ans, j'ai même fréquenté une coursière de seize ans. Elle était aussi curieuse qu'un petit écureuil et, chaque fois, je suggérais un nouvel endroit et une nouvelle posture dans laquelle elle devait se donner à moi, lui enseignant simultanément les bases de la psychogéographie de la ville et des acrobaties sexuelles. Nous avons ouvert la saison dans une cabine des toilettes de la rédaction, où je l'avais entraînée après la bouteille de vin avec laquelle nous avions fêté son premier salaire. Après quoi nous avons expérimenté un grenier, la cage d'escalier d'un immeuble stalinien, une cave où ma coursière avait eu tout à coup la tête qui lui tournait et j'avais dû la traîner à l'air libre, titubant entre des tuyaux et déchirant mon blouson. Ensuite, il y avait eu la cabine laissée ouverte pour la nuit du camion-benne d'un chantier et – point d'orgue de notre histoire – une chambre à l'hôtel Rossia. Je l'avais alors vue entièrement nue pour la première fois : elle avait un piercing au nombril et une rose tatouée sur la fesse gauche. Elle portait des bottes à semelles épaisses et n'enfilait une jupe que les jours où nous avions rendez-vous – parce

qu'il était trop inconfortable d'ôter le pantalon à poches multiples qui constituait son uniforme les autres jours de la semaine. Ce soir-là, à l'hôtel, nous avons pleinement satisfait la curiosité que nous avions l'un de l'autre, et nous nous sommes séparés en ne conservant, je pense, que d'excellents souvenirs.

Je connaissais très bien tous les endroits où je passais du temps avec ma coursière. Mon œil exercé savait déterminer d'emblée le hall d'immeuble le plus propice à une énième étreinte furtive. Je préfère ceux où l'ascenseur et l'escalier sont séparés et où l'on se sent en sécurité sur le palier du dernier étage. Avec l'âge, j'en suis cependant venu à préférer les filles disposant de leur propre appartement. Par bonheur, elles sont de plus en plus nombreuses, puisque même les étudiantes s'efforcent de prendre une location, au lieu de rester coincées avec leurs vieux parents. Je ne parle même pas de Xénia, qui est ma supérieure, qu'on le veuille ou non. Le souvenir de l'anneau de ses lèvres avalant ma queue n'y change rien, car à supposer que je sois en mesure d'oublier cette image, il serait tout de même embarrassant pour un homme adulte et respectable d'entraîner sa jeune compagne dans une cave comme le ferait un adolescent boutonneux. Il restait toujours les hôtels, mais ils devenaient plus chers d'année en année, et je rechignais à dépenser un cinquième de mon salaire mensuel pour deux heures dans les bras d'une maîtresse. Je suis tout de même un chef de famille, père de deux enfants, mari de sa femme.

Il est très facile de tromper sa femme. Surtout si ta femme exerce elle aussi une profession libérale et partage tes points de vue libéraux sur la vie, si votre mariage est libre et qu'elle est prête à fermer les yeux sur tes infidélités. Elle s'assoit à califourchon sur toi, ferme les yeux et se balance en rythme, jusqu'à ce qu'elle explose en un long soupir et s'écroule, t'écrasant de sa lourde poitrine, ses cheveux roux qui commencent à grisonner éparpillés autour de sa tête. Agrippant précautionneusement ses fesses, tu effectues encore deux-trois frictions et tu décharges toi aussi. L'affaire est pliée, *finito*, tu peux rouvrir les yeux. Dans notre duo sexuel, Oxana m'assigne le rôle passif et encore, pas trop souvent. Cela fait déjà longtemps que je n'arrive plus à la convaincre d'introduire d'une manière ou d'une autre de la variété dans nos jeux ; autrement dit, l'époque où la jeune étudiante de l'université d'État des sciences humaines de Russie m'enseignait les acrobaties sexuelles de base sur le tapis du salon familial a depuis

longtemps sombré dans l'oubli. Elle aime se placer au-dessus de moi et je ne sais pas ce qui prédomine ici : de subtiles questions de physiologie ou la volonté de dominer. Dans notre vie de famille, la position du missionnaire relève de l'exotisme. Sans doute l'avons-nous pratiquée pour la dernière fois le jour où Oxana m'a interdit d'aller en Tchétchénie.

Il est très facile de tromper sa femme. Surtout si tu sais pourquoi tu le fais. Si un matin tu te réveilles avec le sentiment que ta vie s'écoule en vain, comprimée entre la routine du travail et la routine de la famille. J'aime mon travail et j'aime ma famille, mais cela me blesse de n'être qu'un correspondant ordinaire, qui réalise parfois des interviews pour un journal en ligne de second ordre. Professionnellement, je suis un raté qui réussit. Je réussis parce que je gagne quand même de l'argent sans que cela soit honteux. Un raté parce que, même moi, je serais incapable de reconnaître mes propres articles d'ici à un an. Il en serait allé bien différemment si j'avais eu assez de talent pour devenir l'un de ces journalistes de *Gazette.ru* qui écrivent de beaux éditoriaux pleins d'audace politique que mes amis auraient cités quand nous nous serions rencontrés. Ou si j'avais pu partir en Tchétchénie.

Je ne regrette pas le choix que j'ai fait. J'ai opté pour ma famille plutôt que pour mon travail, mais dans ma famille aussi, j'ai le sentiment d'être un raté qui a réussi. Mes enfants m'aiment, ma femme me soutient dans les moments difficiles. Au bout du compte, nous tirons ce chariot ensemble – mes interviews pour *LeSoir.ru* et les articles d'Oxana dans *Harper's Bazaar* ou *Elle* mis bout à bout fournissent nos petits déjeuners, déjeuners et dîners, raison pour laquelle s'échinent cinq milliards d'humains sur les six qui peuplent la terre. Je suis un raté qui a très bien réussi, j'aime ma femme et mes enfants, mais je me sens aussi à l'étroit dans notre vie que nous le sommes tous les quatre dans le petit deux-pièces que nous ont laissé les parents d'Oxana.

Les acrobaties sexuelles avec de quasi-inconnues, c'est la seule guerre à laquelle j'aie pu partir. Des caves où l'eau clapote sous vos pieds, des cages d'escalier où du verre brisé crisse sous vos semelles, des bâtiments abandonnés, voués à la démolition, un cri rauque, une paume plaquée sur une bouche, ce sont pour moi les Goudermes, Mozdok et Grozny où je ne suis jamais allé. Je n'ai pas réussi comme

journaliste, mais en tant qu'homme au moins, je n'ai pas le sentiment d'être un raté. Je me les rappelle toutes, depuis la coursière au nombril percé et à la fesse tatouée d'une rose jusqu'à la journaliste américaine de quarante-cinq ans avec laquelle j'ai fêté la victoire d'Eltsine dans une suite luxueuse du Radisson Slavianskaïa, à coups de vodka et de sexe oral. Toutes, depuis Natacha, la condisciple de fac, qui m'a séduit six mois après mon mariage, jusqu'à Xénia, dont je n'ai entendu pour la première fois le cri perçant que la semaine dernière. Ces souvenirs constituent mes trophées invisibles, des clichés rapportés de contrées où je ne peux me sentir un raté.

Il est très facile de tromper sa femme. Il suffit de connaître la limite à ne pas franchir. Il suffit de ne pas oublier que ces autres femmes sont vouées à demeurer des souvenirs, d'invisibles trophées, tandis que ta femme restera jusqu'à ta mort. Il est très facile de respecter sa femme, surtout si tu vis avec elle depuis dix ans et que vous avez deux enfants. Les acrobaties sexuelles sont impossibles avec un corps que tu connais comme le tien ; cela revient à essayer de s'embrasser le talon. Vos corps se sont tant frottés l'un à l'autre qu'ils se sont accommodés et n'ont plus besoin de mouvements superflus quand ils oscillent de façon synchronisée dans les eaux du Léthé, suivant le rythme le plus érotique qu'un homme et une femme puissent connaître. Ce rythme s'appelle : « Nous allons vieillir ensemble », et il est scandé par l'eau qui bout dans la casserole le matin, le carillon de la nouvelle année et quelques longs soupirs dans la pénombre de la chambre à coucher. Chaque matin vous vous réveillez ensemble et chaque soir vous vous endormez ensemble, chaque jour tu guettes l'apparition des cheveux blancs au milieu des boucles rousses, chaque mois tu renifles l'odeur des enfants non nés qui abandonnent son giron quand leur terme est échu. Et lorsque Oxana dort à côté de toi, tu l'enlaces, puis en t'assoupissant, tu te demandes quels trophées invisibles recèle sa mémoire. Les acrobaties sexuelles sont impossibles avec ce corps que tu connais comme le tien ; aussi impossibles que l'infidélité.

J'aime les week-ends. On peut ne pas se lever à 9 heures pour être au boulot à 11, on peut traîner au lit, puis prendre une douche, rester plantée devant le miroir, regarder les gouttes qui dégoulinent sur sa surface, observer son corps qui s'affaisse au fil des années. Je me suis promis que le jour où j'aurais mon propre appartement, j'y installerais une salle de bains dont un mur entier serait occupé par un miroir – j'ai dû voir ça dans une vidéo, quelque cassette érotique douteuse, le cinquième succédané d'*Emmanuelle*, un porno soft allemand ou un film scandinave sur les interminables pérégrinations de cinq, six ou sept Suédoises à forte poitrine à travers tous les pays du monde, à commencer par Ibiza. Mes copines et moi, jeunes filles convenables aux nobles sentiments, étudiantes à la fac d'histoire de ce qui était encore l'université de Leningrad, nous nous retrouvions parfois dans l'appartement de Katia pour discuter de Nabokov et Brodsky, avant de regarder un film porno. Un jour, Liza avait apporté du vrai hard, avec bites, érections authentiques et tout le tralala, mais je n'avais pas aimé, et je m'étais dépêchée de rentrer chez moi, sous prétexte d'examens qui n'avaient lieu en fait que deux semaines plus tard. Voilà, donc dans l'une de ces cassettes par comparaison innocentes, j'avais vu une salle de bains en miroir, je ne me rappelle plus ce qui s'y passait, mais cette idée m'avait marquée et maintenant, moi, Olga Krouchevnitskaïa, femme de trente-cinq ans, IT manager, auréolée de réussite professionnelle, je me tiens nue devant mon miroir, seule dans ma solitude.

Bien sûr, un jour, avec Oleg, nous avons essayé de baiser en observant la chose dans le miroir. Je ne me rappelle pas les scènes que j'avais vues pendant ma jeunesse, mais il y a fort à parier qu'au cinéma, tout était autrement plus esthétique. Dans la réalité, les pieds

glissent sur le fond de la baignoire, baiser et regarder en même temps n'est pas très pratique, et à la fin, le rideau de douche nous est tombé dessus, comme dans cet autre film, si terrifiant qu'à l'époque, j'avais éteint le téléviseur pile à ce moment-là. Je m'étais alors réjouie qu'étant seule dans mon appartement, je n'aie personne devant qui dissimuler ma honte et à qui fournir de fausses excuses, dans le genre d'un examen à réviser.

Xénia doit aimer regarder des films de maniaques, peut-être même qu'elle est excitée par ces histoires d'hommes masqués, armés d'immenses couteaux, qui poursuivent des donzelles glapissantes. Dans ces films, les filles ont toujours des seins énormes, comme les innombrables Suédoises venues d'Ibiza et des autres îles de la Méditerranée. Je n'ai donc pas à m'inquiéter à ce sujet, ma poitrine est tout ce qu'il y a de normale, bonnet B au maximum, et elle a commencé à s'affaïsser ces dernières années.

Tout irait bien si j'avais déjà eu un enfant : dans ce cas, en me regardant le matin dans le miroir, j'aurais compris que si mes seins pendaient, c'était parce qu'un petit garçon ou une petite fille y avait bu du lait et m'avait frappée de ses petits poings. En observant ma poitrine affaissée, j'aurais pensé à mon enfant, alors que là, je ne fais que songer au temps qui passe et au fait que mon corps s'avachit comme une bougie oubliée en plein cagnard. Il s'avachit de minute en minute, même à présent que je me tiens devant le miroir de ma salle de bains, seule dans ma solitude.

Oleg dit qu'il aime mon corps, que c'est le corps d'une femme mûre, un corps qui a beaucoup enduré. Je ne veux pas le décevoir, mais mon corps n'a pas enduré tant de choses que ça, si l'on excepte les réveils solitaires dans mon propre lit. Bon gré mal gré, mon expérience sexuelle s'est limitée aux hommes que j'ai aimés. Il n'y en a vraiment pas eu beaucoup – sans doute parce que je suis finalement toujours restée cette jeune fille issue d'une famille de l'intelligentsia léningradoise, à qui sa mère a expliqué que le plus important dans la vie, c'était l'amour, si bien que le mot « sexe » n'a jamais été prononcé dans notre maison. J'ai du mal à tomber amoureuse, je mets du temps à me désamouracher, et je n'ai jamais pu qu'envier mes copines capables de nouer des amourettes de vacances, comme si elles n'étaient pas elles aussi des jeunes filles issues de l'intelligentsia léningradoise, mais cinq, six ou sept Suédoises, débarquées d'Ibiza en

Crimée ou dans les environs de Leningrad.

À dire vrai, ma difficulté à tomber amoureuse est la dernière chose qui me soit restée de la jeune fille issue de l'intelligentsia lénningradoise. Ce genre de créature n'est pas censée être propriétaire de son appartement à Moscou, elle ne doit pas rouler en Toyota, même vieille de six ans, et encore moins ourdir des intrigues contre ses propres actionnaires. Les tendres jeunes filles des facultés philologiques de Leningrad ne demandent pas à leurs amies d'utiliser leurs canaux journalistiques pour recueillir des informations sur d'éventuels investisseurs au passé manifestement criminel, dont deux partenaires ont disparu et qui sont menacés de trois procès aux assises. Les jeunes filles convenables préfèrent entendre parler de ces gens dans les livres, au pire les voir au cinéma. À dire vrai, même Gricha et Kostia, mes actionnaires actuels, ne constituent pas la compagnie la plus appropriée pour une intellectuelle pétersbourgeoise, qu'ils aient l'un et l'autre reçu une éducation supérieure n'y change rien.

J'ai un léger pincement au cœur de laisser Gricha et Kostia entre les mains de cet homme – et même pas parce qu'il trouvera le moyen de les rémunérer bien en dessous de la valeur de l'affaire qu'ils veulent détruire, mais juste parce qu'ils me plaisent. Nous nous comprenons eux et moi, parce que nous nous ressemblons beaucoup. Nous sommes des traîtres.

Je devais m'occuper du XIX^e siècle ; Gricha et Kostia de physique théorique. Nous étions censés vivre chichement, mais honnêtement. Je ne devais pas me soucier de chiffres, mais de mots et de dates ; Gricha et Kostia auraient dû chercher des trous noirs et non les trous dans la législation qui leur avaient permis un jour de rafler leur première mise. Nous n'en avons jamais parlé, mais je sais que nous nous comprenons mutuellement.

Nous sommes des traîtres et la trahison n'est difficile que la première fois. Il est difficile de démissionner et de partir à Moscou. Il est difficile de se dire : « Je suis capable de monter cette affaire. » Il est difficile de prononcer pour la première fois : « Maman, je ne peux pas parler avec toi maintenant, j'ai une réunion », puis de raccrocher. Après, les choses s'enchaînent d'elles-mêmes. Tu achètes un appartement à Moscou, tu montes cette affaire, tu prends l'habitude de payer les factures de tes parents. Tu n'as aucune difficulté à livrer Gricha et Kostia à un homme qui va les rouler et, fort probablement,

te roulera aussi.

Ça n'est difficile que la première fois, en affaires comme en amour. Il est difficile de se déshabiller devant un inconnu, difficile de répondre pour la première fois à un baiser, difficile de recevoir les attentions d'un homme que tu n'aimes pas du tout. Ça s'est passé comme ça avec Oleg : il m'a fait la cour pendant six mois, m'a envoyé des fleurs, invitée au restaurant. Il était chef de service dans une grosse banque dont l'agence pour laquelle je travaillais avait conçu le site Web. Au début, Oleg m'a semblé trop pompeux, puis trop insistant, puis je me suis dit qu'il n'appartenait pas à mon milieu. Un jour, nous avons dîné ensemble, je ne me sentais pas dans mon assiette. Comme j'avais mal à la gorge, je n'ai presque pas ouvert la bouche. Quand on nous a apporté nos desserts, Oleg a tiré une petite boîte de sa poche. Elle contenait un bracelet de pierres rouge foncé. Il me l'a passé au poignet et m'a embrassé les doigts, l'un après l'autre. À ce moment-là, j'ai compris que je ne réussirais pas à repousser davantage l'inévitable. *Tu es une grande fille*, me suis-je dit. *Combien de temps vas-tu faire tourner ce gars en bourrique ? Donne-lui ce qu'il attend ce soir, il ne se montrera plus et vous serez quittes.*

Oleg me raccompagnait chaque fois jusqu'à mon immeuble, mais ce soir-là, je lui ai permis de monter. À l'époque, je louais un studio près de la station de métro Aéroport, et nous n'en avions pas plutôt franchi le seuil qu'il m'emportait vers le lit. Nous avons commencé à faire l'amour et j'ai senti que quelque chose clochait. J'avais du mal à respirer, la gorge me piquait comme si on l'avait frottée au papier de verre. J'étais à ce point impuissante et passive qu'Oleg me retournait comme une poupée inerte. Après qu'il a joui, je suis restée allongée pendant cinq minutes dans la position où il m'avait laissée. Il s'est levé, s'est penché vers moi et m'a demandé : « Quelque chose ne va pas ? » Mais je me suis contentée d'agiter la main en direction de la porte, pour lui signifier : « Va-t'en. » Il s'est rhabillé, rendu dans la cuisine où il a bu un verre d'eau, puis il est revenu dans la chambre. « Tu es sûre que tu n'as besoin de rien ? » a-t-il demandé, et j'ai de nouveau secoué la tête avant de lui indiquer la porte. Il a haussé les épaules, déposé un baiser sur mes lèvres immobiles et gercées, avant d'ajouter : « Excuse-moi, visiblement je... », et il est parti sans terminer sa phrase. Ça n'est difficile que la première fois – si difficile que le lendemain matin, j'avais près de quarante de fièvre et j'ai gardé

le lit pendant une semaine. Chaque jour, Oleg me rendait visite, m'apportait de la nourriture, des médicaments et des fleurs. Il y avait quelque chose de suranné dans son attitude et c'est ainsi que nous sommes devenus amants.

J'ai déménagé d'Aéroport au quartier de Sokolniki, puis j'ai acheté un appartement près du métro Université, et durant toutes ces années, une fois par semaine, parfois moins, parfois plus, Oleg et moi nous sommes vus et avons dîné au restaurant. Il me parlait de son travail, mentionnait de temps en temps sa femme et ses enfants – incidemment, comme quelque chose qui allait de soi. C'est justement de sa bouche que j'ai entendu parler pour la première fois de l'homme auquel je veux livrer Kostia et Gricha. Oleg a déclaré que si je désirais rencontrer cet homme, il pourrait arranger notre entrevue.

Oui, nous nous retrouvions, dînions au restaurant, puis nous faisons l'amour. Au moment de prendre congé, Oleg m'embrassait et s'en allait, me laissant seule dans ma solitude, moi la jeune fille issue d'une bonne famille léningradoise, où l'on racontait que le principal dans la vie, c'était l'amour.

Debout devant mon miroir, seule dans ma solitude, j'ai songé que mes parents ne se contentaient peut-être pas de le dire, mais qu'ils y croyaient en effet. J'y crois bien moi-même jusqu'à présent, quoique je ne l'aie jamais avoué à personne, hormis à Xioucha.

Xioucha se moque souvent de moi, elle affirme : « Tu devrais baiser plus souvent, comme ça tu ne confondrais plus le sexe et l'amour. » Elle prétend que si, pendant ces trois ans et quelques, j'avais eu cinq ou six amants au lieu d'un seul homme, j'aurais pu déterminer lequel j'aimais, alors que là, j'aimais celui que j'avais sous la main, comme on dit, ou plus exactement celui que j'avais entre les jambes. À ce propos, Xioucha n'emploie pas l'expression « entre les jambes », elle fuit les euphémismes en général, à l'instar d'ailleurs de nombreuses Pétersbourgeoises de bonne famille. Je n'ai jamais utilisé ces mots par le passé, je ne les utilise pas davantage maintenant, et non parce qu'ils me troublent, mais parce qu'ils sont devenus depuis longtemps un instrument de travail pour moi, un jargon auquel recourent parfois mes partenaires en affaires, en particulier mes fournisseurs. Il aurait été étrange d'employer des mots pareils dans la conversation de tous les jours – à mes yeux, c'est aussi incongru que d'appeler « titre de paiement » un ticket de caisse émis par Auchan.

Enfin quoi qu'en dise Xioucha, je pense que si je n'avais pas eu seulement un homme, mais cinq, six ou sept – pour reprendre le nombre de Suédoises lascives à forte poitrine –, j'aurais été incapable d'en aimer un. J'aurais eu bien plus de sexe, mais il ne serait pas resté de place pour l'amour. Les filles dans mon genre ne peuvent fonctionner ainsi.

— Xioucha, lui ai-je demandé un jour, tu as déjà été amoureuse ? De cet amour véritable que conçoivent les jeunes filles, comme au cinéma ?

— Sans doute en CM2, m'a-t-elle répondu. Et peut-être aussi avec Nikita, mon premier amant BDSM. Mais autrement, non, jamais. Je te le répète, il faut baiser plus souvent.

Parfois j'ai l'impression que nous sommes très semblables, Xioucha et moi. Je n'ai jamais vu son Lev, mais je me le figure à l'image de mon Vlad. S'il avait vécu à Moscou, il l'aurait tout autant forcée à laver sa vaisselle après le départ de ses invités. Je suis sûre qu'à mon âge, Xioucha posséderait elle aussi son appartement et une bonne voiture, peut-être même meilleure que la mienne. Je l'imagine debout devant le miroir de sa salle de bains, ce matin, un peu en journaliste, un peu en rédactrice en chef, un peu en IT manager, mais dans tous les cas en professionnelle couronnée de succès, et qui pense elle aussi à moi. Chacune de nous a son petit secret : j'ai mon Oleg, elle a ses étranges préférences. Cela étant, peut-on parler de secret ? Elle n'en fait nullement mystère, même si, à dire vrai, cela continue à me mettre mal à l'aise. L'autre jour, nous étions assises aux tables d'échecs du centre commercial Atrium, j'étais en train de me souvenir que je jouais aux échecs à l'école et que j'avais atteint le grade de « Dame d'honneur » ; de son côté, Xioucha racontait qu'elle avait coutume d'aller à l'école de danse et combien elle avait été heureuse de découvrir l'année dernière un club où l'on pouvait danser le boogie-woogie. Le bar avait la forme d'une tonnelle en bois sculpté, et le soleil hivernal brillait d'un éclat inhabituellement vif à travers les parois vitrées. Je me suis dit que d'ici dix ans, l'architecture prônée par le maire irriguerait les zones résidentielles de la ville, et que les gens un peu plus jeunes que Xioucha n'en seraient pas davantage irrités que je ne le suis par le quartier touristique de l'Arbat. Nous bavardions donc tranquillement, je lui parlais des chaussures que je m'étais achetées la semaine précédente, et tout à coup, Xioucha a

déclaré de la voix la plus mondaine qui soit : « Eh bien, pour ma part, hier, j'ai fait l'acquisition d'un magnifique fouet à pointes en plomb. Un chat à neuf queues classique. Hors de prix, c'est vrai, mais vu que je peux toujours courir, jamais un homme ne se pointerait avec un truc pareil, je dois m'en occuper moi-même. » Elle avait parlé assez fort pour que les personnes de la table voisine l'entendent et comprennent probablement qu'elle ne parlait pas de l'achat d'un chat stupéfiant, doté de neuf queues. Je me suis sentie aussitôt mal à l'aise et j'ai eu envie de partir.

Je redoute la douleur et je ne comprends pas Xioucha. Un jour, Oleg m'a mordu trop fort le lobe de l'oreille, et mon excitation est aussitôt retombée. J'ai regardé autrefois en vidéo le cinquième succédané d'*Emmanuelle*, un porno soft allemand, les interminables pérégrinations des Suédoises aux quatre coins du monde, et je pensais alors : *Ce qu'on nous montre à l'écran ne peut pas exister en réalité – du moins dans le monde où je vis.* Et à présent, je me tiens devant le miroir de ma propre salle de bains, je suis une femme de trente-cinq ans, IT manager, professionnelle couronnée de succès et je pense : *Mon amie aime se faire attacher, frapper et humilier*, et je comprends : si elles avaient entendu parler de Xioucha, même les cinq, six ou sept Suédoises de l'île de Patmos auraient été embarrassées.

Vous êtes assis tous les quatre à une table du Coffee Inn, Xénia, ta maîtresse, Olga, une amie de Xénia, et Marina, une ancienne camarade de classe de Xénia. Vous vous êtes réunis aujourd'hui pour célébrer le lancement de votre site. Vous avez tout de même réussi à en bâtir l'essentiel avant le nouvel an, si bien que vous pourrez tranquillement vous reposer pendant les fêtes. Quand vous reviendrez après Noël, vous y mettrez la dernière main, mais en attendant, le site peut bien rester à l'état de version test. De toute façon, à cette période de l'année, il y a deux fois moins de monde sur la Toile.

Deux semaines durant, vous avez communiqué quotidiennement via ICQ, mais c'est la première fois que tu découvres les deux amies de Xénia. À première vue, Olga a dans les trente et quelques, mais déterminer l'âge des femmes n'a jamais été ton fort. Elle fume des cigarettes qu'elle insère dans un long fume-cigarette, et tu remarques le bracelet de pierres sombres à son poignet. Marina donne l'impression d'être plus jeune que Xénia, peut-être parce qu'elle n'est pas du tout maquillée, pas même une barrette dans ses cheveux clairs qui lui tourbillonnent autour de la tête au moindre mouvement. Marina porte un jean et un pull, elle te sourit avec bienveillance, puis semble oublier sur-le-champ ton existence. Elle ne travaille nulle part, mais on peut la joindre sur ICQ à n'importe quel moment : elle a son bureau chez elle, et son ordinateur trône sur une chaise de bar en plein milieu de son studio, tel un autel cybernétique. Tu ne le sais pas encore et ne le sauras sans doute jamais si Marina ne t'invite pas chez elle ou que Xénia ne t'en parle pas. Marina appelle son amie « Xénia » et Olga « Xioucha ». Tu ne penses pas que votre intimité amoureuse ira aussi loin que cela.

Tu ne t'attendais pas à ce que le site soit aussi bon. Une description

détaillée des onze crimes connus, les commentaires des enquêteurs sur chacun d'eux. Les cas ont été regroupés en fonction de différents critères (quelques variantes de classification sont proposées). Une carte de Moscou qui indique les endroits où les cadavres ont été retrouvés. Une datation précise de la découverte, approximative de la date et de l'heure de chaque meurtre et de celles de la disparition de chacune des jeunes filles. Une longue interview du procureur général adjoint de Moscou, et deux entretiens plus détaillés avec des collaborateurs du parquet et de la police criminelle ayant refusé que leur nom soit cité. La rubrique « Morceaux choisis de l'histoire criminelle de Moscou » contient une analyse approfondie des cas de Ionessian-Mosgaz, Védékhine le Satire, Golovkine le Boa, Oleg Kouznetsov et Sergueï Riakhovski de Balachikha. On y trouve aussi des extraits du livre de Nikolai Modestov : *Tueurs psychopathes : la mort aveugle* et un résumé circonstancié des plus grosses affaires de tueurs en série en Russie.

Alexeï est particulièrement fier de la rubrique « Théorie », que lui a suggérée Oxana, sans qu'il s'y attende le moins du monde, quand elle a retrouvé dans ses archives des temps reculés où elle était étudiante quelques articles d'analyse sociologique. Il y avait là une étude conséquente sur Gilles de Rais, célèbre tueur d'enfants, maréchal de France et compagnon de Jeanne d'Arc, brûlé en 1440, ainsi qu'un article de Pierre Klossowski sur le marquis de Sade dont, à dire vrai, tu n'as pas réussi à terminer la lecture.

Olga, qui a déjà de l'expérience dans la construction de sites communautaires, a proposé de ne pas construire un seul forum, mais plusieurs, en fonction des thématiques : « Analyse des homicides », « Théorie et histoire », « Versions » et « Témoignages ». Le dernier forum est destiné à ceux qui pensent avoir vu ou rencontré le maniaque.

— Selon toute probabilité, avait soupiré Olga, il n'y aura que de la bouse, là-dedans, mais s'il existe ne serait-ce qu'une chance, il faut la saisir. Et si quelqu'un n'ose pas faire part publiquement de ses soupçons, il pourra envoyer un message en utilisant un formulaire spécial.

Tu regardes Olga et tu penses : *Voilà sur qui Xénia modèle son image de femme d'affaires !* Si les choses suivent leur cours, dans dix ans, Xénia aura elle aussi une voiture garée au bord du trottoir, et le même

éclat étrange au fond des yeux, cette lueur que tu as plusieurs fois décelée, après trente ans, chez les femmes célibataires qui ont réussi. Les gens prennent en général cette lueur pour de la froideur, mais tu sais, toi, qu'il s'agit du sel des larmes non versées, figé au fond de la pupille, dans des profondeurs d'où ni les frissons de l'amour ni la chaleur d'une étreinte masculine ne peuvent les faire sortir. À moins peut-être que tu t'approches, que tu caresses ses cheveux à la blondeur artificielle et que tu lui dises : « Qu'est-ce qui t'arrive, Olga ? Tout ira bien, tu le sais. » Mais il aurait été pour le moins bizarre de s'adresser ainsi à une femme que tu connais à peine.

Ils discutent des bannières, se disputent pour savoir s'ils peuvent y mettre les photos des victimes.

— J'ai envie qu'on puisse cliquer dessus, déclare Xénia. Ça pose un problème ?

— Les autres sites pourraient refuser de les insérer, objecte Olga. Pendant la prise d'otages au théâtre, le cas s'est déjà rencontré. Enfin, il n'est pas exclu que je confonde.

— Qu'est-ce que les autres sites viennent faire là-dedans ? te surprends-tu à demander. Il reste de la famille à ces victimes. Craigne Dieu, les filles.

L'espace d'un instant, tout le monde se tait, puis Xénia reprend la parole :

— Bien, dans ce cas, mieux vaut concevoir des bannières montrant des morceaux du plan de Moscou : par exemple le nom d'une station de métro et une flèche indiquant : « C'est ici que le maniaque tue. »

— Ce sera prêt pour demain matin, déclare Marina en souriant, et elle secoue ses cheveux blonds.

Tu as toujours considéré qu'il ne valait mieux pas coucher avec des collègues – de toute façon, à côté des femmes journalistes, il y a toujours des graphistes, des metteuses en pages, des photographes. Il se peut fort bien que tu aies eu tort – car il est très agréable de savoir qu'en vous séparant ce soir dans le hall, vous vous reverrez demain au bureau, où Xénia sera de nouveau bardée de son armure bienveillante de *businesswoman*, une armure qui glisse lentement sous tes baisers et tes étreintes, se fend sous l'effet d'un cri final à vous percer le tympan. Peut-être que pour la première fois de ta vie, tu es heureux comme homme et comme professionnel, et Xénia est le témoin de tes victoires.

Ce soir, en levant ton verre au démarrage de votre projet, tu as l'impression de ne plus te sentir dans la peau du raté qui réussit.

Elles avaient joué à s'envoyer des boules de neige, comme des gamines ; elles s'étaient laissées glisser sur des pentes verglacées, d'abord sur les pieds, puis sur un carton qu'elles plaçaient directement sous leurs fesses : adieu la veste en peau de mouton retournée de Xénia, adieu la fourrure d'Olga. Dans un boui-boui, elles avaient bu de la vodka servie dans des verres en plastique, envoyé promener deux adolescentes qui les avaient d'abord prises pour des filles de leur âge, puis pour une mère et sa fille. Elles avaient montré leur permis de résidence à un lieutenant aux cheveux blond pâle, qui leur avait rendu leur passeport en disant : « Continuez à vous amuser, les filles. »

Il leur restait encore trois jours pour s'amuser. Deux jeunes femmes adultes, l'une, disons, journaliste, l'autre IT manager, mais toutes deux professionnelles couronnées de succès, à deux doigts de la célébrité, créatrices du site le plus populaire de l'année à venir, qui s'étaient cassé la voix en chantant dans le karaoké du Yakitoria et qui se soignaient à présent à grandes lampées de saké brûlant.

— Il me semble que ce sont les meilleures fêtes de fin d'année de toute ma vie, lance Olga qui a presque réussi à oublier qu'Oleg n'a pas pu venir la voir ni le 31 décembre ni le 1^{er} janvier, et après elle ne l'attend plus, parce que le 2 au matin, il s'envole avec sa famille en Thaïlande.

Voilà donc trois jours déjà qu'Olga fait la fête avec Xénia dans les clubs, les restaurants, les troquets moscovites, court dans tous les sens et se laisse tomber dans les rares congères pour y dessiner tantôt un flocon de neige, tantôt une étoile à cinq branches.

— Moi, j'en suis sûre, répond Xénia qui, en ce troisième jour, soit a fini par se saouler dans les grandes largeurs, soit est tout simplement si heureuse que le seul souvenir de ce bonheur est censé lui suffire

pour le restant de ses jours.

L'année s'est merveilleusement achevée, ils ont lancé le site, elle a envoyé Sacha se faire voir, s'est soulagée de la tension sexuelle qui l'habitait, et c'est une femme jeune, libre et prête à tous les changements qui entame la nouvelle année. Le 31 décembre, Alexeï l'a appelée pour lui présenter ses vœux, ce qui l'a un peu étonnée, car elle est incapable de décider s'il s'agit là du zèle d'un subordonné, de la consolidation de leur amitié ou d'une tentative pour lui faire comprendre que Dieu aime la trinité et que leurs deux soirées doivent connaître une suite au cours de la nouvelle année. *Eh bien, il sera toujours temps de trancher quand elle aura débuté*, a décrété Xénia à part soi, avant de chasser sans peine Alexeï de son esprit. Ça se passe bien avec lui, sauf qu'il n'est pas son genre. Il doit mieux s'en tirer en boogie-woogie qu'en sexe, mais elle vérifiera plus tard.

— Je viens de me rappeler une blague extra, dit Olga en leur versant le reste de saké. Sur une institutrice à l'école primaire. Elle retrouve sa classe après les fêtes et commence à dicter l'énoncé d'un problème : « Dans un magasin, deux filles, jeunes, intéressantes et intelligentes, ont acheté six bouteilles de bière à trente kopecks (*en fait, je ne me rappelle pas le prix, ça fait longtemps qu'on me l'a racontée, cette blague, mais peu importe*), une bouteille de vodka à 4,12 roubles, du fromage demi-sel Volna à quatorze kopecks et une bouteille de porto Crimée... Oh, mon Dieu, pourquoi est-ce qu'on a bu du porto ! »

Xénia éclate de rire, elles vident leur verre de saké et se dirigent vers la sortie.

— On va chez toi ou chez moi ? s'enquiert Xénia.

— Chez moi, déclare Olga. C'est plus près.

— Oui, mais moi, j'ai un sapin, objecte Xénia.

Deux femmes, jeunes et intéressantes, des professionnelles couronnées de succès à deux doigts de la célébrité, attrapent un taxi dans Moscou en fête. Installées sur la banquette arrière, elles essaient d'expliquer le chemin en s'interrompant mutuellement. Le chauffeur, un type dont la barbe de trois jours grisonne et les yeux bleus sont délavés au point de paraître blancs, met un programme de chansons russes et leur lance :

— Pas de panique, les filles, ça fait trente ans que je suis derrière ce volant. Contentez-vous de me donner l'adresse et je me débrouillerai.

Ils roulent dans les rues de Moscou, des illuminations de fête ont été jetées sur les façades privées de murs, l'air noir de la nuit emplit les fenêtres des immeubles éviscérés.

— Non mais regardez ce que fait le maire, les interpelle le chauffeur. Vous avez entendu dire qu'il a le projet de démolir toute la rue Tvverskaïa ? Vous imaginez, les filles ? Ça fait trente ans que j'habite à Moscou, eh ben je ne reconnais plus ma ville. C'est comme après une guerre, parole d'honneur.

— Ce n'est pas grave, réplique Olga, sérieusement éméchée. On construira de nouveaux immeubles, bien plus beaux que les précédents. Moscou n'est pas en sucre, elle survivra.

Olga vient de Saint-Pétersbourg, elle a des comptes à régler avec la capitale, sauf que le chauffeur ne le sait pas, il baisse le volume de son autoradio et continue à maudire le maire. Il empeste la sueur, mais pas du tout le lendemain de cuite, ce qui étonne Xénia, et elle se prend à regretter qu'ils ne donnent pas du saké à emporter au Yakitoria. Plongée dans ces considérations profondes, elle laisse passer le moment où le chauffeur embraie sur le thème de la guerre en Tchétchénie :

— Mon père et ses amis ont fait la Seconde Guerre mondiale, je les connaissais, c'étaient des gens qui avaient bon cœur. Mais ceux de Tchétchénie sont revenus méchants.

— Les hommes sont à l'image de la guerre où ils ont combattu, grommelle Xénia, qui réfléchit déjà à la manière de demander au volubile chauffeur de se la boucler.

Non mais vraiment, les bavardages sur la politique vont-ils forcément de paire avec le moindre trajet à travers Moscou ?

— Et à ce qu'on raconte aussi, y aurait un maniaque qui rôde dans la ville, continue le chauffeur. Alors les filles, faites plus attention. Si vous êtes deux, bien sûr, il ne vous touchera pas, mais je disais ça par principe.

— Je suis au courant, répond Xénia, aussitôt très intéressée. Comment est-ce que vous en avez entendu parler ?

— On vient juste d'en parler à la radio, je suis tombé par hasard sur *Écho de Moscou*, ils racontaient que dans ce truc, là, dans l'ordinateur, l'Internet quoi, eh ben, on trouve tout ce qu'on veut savoir sur lui : qui il tue, comment, quand il recommencera.

Deux femmes, jeunes, intéressantes, des professionnelles

couronnées de succès à deux doigts de la célébrité, commencent tout à coup à s'embrasser et à ricaner à gorge déployée sur la banquette arrière, tandis que leur chauffeur aux yeux bleus gratte sa chevelure blanchie, marmonne quelque chose dans sa barbe et remonte le son de sa radio.

— C'est un succès, Olga, un succès ! s'écrie Xénia en dansant devant son ordinateur.

Elle n'a même pas ôté sa veste en mouton et les flocons de neige se transforment en petites flaques sur le parquet, et le coin du kilim près du lit est déjà trempé. Olga revient de la cuisine, où elle a mis la bouilloire à chauffer. Ses courts cheveux décolorés lui collent au front ; pull duveteux à col roulé, jean à pattes d'éléphant brodé de fleurs qui lui moule les cuisses... Non, impossible de se pointer habillée comme ça pour des négociations dans une banque. Mon Dieu, comme ça fait du bien d'oublier les codes vestimentaires l'espace d'une semaine !

Elle observe Xénia par-dessus son épaule et lance avec satisfaction :

— Cinquième place, félicitations !

À une époque, il lui était arrivé de travailler sur des projets qui étaient entrés dans le *top ten* de Rambler, mais pas au classement par sujets. Elle a trente-cinq ans, dont cinq consacrés à l'Internet russe, il est difficile de la surprendre en quoi que ce soit. C'est mille fois mieux de dévaler des pentes verglacées, de jouer à se lancer des boules de neige comme deux gamines, de boire de la vodka dans des gobelets en plastique et du saké dans de petits godets en argile.

— Nous sommes extra, vive nous ! s'exclame Xénia en dansant et en jetant sa veste par terre. *We did it! Yes!*

Elle tapote une petite main aux ongles rongés sur la paume bien soignée d'Olga et son téléphone se met aussitôt à sonner, comme réveillé par ce geste.

— Et merde, marmonne Xénia en atteignant le combiné. Allô, c'est moi. Bonne année. Qui est à l'appareil ?

Elle entend la voix de sa mère, et une vague d'effroi la submerge aussitôt – que s'est-il passé ? Sa mère ne l'a jamais appelée sans raison. Tout le monde va bien ? De quoi s'agit-il ? Ah, ils ont même donné mon nom de famille ? C'est balèze, maman, super méga balèze !

Comment ça, « pourquoi » ? Parce que c'est mon travail. Parce que je suis rédactrice en chef du journal en ligne *LeSoir.ru*, journaliste, et même un peu IT manager, maman, mais quoi qu'il en soit, une professionnelle couronnée de succès, et ça, c'est mon nouveau projet. Comment ça, tu as regardé et ça ne contient que des cochonneries ? Et qu'est-ce que tu t'attendais à trouver sur une page concernant un maniaque qui a tué onze filles entre quinze et trente-huit ans rien qu'au cours des huit derniers mois ? Non, maman, je ne peux pas mettre un terme à ce projet, non, je ne vais pas retirer mon nom de famille.

Xénia ne pleure jamais. Mais à présent, elle est debout, le nez enfoui dans le pull duveteux d'Olga, pile entre ses deux seins bonnet B dans le meilleur des cas, tandis qu'Olga lui caresse les cheveux et murmure :

— Qu'est-ce qui te prend, Xioucha ? Tout ira bien, tu sais que je t'aime, et elle sent l'espace d'un instant que son rêve étrange est devenu réalité, elle a une fille dont elle peut être fière, qu'elle aime et attend depuis le début de sa vie. Tout ira bien, Xioucha, répète-t-elle, viens, on va se boire un thé, on va se laver, j'essuierai tes larmes, je te déposerai un baiser sur le front ; si tu veux, je te mettrai au lit, mais seulement si tu ne pleures plus.

— Je ne pleure pas, s'insurge Xénia, rédactrice en chef de qualité, professionnelle couronnée de succès à deux doigts de la célébrité. Je ne pleure pas.

Et elle relève le visage : le mascara a dessiné des arabesques sur ses joues, alors Olga s'esclaffe et lance :

— Oh, ça va, tes joues sont trempées, ton mascara a coulé.

— C'est à cause de la neige, Olga, réplique Xénia. Tu sais bien que je ne pleure jamais, c'est juste à cause du temps, ça a goutté de mes cheveux, regarde comme il neige fort, dehors.

Et les voici donc assises dans la cuisine, deux femmes jeunes, intéressantes, brusquement dessaoulées, comme si leurs gobelets en plastique n'avaient pas contenu de la vodka, ni leurs godets en argile du saké, elles boivent du thé dans des mugs, dont l'un est estampillé Rambler, et l'autre *LeSoir.ru*. Sans maquillage, le visage de Xénia paraît complètement vulnérable. *Oui*, pense Olga, *comme ça, je ne lui donnerais même pas vingt-trois ans, mais dix-huit. Vingt-trois moins dix-*

huit égale cinq, douze plus cinq, oui, à dix-sept ans j'aurais très bien pu mettre au monde un enfant, à condition bien entendu de ne pas avoir perdu ma virginité à vingt-deux, et seulement parce que j'étais folle amoureuse.

— Elle a raison, évidemment qu'elle a raison, reprend Xénia. À présent ses amis vont penser que je travaille pour un tabloïd en ligne, ils n'iront même pas regarder ce que nous avons fait. Et sans doute qu'ils auront raison : c'est de la propagande en faveur de la violence, peut-être que nous poussons en effet ce maniaque à de nouveaux crimes.

Olga se penche vers elle, lui prend la main, couvre sa paume de ses grandes mains soignées, sur lesquelles Liza, sa manucure, s'échine deux fois par semaine, les baignant, repoussant les cuticules autour des demi-lunes, polissant et vernissant. Elle la couvre de ses grandes mains, plonge le regard dans les yeux noirs et profonds de Xénia et dit :

— Ma petite, personne n'a provoqué Tchikatilo, ça s'est passé du temps de l'Union soviétique, tout était calme à l'époque et que s'est-il passé ? Cinquante cadavres et des brouettes. On l'a lu toutes les deux : personne n'a provoqué Ottis E. Toole et Henry Lucas, et ils se sont vantés d'avoir tué plus de cinq cents personnes. À l'époque de Gilles de Rais, Internet n'existait pas, ni même les journaux me semble-t-il, et est-ce que ça a aidé ces pauvres gamins ? Ne te mets pas martel en tête, Xioucha, nous faisons tout comme il faut. Ça, c'est ton travail, tu es rédactrice en chef d'un journal en ligne, tu crées des nouvelles. Rappelle-toi toutes les fois où des terroristes ont pris des otages, on accuse la presse, soi-disant que si les journalistes n'en avaient pas fait tout un foin, il ne se serait rien produit.

— Peut-être que c'est bel et bien le cas ? suggère Xénia.

— Non, répond Olga. À mon avis, c'est précisément le contraire : si quelqu'un recherche la célébrité, veut produire son petit effet, rien ne l'arrêtera. Si l'on ne parle pas des terroristes dans les journaux, ils vont empoisonner des conduites d'eau et faire exploser des bombes atomiques. Si ce maniaque avait effectivement besoin qu'on soit au courant de son existence, il aurait commencé à tuer deux fois plus souvent, voire trois ou quatre fois, et avec une cruauté encore accrue. Afin que des rumeurs circulent sans même le secours des journaux. Autrement dit, nous faisons quelque chose de bien, de nécessaire. Et surtout, n'oublie pas : tes parents doivent être fiers de toi. Ils y sont

tout simplement obligés.

Naturellement, je pourrais te dire que je suis fière de toi, pense Olga, mais il y a peu de chances que ça te serve à grand-chose. Tu sais parfaitement que je t'aime, que je suis fière de toi et heureuse d'être ton amie, mais hélas, je ne suis que ton amie, pas du tout ta mère, et toi tu n'es pas ma fille, parce que je n'aurais jamais pu avoir une fille aussi adulte.

Le téléphone sonne de nouveau.

— Je dirai que tu n'es pas là, suggère Olga.

— Non, non, j'y vais.

Et elle quitte la pièce en courant, revient en haussant ses épaules osseuses :

— C'était mon père. Il dit qu'il a entendu parler de moi à la radio et que je suis super.

— Tu vois, fait Olga.

Mais Xénia n'accorde pas beaucoup de crédit aux louanges de son père : vu que lui-même n'est parvenu à rien dans cette vie, il peut difficilement évaluer à quel point sa fille réussit.

— Tu vois, répète Olga.

Et dans le placard de Xénia, elle déniche la bouteille de Baileys qu'elle a apportée elle-même la dernière fois et où il reste justement de quoi se verser deux petits verres.

— Allez, buvons à la nouvelle année, à notre succès, que tout aille bien et que nos rêves se réalisent.

Elles déplient le lit, Olga sort de la douche enveloppée dans un drap de secours en guise de serviette, elle allume le sèche-cheveux de Xénia et ses mèches décolorées lui dansent autour de la tête. Tu n'es pas allée au travail depuis quatre jours, et les rides sur ton front se sont estompées, les traits de ton visage se sont adoucis, et même si tu te regardais dans ton grand miroir, à l'autre extrémité de Moscou, tu verrais que le temps a un peu relâché son emprise sur toi, Olga Krouchevnitskaïa, femme de trente-cinq ans qui doit ne serait-ce qu'une fois dans l'année oublier qu'elle est une IT manager couronnée de succès, une vraie professionnelle, une spécialiste des chiffres.

Pendant qu'elle se sèche les cheveux, Xénia se tient dans la salle de bains, après avoir refermé la porte, et elle se mordille la lèvre. Olga a déclaré qu'il se faisait tard, qu'elle ne voulait pas rentrer chez elle, et Xénia lui a répondu : « Bien entendu, reste », mais à présent, elle est

furieuse contre elle-même parce qu'il est gênant de mettre son vibromasseur en marche en présence d'Olga, et encore plus gênant de sortir ses pinces à tétons de leur boîte. Elle s'approche de sa petite étagère, attrape sa trousse à maquillage, tire la fermeture Éclair et sort son miroir de poche qu'elle enveloppe d'une serviette pour le briser contre le rebord de la baignoire. Après quoi, assise par terre, elle choisit l'éclat le plus pointu qu'elle se plante de toutes ses forces dans l'intérieur d'une cuisse.

Olga a fini de se sécher les cheveux. Elle observe le pull qui pend sur une chaise et remarque la tache noire à l'endroit où le mascara de Xénia s'est étalé. *Ça fait un drôle de dessin*, se dit Olga. *À mi-chemin entre le suaire de Turin et le test de Rorschach.*

Dans ma cave bétonnée, sur le petit lopin de terre qui entoure ma maison, parfois dans une forêt des environs de Moscou ou dans un ascenseur, j'essaie de parler de moi aux gens. Si j'avais été écrivain, les mots seraient venus à mon secours. Finalement, mes auxiliaires, ce sont un couteau, un scalpel et une lampe à souder.

Mais ces jeunes filles, si belles et si touchantes dans leur vulnérabilité, toujours innocentes quand bien même de nos jours elles commencent à coucher aux alentours de quatorze ans, elles ne comprennent rien. Elles demandent : « Pourquoi moi ? », elles pensent alors à elles-mêmes, à leur mort inévitable, elles ne peuvent saisir que ce qui leur arrive concerne sans doute le monde entier bien davantage que leur personne.

Elles sont élevées depuis l'enfance dans la croyance que le monde est sage et magnifique. Le papier glacé des magazines, le scintillement du téléviseur, le mensonge quotidien des journaux, tout cela dissimule la vérité, mais pas la vérité du terrorisme, de la corruption ou du vol, non, la vérité sur le fait que le monde est aussi plein de souffrance qu'un trou fraîchement creusé l'est de sang.

Il est erroné de dire qu'en tuant l'on oublie tout. À chaque seconde de mon existence, j'ai conscience que tout ce que je fais est absolument monstrueux. Mais cela ne suffit pas à m'arrêter, et mon existence sert par conséquent à montrer que quelque chose cloche dans ce monde. Je pense que si je n'existais pas, j'aurais moins de mal à l'accepter.

Et donc tout ce que je veux, c'est détruire le mensonge, dire ce qu'il faut pour que les gens ne puissent plus faire semblant de ne pas m'entendre. Pour qu'ils ne puissent plus vivre comme s'ils ne savaient pas. Je tranche des tétons, j'ouvre un abdomen, avec ma lampe à

souder je fais fondre la graisse de corps encore vivants – c'est ma manière à moi de m'exprimer.

Je crie avec leur voix, je les envoie témoigner de ma douleur et de mon tourment, du monde dans lequel je vis. Je lacère une peau comme je déchire le rideau des mensonges et des faussetés. J'extrais des reins brûlants, un foie, un cœur, avec l'impression que j'atteins à mains nues au noyau saignant de l'existence, à l'endroit où il ne saurait y avoir de mensonge, où la souffrance et le désespoir ne sont plus dissimulés par quoi que ce soit. Le cri se mue en hurlement, puis en gémissement. Ce sont les sons les plus authentiques. La douleur ne connaît pas le mensonge.

Mais qu'importe, elles ne comprennent rien, et tout se termine, le fil se rompt, cette vie étrangère se recroqueville comme une peau de papillon sous mes mains – et même si elles ont eu le temps de comprendre quelque chose, leur intelligence meurt avec elles. Peut-être est-ce elle qui les tue. Parfois je pense que nul n'est assez fort pour supporter une telle douleur. Parfois je m'étonne d'être toujours en vie moi-même.

Ces jeunes filles, si belles et si touchantes dans leur vulnérabilité, ne comprennent rien. Et je vis avec l'espoir qu'en lisant l'un de ces tabloïds moscovites du matin qui annoncent des « détails à glacer le sang sur la nouvelle victime du maniaque de Moscou », quelqu'un me comprendra. Parce que quand, sur le trajet du travail, tu lis dans un journal que l'on a retrouvé le corps d'une jeune fille de dix-huit ans avec ses boyaux entortillés autour du cou, une main tranchée enfoncée dans son vagin déchiqueté, quand tu lis ça, quelque chose doit changer dans le monde qui t'entoure, non ? Car tu ne peux pas refermer le journal comme si tu avais parcouru un article sur un énième match de foot, les élections à la Douma ou le détail des nouvelles amours d'une pop star locale.

C'est justement pour cela que j'apporte ce qui reste d'elles – si belles, si touchantes dans leur vulnérabilité – dans des endroits où des gens pourront les trouver – cueilleurs de champignons, jeunes mères avec leur poussette, couples à la recherche d'intimité.

Je pense souvent aux kamikazes qui se choisissent un bon poste de tir et vident plusieurs chargeurs de leur mitraillette avant que la police ne les descende. Je pense aux Tchétchènes et aux Arabes, qui se font exploser au milieu des foules en liesse de Russie ou d'Israël. Sniper de

Washington, fans de Marilyn Manson qui avez mitraillé la moitié d'une école avant de vous suicider dans la ville de Littleton, État du Colorado, quoi que vous ayez voulu dire, votre cri n'a pas été entendu. Vous avez été classés dans les pertes et profits de la politique, de la folie et de l'influence de la pop culture. Il faut résoudre le conflit au Proche-Orient, mettre un terme à la guerre en Tchétchénie, prendre des mesures pour prévenir les maladies mentales et interdire les concerts de rock. Le monde deviendra sans doute meilleur ainsi, pas vrai ?

Et bien que la pensée de mourir emporté par le souffle d'une explosion ou transformé en joyeuse rafale par un canon fumant me paraisse parfois insupportablement séduisante, je la méprise un peu. C'est du travail de masse. Même si je compte sur les journaux et la télévision, je m'adresse au premier chef à une personne en particulier – tel un poète qui montre ses vers à son aimée, avant de les faire imprimer en milliers d'exemplaires.

Quand tu t'adresses à une personne en particulier, tes paroles sont bien plus sincères que si tu cherches à atteindre un peuple entier. J'ai envie de croire que ceux qui entendront parler de moi par les journaux apprécieront ma sincérité et finiront peut-être par me comprendre.

Parfois, une pensée m'effraie : ce que je cherche à dire est déjà bien connu de tous. Les gens que je croise dans la rue savent tout comme moi qu'ils vivent en enfer, mais ils se sont faits à cette idée, ils ont appris à vivre avec elle. Chacun de nous est entouré du même cocon de désespoir et d'angoisse. Je suis un raté, la brebis galeuse du troupeau, l'idiot qui apporte des révélations d'avant-hier, le porteur de la mauvaise nouvelle dont personne n'a besoin, parce qu'elle est connue de tous.

Parfois je pense que tout le monde vit en enfer, mais que les gens se sont faits à cette idée. Puis il me suffit d'une seconde pour me calmer. Non, en réalité, ce n'est pas possible. On ne peut s'habituer à l'enfer, c'est bien pour cela que c'est l'enfer.

À ce qu'on raconte, le métro de Moscou a un jour été propre et clair. Sans doute que ça a bien été le cas autrefois. Mais Xénia n'a pas connu cette époque, soit qu'elle ait déjà été révolue avant sa naissance, soit que ses souvenirs demeurent imprécis concernant l'aspect du métro quand elle y circulait non pas seule, mais accompagnée de ses parents. Bon, Olga n'aime pas descendre sous terre, tandis que Xénia apprécie.

Olga prétend que, depuis quelque temps, elle s'est mise à sentir des relents d'urine dans le métro. Que sept ans plus tôt, quand elle a emménagé à Moscou, cette puanteur n'existait pas, mais que maintenant, si. Xénia essaie de mieux se souvenir – il lui semble que l'odeur a toujours été la même. Elle a toujours été dans les parages – il suffit simplement de l'oublier. *Mais moi, songe Xénia, je m'efforce de ne pas oublier, j'ignore pourquoi.*

Elle est assise dans une rame à moitié vide, observe un autocollant montrant un bébé taillé en pièces, apposé sur la fenêtre d'en face. Xénia sait parfaitement qu'en dessous, figurent un appel laconique : « Ne me tue pas ! » ou deux ou trois vers vilipendant l'avortement, quelque chose dans le genre : « Assassins d'enfants à naître, / qu'après votre intervention diabolique / du sang suinte sous vos ongles de traîtres. » Ce bébé dépecé en quartiers met Xénia dans une rage folle, elle se dit qu'elle referait volontiers le portrait de ceux qui collent des trucs pareils. À l'aide d'un rasoir, à peu près comme c'est montré sur l'image. Cela étant, personne ne prête attention à l'autocollant, les quatre voyageurs qui font face à Xénia ne le voient pas, vu qu'il est apposé au-dessus de leur tête.

Les passagers du métro de Moscou sont des gens bizarres, à minuit et demi, constate Xénia. L'un est grand, les cheveux trop longs et pas

coiffés, avec un long manteau et un jean mouillé jusqu'aux genoux. Il a coincé une bouteille de bière entre ses jambes, mais on ne voit pas son visage parce qu'il a la tête baissée et les tifs qui lui couvrent le visage. *Il doit dormir*, suppose Xénia, et c'est dommage car elle aurait bien aimé connaître par exemple la couleur de ses yeux, savoir s'il a un nez long ou court, une expression farouche ou au contraire bonasse sur le visage. Peut-être qu'il ressemble au charmant fasciste dans le film *Frère-2*, ou bien à Youri, un ami de sa mère depuis longtemps disparu de l'horizon. À côté de ce type, il y a un couple, une blonde maquillée, anorak blanc et jupe couvrant à grand-peine ses genoux grassouillets en leggings noirs. Elle semble avoir entre trente-cinq et quarante ans, mais les blondes de cette sorte mènent une telle vie qu'elle peut fort bien n'en avoir que vingt-cinq voire vingt-trois, comme Xénia elle-même. Son compagnon, qui n'est pas jeune, porte une doudoune noire de fabrication chinoise laissant voir par en dessous les pans d'une veste grise et un pantalon assorti. Il a un porte-documents à ses pieds. L'un de ses bras est passé autour des épaules de la blonde, tandis que de l'autre, il a pris sa main dans la sienne. Une alliance luit d'un éclat terne à son annulaire, la blonde en revanche n'arbore aucune bague si ce n'est un petit serpent argenté de pacotille. Drôle de couple. Qui sont-ils ? Des collègues en déplacement professionnel ? Des amants ? Une pute bon marché et son client ?

Xénia observe le dernier voyageur, un gros bonhomme qui lui évoque l'un des deux pourceaux que deviennent les parents de la petite héroïne du *Voyage de Chihiro*. Il porte une courte veste en mouton qu'il a laissée ouverte, sa chemise serre un ventre qui pend par-dessus la ceinture du pantalon, un bouton s'est envolé et l'on voit un maillot noir dans l'entrebâillement, à moins qu'il ne s'agisse de poils. Il a enroulé une écharpe rose framboise crasseuse, ses trois mentons sont étalés sur sa poitrine, ses yeux gris ouverts, dont le regard est étonnamment intelligent. Pauvre homme, sans doute un dérèglement hormonal. Que Dieu nous préserve de ce genre de guigne.

Xénia est assise en face de lui, toute seule, petite, maigrichonne, veste en mouton de fabrication grecque, bottes hautes, sac en cuir sur les genoux. Elle rentre de chez Vlad Krouchevnitski, célèbre metteur en scène de théâtre (elle n'a pas vu le moindre de ses spectacles), habitué du club Mix (elle n'y a jamais mis les pieds), frère d'Olga – oh, oui, cette dernière raison aurait amplement suffi.

En dépit des récits d'Olga, l'appartement de Vlad était propre, enfin comme chez n'importe quel célibataire masculin. Peut-être même plus propre que chez les célibataires hétéros. Bien entendu, Vlad n'affichait rien qui évoquât un homosexuel type : pas de musculature saillante, pas de pantalon de cuir, ni de boa en plumes – du moins pas chez lui, tandis qu'il attendait sa sœur cadette et l'amie de sa sœur. Il ne se teignait pas non plus les cheveux ni ne se maquillait les yeux, même si Xénia avait remarqué dans sa salle de bains une collection de crèmes que lui aurait enviée n'importe quelle jeune femme, à l'exception d'Olga dont la collection était encore plus fournie. Vlad ressemblait en effet à Olga, par une expression caractéristique du visage, une combinaison curieuse de traits doux et d'un regard dur, piquant. Bon, en fait, quand les traits du visage d'Olga s'adoucissaient, il ne lui restait plus dans les yeux qu'une immense gaieté – jouer à s'envoyer des boules de neige, comme des gamines, glisser sur des pentes verglacées, directement sur les fesses ! –, si bien que le visage de Vlad était constitué des deux moitiés d'Olga : l'Olga du dimanche et l'Olga au travail.

— Olga, apporte-nous quelque chose à manger de la cuisine, lance-t-il avant de se diriger dans son salon en cédant galamment le passage à Xénia. Vous voulez boire quelque chose, Xénia ? Ça ne vous dérange pas que je vous appelle par votre prénom, n'est-ce pas ?

Donc, il est galant, doux, séduisant. Après avoir servi un verre de Jack Daniel's, il s'est écrié : « Olga, apporte des glaçons ! » comme s'il s'adressait à une domestique, oui, comme à une bonne. C'est surprenant qu'elle se laisse traiter de la sorte. *Pourquoi ça me dérange comme ça, au bout du compte ? Ce sont leurs oignons, je ne dois pas m'en mêler, je ne suis qu'une invitée.*

Il y a des gens bizarres dans les appartements moscovites, s'est dit Xioucha en examinant la pièce. L'un des murs était entièrement occupé par des étagères de livres, deux tableaux étaient accrochés à celui d'en face. Xénia a eu l'impression d'en reconnaître un : d'un artiste hollandais, semblait-il, qui dessinait des créatures biomécanoïdes à l'infini. L'autre toile montrait un homme la tête en bas, une jambe repliée et le ventre ouvert, d'où ses entrailles lui débaroulaient droit sur le visage.

— C'est mon ami qui l'a peinte, lui a expliqué Vlad. Il n'est pas à Moscou en ce moment, il voyage en Asie du Sud-Est. Il m'a envoyé

récemment une lettre du Cambodge, il raconte qu'il y a un endroit où sont empilés les crânes des gens tués pendant toutes ces histoires. Une montagne énorme, qu'il a fallu placer sous verre parce que les touristes les emportaient en souvenir. Dommage, sans quoi Andreï m'en aurait rapporté un. J'aurais eu un véritable crâne cambodgien chez moi.

Quel homme sympathique, a pensé Xénia. Que Dieu me préserve d'un frère pareil. Un crâne cambodgien, bordel !

Olga est revenue de la cuisine avec des glaçons dans un grand saladier, du fromage français coupé en tranches, de la carbonade, des rondelles de tomate. C'est étrange, chez elle, Olga ne présente jamais la nourriture de cette façon, elle se borne à trancher un morceau de quelque chose, parfois même le coupe à la main. Xénia a observé les mains soignées de Vlad et s'est demandé s'il allait lui aussi deux fois par semaine chez Liza la manucure, afin qu'elle lui baigne les doigts, repousse les cuticules autour des demi-lunes, polisse ses ongles et les transforme peu à peu en de petites œuvres d'art, en tout point semblables aux ongles de sa sœur. D'une oreille, Xénia entend qu'on a proposé à Vlad de mettre en scène un spectacle dans l'un des théâtres les plus branchés, mais il n'y a pas de bonnes pièces, absolument aucune. Si bien qu'il va sans doute être obligé d'en écrire une lui-même, et c'est pourquoi il a invité Xénia – Xénia, merde, pas Xénia et Olga, tu parles d'un monstre ! –, pour discuter avec elle de son travail. Enfin pas à proprement parler de son travail, mais plutôt du projet spécial qu'elle a entrepris.

— Oui, confirme Xénia, je suis au courant, Olga me l'a dit, évidemment. Qu'est-ce qui vous intéresse ?

Des notes glaciales s'éparpillent peu à peu dans sa tête, annonciatrices de colère. Le projet spécial qu'elle a entrepris ? Qu'ils ont entrepris ! Elle observe Olga : celle-ci est figée sur son siège, le bracelet à son poignet scintille à peine, ses yeux noirs sont encore plus profonds que d'habitude.

— Je suis certain que ce meurtrier est l'un des nôtres, explique Vlad pendant ce temps. Il est gay. De très nombreux tueurs en série sont homosexuels, vous le savez sans doute, puisque c'est votre spécialité. John Wayne Gacy Jr. a tué plus de trente adolescents, Jeffrey Dahmer a percé des trous dans la tête de ses amants avant d'y verser de l'acide, Joseph Kallinger a même tué son propre fils, et

Golovkine le Boa des environs de Moscou a avoué qu'il n'avait pas fondé de famille parce qu'il avait peur qu'en ayant un fils, il se retrouve à le tuer. Mais peu importe, dans sa cave de béton, il a tué onze gamins, et même certains sous les yeux des autres, il leur expliquait, leur montrait. Et le premier *serial killer* russe, Anatoli Slivko ? Un chef pionnier légendaire, qui a torturé plus de trente gamins et en a tué huit – soi-disant dans le cadre d'une « expérience de survie ». Lui aussi, c'était l'un des nôtres ! Et tout récemment, Igor Irtychov a tué huit gamins à Saint-Pétersbourg, après les avoir violés. À sa dernière victime, il a déchiré l'anus et arraché les tripes à mains nues.

Elle regarde les mains soignées de Vlad, si semblables à celles de sa sœur : ses doigts tremblent légèrement. Xénia n'a jamais vu les doigts d'Olga trembler, mais elle-même connaît bien ce frémissement, c'est celui de l'excitation. Elle baisse les yeux sur ses propres mains : ses doigts aux ongles rongés reposent immobiles sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Mais pas seulement ceux qui ont tué des petits garçons, continue Vlad. Les mères de Charles Manson, Ottis E. Toole et Henry Lee Lucas les ont envoyés à l'école habillés en filles pendant toute leur première année. Robert Joseph Long, qui a tué neuf femmes au début des années 1980, avait à la naissance une grosse poitrine féminine. Le célèbre William Heirens, l'un des premiers tueurs en série américains, aimait porter des sous-vêtements de femme. Et souvenons-nous des assassins aimant travailler par deux, les non moins célèbres Roy Norris et Lawrence Bittaker, lequel a adopté le surnom de « Pincés » parce que c'était son instrument favori ! Ils kidnappaient des jeunes Californiennes sur les plages pour les emmener dans un endroit isolé où ils les torturaient et les violaient. On les a attrapés quand ils se sont mis à agir comme votre tueur de Moscou, en jetant les corps démembrés de leurs victimes sur les pelouses des jardins, dans la banlieue de L.A. Ils aimaient imaginer la stupeur des bons pères de famille en découvrant au petit matin cette charogne sous leur fenêtre.

Fais attention, Xénia, regarde, s'intime-t-elle. Voilà à quoi ressemble un homme que la pensée de la violence et de la mort excite. Ne détourne pas les yeux, en quoi es-tu meilleure que lui ? De quel droit te permets-tu de le juger ? Peut-être que tu devrais reposer ton verre sur la table basse, te lever de ton fauteuil et l'enlacer comme tu enlaces Olga ? Peut-être qu'elle

est là, ta véritable famille, tes père et mère d'adoption, vivant d'ailleurs eux aussi séparés ?

— Je veux monter un spectacle là-dessus. Sur le fait que tous ces gens ont été tués par l'hypocrisie de la société, l'homophobie, le placard où sont restés enfermés des générations d'homosexuels. Je me représente le tueur de Moscou comme un titan, un mauvais génie, un esprit de l'air emprisonné dans une enveloppe humaine. Je veux monter un spectacle pour parler de la force qui agit à travers lui, de cette force qui fait pression sur nous tous. De cette force qui s'appelle « Sois comme tout le monde ». Vous me comprenez, Xénia ? J'en ferais un spectacle à un personnage, assis sur une chaise au centre de la scène et qui raconterait ses efforts pour être un homme, un vrai, pour s'adresser aux femmes comme son père s'adressait à sa mère, sa peur d'être une mauviette, une lopette, une tantouze, un pedzouille, une pédale. J'appellerais d'ailleurs ce spectacle « Pédale ». Non pas en l'honneur du *Queer* de Burroughs, mais en l'honneur d'une vieille émission de télé, du temps de la Perestroïka, vous ne vous en souvenez sans doute pas, Xénia, vous deviez être trop petite. Elle s'appelait justement « Pédale » et parlait d'un pauvre jeune homme de Saint-Pétersbourg, je n'ai plus la mémoire exacte du crime qu'il avait commis, mais l'article 121 du Code pénal soviétique était encore en vigueur, et cela faisait déjà deux ans que je ne cachais plus qui j'étais. Et je me rappelle qu'en voyant cette émission, je n'ai pas ressenti de la peur, non, Xénia, pas de la peur, même si bien entendu il y avait aussi de la peur, mais surtout de la fureur. En cet instant précis, j'ai eu envie de tuer quelqu'un, donc voilà, en mémoire de ce moment, j'appellerai mon spectacle « Pédale ». Un spectacle pour dire que n'importe qui pourrait être tueur en série.

Xénia observe les gens. Les passagers du métro de Moscou sont des gens bizarres, à minuit et demi. N'importe lequel d'entre eux pourrait être un tueur en série. À présent, l'Escogriffe écarte ses cheveux gras de son front, il a des yeux délavés, des lèvres fines et exsangues, une bouche dépourvue de dents. Les poches de son manteau recèlent un scalpel, un couteau et des pinces de chirurgien. Autour de son cou, dissimulé par son T-shirt, pend un collier de tétons féminins, et suspendu au lobe d'une de ses oreilles par des cheveux arrachés à la racine, un petit sac pendouille, fabriqué avec la peau qu'il a arrachée à la poitrine d'une étudiante de dix-huit ans, Macha F. (son cadavre a

été découvert trois mois plus tôt dans le parc Bitsévski). Le petit sac contient des yeux, ôtés à Kristina P., une jeune femme de vingt-cinq ans, vendeuse dans un kiosque de nuit, et à Daria K., jeune femme de vingt ans, résidant à Rostov-sur-le-Don. L'expertise trouvera trace des tissus de cet homme sous les ongles de huit de ses onze victimes – si cette expertise est effectuée un jour, parce que maintenant, l'Escogriffe se lève, fait tomber sa bouteille, se penche et, ainsi courbé, franchit la porte qui s'est ouverte. Xénia n'a toujours pas réussi à voir son visage. Les passagers du métro de Moscou sont des gens bizarres, à minuit et demi.

— Pendant tout le temps, continue Vlad, on verra défiler en arrière-plan les photos des victimes. Pas celles où elles sont défigurées et découpées en morceaux, mais des clichés où elles sont jeunes, heureuses, vivantes et intactes. Il faudra faire en sorte que les spectateurs hétéros désirent ces jeunes filles, ressentent de la concupiscence, afin qu'ils soient excités – pour qu'en l'écoutant raconter comment ces filles ont été tués, les spectateurs aient la trique !

Vlad se frappe l'entrejambe, avec une main soignée semblable à celle d'Olga. *Oui, remarque Xénia, il a en effet la trique. J'espère que ce n'est pas moi qui provoque cet effet-là chez lui.*

— Et alors ces spectateurs doivent se sentir coupables, reprend-il. « Comment est-ce possible ? doivent-ils s'interroger. On me raconte en détail qu'un être humain s'est fait écorcher et ça m'excite ? Quel monstre je suis ! » Et si je parviens à faire passer ce mélange d'horreur, d'excitation et de sentiment de culpabilité, si je parviens à contaminer le spectateur, alors je pourrai expliquer ce qui fait d'un homosexuel une pédale. Parce que toute cette histoire, ça ne parle pas d'amour pour les hommes ou les garçons, c'est une histoire sur l'horreur, l'excitation et la faute. C'est l'histoire de mes parents qui parlaient tout haut d'amour et m'expliquaient, à huis clos, que si je touchais un pénis, je deviendrais aveugle. Plus tard, une fois adulte, j'ai appris qu'il était fréquent d'effrayer ainsi les adolescents pour qu'ils cessent de se masturber. Mes parents voulaient bien entendu parler de mon pénis, vous savez, mais je ne sais pas pourquoi, j'imaginais celui de mon père, un grand pénis, le membre énorme d'un homme adulte que j'avais vu une fois que nous étions allés aux bains. Je m'imaginais touchant ce pénis et mes yeux dégouliner aussitôt de leurs orbites.

C'est seulement ici, à Moscou, que j'ai compris : je me suis remémoré le mythe d'Œdipe qui s'est crevé les yeux après avoir tué son père. Je voudrais tuer le mien, mais je ne peux pas, il est mort d'un cancer il y a trois ans. Quand j'étais enfant, je pensais : « Je veux le tuer parce qu'il crie tout le temps sur maman, surtout quand on a des invités », mais maintenant, je sais : je veux le tuer parce qu'il n'a même pas été capable de répéter la plus simple des histoires destinée à effrayer un enfant. Mais il est déjà mort, donc rien à faire. (Vlad finit son whisky, les doigts soignés refermés autour de son verre, il regarde Xénia.) C'est sans doute pour ça que je veux monter ce spectacle. Pour dire qu'à l'endroit où se rencontrent l'horreur, l'excitation et la faute gît toujours un cadavre – réel ou imaginaire.

Les passagers du métro de Moscou sont des gens bizarres, à minuit et demi. Dans le porte-documents de M. Déplacement-professionnel, il y a un bâillon, du chloroforme et des cordes. Quand ils traverseront une cour sombre, il se saisira discrètement de son flacon, imbibera un chiffon et le plaquera sur la bouche de la blonde, pile au moment où elle se trouvera à côté d'une voiture garée dans l'ombre. Il la ligotera, lui fourrera le bâillon dans la bouche et la cachera dans son coffre. Puis il démarrera la voiture, la lumière des phares lui permettra de vérifier encore une fois qu'il n'a pas laissé traîner le moindre indice, et sa vérification faite, il s'en ira là où il a déjà aménagé sa chambre des tortures. En chemin, il s'arrêtera chez McDonald's pour y boire sans se presser un milkshake à la fraise, en se disant que chaque minute qu'il passe à savourer l'aérien liquide rose paraît un enfer à la fille étroitement ficelée qu'il a couchée dans son coffre.

Xénia voit tout cela avec netteté, comme si elle était devant un film, et à ce moment-là, le couple se lève pour sortir, la blonde jette en riant son sac bon marché sur son épaule, M. Déplacement-professionnel attrape son porte-documents et, parvenu devant les portes, jette sur Xénia un regard brumeux qui ne voit rien. À travers la vitre de la rame, Xénia les regarde avancer sur le quai, toujours bras dessus, bras dessous.

Ma chérie, veut lui crier Xénia, retire la main de son bras. Où que tu aies fait la connaissance de cet homme, que tu le connaisses depuis longtemps ou pas, quoi qui puisse vous lier, cours, cours sans t'arrêter. Que les talons de tes bottes bon marché martèlent l'asphalte gelé des rues moscovites, que ta jupe trop courte claque au-dessus de tes genoux

grassouillels. Balance ta veste blanche, elle est trop visible dans l'obscurité. Cours, cours plus vite, efforce-toi de te cacher le mieux possible, et que te protège le serpent argenté que tu portes à ton doigt.

Mais déjà le train repart de la station, et Xénia reste en tête à tête avec le dernier voyageur. *Oui, les passagers du métro de Moscou sont des gens bizarres*, constate-t-elle, et c'est le moment que choisit le Pourceau pour lever les yeux et poser sur elle un regard fixe, perçant.

— Pourquoi me racontez-vous cela ? a-t-elle demandé à Vlad. Il y a peu de chances que je puisse vous aider à écrire cette pièce. Tout ce que je sais se trouve sur le site, donc...

Vlad a reposé son verre sur la table basse.

— Je ne sais pas pourquoi, a-t-il répondu. Sans doute que je veux vous demander si c'est possible. Ce que vous pensez de cette idée. Est-ce que ces meurtres sont semblables à ce que j'en dis ?

— Je l'ignore, a fait Xénia. Mais ça n'a pas d'importance. Quoi qu'il arrive, vous raconterez votre histoire. Sur l'horreur, sur l'excitation et sur la honte. Peu importe ce qu'il en est vraiment de ce maniaque.

— Oui, oui, peu importe, a répété Vlad après une pause. Merci, oui, ça n'a pas d'importance. En réalité, je voulais dire quelque chose d'autre. Je voulais seulement parler du spectacle, il me semblait que ce serait un spectacle à la mode, énergique, non conformiste, dans le style de Gregg Araki ou de *Fight Club*, mais à présent, je ne sais même plus si je vais le monter. Et pas parce qu'il s'agit d'une histoire très personnelle, sur mon père et ma mère, bon, celle que je viens de vous raconter. C'est notre travail de raconter des histoires personnelles, je le sais. Je n'en ai pas honte, pas le moins du monde. Un adulte ne doit pas avoir honte de ses sentiments. Au bout du compte, ça ne concerne que mes parents et moi. Je sens que je ne pourrai pas continuer à vivre si je n'en parle pas et que je persiste à me taire. Mon silence transformera tout ce que je fais en mensonge – comme metteur en scène, comme homme, comme amant.

— Oui, vous avez raison, a approuvé Xénia. Vous devez mettre ce spectacle en scène, naturellement. C'est une histoire puissante.

Elle s'est sentie mal à l'aise : elle n'est jamais allée au théâtre, elle a toujours fui les théâtres et les gens œuvrant dans le milieu artistique. Marina représente à ses yeux le modèle d'une personnalité créative, et voici qu'un homme ayant l'âge d'être son père venait de lui confesser son dessein le plus intime.

— Comprenez-moi, Xénia, a continué Vlad. Il n'y a qu'une personne dont l'avis m'importe. Et si vous n'aviez pas été là, je n'aurais jamais pu en parler à Olga. Parce qu'il s'agit quand même de ses parents à elle aussi. Ce sont son père et sa mère, notre père et notre mère.

Xénia a reporté son regard sur Olga qui était assise dans un fauteuil, le visage enfoui dans ses mains, immobile et affligée. Pendant tout le temps qu'a duré la conversation, ni Xénia ni Vlad n'ont regardé dans sa direction.

— Je crains qu'à présent, elle ne veuille plus jamais ne serait-ce que m'adresser la parole, a dit Vlad qui évitait toujours de regarder Olga. En réalité, je n'ai plus ni père ni mère depuis longtemps, et je sais que je n'aurai jamais d'enfants. Elle est toute ma famille.

Sa voix s'est brisée. On aurait dit qu'il était sur le point d'éclater en sanglots. Les glaçons avaient fondu dans le saladier, les verres vides traînaient sur la table, Olga a ôté les mains de son visage, ces mains soignées si semblables à celles de son frère. Elle s'est levée, s'est approchée de Vlad et a lâché :

— Ça suffit. C'est toi l'aîné. Tu n'as pas le droit de pleurer. Tu es mon frère et je t'aime. Toi aussi, tu es toute ma famille.

Et elle l'a enlacé.

Xénia a remarqué que même en cet instant, ils n'ont pas échangé un seul regard, mais n'ont cessé de la dévisager, elle, comme si elle aimait leurs prunelles, ou bien était devenue un appareil photo vivant censé conserver éternellement cette image sur sa rétine : un frère et une sœur debout, enlacés au milieu d'un salon, qui regardent droit dans l'objectif, comme sur une photo de famille traditionnelle.

Après quoi, ils sont restés longtemps encore à parler cinéma, domaine que Xénia connaît tout de même mieux que le théâtre, à regarder le premier magazine gay russe, au titre étrange de *Queer* (« Une insulte, à proprement parler, l'équivalent de “pédale”, mais les gays américains en ont fait une autoappellation supplémentaire »), à discuter du départ que projette Vlad en Thaïlande ou en Inde. Ils ont bu la moitié de la bouteille de Jack Daniel's, et quand Xénia a été sur le point de partir, Vlad ordonne :

— Olga, débarrasse la table, s'il te plaît, et lave la vaisselle.

Alors Xénia est partie sans attendre son amie, et la voilà à présent dans une rame de métro, en tête à tête avec le dernier voyageur. *Oui*,

les passagers du métro de Moscou sont des gens bizarres, constate-t-elle, et c'est le moment que choisit le Pourceau pour lever les yeux et poser sur elle un regard fixe, perçant. Elle y lit une histoire d'humiliations, de surnoms donnés par des camarades de classe, de calvaire dans des cliniques diététiques et les services Gastroentérologie des hôpitaux, elle voit la rage et la frustration d'un homme intelligent, fort, obligé toute sa vie d'avoir honte de son corps. Il la dévisage sans baisser les yeux, mais elle détourne le regard.

Les passagers du métro de Moscou sont des gens bizarres, à minuit et demi. Et pas un d'entre eux ne suscite le désir, rien que la pitié ou la peur.

Cette fois-ci, elle n'est arrivée chez Marina qu'en soirée, alors que Gleb dormait déjà sur l'immense matelas, les jambes ramenées sous lui, comme s'il continuait à ramper en dormant. Marina met la bouilloire à chauffer, elle porte un peignoir chinois, brodé de dragons, ses cheveux couleur paille sont tortillés en un nœud compliqué d'où pointe une baguette rapportée du Yakitoria.

— Tu imagines, dit-elle, en réalité, je ne suis même pas certaine qu'il soit chinois. Peut-être qu'il est coréen ou kazakh. Le truc infailible : se faire passer pour un étranger, parler anglais. Pour les filles russes, tous les Asiatiques se ressemblent, et personne ne comprend le chinois, de toute façon. Tu peux déblatérer à qui mieux mieux sur Hong Kong et la réunification de la Chine, et ensuite ramener la fille chez toi et la baiser par terre ou dans ton lit, sous prétexte qu'en plein milieu de la nuit, il sera impossible de dénicher une natte de paille à Moscou.

Xénia s'esclaffe :

— Arrête ton délire, réplique-t-elle. Tu crois que je n'ai jamais vu de Kazakhs ? Ton Gleb est un Chinois typique, Mao bébé tout craché.

— Ça m'est égal s'il est coréen, enchaîne Marina. De toute façon, c'est le plus beau bébé du monde.

Elle leur sert du thé, vert bien entendu, comment pourrait-il en aller autrement avec un peignoir chinois et une baguette dans le nœud de ses cheveux couleur paille ? Xénia se demande quand Marina va se décider à se faire teindre les cheveux en noir, parce que des Chinoises aux cheveux clairs, ça n'existe pas, si ? Et ensuite, elle enchaînera sur les opérations de chirurgie plastique pour modifier la forme de ses yeux, de son nez et de sa bouche ? Peut-être devrait-elle observer plus attentivement cette Marina-ci, parce que dans cinq ans, il en restera

aussi peu qu'il subsiste à présent de l'autre, la Marina qu'elle était il y a seulement dix-neuf mois.

Xénia sort une enveloppe et la pose sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Marina.

— Ton argent, répond Xénia. Si tu veux, appelle ça ton « salaire », ou si tu préfères, ta part des bénéfices. Olga a vendu le sponsoring à la compagnie cinématographique West, ils sortent *Monster*, si bien qu'à présent, Charlize Theron et Christina Ricci sont placardées partout sur notre site.

— Oh, bon sang, y en a pas qu'un peu ! s'exclame Marina en jetant un coup d'œil dans l'enveloppe. Je n'attendais rien, en réalité, j'envisageais plutôt ça comme un service rendu à une amie. (Elle fourre l'argent dans sa poche et on dirait qu'un de ses dragons l'a avalé.) Il y aura encore quelque chose à faire, ou nous avons tout terminé ?

— Il y aura encore du travail, répond Xénia. Il faut construire la rubrique « Conversations avec un psychologue », et des lecteurs ont encore envoyé de nouveaux matériaux concernant les tueurs en série. Je n'avais pas soupçonné que ça intéresserait autant de gens. À l'Ouest, ils ont même inventé la notion de *serial killer groupies*, exactement comme pour les chanteurs de rock. Il y a même eu un cas monstrueux dans les années 1980 : une journaliste qui écrivait sur un tueur en série s'est amourachée de son héros.

— Qu'est-ce qu'il avait fait ?

— Il se déguisait en policier, arrêtait des voitures conduites par des femmes seules, bon, ensuite il les torturait et les tuait, la routine, quoi. Donc bref, quand on l'a attrapé, on a pu prouver sept ou neuf meurtres, même si on soupçonne qu'il y en a eu beaucoup plus. Et alors qu'il était emprisonné, cette bonne femme, l'écrivain, elle a tué une autre femme exprès et a laissé traîner un peu du sperme de cet homme sur le lieu de son crime, afin d'embrouiller la police. Mais elle a commis une erreur quelque part et on l'a flanquée en taule elle aussi, même si par la suite elle s'est échappée. Elle est toujours en cavale, il me semble.

— On dirait du cinéma, s'esclaffe Marina. Et il était beau mec, ce maniaque ?

— Si l'on en juge par sa photo, pas particulièrement, répond Xénia. Mais comment savoir ? Sur des clichés de la police, ni toi ni moi ne

serions particulièrement belles, nous non plus.

— Ne m'en parle pas. (Marina redresse fièrement la tête, ce qui fait enfin tomber la baguette de sa coiffure, et la splendeur dorée de ses cheveux se répand de nouveau sur ses épaules.) Oups.

Elle s'esclaffe.

La vapeur qui s'élève de la bouilloire ressemble au profil d'un dragon chinois. Xénia s'approche de la fenêtre, les flocons blancs se cognent contre la vitre, Marina l'enlace par les épaules.

— Dis-moi la vérité, tu prends ton pied avec toutes ces histoires ?

— Moi ?

— Oui, toi, qui d'autre ? Arrête de faire l'idiot. C'est qui la masochiste soumise adepte des tortures et de l'automutilation ?

Xénia se laisse tomber sur sa chaise.

— En tout cas, moi, je n'aurais jamais essayé de sauver quelqu'un de la prison, réplique-t-elle. En fait, quand je lis, mes sentiments varient. Parfois, ça m'excite, mais la plupart du temps, ça me dégoûte. À dire vrai, je suis même effrayée par le nombre de pervers qui vont affluer sur notre site. D'autant que ce ne sont pas des sado-masos qui s'amuse gentiment entre eux sur *SMLife* ou d'autres sites dédiés, mais bel et bien des monstres qui prennent leur pied à discuter torture et meurtre.

— Cela signifie donc que notre site est bon, réplique Marina qui verse l'eau tiédie dans un biberon. Parce que les gens ont besoin de lire sur tous ces sujets.

— Pourquoi ? demande Xénia. Je comprends pourquoi moi, j'en ai besoin. Ça m'excite au moins de temps en temps. Mais à toi, par exemple, ça te sert à quoi ?

— À moi, peut-être à rien, répond Marina en mesurant à l'aide d'une cuillère une mixture infantile qu'elle puise dans une boîte en fer-blanc. Mais l'un de mes amants m'a parlé d'une théorie. Imagine, tous nos problèmes les plus profonds proviennent de la façon dont nous sommes nés. Il y aurait en quelque sorte quatre étapes : celle où le fœtus est pelotonné à l'intérieur et se la coule douce ; celle où il commence à se sentir à l'étroit et à cran ; celle où il glisse vers le bas et devient vraiment très à cran ; et enfin la naissance. Donc si à l'une de ces étapes, il commence à ralentir – il a mis trop de temps à passer dans la filière génitale ou, au contraire, il s'est attardé dans l'utérus –, alors il doit franchir cette étape au niveau symbolique, comme on dit.

Et il paraîtrait que les sadiques et les SS des camps de concentration sont tous restés coincés à la troisième étape. Imagine, tout autour, il n'y a que du sang et de la merde, et tu te trémousses de toutes tes forces pour ramper vers la pureté de la lumière. Donc voilà, pour que tout soit au poil, il ne faut pas tergiverser et franchir cette étape jusqu'au bout.

— Dans quel sens tu l'entends ? En tuant quelqu'un ?

— Non, tuer n'aide pas justement. Parce qu'il faut résoudre ce problème au niveau symbolique. Dans le genre lire un livre, regarder des photos, aller au cinéma ou sur notre site. Autrement dit, on peut considérer que nous aidons ces gens.

— Et les masochistes ? s'enquiert Xénia.

— Je ne me rappelle plus, répond Marina. Leur problème, c'est la deuxième ou la troisième étape. Mais ne te bile pas, il n'y a pas de différence à proprement parler. Le plus important, c'est de savoir que tu es tout à fait normale.

— Ça, je le sais, réplique Xénia. Je suis normale, oui. Dommage seulement que je ne sache pas comment je suis née, et je serais gênée d'interroger ma mère.

— J'aurais interrogé la mienne si j'avais eu envie de savoir, dit Marina.

— C'est sans doute parce que tu as déjà un enfant, suppose Xénia, et Marina rigole tellement qu'elle demande : Avoue que tu viens juste d'inventer ce truc.

— Mais non, répond Marina en vissant la tétine sur le biberon. J'y ai pensé depuis le début. Qu'est-ce que tu crois ? Que je t'aurais aidée sur ce site si je l'avais considéré comme nocif ?

— Je ne sais pas, s'esclaffe Xénia. Mais par amitié, peut-être ?

— Pas même par amitié. J'ai un enfant à élever, je dois quand même différencier ce qui est bien de ce qui est mal.

Difficile d'expliquer comment ça se passe
 Simplement à un moment je comprends
 La voilà, la jeune fille à qui je peux parler de ma vie.

Richard Trenton Chase, le vampire de Sacramento
 A expliqué à Robert Ressler, un agent du FBI :
 « Je n'ai jamais choisi personne
 Je marchais dans la rue et j'essayais des portes
 Si une porte était fermée
It means you're not welcome. »

C'est comme ça que je procède
 Parfois une porte est ouverte, parfois non
 Je dois m'approcher et tourner la poignée.

Elle était assise en face de moi dans le métro
 Elle portait une robe toute simple
 Avec des bretelles aux épaules et à côté
 Encore des bretelles – celles de son soutien-gorge
 C'est la mode à présent à Moscou
 Ça a un petit côté vulgaire
 Et ça ne m'excite absolument pas.

Mais elle avait de très beaux bras
 Les épaules, les avant-bras et surtout les mains
 Terminées par de longs doigts agiles
 Aux ongles soignés
 Sans doute voit-elle deux fois par semaine
 Sa manucure Liza, Galia ou bien Macha
 Qui les baigne, repousse les cuticules autour des demi-lunes
 Polit et vernit
 Pour transformer peu à peu les ongles

En petits coquillages nacrés.

Quand mon regard s'est posé sur ces bras
La rame s'est comme arrêtée
Je me suis levé et approché d'elle
Même si mon corps est resté
Assis sans bouger
Je me suis approché d'elle et je l'ai regardée dans les yeux.

Les yeux sont l'élément le plus important de chaque femme
Même quand ils sont posés au creux de ma paume
Ils recèlent encore une parcelle de leur âme
En roulant entre les mamelons de leurs seins
En s'engouffrant dans leurs cavités profondes
Comme s'ils prenaient congé
Comme si leur âme, avant de se détacher
Effectuait une dernière inspection du corps qu'elle abandonne déjà.

Elle avait des yeux étonnants
Aussi sombres que les ténèbres d'une cave
Dont on a éteint la lumière
Et refermé la porte.

Enfant, je redoutais l'obscurité
Mes parents se moquaient de moi
Me demandaient ce que je pouvais bien y voir
À cette époque j'ignorais la réponse
Mais à présent je sais :
J'y voyais l'obscurité
L'obscurité qui s'épaissit soudain par le jour le plus clair
M'enveloppant d'un cocon
À la manière d'un immense crayon
Qui raturerait le monde entier
De spirales noires.

Tels étaient ses yeux
Et j'ai aussitôt compris que cette femme était mienne
Que je pourrais parler avec elle
Et qu'elle pourrait me répondre.

Parler, c'est tout ce que je veux
Quand je lis dans un journal
Que je déteste les femmes

Que je déteste les gens, je sais que c'est faux
J'aime les gens
Je voudrais faire l'amour avec le monde entier
Mais je n'appartiens pas à la terre
Une obscurité profonde parle par ma bouche
Et je dois être entendu.

Quand elles crient, c'est moi qui appelle à l'aide
Seul dans le désert d'une grande ville
Mon Dieu, j'implore ton secours
Entends-moi.

Mais mon cri se brise, pas de réponse.

J'étais assis sur mon siège et le métro avait redémarré
Personne n'avait rien remarqué
Personne ne remarque que certains instants
S'échappent du temps pour appartenir à l'éternité.

La jeune femme en robe d'été
Avec deux paires de bretelles sur les épaules
S'est tournée vers son amie, a levé
Son bras magnifique et de ses longs doigts soignés
S'est mise à effectuer des mouvements
Auxquels son amie a répondu de même.

Elle était sourde-muette.

Je suis sorti à la station suivante et retourné chez moi tout seul
Avec cette jeune femme, avec elle impossible de parler
Même si elle lisait sur les lèvres
Elle aurait fermé les yeux
Même si je lui tranchais les paupières
Elle pourrait ne pas me regarder.

Elle ne pourra pas parler avec moi
Personne ne pourra
Personne n'entendra.

Parfois je me la rappelle
Je pense que nous nous comprenons de toute façon
Je parle moi aussi avec mes mains
Mes bras trempés de sang jusqu'aux coudes

Et l'obscurité s'épaissit dans nos pupilles.

On dit que l'amour, c'est quand tu comprends l'autre sans parler
En réalité
Rien n'est plus simple que de s'expliquer sans paroles
Un scalpel, un briquet, des hameçons et de l'huile bouillante
Sont bien plus éloquentes que toute la poésie du monde
S'il s'agit d'évoquer la douleur
Et en définitive, c'est le seul sujet qu'il me plaise d'aborder.

J'aurais voulu trouver quelqu'un
Avec qui échanger des mots
Je rêve d'une jeune fille qui m'aurait écouté
Hochant la tête et pleurant et répétant :
Oui, oui, je sais, les choses sont ainsi
Un cocon d'obscurité, des spirales noires
Un immense crayon qui rature le monde.

Elle aurait dit : oui, je sais
Puis elle aurait pris un rasoir et se serait entaillé la peau
Afin de laisser échapper notre douleur
Afin que quelque part, au-delà des parois du cocon
Nous puissions de nouveau nous retrouver
Comme un frère et une sœur.

Si je rencontrais une femme pareille
Je pourrais mourir heureux.

Deux jours. Plus exactement cinquante-deux heures. En général, son organisme fonctionne avec la régularité du chronomètre le plus performant. Vingt-huit jours, 9 heures du matin, et les Anglais débarquent ou peu importe comment on appelle ça. Leur professeur de sport aimait vérifier dans son agenda, afin que les filles des grandes classes ne sèchent pas trop souvent : « Je vous connais, grommelait-il. Si je vous laisse faire, vous serez toutes les semaines “disp. avec un point”. » « Disp. avec un point », c'est-à-dire « dispensée avec un point », c'était ce que devaient dire les filles si le cours d'éducation physique avait lieu justement pendant « ces jours-là » – afin de ne pas confondre avec « simplement dispensée », quand le docteur les autorisait à manquer le cours de sport pendant deux semaines, après une grippe ou une infection respiratoire aiguë.

Olga a eu ses règles tard, en classe de Troisième, en revanche, elles ont presque aussitôt été régulières – vingt-huit jours, 672 heures, 9 heures du matin, pile-poil. Pas un seul raté. Elle avait compati avec ses amies de fac : chaque mois, au moins l'une d'entre elles comptait frénétiquement les jours et courait faire « un test sur les souris ». À ce qu'on racontait, si la fille était en cloque, la souris mourait, et Olga s'imaginait que dans les cieux, là où se retrouvent les âmes des humains et celles des animaux, un petit souriceau ailé attendait l'âme d'un fœtus condamné à l'avortement.

Elle-même n'a jamais eu affaire ni avec les souris, ni avec le *pregnancy test* moderne, humain et rapide. Toute sa vie ça a été : vingt-huit jours, 672 heures, 9 heures du matin : si le premier jour tombait un mardi, c'était terminé pour le week-end. Et voilà que, pour la première fois, on est déjà jeudi, 13 heures. Cinquante-deux heures de retard.

Et toujours rien.

Ils déjeunent au Clone, qui est quasi voisin du Coffee Inn, sur la rue Bolchaïa-Dmitrovka. La serveuse leur apporte le menu, Vlad désigne l'établissement de la main :

— Quand je reviendrai, dit-il, tout ça n'existera plus. Les jours de cet endroit sont comptés. Le maire va tout détruire, le Clone comme le café d'à côté.

— Tu crois ? fait Olga, dubitative.

— Oui, ça s'appelle la reconstruction. Ils l'ont affirmé. Donc si tu n'étais jamais venue auparavant, remplis tes mirettes : c'est un endroit historique. Si tu savais combien de temps j'ai passé ici.

Dehors, il neige, et Vlad éparpille sur la table transparente des photos tout juste imprimées.

— Regarde, dit-il. Andreï me les a envoyées de Goa. C'est la petite maison qu'il a louée, et voilà notre plage, le crépuscule au-dessus de l'océan, et là, c'est Andreï.

L'intéressé, bronzé et souriant, porte un caleçon de bain moulant. Olga se rappelle vaguement l'avoir vu. Il est grand, maigre, gauche. C'est un DJ ou un VJ, si elle ne se trompe pas, mais elle ne fait pas trop la différence, et puis Vlad ne les a jamais vraiment présentés l'un à l'autre.

— Il avait encore une petite barbe, à ton anniversaire, remarque-t-elle.

— Oui, c'est vrai, confirme Vlad. Il s'est rasé en Thaïlande.

En hiver, tous les Moscovites veulent aller en Thaïlande. Il y fait chaud, le soleil brille, on y jouit d'un confort presque à l'européenne mais pour des prix presque asiatiques. D'accord, il y a le Sida, là-bas, à ce qu'on raconte, mais on peut toujours se protéger.

Olga n'a jamais aimé se protéger. Elle se rassurait en songeant qu'elle avait effectivement un partenaire régulier, qui ne l'infesterait pas, elle n'avait pas à craindre de grossesse, son organisme était réglé comme une horloge, elle n'avait qu'à compter les jours. Ça, pour savoir compter, elle sait.

Elle jette un coup d'œil au cadran accroché à droite du bar : cinquante-deux heures quinze minutes.

— Tu imagines, poursuit Vlad, ce sera une espèce de lune de miel pour nous. Parce qu'il m'a écrit de là-bas qu'il ne pouvait pas vivre sans moi. Que j'étais l'amour de sa vie.

On dirait que des félicitations s'imposent, se dit Olga, pourtant elle ignore comment procéder : après huit années de conversations mondaines, d'instructions domestiques – « Olga, apporte des glaçons ! » –, elle entend Vlad parler de sa vie privée. Autrement dit, il est amoureux. Autrement dit, il vit une histoire d'amour. Bien sûr, comment aurait-il pu y échapper ? Il est lui aussi le rejeton d'une famille de l'intelligentsia léningradoise, où l'on prétendait que l'amour était ce qu'il y avait de plus important. Quelle différence que ce précepte soit répété à un garçon ou à une fille ?

— Il écrit qu'il n'y a pas du tout d'homophobie en Thaïlande. Selon le bouddhisme, tel qu'il est professé là-bas, il y a trois sexes : masculin, féminin et tous les autres. Tous les autres, c'est nous. Et surtout, tous ces sexes peuvent atteindre la libération.

Une dispense avec un point ou sans ? se demande machinalement Olga. *Trois sexes, eh bien, dites donc.* Pour elle, les gays sont tout de même des hommes, il est idiot de les classer dans une catégorie sexuelle à part, même si Xénia, qui aime tant le politiquement correct, aurait soutenu cette idée. Mais un troisième sexe, c'est comme une troisième couleur aux échecs, comme si des pions rouges ou verts apparaissaient à côté des blancs et des noirs.

Elle se demande s'il y a trois vestiaires dans les écoles thaïlandaises. Et si, sur leurs portes respectives, on écrit « M », « F » et probablement « N ». Comme le genre neutre en grammaire. À condition qu'il existe en thaïlandais. Dans leur école, il n'y avait que deux vestiaires : un pour les êtres sachant ce que signifiait « disp. avec un point » et un pour ceux qui ne faisaient qu'en soupçonner la signification. C'était le grand secret des filles et toutes savaient qu'il ne fallait sous aucun prétexte le révéler aux garçons. Comment finissaient-ils par l'apprendre ? Elle aurait bien aimé le savoir. Leurs pères étaient-ils censés les informer sur la question ou en parlait-on au cours de leçons d'anatomie qu'elle avait oubliées ? Ou peut-être le secret des menstruations féminines constituait-il une partie de l'initiation des hommes dont leur première femme devait les instruire. Dans ce cas, Vlad continue à ignorer ce que signifie « disp. avec un point ».

— Si j'avais été musicien, poursuit-il, j'aurais carrément déménagé là-bas. Mais j'ai besoin de la langue. Je suis metteur en scène de théâtre, au bout du compte.

Il prononce « metteur en scène » avec fierté. Elle a vu deux de ses spectacles et n'y a presque rien compris – peut-être qu'elle n'aime pas le théâtre en général, peut-être est-elle indifférente à l'esthétique gay. Voilà qui est étrange : acquérir tout à coup un frère à l'âge de trente-cinq ans. Apprendre qu'il ne se contente pas d'aller faire des courses avec elle à Auchan et de l'envoyer chercher des glaçons à la cuisine, mais qu'il aime un certain Andreï et s'enorgueillit de sa profession. *Sans doute, pense Olga, que Vlad ne sait rien du tout de moi. Est-ce que je dois lui faire quelques confessions maintenant ?* Ou bien leurs nouvelles relations restent-elles, comme auparavant, à sens unique : le frère parle et la sœur écoute ?

— Tu pourrais peut-être nous rendre visite ? suggère Vlad. Nous n'aurions pas de mal à te trouver une place, ce n'est pas la première fois que nous vivons ensemble. (Il s'esclaffe.) Tu te rappelles comment nous avons vécu pendant deux ans place Préobrazenskaïa ?

Olga s'en souvient. Une parenthèse joyeuse au milieu de la décennie : tantôt ils n'avaient pas un sou en poche, tantôt ils avaient des quantités invraisemblables d'argent. Chez eux, c'était *acid house* et *Goa trance* non-stop, des pilules éparpillées à même la table du repas, il y avait tout le temps quelqu'un de défoncé, et quelqu'un qui émergeait d'un *bad trip*. Ça avait été une parenthèse joyeuse, mais pas pour Olga. Chaque fois qu'elle rentrait à la maison, elle craignait de découvrir trois ou quatre inconnus aux pupilles si dilatées qu'elles leur mangeaient la moitié du visage, frénétiquement occupés à faire l'amour dans son lit. À dire vrai, ça n'était jamais arrivé – tous les habitants de l'appartement témoignaient un sacro-saint respect pour la *privacy* de l'unique femme des lieux.

Si nous avons vécu alors en Thaïlande, pense Olga, il y aurait eu un « F » sur ma porte, et un « N » sur toutes les autres – à condition qu'ils connaissent le russe en Thaïlande. Vlad aurait alors pu rester vivre là-bas.

— Je pense que je ne survivrais pas à une seconde expérience de ce genre, objecte Olga. J'avais en permanence l'impression que vous étiez à deux doigts de m'expliquer tous en chœur comment tailler une bonne pipe.

— Oui, mais seulement pour instaurer de bonnes relations entre les sexes, réplique Vlad. Nous étions, Dieu merci, des gens bien. Personne n'a jamais posé la main sur toi.

— Il n'aurait plus manqué que ça ! s'esclaffe Olga.

Ça avait été une parenthèse joyeuse, mais pas pour elle. Olga s'était enfuie à Moscou, à la poursuite de son deuxième homme, un quadragénaire, professeur d'études slaves, qui avait commencé par donner un cours semestriel à l'université de Saint-Petersbourg, avant de mener des recherches quelconques financées par un fonds quelconque aux Archives d'État à Moscou. Il va de soi qu'il était venu d'Amérique avec sa femme et sa fille. À plusieurs reprises, elle avait même déjeuné avec la famille : officiellement, Olga était considérée comme l'équivalent d'une assistante et recevait cent vingt dollars par mois. Cela étant, quand la mère d'Olga avait appris l'aventure de sa fille avec un homme marié, elle avait provoqué une scène affreuse avant son départ de Saint-Petersbourg : « Comme si ça ne suffisait pas que notre fils aîné soit pédé, voilà que notre fille est une catin. » À sa grande stupéfaction, Olga avait été plus blessée par le politiquement incorrect « pédé » que par le prévisible « catin », et après être partie à Moscou, elle était restée deux mois sans téléphoner à ses parents ; Dieu merci, Vlad se chargeait de leur donner régulièrement des nouvelles rassurantes la concernant. Pour la première fois de sa vie, Olga se sentait libérée de l'autorité parentale – dispensée sans le moindre point.

— Tu sais, à Goa, il n'y aura pas un bordel pareil, la rassure Vlad. Nous avons tous grandi, nous nous sommes racheté une conduite. De toute façon, Andreï ne touche jamais aux trucs *hard*. Rien que du hash. Pas de speed, pas d'ecstasy, pas de coke, il est total relax.

— Andreï a vécu avec nous, lui aussi ? demande Olga.

— Mais enfin, bien sûr ! s'exclame Vlad, sidéré. Ça fait quasi dix ans qu'on est ensemble. On va bientôt pouvoir fêter nos noces d'étain. Nous avons passé l'année dernière à nous disputer, mais il reste mon grand amour pour la vie, *together forever*, tu ne t'en es pas aperçue ?

— Eh bien, on ne se connaît pas vraiment, lui et moi, répond Olga qui jette un regard sur la pendule.

Cinquante-deux heures et trente-cinq minutes. Les minutes n'ont pas beaucoup d'importance, cela dit. Juste cinquante-deux et demie.

— C'est vrai. (Vlad baisse les yeux vers son assiette.) C'est vrai. Mais peu importe, viens nous voir, Andreï te plaira, c'est certain, il est remarquable.

— Non, réplique Olga. Primo, je n'ai pas d'argent. Secundo, j'ai des problèmes au travail.

— Comment ça, tu n'as pas d'argent ? s'étonne Vlad. Dans ce cas, emprunte à quelqu'un et tu le rembourseras ensuite. Et c'est quoi, ces problèmes au travail ?

Olga soupire. Pour être exacte, elle a deux problèmes. L'un d'eux s'appelle « Gricha et Kostia », l'autre – cinquante-deux heures quarante minutes de retard. D'où sort-elle, à ce propos, que les garçons n'ont aucun moyen de se renseigner au sujet des règles ? Il y a des publicités sur les serviettes hygiéniques à tous les coins de rue, à présent, et de toute façon, ils sont déjà au courant depuis longtemps. Un liquide bleu. En ce moment, elle aurait préféré qu'il soit rouge comme les drapeaux révolutionnaires. Tiens, et au Cambodge, sous les communistes, les drapeaux étaient-ils rouges ou d'une autre couleur ? Dans ce pays où, si l'on en croit les récits d'Andreï, des crânes sont entassés sous cloche, afin qu'ils ne soient pas pillés en guise de souvenirs.

— En fait, j'ai un problème, répond Olga. Mes deux investisseurs se battent et détruisent mon affaire. Je pensais en faire venir un troisième, afin qu'il les éjecte, mais Xioucha a mené une enquête à son sujet, et pour ne rien te cacher, il me fait peur.

— Pourquoi cela ? demande Vlad.

— Tu comprends, explique Olga, dans notre domaine, on n'a encore tué personne. Mais ce type, l'investisseur externe, on dirait bien qu'il est justement habitué à résoudre ses problèmes de cette façon.

— Tu charries ! s'exclame Vlad, plein d'enthousiasme, tout en appelant le serveur pour commander des cafés. On n'est plus dans les années 1990, on ne tue plus personne.

— Je n'ai pas vraiment envie de vérifier, réplique Olga.

— Mais pourquoi ils se battent, les deux autres ?

Vlad repousse son assiette et regarde Olga comme si, en effet, il s'apprêtait à l'écouter attentivement afin de lui donner un conseil avisé.

— Ils se sont brouillés à cause de l'argent des élections, répond Olga avec un haussement d'épaules. De toute manière, ce sont des rivaux de longue date.

— Waouh ! s'ébaudit Vlad. Un sujet magnifique. Je voulais écrire une pièce là-dessus : deux hommes d'affaires, qui se fréquentent depuis l'école, des amis-rivaux, une forte attirance entre eux, qu'ils ont peur de s'avouer... J'ignorais juste quelle était la meilleure manière de

terminer tout ça. Pour Moscou, évidemment, il faudrait qu'ils s'aiment et s'en aillent, disons, en Thaïlande, mais si je veux montrer la pièce à l'Ouest, il vaut mieux qu'ils s'entre-tuent. Quelle variante te plaît le mieux ?

— La moscovite, répond Olga.

— Eh bien, dans ce cas, débrouille-toi pour qu'elle se produise, s'esclaffe Vlad. Qu'ils laissent libre cours à leurs sentiments.

Mais qu'est-ce que j'en sais, de leurs sentiments ? se dit Olga. *Rien. Aussi peu que des sentiments de mon propre frère. Aussi peu que des sentiments d'Oleg et des hommes que j'ai aimés. Et Xioucha ?* se demandait-elle. *Oui, bon, Xioucha, c'est différent. Mais quand même, pourquoi lui faut-il obligatoirement des entailles et du sang ?*

D'ailleurs, en parlant de sang. Cinquante-deux heures cinquante-deux minutes.

— Bref, débrouille-toi avec tes deux pedzouilles et rapplique, continue Vlad. Peut-être qu'on restera tous là-bas et au diable le théâtre. Je m'occuperai de pantomime ou bien, par exemple, de ballet – pas besoin de connaître la langue dans ce cas. Peut-être qu'on adoptera un petit garçon, Andreï et moi : en Asie, c'est facile à ce qu'il paraît. On vivra tous ensemble, avec toi : tu seras la maman et nous, les papas. Le matin, on se baignera, et ensuite on se fera bronzer. Andreï lui apprendra la musique, tu lui liras des livres, et moi, eh bien... je jouerai. (Vlad suit pensivement du regard la fumée de la cigarette d'Olga qui se disperse dans les airs.) Tu sais, je pense parfois que j'aurais fait un bon père. Il me semble que je comprends ce dont les enfants ont besoin.

— Et de quoi ont-ils besoin alors ? s'enquiert Olga.

— Simplement qu'on les aime. Tels qu'ils sont.

L'air absorbé, Vlad a cessé de parler, et Olga comprend qu'il est déjà en train d'élaborer une mise en scène : Andreï est assis, une flûte entre les doigts, le pied posé sur un gros tambour, un bambin à la peau foncée joue dans le sable avec Vlad, et Olga, leur mère à tous, se tient là avec un livre dans les mains – de loin il est impossible de distinguer duquel il s'agit. Le garçonnet lève la tête et lance l'international « Mama », et le tableau est si impossible, si irréel, qu'Olga cesse de compter les heures et les minutes pour comprendre qu'il est temps d'accepter la réalité, d'aller à la pharmacie, d'acheter un *pregnancy test* et d'obtenir la réponse qu'elle connaît déjà.

Une souris ne survivrait jamais à une nouvelle pareille.

Huit dossiers différents bourrés de documents, deux contenant des coupures de presse. Un pot fait de grillage métallique d'où pointent les antennes de deux stylos et de trois crayons, la mine taillée si pointue qu'elle vous serre le cœur. Conserver des crayons pareils sur son bureau, c'est comme transporter un rasoir dans sa trousse à maquillage, mais on ne va pas l'expliquer à Tania qui est en charge, chez Pavel, de l'entretien des bureaux. Un clavier ergonomique censé ménager les doigts exténués de Xénia, avec leurs ongles rongés. Une souris optique à œil laser rouge sur une base plate. Un écran à cristaux liquides de marque Samsung. Voilà à quoi ressemble le bureau de la jeune professionnelle, journaliste et IT manager, étoile montante de l'Internet russe, Xénia Ionova. « Nous avons rencontré le principal producteur du projet “Le Maniaque de Moscou” dans son bureau, afin de lui poser... », oh, merde, il faut se donner pour règle d'exiger qu'on lui montre les textes avant publication, *je vais appeler Pavel, m'excuser.* « Dans son bureau » !

Xénia sait à présent à quoi ressemble la gloire. Une petite gloire, profil bas, mais la gloire quand même. Encore heureux qu'on ne la reconnaisse pas dans la rue, pourtant à la salle de danse, une fille l'a abordée pour lui dire qu'elle l'avait entendue à la radio et qu'elle s'était tout de suite rendu compte qu'elle connaissait cette voix. Oui, trois interventions à la radio, une dizaine d'interviews dans les médias en ligne, quelques articles dans les grands journaux – on peut bien parler de gloire, non ? Cela dit, la gloire n'étant pas encore une raison pour arrêter de travailler, la vie de Xénia n'a presque pas changé. Chaque matin, elle regarde les nouvelles, passe un savon aux traductrices, envoie Alexeï en reportage et essaie d'obtenir les commentaires des *newsmakers* moscovites sur le dernier événement du

jour. Pour les autres, elle est elle-même une *newsmaker*, mais dans sa propre rédaction, elle est journaliste, rédactrice en chef de la rubrique « Actualités ». Son projet personnel – enfin, le sien, celui d'Olga et d'Alexeï –, c'est leur affaire personnelle, qui n'a aucun rapport avec son travail, inutile de le rappeler à Xénia.

Il est temps néanmoins de trier ces papiers. Souvenir cocasse : l'une de ses institutrices de l'école primaire leur avait expliqué un jour que les ordinateurs allaient permettre de sauver les forêts de la destruction puisqu'on n'aurait plus besoin de papier. Si cette bonne femme avait pu jeter un œil dans les bureaux des entreprises du Net ! Cela étant, Xénia n'a qu'une vague idée de l'allure qu'avaient les bureaux avant l'apparition des ordinateurs. Ce serait intéressant de savoir s'il y avait des machines à écrire sur chaque table. À moins que les gens n'aient alors rédigé les brouillons de leurs contrats à la main ?

Le rapport de la fondation « Opinion publique » concernant l'année dernière atterrit à la poubelle pour cause de péremption morale. L'impression des programmes de cinéma en date du 15 décembre – une tentative pour aller voir *Underworld* sur grand écran, après l'avoir manqué à sa sortie –, poubelle aussi, la totalité des douze pages. Le brouillon de leur *business plan*, avec les annotations d'Olga – poubelle. La liste des gens qu'Alexeï devrait interviewer, imprimée avant leur rencontre au café et oubliée deux semaines plus tôt sur son bureau – même direction. L'impression des nouvelles du 8 janvier sur *LeSoir.ru*, truffées de fautes criantes corrigées sur l'édition en ligne, mais conservées pour l'édification des coupables – poubelle. Et le dossier des contrats, qu'est-ce qu'il fabrique sur mon bureau ? À la comptabilité ! L'enveloppe contenant les photos de la fête du jour de l'an – dans mon sac. Et mon dossier préféré, avec les coupures de presse parlant de moi, dans mon sac lui aussi.

Pour conserver ses photos, Xénia a chez elle un album spécial et une grande boîte en carton de chez Ikea. Les coupures de presse iront prendre place dans le dernier tiroir de son bureau, celui où elle renferme ses archives personnelles : quelques lettres, l'addition de son dernier dîner avec Nikita, d'un montant satanique de 666 roubles, une rose séchée à la valeur sentimentale (Xénia se rappelle qui la lui a offerte), la jaquette d'une cassette vidéo de Dario Argento dédiée par l'artiste, la barrette que Vika a oubliée chez elle et que Xénia ne lui a pas rendue avant son départ pour l'Allemagne, la liste non

exhaustive – malgré ses trois pages – des amants de Marina, établie trois ans plus tôt, une nuit où celle-ci avait dormi chez Xénia, une coupure du journal *Megapolis-Express* datée de 1995.

L'entrefilet lui était tombé sous les yeux un matin où, après avoir lavé sous la douche le sang de ses cuisses entaillées – hélas pas pour la dernière fois –, Xénia avait décidé de sortir et de se rendre jusqu'à l'échoppe la plus proche, afin de s'acheter quelque chose à manger. Dommage, il ne lui restait que très peu d'argent – elle n'avait pas voulu emprunter quoi que ce soit à sa mère, étant certaine de toucher bientôt son salaire – mais à présent, elle pouvait toujours courir, la petite Xénia, elle ne verrait pas son salaire. Il s'avéra que pendant la semaine qu'elle avait passée recluse chez elle, le marchand de primeurs avait été remplacé par un kiosque à livres et à journaux. Xénia avait acheté un numéro de *Megapolis-Express*, parce que l'un des invités de sa mère avait affirmé que c'était le seul journal lisible à l'heure actuelle. Par-dessus le marché, les titres des autres magazines ne lui disaient rien. Dans un magasin, Xénia avait rempli un plein sac de nourriture et une fois chez elle, elle s'était mise à lire, en faisant gouter sur le journal la sauce aigre de sa salade de tomates. Les taches rose pâle ne faisaient que mettre en valeur les photos de ces filles à moitié nues.

L'entrefilet était inséré dans la section « Confessions », entre les réponses aux questions des lecteurs (« Chère rédaction, dites-moi, s'il vous plaît, si l'on peut tomber enceinte après une séance de sexe oral ? ») et des récits portant sur la profanation de tombes près de Saint-Pétersbourg par une secte sataniste. L'attention de Xénia fut attirée par un gros titre : « Je me suis tailladée au couteau », confesse Maïa Lvova, la correspondante du *M.-E.* Xénia se rappelait vaguement que Maïa Lvova était spécialisée dans les confessions intimes portant sur sa vie sexuelle – deux ans plus tôt, Vika, Marina et elle avaient commenté avec beaucoup d'animation les souvenirs de Maïa à propos de son dépucelage – naturellement, en attendant le leur. Cette fois-ci, de la manière à la fois explicite et tarabiscotée qui la caractérisait, Maïa Lvova parlait de la lourde dépression qu'elle avait traversée l'année précédente, conséquence de la mort de sa mère et d'autres événements personnels. « Cela faisait déjà un mois que je ne sortais plus de chez moi, écrivait la journaliste, que je me reprochais tout ce qui venait de se produire. Mon désespoir était si grand que j'ai essayé

d'en finir avec la vie, à coups malhabiles de couteau de cuisine. » Il se trouva cependant une amie fidèle qui emmena la malchanceuse suicidaire dans sa datcha, où Maïa fit la connaissance d'un bel homme autoritaire, légèrement plus âgé qu'elle. À travers les sous-entendus de son article, on devinait que cet homme était une personnalité assez connue, dont elle ne pouvait citer le nom de famille, préférant – ce qui correspondait tout à fait au style de l'article – l'appellation euphémistique de « mon démon ». « Durant notre première nuit, continuait-elle, je ne suis pas parvenue à être excitée. Oui, je le voulais à la folie, mais mon corps restait comme mort ! Alors mon démon m'a retournée sur le ventre pour administrer quelques fessées sur mes globes qui en frémissaient par anticipation. » Plus tard, en relisant cet article, Xénia ne manquait pas de ricaner à ce passage, imaginant les grosses cuisses de Maïa Lvova agitées d'un léger tremblement, comme un morceau de gelée sur une table bancale. En revanche, par cette journée de l'été 1995, Xénia n'était pas d'humeur à rire, et elle parvint d'une traite jusqu'à la fin heureuse du récit (« ... on peut aussi en acheter dans quelques sex-shops moscovites, mais mon démon préfère les rapporter de l'étranger »). Abandonnant sans remords un quartier de tomate dans son assiette, Xénia avait composé le numéro de Marina, s'efforçant de contenir son tremblement d'excitation ou plutôt, pour reprendre les mots de Maïa Lvova, son « frémissement par anticipation ».

Xénia avait donc fait la connaissance de Nikita, son premier amant dominant – celui qui, d'ailleurs, lui avait appris la majeure partie de ce qu'elle aimait au lit jusqu'à maintenant. Quels qu'aient été les hommes de Xénia après Nikita, il était toujours resté non seulement le premier, mais dans une catégorie à part. Leur histoire n'avait duré que six mois : Nikita était ensuite parti en Amérique où il était désormais très connu dans la communauté BDSM de San Francisco. Xénia avait dû trouver d'autres amants capables d'assouvir ses soifs impromptues de soumission et de douleur physique. Ce n'était pas chose facile, mais le jeu en valait la chandelle.

— Pour moi, le sexe normal, avait-elle expliqué à Marina, c'est comme la bière pour un amateur de vodka. Ça détend, c'est agréable à boire pendant des négociations ou un déjeuner. C'est, il faut bien le dire, confortable. Eh bien, il en va de même avec le sexe : après un bon amant vanille, je me sens parfaitement relaxée. Si un homme me

plaît, j'aime bien l'avoir à mes côtés – tu sais que j'aime les corps masculins en général –, mais tout ça, ce n'est pas du tout ce dont je te parle. Quand on me frappe, qu'on me force à m'agenouiller, qu'on me fait mal ou qu'on m'humilie, le monde disparaît. Avant même de jouir, j'ai l'impression que l'espace autour de moi se tord – et dans ces cas-là, je peux jouir pendant très longtemps –, donc voilà, je me retrouve presque tout de suite ailleurs, dans un autre endroit. Peut-être parce que je me libère de mon corps, je ne sais pas. Dans la littérature spécialisée, on appelle ça le *subspace*, l'« espace de la soumission », pour autant que l'on puisse en juger par les descriptions. Sans doute que je fais la même différence entre le sexe vanille et le sexe sado-maso que toi entre de simples baisers et un acte sexuel. Tu aimes échanger des baisers, mais il y a peu de chances que tu sois prête à renoncer au plaisir que te procure une bonne baise.

— J'ai lu quelque part, avait répondu Marina, que les femmes d'affaires au top ont ce genre d'engouement. Au travail, elles sont obligées de tout contrôler, alors au lit, elles se laissent aller.

— Sans doute, avait répliqué Xénia en haussant ses maigres épaules. (À cette époque-là, elle n'avait rien d'une femme d'affaires au top.) Peut-être. Mais il me semble qu'il y a encore autre chose là-dedans.

Elle ne faisait pas mystère de ses goûts, pourtant quelques expériences malheureuses lui avaient appris que les hommes prenaient peur si, lors de leur première nuit avec une fille, ils recevaient en même temps qu'un préservatif un assortiment de deux cravaches, des menottes, un martinet, un *paddle* en cuir, un bâton de fessée et des pinces à seins, réunies par une coquette chaînette argentée. Cela avait pu aller jusqu'à des extrémités tragi-comiques. Une fois, lors d'une soirée dans un club, Xénia avait fait la connaissance d'un gars blond au corps magnifique, avec de véritables yeux bleus de chevalier épique. Et comme de bien entendu, il s'appelait soit Sviatoslav, soit Miroslav, c'était le copain de vagues connaissances de Xénia. Après d'innombrables tequilas agrémentées de sel et de citron vert, ils avaient pris un taxi et s'étaient précipités chez Xénia, parce que, comme il se doit, Stanislav ou bien Rostislav vivait chez papa et maman. Tout aurait pu se passer comme sur des roulettes, sauf qu'à un moment, le gars avait mordu Xénia dans le cou et l'avait serrée si fort qu'elle avait entendu ses os craquer, et par-dessus le marché, comme

en passant, il lui avait infligé une petite brûlure de cigarette au genou. Sans les effets de la tequila, il aurait été aisé de comprendre que Viatcheslav alias Mstislav contrôlait mal les mouvements de ses bras et de ses jambes, mais Xénia qui n'avait pas eu d'amant dominant depuis deux mois en avait été à ce point excitée qu'à peine le seuil de son appartement franchi, elle s'était précipitée sur ses nouvelles acquisitions pour les lui montrer.

— Qu'est-ce que c'est ? avait demandé Slava en dévisageant Xénia de ses yeux bleus stupéfaits.

— Une cravache, avait répondu Xénia. Et ça, c'est un fouet. On s'en sert pour corriger une femme, comme tu peux le deviner.

Son amant-héros s'était comporté de manière inattendue : son regard s'était troublé, et il s'était écroulé à genoux de toute sa hauteur épique, vomissant trois citrons verts et une salade aux calamars – autrement dit tout ce qu'il avait ingurgité ce soir-là – sur le linoléum de l'entrée. Xénia avait passé le reste de la nuit à faire boire du thé à son vaillant chevalier et à écouter ses excuses embrouillées. Le jour venant, des sentiments maternels avaient pris le dessus, et après avoir caressé les cheveux de Slava, elle l'avait conduit dans sa chambre où elle s'était déshabillée et où, en s'efforçant de ne pas simuler, elle s'était mise à gémir au bout de cinq minutes qu'il était un amant remarquable. Étant donné qu'ils n'avaient pas dormi de la nuit, ni l'un ni l'autre, et que Xénia n'avait même plus la force de geindre correctement, elle n'avait pas grand espoir de l'abuser, mais d'une manière ou d'une autre, elle considérait qu'elle avait assez œuvré pour soigner le traumatisme porté à la sensibilité de son âme masculine. Après quoi, elle avait déclaré qu'il était l'heure pour elle de partir au travail et elle avait reconduit son amant raté jusqu'au métro en suivant l'itinéraire le plus dédaléen possible afin qu'une fois revenu à la sobriété, il soit dans l'incapacité de retrouver le chemin de son appartement. Il va de soi qu'elle lui avait donné un numéro de téléphone erroné, avec un seul chiffre de faux, comme elle procédait toujours en pareil cas. En appelant Marina dans la soirée, elle avait tiré la conclusion suivante : « Ça a sans doute été la pire aventure sexuelle de ma vie, mais l'une de mes histoires les plus marrantes. »

Partant de là, de cette amère expérience, Xénia ne se hâte pas d'embarquer Alexeï dans ses jeux semi-interdits. Certes, elle laisse traîner bien en vue tantôt un *paddle* en cuir, tantôt un fouet à neuf

lanières, mais le regard d'Alexeï ne fait que glisser dessus avec indifférence, sans doute les prend-il pour un élément de décoration. Ils se retrouvent une fois tous les quinze jours, Alexeï s'excuse auprès de Xénia de ne pas pouvoir se libérer plus souvent, et elle se garde de commenter qu'elle n'accepterait pas de le voir plus fréquemment. Combiner une aventure aussi légère que celle-ci avec le travail s'est révélé tout à fait pratique : en qualité de manager, elle dirait même qu'Alexeï s'est mis à travailler mieux. Cela dit, la raison en incombe peut-être au succès de leur projet : à presque trente ans, le mec n'avait pas accompli grand-chose jusqu'à maintenant.

Après avoir jeté sa paperasse dans la corbeille et remis les dossiers en place, Xénia se rassoit à son bureau. Dans le coin inférieur de son écran clignote l'icône d'ICQ, que quelqu'un a qualifié avec beaucoup d'esprit de « fleurette sur la tombe du temps de travail ». Xénia clique sur le triangle jaune et reçoit le message : « Salut ! »

— Salut, répond-elle avant de fouiller dans les « Coordonnées de l'Utilisateur ».

Pas de prénom, pas de nom de famille, juste le pseudo d'*alien*, très original ; quant aux autres rubriques, elles n'indiquent que son sexe – masculin. La section « À propos » contient un texte flashy en anglais, qui ressemble à la présentation d'un personnage dans un jeu vidéo : « *I'm a monster in your chest. I'm a really nasty one. And in a few hours, I'm gonna burst my way through your rib cage, and you're gonna die. Any questions?* »

— On se connaît ? demande Xénia.

— Non, répond son interlocuteur. Mais ça peut s'arranger, non ?

Xénia soupire. De temps en temps, des hommes qui s'ennuient viennent frapper à sa porte ICQ, désireux qui de flirter, qui de faire un brin de causette. En règle générale, il lui suffit de quelques répliques avant de les expédier dans un éternel « Ignorer ».

— Je ne suis pas certaine de vouloir arranger cela, répond-elle sèchement.

Voyons voir si celui-ci aussi va commencer à faire son coquet avec des inepties du genre : « Ah, mais pourquoi êtes-vous si en colère, mademoiselle ? » se dit Xénia.

— Bien, reprend l'homme. Alors ne faisons pas connaissance. Contentons-nous de parler.

— De quoi ?

— De quoi parlent des gens qui ne se connaissent pas et ne se verront jamais ? De leurs secrets les plus intimes, bien sûr. Dites-moi donc, Xénia, quel est votre désir secret le plus cher ?

Xénia fixe du regard son écran à cristaux liquides de marque Samsung, le grillage métallique du pot d'où pointent deux stylos et trois crayons, ses dossiers soigneusement alignés. Une carrière réussie, de l'argent, du succès ? Elle aurait du mal à qualifier ses désirs de « secrets », et puis ce ne sont même pas des désirs, mais un futur qui ne manquera pas d'advenir, plus exactement la prémonition de ce futur. Pendant une seconde, les doigts maigres de Xénia se figent au-dessus de son clavier ergonomique.

— Je suis une jeune femme banale, tape-t-elle enfin. Je veux trouver un homme qui me comprendra et saura me rendre heureuse.

Je me demande souvent pourquoi ça m'est arrivé à moi. Il existe de nombreuses théories qui expliquent ce qui pousse des gens à attirer des jeunes filles isolées dans leur cave et à les y torturer pendant des heures avant de les tuer.

Il existe bien entendu des monstres à qui les filles se refusent ou qui redoutent que les filles se refusent à eux, des mecs en colère prêts à détruire un joli jouet pour la simple raison qu'il ne leur appartient pas. Il me semble que ça ne correspond pas tout à fait à mon cas.

On aime aussi parler des homosexuels, victimes de leur sexualité refoulée, qui détestent les femmes ou les craignent. De toute évidence, ces gens ont eu des problèmes avec papa et maman, ainsi qu'avec la société dans son entier, article 121 du Code pénal soviétique, des blagues sur les pédés, un vaste placard renfermant un dixième de la population mâle du pays. Il me semble que ça ne s'applique pas non plus à moi.

J'aurais d'ailleurs bien voulu être gay, allez savoir pourquoi il leur est plus facile d'exprimer leur douleur et leur amour dans la même phrase. J'ai lu un jour un récit où deux garçons amoureux se tiennent les yeux fermés au bord de l'océan et entendent tout à coup le cri d'un dauphin échoué sur le rivage et dans lequel les gamins du coin s'amuse à planter des fourches. Et le lecteur comprend que ce cri est en rapport direct avec leur amour. Si j'avais pu écrire un récit pareil, je n'aurais pas eu besoin de tuer.

Il y a aussi les schizophrènes, les fous de Dieu avec qui conversent Dieu ou le diable, un Sam, Belzébuth ou Bélial quelconque. En Russie, ils pourraient sans doute entendre les voix de Staline ou d'Hitler. Car même Tchikatilo a écrit qu'il se sentait l'âme d'un partisan. Autrement dit, ils entendent des voix qui leur ordonnent de tuer, et ce n'est

certainement pas mon cas.

Je n'ai pas entendu de voix, Dieu et le diable ne m'ont jamais adressé la parole, personne ne m'a fait parvenir de message. Je suis complètement seul ici. Je me dis que si quelqu'un s'était mis à me parler, que ce soit Dieu ou le diable, peu importe, je me serais senti moins seul, je n'aurais pas eu besoin de tuer.

J'ai lu les livres de Stanislav Grof, un psychiatre tchèque qui a foutu le camp à temps en Californie où il a travaillé sur le LSD et des techniques respiratoires spécialisées. Il est persuadé qu'il existe quatre matrices périnatales qui déterminent la vie d'un individu par le processus de sa naissance. C'est la troisième matrice, le passage par le canal pelvi-génital, qui engendre justement les tueurs en série et les sadiques. Cette théorie m'a tellement intéressé que j'ai même demandé à ma mère comment ça s'était passé, si cette étape n'avait pas été la plus difficile pour moi. Il n'est pas certain qu'elle se souvienne vraiment de tout, mais pour autant qu'elle se le rappelle, il n'y a rien eu de particulier, un accouchement comme un autre, rien n'a étonné les médecins. Autrement dit, cette histoire-là non plus ne parle pas de moi.

J'ai lu consciencieusement les livres américains, les achetant avec moult précautions à l'étranger, afin de ne pas attirer l'attention de la poste ou du service d'*Amazon.com* qui analyse les commandes. Ils évoquent tous la même chose : sexualité refoulée, abus sexuels sur enfants, cruauté des parents. À dire vrai, j'aurais été heureux d'apprendre que mon père, pris de boisson, m'avait violé quand j'avais cinq ans, ou que ma mère m'avait forcé à regarder ses clients la baiser pour qu'elle puisse se payer une bouteille de vodka ou un shoot d'héroïne. Ça aurait été un vrai coup de chance si mon frère avait été dévoré pendant des années de famine, comme celui de Tchikatilo.

Je m'étais même inventé un passé de ce genre, de faux souvenirs masquant Dieu sait quoi. Oui, j'avais une imagination fertile, comme gamin. Je nourrissais de nombreux fantasmes, mais en réalité, mon enfance a été heureuse. J'aurais préféré qu'il n'en aille pas ainsi – cela aurait signifié que je n'avais tout simplement pas eu de chance. « *Shit happens* », comme disent les Américains. C'est moi qui n'aurais pas eu de chance, mais le monde, lui, aurait été normal, j'aurais pu laisser les journaux et leurs lecteurs en paix, qu'ils vivent comme ils l'entendent.

Si je savais qu'il s'agissait uniquement de mon problème, je serais

allé voir un psychanalyste et je n'aurais pas eu besoin de tuer.

Si j'étais allé voir un psychanalyste, je lui aurais posé une seule question : « Pourquoi est-ce que je tue exclusivement des jeunes filles ? Pourquoi pas des hommes ou des petits garçons ? » Si je tuais des petits garçons, je pourrais dire, comme John Wayne Gacy, qu'ils étaient tous moi. J'aurais cité Dennis Nilsen qui a déclaré : « Je n'ai pas cessé de me tuer, pourtant c'était toujours quelqu'un d'autre qui mourait. »

Mais je ne tue pas d'hommes, je ne touche pas les gens qui me ressemblent. Je tue des femmes et des filles encore toutes jeunes. Pourquoi elles ? Oui, bien sûr, je couche avec elles, elles m'excitent, mais ce que je veux obtenir – compréhension, compassion et pardon –, je pourrais tout aussi bien le trouver chez un homme.

Il ne me semble pas que ma sexualité soit à ce point refoulée. Il m'est globalement arrivé de penser que le sexe n'avait aucun rapport avec cette histoire. C'est d'ailleurs pour cela qu'un jour, j'ai décidé de tenter une expérience.

Je me suis dit : est-ce que je peux tuer une femme
Sans éprouver ce faisant la moindre excitation
Sans me masturber devant son corps
Sans la forcer à me prendre dans sa bouche
Ou à se donner à moi dans les postures les plus variées
En règle générale inconfortables et humiliantes ?

Je me suis dit que je choisirais une femme au hasard
Pour laquelle je n'éprouvais rien
Je la tuerais rapidement et je m'éloignerais de la scène
Quand on trouvera le corps, bien sûr
Ce ne sera pas aussi impressionnant que les installations
Que j'avais organisées dans les forêts des environs de Moscou
Pour la grande joie des cueilleurs de champignons, jeunes mères avec
leur poussette
Et couples à la recherche d'intimité
Ce meurtre n'obligera pas les gens à s'interroger sur la cruauté de la
vie
Mais peut-être comprendront-ils quelque chose de la soudaineté de la
mort
Ce qui est aussi, entre nous soit dit, un résultat des plus honorables.

J'ai choisi l'immeuble de bureaux où j'ai travaillé autrefois

Je connaissais l'entrée de service, là où il n'y avait nul besoin de
montrer son badge
Pas de caméras vidéo, à l'intérieur, c'est important
J'ai gravi l'escalier jusqu'au deuxième étage et j'ai appelé l'ascenseur
Je ne sais pas moi-même ce que j'escomptais, mais j'ai eu de la chance
J'ai lu que les tueurs en série étaient souvent en veine
Même Tchikatilo a été arrêté deux fois, puis relâché
Mais tel n'est pas mon propos
Les portes se sont ouvertes. Il y avait une femme dans l'ascenseur
Dans les quarante-cinq ans. Pas particulièrement belle
Vêtue d'un tailleur pantalon bon marché
Censé sans doute lui donner un style de femme d'affaires
Une comptable ou quelque chose du genre
Une coiffure tarabiscotée, des cheveux blonds
Tirant sur le roux. De toute évidence teints
Quand on a les cheveux naturellement roux
On n'a jamais une peau
Comme celle de cette femme. Croyez-moi, je suis bien placé pour le
savoir.

Elle n'éveillait aucun sentiment en moi
Croyez-moi, rien ne vibrerait
Mon sexe reposait, pelotonné, profondément endormi
Les portes se sont refermées. Je me suis rapproché dans son dos
Et j'ai plongé une main dans ma poche. Pour attraper mon couteau et
lui trancher la gorge
Ça aurait été l'affaire de deux secondes
Et je serais ressorti à l'étage le plus proche
Avant d'envoyer l'ascenseur et le corps vers le sommet de l'immeuble
Tandis que je serais redescendu par l'escalier, droit vers la porte de
service
Mais au moment où j'ai raffermi ma prise sur le manche
Mon sexe s'est dressé malgré l'étroitesse de mon jean
Comme la colonne Vendôme ou le pilier d'Alexandrie
Comme si tout le sang tout le sang disponible sur terre avait afflué
dedans en cet instant
J'ai lâché le couteau. L'expérience était terminée.

Alors qu'elle sortait de l'ascenseur
J'ai remarqué une mèche grise dans ses cheveux
Sans doute oubliée au salon de coiffure
À moins qu'elle n'ait été laissée là intentionnellement, je ne sais
Mais quand je l'ai entrevue
Cette poignée de cendres dans le blond-roux de la coiffure tarabiscotée

J'ai éprouvé soudain une tendresse immense
Je me suis dit que cette femme
Avait vécu quarante années et quelques, aimait et était aimée
Avait enterré des proches, peut-être mis au monde des enfants
Avait ri et pleuré – et voilà que de la cendre se posait sur sa tête
Dans une quarantaine d'années elle l'ensevelirait entièrement
Comme Herculanium ou Pompéi
Quand je me suis fait ces réflexions, j'ai eu envie de la rattraper
De lui demander pardon pour toute ma vie misérable
De la serrer dans mes bras et de presser mes lèvres sur cette mèche
cendrée.

Mon sexe était toujours érigé
Dans mon jean trop étroit, ce qui m'infligeait une douleur
Qui m'a détourné des larmes ruisselant sur mes joues.

Pour la première fois, mon excitation avait sauvé une vie.

Sur le chemin qui va du métro Tchistye Proudy au café baptisé Le Charme discret de la bourgeoisie, tu remarques tout à coup un vide, telle une dent arrachée, entre deux immeubles. À une époque, il y avait là un restaurant en sous-sol, où elle était venue avec ses parents célébrer le mariage de Lev. Xénia ayant alors quinze ans, Lev en avait par conséquent vingt et un. Elle connaissait déjà bien sa fiancée, à ce moment-là : une grande fille châtain avec une tendance à l'embonpoint et un grand nez qui ressortait sur son visage comme une excroissance exogène. Elle fumait des Marlboro, portait des pulls trop larges et des jeans moulants, incongrus sur son postérieur déjà volumineux au naturel. Qu'est-ce que Lev a bien pu lui trouver ? Mystère, mais un dimanche, en arrivant dans la cuisine, Xénia a vu sa mère en train de caresser la tête de Lev, tout en lui répétant : « Allons bon. » On ne caressait Xénia sur la tête que si quelque chose s'était produit : si elle s'était coupé la main, fait une entorse ou avait simplement attrapé un virus. Cela dit, quand elle était malade, on lui touchait plutôt le front, au lieu de la caresser, afin de savoir si elle avait de la fièvre. Alors, s'étant imaginé que Lev avait été renvoyé de sa fac, Xénia lui avait perfidement demandé : « Ça y est, tu t'es fait virer ? » Elle avait quinze ans, et l'époque où Lev la pourchassait à travers tout l'appartement en la forçant à incarner Sarah Connor était révolue depuis longtemps. « Je me marie, avait-il répondu. Avec Lioucia. – Bon, ben félicitations, alors », avait-elle répliqué avant de tourner les talons pour filer se réfugier dans sa chambre. Curieusement, elle avait envie de pleurer ; mais Xénia ne pleurerait jamais.

Plus tard, une fois Lev parti faire sa demande officielle, Xénia avait interrogé sa mère : « Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est en cloque ? » Sa

mère avait hoché la tête et sur un « Pigé », Xénia était allée téléphoner à Marina. Redoutant elle-même par-dessus tout de tomber enceinte, elle avait déjà pris l'habitude d'avoir toujours des préservatifs dans sa poche. Allez savoir, des fois qu'un violeur se jette sur elle tandis qu'elle rentrait à la maison – elle s'imaginait le fuir à travers une cour obscure, des escaliers jonchés de seringues usagées crissant sous ses pieds, des caves où de l'eau clapotait, haletante comme Sarah Connor, et quand elle n'avait plus où fuir, elle s'arrêtait et lâchait tranquillement, s'efforçant de calmer son cœur qui tambourinait : « Enfile-moi ça. » Naturellement, Lioucia avait fait exprès de tomber enceinte, Xénia n'avait pas le moindre doute là-dessus, mais une fois allongée la nuit venue dans leur chambre désertée par Lev, cela ne l'avait pas empêchée d'imaginer des cellules en train de se subdiviser à l'intérieur du corps balourd de Lioucia, pour gonfler dans ces ténèbres impénétrables et se métamorphoser en bébé. Quand Xénia s'était endormie, elle avait eu l'impression que la couverture tirée jusque sur sa tête, c'était justement cet utérus, tout comme l'était le restaurant en sous-sol où ils avaient célébré le mariage de Lev, en comité restreint à une quinzaine de personnes.

L'été suivant, pendant que Xénia défendait l'honneur de Marina et faisait la connaissance de Nikita, les jeunes mariés avaient prolongé leur lune de miel en Crimée sur les trois mois d'été, et quand ils étaient revenus, l'enfant qu'attendait soi-disant Lioucia avait disparu sans laisser de traces. Xénia n'avait jamais demandé directement à Lev ce qui s'était passé : fausse couche, avortement ou bien cet enfant n'avait jamais existé, et Lioucia avait tout simplement menti. L'enfant avait disparu, puis ce fut au tour de Lioucia, qui avait quitté sans tapage particulier l'appartement que louaient les jeunes mariés, pour retourner chez sa mère. Lev avait annoncé qu'il vivrait encore là-bas les deux mois payés d'avance, mais au bout de quatre, Xénia avait compris qu'il ne reviendrait plus jamais à la maison. Un an plus tard, il était parti aux States, en lui lançant : « *I'll be back* » au moment des adieux, assortissant sa réplique d'un clin d'œil censé signifier : « Ne sois pas triste », mais elle avait épuisé ses réserves de tristesse deux ans plus tôt, quand Lev s'était marié et que Lioucia était tombée enceinte d'un enfant qui avait ensuite disparu sans laisser de traces, comme s'il n'avait jamais existé – exactement comme s'était à présent évanoui le restaurant où ils avaient célébré ce même mariage.

Olga aimait Le Charme discret..., peut-être parce qu'il jouxtait le salon où elle se faisait coiffer et, deux fois par semaine, manucurer. Deux paires de mains sur la même petite table : celles d'Olga, soignées, douces, fraîchement enduites de crèmes et autres huiles, et les petites menottes de Xénia, avec leurs ongles rongés et un anneau d'argent. Entre elles se dresse une statuette, un petit dieu en argile ou en pierre aux yeux carrés et aux dents qui lui mangent la moitié du visage.

— Vlad m'a demandé de te le remettre, déclare Olga.

— Comme il est mignon, réplique Xénia, même si, bien entendu, le mot « mignon » est quelque peu étrange pour un truc qui semble plutôt sortir d'un cauchemar. De qui s'agit-il ?

— D'un dieu mexicain, répond Olga en aspirant une bouffée sur son long fume-cigarette. Vlad est allé là-bas l'année dernière et il en a rapporté tout un bric-à-brac. Mais à ce qu'il dit, c'est une pièce authentique, pas une contrefaçon.

De la pointe de l'index, Xénia caresse la surface légèrement spongieuse de la pierre. Est-ce une divinité maya ou aztèque ? À l'école, elle avait lu que les prisonniers des Aztèques devaient affronter, munis d'épées en bois, des guerriers véritablement armés, tandis que les Mayas considéraient que le monde continuerait à exister à la seule condition que plusieurs fois par an, on apporte aux dieux de copieuses offrandes de sang. Pendant les sacrifices rituels, les marches des pyramides étaient dévalées par des ruisseaux de sang. S'il s'agissait vraiment d'une authentique divinité mexicaine, tout ce qu'elle verrait dans la chambre de Xénia ne serait par comparaison que des jeux d'enfants.

— J'ai reçu une proposition de collaboration amusante, raconte Olga. Une entreprise privée veut placer de la publicité chez nous. Ils organisent des excursions historiques à Toula.

— Ils considèrent notre site comme une cible adéquate ? ricane Xénia. Ils ne seraient pas en train de confondre ?

— Rigole, rigole, réplique Olga. Tu sais quel genre d'excursions ils organisent ? « Les tortures à l'époque d'Ivan le Terrible » ! Par exemple les touristes visitent le kremlin de la ville et les *streltsy* remarquent un pickpocket essayant de voler le porte-monnaie de l'un des visiteurs. On le conduit dans un souterrain et...

— Arrête ! s'insurge Xénia. Tu me fais marcher !

— Écoute, ils ont inondé tout l'Internet russe avec leurs spams, tout le monde connaît cette histoire géniale. Ils promettent de montrer les tortures russes traditionnelles – fouet, pinces, huile bouillante et cire fondue sur un corps nu...

— ... et écartèlement, ajoute Xénia.

Olga s'esclaffe.

Quand les Espagnols ont conquis le Mexique, ils ont écartelé leurs prélats les plus haut placés. À l'heure actuelle, il n'est plus possible de déterminer s'ils les ont torturés dans l'espoir d'apprendre où se situaient les gisements d'or ou bien si les massacres perpétrés dans les rues de la ville les avaient simplement rendus fous furieux. *Mais si ça se trouve*, songe Xénia, *les prêtres eux-mêmes recherchaient peut-être cette issue, parce qu'ils savaient que ce serait le dernier sang versé sur les marches de la pyramide sacrée, la dernière chance de repousser la fin du monde.*

Les histoires proverbiales en Union soviétique sur les tortures endurées par d'héroïques pionniers n'avaient guère touché Xénia, qui n'avait jamais trouvé excitante l'image de jeunes filles du komsomol avec le calice des seins emplis de leur propre sang. L'un de ses partenaires dominants occasionnels s'était avéré un partisan du Parti national bolchevique, des reliques nazies et de *Portier de nuit*. Il était peut-être bon au lit par-dessus le marché, mais le cuir noir, les têtes de mort et une casquette à haut bord provoquaient toujours en Xénia un accès d'hilarité qui mettait un terme définitif et immédiat à n'importe quelle excitation érotique.

Au lieu de Zoïa Kosmodemianskaïa¹ nue dans la neige ensanglantée, Xénia préférait depuis toute petite se figurer un prêtre indien, déjà privé de pieds et de mains, gisant dans une agonie extatique sur la dalle en pierre d'une pyramide sacrée. Il oublie la douleur et à l'instant ultime, l'âge d'or de son peuple ressuscite dans sa conscience, l'apogée d'une civilisation disparue sans laisser de traces comme disparaissent les enfants non nés, crachés des profonds abysses de l'utérus maternel, comme avait disparu la femme de Lev, comme a disparu aujourd'hui le restaurant où ils avaient célébré un jour leur mariage.

— Et puis, continue Olga, une association d'aide aux femmes victimes de violences domestiques s'est adressée à moi. Ils veulent qu'on leur crée gratuitement une page sur notre site.

— Mais quel rapport ils ont avec nous ? demande Xénia.

— Ils prétendent que la violence domestique et les tueurs maniaques, ce sont deux visages d'un même sadisme masculin. L'humiliation d'une femme au sein de sa famille ou son assassinat au fin fond d'une forêt seraient les maillons d'une seule et même chaîne. Et ainsi de suite.

Xénia se rappelle sans trop savoir pourquoi Vlad qui criait : « Olga, apporte des glaçons ! » et la statuette mexicaine devient tout de suite plus lourde dans sa main.

— Créons-leur une page, consent-elle, ce n'est pas un problème. Il faut bien aider nos sœurs. Mais je leur aurais plutôt conseillé d'étudier le karaté ou le *wushu* à la place.

— Moi, je leur aurais conseillé de s'initier correctement au monde des affaires, s'esclaffe Olga, et d'aller travailler une petite année dans ce milieu. C'est une expérience plus terrifiante que le karaté ou le *wushu*.

— Et ce type, au sujet duquel tu m'avais interrogée, tu te rappelles ? demande Xénia. Tu vas travailler avec lui ?

Olga secoue la tête.

— Je n'ai pas encore décidé, répond-elle. Mes partenaires ne me laissent pas d'autre issue. Si ça continue comme ça, ils auront coulé notre affaire avant le printemps.

— Je comprends, renchérit Xénia.

En réalité, elle ne comprend pas, parce qu'en dépit de sa volonté de se repérer dans le monde des affaires, elle n'est en tout et pour tout qu'une journaliste qui a réussi, peut-être une IT manager passable et une professionnelle couronnée de succès dans des domaines où, Dieu merci, on n'a pas besoin de s'y connaître en affaires.

Elles ont déjà choisi leur dessert et attendent qu'on leur apporte le café quand Olga décide de se lancer :

— Tu sais, je crois que je suis en cloque.

En voilà une nouvelle ! songe Xénia, qui lui demande combien elle a de retard, puis pose une question dont elle connaît déjà la réponse : « Oui, bien sûr, d'Oleg, tu le sais bien », avant de s'enquérir s'il est au courant. À quoi Olga répond : « Mais enfin, voyons, je n'ai encore rien décidé », parce qu'elle est une fille bien, issue d'une famille de l'intelligentsia léningradoise et pas une Lioucia quelconque en pulls trop larges et jeans moulants, qui prend le premier prétexte venu pour

faire passer un homme devant M. le Maire, puis dans un restaurant utérin où la nouvelle cellule familiale va gonfler comme un embryon dans la matrice, avant que tout cela ne disparaisse ensuite sans laisser de traces. Non, Olga n'a encore rien décidé, parce qu'elle ne veut pas détruire une famille, et puis Xénia soupçonne qu'elle ne pourra tout simplement pas le faire : les hommes ne quittent pas leur femme pour la maîtresse qu'ils fréquentent depuis quatre ans, non, ils préfèrent s'en trouver de nouvelles, ils entament des relations avec des filles sachant mieux se protéger et capables d'empêcher les spermatozoïdes de fusionner avec leurs ovules dans leurs abysses internes, pour se mettre ensuite à gonfler et former l'embryon d'une nouvelle vie.

— Non, dit Olga, je n'ai encore rien décidé, j'ai peur d'élever un enfant seule, je n'y arriverai pas, mais peut-être que je vais quand même le garder, parce que j'ai déjà trente-cinq ans, et rien ne me garantit que j'aurai une autre chance. Et puis, j'aime Oleg malgré tout, et si c'est un garçon, il lui ressemblera.

Alors quand elle profère ces paroles, Xénia pose sa main dont les ongles ignorent ce qu'est une manucure sur celle parfumée et soignée d'Olga, l'effleure d'une caresse et affirme :

— Quoi que tu décides, je serai à tes côtés.

Elle remarque alors seulement que son autre main continue de serrer la statuette mexicaine aux yeux carrés et au sourire ouvert sur la moitié de la face.

1. Résistante soviétique, pendue par les nazis en 1941.

Xénia, Xénia, Xénia, se répète Alexeï en gravissant l'escalier du passage souterrain. *Je t'aime, je t'aime, je t'aime*. Il est si étrange de prononcer ces mots. Combien de fois les a-t-il entendus dans le lit deux-places d'une chambre d'hôtel, dans un hall d'immeuble dont les portes d'entrée claquent à grand bruit, dans un grenier sans serrure où souffle le vent froid de l'automne, combien de fois, un sourire tranquille aux lèvres, a-t-il plongé dans des yeux qui attendaient un « je t'aime » réciproque, sans pour autant prononcer ces mots-là. Pourtant en ce moment, il se répète comme un mantra *xéniaxéniaxéniajetaimejetaimejetaime*. Maintenant il le sait : on ne peut jamais prévoir sous quelle forme arrivera l'amour, une maigrichonne aux cheveux sans cesse en bataille, aux ongles rongés sur des mains frêles, avec des intonations cristallines dans l'autorité glaciale de sa voix. Tu vas la retrouver tous les jours, et ta voix intérieure ne te susurrera pas : « Regarde, c'est ton amour, ta destinée, le sang de tes veines, tous tes “oui” et tous tes “non”, c'est ce qu'il y a de plus important dans ce qui t'est arrivé ces dix dernières années », et si elle s'obstine à te le souffler, tu ne la croiras pas. Tu continueras à lancer comme avant, en allumant ton ordinateur : « salut », et en l'éteignant : « bye », et tu continueras à partager le même bureau qu'elle pendant six mois, sans davantage savoir ce que cela va signifier pour toi. Alors tu te contenteras de la séduire avec légèreté, et cette légèreté mensongère, tu la paieras pendant quelques semaines encore, avant de comprendre enfin. Sois honnête avec toi-même, tu as été un bon amant pour des tas de femmes, mais tu ne les as jamais aimées, tu es sans doute quelqu'un de bien, quoique assez froid, inutile de te mentir, tu es né comme ça, il n'y a rien à y faire. Un corps auprès duquel vieillir, des enfants à élever ensemble, l'or illuminant des

cheveux roux, l'argent de mèches prématurément blanchies, dix ans ensemble, une éternité à vivre, *mon Oxana chérie, pardon, pardon qu'il me soit arrivé ça. Je ne le voulais pas, et si j'avais su, je ne t'aurais pas menti ce soir-là, je ne t'aurais pas répondu : « Non, Oxana, je suis encore au travail. Pavel m'a demandé de discuter avec lui d'un projet spécial. Je te raconterai ce soir. »* Que raconter, Oxana, que raconter si même ces paroles que tu n'entends pas ne disent déjà plus la vérité ? Parce que même si j'avais su, je l'aurais quand même enlacée dans le taxi, j'aurais embrassé les lèvres qu'elle m'offrait, j'aurais pris l'ascenseur jusqu'à son appartement et j'aurais fait l'amour là-haut avec elle, sans cesser de croire qu'il s'agissait juste de sexe. Et deux semaines plus tard, quand nous avons lancé le projet, je l'aurais de nouveau regardée et de nouveau, comme la fois précédente, j'aurais vu ses cheveux en bataille, ses épaules maigres, ses lèvres autoritaires soulignées de rouge, ses mains frêles aux ongles rongés – et une fois de plus, la tendresse m'aurait étouffé. Mon Oxana chérie, pardonne-moi ce qui est arrivé, j'espère que tu ne l'apprendras jamais.

Nous ne faisons l'amour que très rarement et Dieu m'est témoin que je m'efforce à ce que ce soit le plus rare possible. Parce que si je pouvais aller chez elle tous les soirs ou ne serait-ce que quelques fois par semaine, le jour finirait par arriver où je serais incapable de me retenir. Je m'agenouillerais devant elle et je lui dirais : « *Xénia, Xénia, Xénia, me voilà, ton collaborateur maladroit et amant malheureux, voilà ce moi, tel qu'il est, père de deux enfants, mari de sa femme, regarde-moi, prends-moi avec toi, rapetisse-moi, glisse-moi dans ta poche, enregistre-moi sur le disque dur de ton ordinateur portable, garde-moi ici. Je veux m'agenouiller devant toi et embrasser tes doigts frêles et caresser tes cuisses dont la peau fine laisse entrevoir le sang pulsant dans leurs veines, regarder tes lèvres s'entrouvrir comme des fleurs de chair – embrasser, caresser, regarder et répéter, répéter comme un mantra xéniaxéniaxéniajetaimejetaimejetaime, tel un moine défroqué n'attendant plus aucun salut de ces paroles. Je comprends que tout cela ne te concerne pas, ma Xénia chérie, pardonne-moi ce qui est arrivé. J'espère que tu ne l'apprendras jamais.*

Alexeï entre dans le hall de l'immeuble, appelle l'ascenseur et se répète pour la centième fois : *Tu peux toujours analyser la situation, tu peux toujours essayer de l'expliquer, l'analyse et les explications sont sans importance. Non, je n'ai jamais couché avec une collègue de travail, oui, elle et moi nous avons créé le meilleur projet journalistique de ma vie, oui, j'ai toujours apprécié les filles dans la vingtaine. Mais tous ces « oui » et*

tous ces « non » qui n'ont pas franchi mes lèvres n'y changent rien, parce qu'au final, il ne reste qu'une chose : *xéniaxéniaxéniajetaimejetaimejetaime*.

Roman Ivanovitch ouvre la porte. Il est vêtu d'un survêtement en lainage, on distingue des gouttelettes de sueur sur sa calvitie, alors même que le plafonnier empoussiéré de l'entrée ne diffuse qu'une faible lumière. Roman Ivanovitch porte des lunettes à fine monture, son grand nez est pareil à une excroissance exogène.

— Excusez-moi, fait-il. J'ai oublié votre nom.

Alexeï se présente et Roman Ivanovitch hoche la tête, redemande son patronyme, utilise la pointe de son pied pour pousser des pantoufles éculées dans sa direction.

— Chaussez-les, Alexeï Mikhaïlovitch, venez dans mon bureau, je vous montrerai tout le matériel dont je dispose et je répondrai à vos questions.

Roman Ivanovitch vit seul, son bureau occupe une grande pièce dont trois murs sont garnis d'étagères couvertes de dossiers. Sur une table, dans un coin, trône un ordinateur recouvert d'une serviette en guise de protection.

— Vous voulez que je vous raconte comment j'ai commencé à m'occuper de tout ça ? demande-t-il, et Alexeï opine du chef.

Roman Ivanovitch s'approche d'une étagère, en tire un dossier, le pose sur le bureau devant lui et commence :

— Il se trouve que je suis natif de Rostov-sur-le-Don. Or le Don est une région très fertile en *serial killers*. Le célèbre Tchikatilo, Moukhankine, ainsi que Tsourman, Bourtsev et de nombreux autres. On prétend que l'environnement y est mauvais, même si d'un autre côté, où est-il bon, de nos jours, je vous le demande. Donc j'ai commencé à m'intéresser aux raisons de ce phénomène. J'ai étudié, analysé, comparé. On affirme qu'ils ont subi des traumatismes dans leur enfance. Le frère cadet de Tchikatilo a été mangé pendant la famine, Moukhankine venait à peine de naître que sa mère le jetait sur le seuil de la maison, en criant à son père : « Prends-le, j'en ai pas besoin ! » Les Américains considèrent également que la majorité des tueurs en série ont été humiliés ou violés dans leur enfance. La mère de Henry Lee Lucas forçait son fils à la regarder pendant qu'elle – excusez-moi – s'accouplait avec ses amants, aussi l'a-t-il tuée à l'âge de dix-sept ans ! Les parents adoptifs de Joseph Kallinger le

fouettaient et menaçaient de le castrer, et quand il a eu huit ans, ils l'ont tout bêtement violé. À ce qu'on dit, on peut trouver un souvenir d'enfance terrifiant dans la vie de chaque *serial killer*, mais croyez-moi, Alexeï Mikhaïlovitch, ça n'a rien de vrai. J'ai beaucoup lu, beaucoup analysé. Anatoli Slivko, le célèbre maniaque chef pionnier, a eu par exemple une enfance tout à fait heureuse.

« Il existe encore une croyance très en vogue selon laquelle il s'agirait de gens ayant des problèmes sexuels. Tchikatilo était paraît-il incapable de pratiquer un acte sexuel normal et même après avoir tué sa victime, il devait lui enfoncer son sperme dans le corps avec un doigt. Quant au cannibale Spesivtsev de Novokouznetsk, son pénis – excusez-moi – pourrissait de la syphilis. Et puis, il y a les pédérastes ou homosexuels ou, comme on dit maintenant, les gays. Ils sont assez nombreux parmi les tueurs en série. Soi-disant qu'ils se vengeraient des femmes, parce qu'ils auraient peur d'elles. Je ne nierai pas que ça arrive, mais il s'agit seulement d'une catégorie. Et tout porte à croire que votre maniaque de Moscou n'en relève pas. Ses victimes ont été violées vivantes et nombre d'entre elles à plusieurs reprises.

« Enfin, pourquoi nous contentons-nous d'en parler dans le vide ? Je vais aller faire infuser du thé, profitez-en pour jeter un coup d'œil à ce dossier, j'y ai rassemblé tous les matériaux susceptibles de vous intéresser, vous voudrez peut-être en publier certains. Ne vous inquiétez pas, ça ne contient pas d'atrocités, juste des lettres de *serial killers*. Prenez David Berkowitz, le célèbre Fils de Sam new-yorkais, regardez la lettre touchante qu'il écrit : "J'aurais voulu faire l'amour avec le monde entier. J'aime les gens. Je n'appartiens pas à la terre." Il l'a rédigée longtemps avant qu'on l'attrape, n'en concluez donc pas qu'il essaie de se justifier devant un tribunal. "Gens du Queens, je vous aime et je vous souhaite de joyeuses pâques." Regardez, il y a même une photocopie de la dernière page, la voici. Vous lisez l'anglais, n'est-ce pas, Alexeï Mikhaïlovitch ? "*Police, let me haunt you with these words: I'll be back! I'll be back!*" Des mots familiers, n'est-ce pas ? Vous avez sans doute vu *Terminator* ? "*I'll be back.*" Voilà qui il cite, vous avez compris maintenant ?

« Et voyez le testament d'Andreï Romanovitch Tchikatilo, mon compatriote si je puis dire. "Je demande qu'on m'envoie, comme Napoléon qui a anéanti des millions de vies, sur une île, un rocher volcanique inhabité dans la partie septentrionale de l'archipel des

Kouriles ou chez les tigres de la taïga de l'Oussouri. Sur une île sauvage, je me nourrirai de mousse et de rosée, comme pendant mon enfance je me nourrissais d'orties et autres mauvaises herbes.” C'est ça, la vraie solitude, Alexeï Mikhaïlovitch. Mais buvez donc votre thé, buvez, et voilà ce que je vais vous dire : on peut toujours analyser tant qu'on veut, on peut toujours essayer d'expliquer, l'analyse et les explications sont sans importance, il ne s'agit pas de ça.

« J'ai lu la littérature spécialisée, pris connaissance des explications les plus diverses. Par exemple, le célèbre Roy Hazelwood, de l'unité spéciale d'analyse du comportement du FBI... À ce propos, vous avez vu *Le Silence des agneaux* ? On montre justement ça dans ce film, et il est très fidèle à la réalité. Alors voilà, Hazelwood, d'après ce que j'en ai lu, refuse catégoriquement d'aborder ces thèmes. Il dit que son travail, c'est d'attraper ces types, mais qu'il laisse à d'autres le soin d'examiner les “comment” et les “pourquoi”. Vous savez ce qui lui fait tenir ce genre de propos ? Eh bien, il connaît un très grand nombre de faits, presque autant que moi. Et plus on en apprend sur le sujet, Alexeï Mikhaïlovitch, moins on a de chances de comprendre quoi que ce soit. Allez, soyons honnêtes : nous ignorons ce qui façonne les tueurs en série. Ils existent, point à la ligne.

« Certains affirment que la faute en incombe aux tabous sexuels. Les Américains aiment fanfaronner en déclarant que les trois quarts des tueurs en série proviennent de leur pays. Et que cela s'expliquerait par la violence qui inonde les écrans de télévision et le sexe dans les publicités. Ce sont des âneries, Alexeï Mikhaïlovitch, des â-ne-ries. Prenez Tchikatilo, Moukhankine, Djoumagaliev, Alexandre Tchaïka, Guénnadi Mikhassévitch : ils ont été en Amérique, ces gars-là ? Non. Et Pedro Alonso López qui a tué plus de trois cents gamines, il venait d'Amérique ? Non. Il les a tuées aux States ? Non, il les a tuées au Pérou et en Équateur.

« Oui, en Amérique on les capture mieux, c'est certain. Mais même ainsi, Ottis et Lucas ont déambulé et tué dans le pays pendant des mois. Vous savez comment ils s'y prenaient ? Ils roulaient sur une route jusqu'à ce qu'ils repèrent un véhicule en panne ou bien une voiture occupée par un couple. À ce moment-là, ils s'arrêtaient, tuaient rapidement l'homme et prenaient la fille avec eux pour la violer chacun son tour avant de la flinguer elle aussi. Ottis appelait cela un “petit déjeuner gratuit”. Et personne ne faisait le lien entre ces

assassinats ! On les a attrapés à cause du fusil de Lucas, qui n'était pas enregistré, et c'est seulement après qu'il a tout avoué. Quant à Mike DeBardeleben, on l'a arrêté pour des chèques falsifiés et on a ensuite trouvé sa maison remplie de vidéos et de photos des tortures qu'il pratiquait. Le célèbre Ed Gein a été inculpé pour vol de caisse enregistreuse, alors que c'était le maniaque des maniaques ! Hitchcock s'en est inspiré pour son Norman Bates, et Harris pour le Buffalo Bill du *Silence des agneaux*. Eh bien, tous les deux, Buffalo Bill comme Norman Bates, ce sont des morveux, Alexeï Mikhaïlovitch, des morveux par comparaison avec lui. Ed Gein se fabriquait des colliers avec des tétons de femmes, des coupes avec des crânes, des corbeilles à papier avec de la peau, des sculptures en nez, en langues et en lèvres génitales. C'était un véritable virtuose.

« À ce sujet, Alexeï Mikhaïlovitch, j'ai ma propre théorie. Ça ne vous rappelle rien ? Colliers, coupes, cadavres ? Non ? Ah, comme vous manquez de culture ! Alors qu'entre nous soit dit, tous ces textes ont été depuis longtemps publiés en russe. Il s'agit des attributs traditionnels des divinités bouddhiques courroucées. Et pas seulement bouddhiques, bien entendu.

« Je vous dirai que ce sont toujours des rituels. Il n'est du reste pas nécessaire que les tueurs en série le comprennent eux-mêmes. Bon, d'accord, on raconte que la grand-mère d'Ottis était sataniste, et de nombreux autres aussi pratiquaient, pourrait-on dire. Mais en réalité, nous sommes des gens éduqués, vous et moi, nous comprenons bien que le satanisme n'est qu'un vain mot. Il existe des espèces de forces. Pourquoi par exemple y a-t-il en effet autant de *serial killers* en Amérique ? C'est que là-bas, dans un passé relativement proche, on pratiquait encore des sacrifices humains. Vous savez que la Californie du Sud est surnommée *Psycho Valley* ? Eh bien, il faudrait le savoir si vous vous intéressez au sujet. Il y a eu beaucoup de *serial killers* par là-bas, les *Hillside Stranglers*, Angelo Buono et Kenneth Bianchi, ou alors Bittaker et Norris, je pourrais vous en parler pendant des heures. Et ça n'a rien à voir avec le fait qu'il y a plein de starlettes et de viande fraîche autour d'Hollywood. Regardez : cet endroit est tout proche du Mexique, or là-bas, il y a juste cinq cents ans, les Mayas et les Aztèques pratiquaient encore des sacrifices humains.

« Alors, me demanderez-vous, pourquoi n'y a-t-il pas de tueurs en série au Mexique ? Mais vous n'en savez rien, s'il n'y en a pas. Vous

n'avez sans doute pas entendu parler de Ciudad Juárez. Quelqu'un y a tué plus de trois cent soixante-dix femmes en dix ans. Une femme tous les dix jours. Le *modus operandi* est toujours le même : tétons tranchés, traces de torture, corps abandonné dans le désert. On n'est toujours pas arrivé à pincer les tueurs, j'ai dénombré cinq, non, six théories conspirationnistes, dont je vais vous épargner le résumé.

« Voici ce que je veux plutôt vous faire comprendre : autrefois, les gens étaient en contact avec leur mort. Toutes les religions du monde – et le christianisme ne fait pas exception – évoquent des sacrifices humains. Dieu offre son Fils en sacrifice et on Le crucifie. Vous savez pourquoi c'est si important ? Parce que les hommes ne sont pas des animaux, voilà pourquoi ! Un loup ne tuera jamais un autre loup, tandis qu'un homme tuera aisément un autre homme. Vous savez pourquoi ? Parce que l'homme est le seul animal qui sait qu'il va mourir. Et les sacrifices humains sont un autre moyen de comprendre sa mort future. De penser l'impensable, pourrait-on dire. Il faut s'efforcer de regarder dans les yeux du mourant, d'y lire ce qui se reflétera plus tard dans vos propres yeux, vous comprenez ? C'est pour cela qu'on est tellement attiré par le spectacle de la mort d'autrui. Prenez l'émission *Patrouille de nuit*, à la télévision, avec tous les cadavres qu'on nous y montre. Ou bien encore votre site. Les exécutions publiques se sont maintenues presque jusqu'à l'invention de la télévision. L'humanité a choisi d'emprunter la voie des succédanés : ce sont désormais le cinéma hollywoodien et les programmes d'actualités qui tiennent lieu de sacrifices. Et c'est bien entendu tout à fait honteux.

« Oui, le fait est que les gens ont banni les anciens rituels de leur vie, vous comprenez ? Si le Christ se présentait aujourd'hui sur terre, où trouverait-il un Caïphe et un Ponce Pilate, afin de racheter nos péchés sur la croix ? Non, Jésus devrait trouver un nouveau John Wayne Gacy, un nouveau Tchikatilo, un nouveau Ted Bundy, de nouveaux Ottis et Lucas... Il y a deux mille ans, Jésus est resté accroché trois heures sur la croix et cela a suffi à racheter les péchés des hommes. Mais trop de péchés se sont accumulés au fil de ces deux mille ans, et trois heures n'y suffiront plus. Les tueurs en série Karla Homolka et Paul Bernardo, surnommés Barbie et Ken, ont torturé la jeune Kristen âgée de quinze ans pendant treize jours. Et Hazelwood parle d'un homme qui n'a tué sa victime qu'au bout de quarante-huit

jours. Mais, naturellement, vous avez raison, le temps n'est pas le plus important, ce qui compte c'est, pourrait-on dire, le niveau de souffrance. Vous savez qu'on a trouvé enterrés chez Golovkine des gamins de dix ans aux cheveux complètement blancs ? Vous avez déjà vu la représentation d'un Jésus aux cheveux blanchis ? Et après cela, vous continuerez à prétendre qu'Il a beaucoup souffert ?

« Et vous savez aussi ce que je vous dirais, Alexeï Mikhaïlovitch ? Le nouveau Jésus sera une femme. Une nouvelle Jeanne d'Arc. Parce que presque tous, oui, presque tous ils tuent des femmes. C'est pour cela que les gens visitent votre site, pour cela que j'ai énooormément d'amis avec qui je corresponds dans le monde entier – parce que les gens sentent que chacun de ceux que l'on appelle “maniaques” peut devenir la source d'une nouvelle rédemption. Mais il va de soi que nous n'écrirons pas cela dans mon interview. Les profanes n'ont nul besoin de le savoir, n'est-ce pas Alexeï Mikhaïlovitch ? Nous attendrons notre Christ, notre Jeanne.

Il raccompagne Alexeï jusque dans l'entrée, et Alexeï observe les gouttelettes de sueur qui luisent à la lumière blafarde de la lampe. Il se dit : *D'où tient-il des manières aussi affectées ? Comment a-t-il fait pour les conserver ? Son survêtement en lainage, ses pantoufles, sa façon de parler tout droit sortie du siècle dernier ?* Alors une fois sur le pas de la porte, il demande :

— Vous êtes à la retraite maintenant ?

— Pourquoi cette question ? s'étonne Roman Ivanovitch. Je n'ai que quarante ans, pourquoi serais-je à la retraite ? Je suis enseignant dans un lycée, professeur de littérature russe. Et un bon professeur, je pense. Vous savez, il est parfois agréable d'écouter le langage des tout-jeunes. On a récemment étudié Maïakovski, pour se plier aux exigences de ce que l'on appelle le programme augmenté. J'y ai inclus deux poèmes tout à fait intéressants. Je suis assis là, dans la classe, donc, et une très bonne élève est au tableau, en train de répondre à mes questions. Elle affirme qu'avec le vers *J'aime regarder mourir les enfants*, Maïakovski a voulu choquer le bourgeois. Bien entendu, elle donne la bonne réponse, c'est ce qui figure dans tous les manuels. Choquer le bourgeois. Moi, je l'écoute et je la regarde. Seize ans, déjà une jolie silhouette, tout est à sa place, vous voyez ce que je veux dire, et pourtant c'est encore une enfant. Alors une telle joie m'envahit que

je n'ai pas de mots pour la décrire. Car elle ne comprend pas, cette bécasse, que tout est beaucoup plus simple, que si quelqu'un affirme : *J'aime regarder mourir les enfants*, cela signifie simplement qu'il apprécie le spectacle d'enfants en train de mourir. Point à la ligne. Le bourgeois n'a rien à voir là-dedans. Et personne ne trouve le moindre intérêt à choquer. Quand on a seize ans, évidemment, c'est difficile à comprendre. À moins d'étudier au lycée de Columbine à Littleton, Colorado. Mais ici, en Russie, tout est encore à venir, Dieu merci, n'est-ce pas, Alexeï Mikhaïlovitch ?

— Oui, tout à fait, Roman Ivanovitch, s'empresse de répondre Alexeï.

Et en empruntant l'ascenseur, il se dit qu'il est bien heureux de vivre dans le monde des gens normaux, d'avoir une femme, deux enfants et une maîtresse qu'il aime.

C'est quand même agréable d'être considérée comme une star, se dit Xénia. J'ai toujours su que j'étais faite pour le journalisme. Que je pouvais monter un bon projet et que les gens y trouveraient de l'intérêt. Parfois, ça m'intrigue moi-même : comment puis-je deviner ce qui intéresse les autres ? Car il est difficile de croire qu'il se trouvera des personnes pour partager mes goûts personnels. C'est difficile à croire, oui, d'ailleurs il ne s'en trouve aucune. J'aimerais bien me rappeler quand j'ai fait l'amour normalement pour la dernière fois. Pas une séance de sexe vanille avec mon collègue et, entre nous soit dit, subordonné Alexei, mais une véritable séance de sexe, qui te laisse des bleus, des hématomes et un délicieux frisson dans tout le corps ? Il y a un mois et demi, à tous les coups.

Je ne comprends pas, se dit Xénia. Comment une fille comme moi peut-elle faire quelque chose auquel les gens normaux trouvent de l'intérêt ? Même si mes centres d'intérêt sont variés. J'aimerais savoir comment on roule du riz, des algues et du poisson cru pour confectionner des sushis. Bon, j'ai déjà observé le processus à plusieurs reprises, et puis Olga a promis de venir chez moi m'apprendre à les préparer, mais je ne comprends toujours pas comment on obtient ce résultat. J'aimerais savoir comment il se fait qu'après un entraînement de six mois, le corps commence de lui-même à bouger en musique ; j'aimerais savoir comment les gens dansent et comment ils discutent. J'aimerais savoir pourquoi il te suffit parfois d'un regard pour comprendre que tu vas être amie toute ta vie avec certaines personnes et pourquoi cela prend plusieurs années avec d'autres. J'aimerais savoir pourquoi les gens changent quand ils font des enfants et pourquoi ils font des enfants, ça aussi, j'aimerais bien le savoir. Et j'aimerais bien savoir si les gens dont je me souviens se souviennent de moi ; j'aimerais même savoir si ceux que j'ai oubliés depuis longtemps se souviennent de moi. J'aimerais bien savoir qui j'ai oublié et si je me les

rappellerai un jour.

J'aimerais savoir beaucoup de choses, songe Xénia, mais il s'avère que j'ai créé un site sur un tueur maniaque, et que d'autres personnes ont été intéressées. Qu'éprouvent les gens quand ils voient nos bannières ? Le plan du métro, une station entourée d'un cercle, l'inscription : « C'est ici que le maniaque tue ». Un choc ? De la curiosité ? De l'horreur ?

J'ai compris ça il y a deux semaines : nous étions à l'Atrium avec Olga, ce café qui propose des tables d'échecs. Olga racontait quelque chose sur les tournois d'échecs de son enfance, et tout à coup, dans son dos, sur le mur bétonné d'un immeuble derrière la gare de Kursk, j'ai vu une immense inscription de l'époque soviétique. À travers le verre bleuté du centre commercial, les lettres ressemblaient à des tessons d'amphores aperçus par-delà une grosse épaisseur d'eau. On pouvait lire « MOSGAZ ».

Mosgaz est le tueur en série le plus célèbre depuis Tchikatilo. Si ça avait été une bannière, j'aurais cliqué dessus. Mais cette fois-là, je n'ai rien dit à Olga, je ne sais pas moi-même pourquoi, j'ai continué à boire mon café tout en prêtant l'oreille à la corde qui vibrait à l'intérieur de moi, pressentiment joyeux et libérateur de l'horreur.

Si ça avait été une bannière, j'aurais cliqué dessus – et les gens cliquent sur les bannières que nous imaginons tous ensemble et que Marina dessine. Chaque jour, je reçois des messages de remerciements, mais le plus souvent, on me conseille d'aller voir un psychiatre, sous prétexte que je serais une chienne déséquilibrée qui tourne la souffrance d'autrui en dérision et admire la cruauté. Ces gens aimeraient savoir quelle est ma vie sexuelle et si l'on me « baise souvent », comme ils le formulent. Ils voudraient savoir si je ne serais pas frigide ou, au contraire, nymphomane.

Les gens s'intéressent à ma vie, songe Xénia. J'ai donc créé un site intéressant, puisque les gens pensent volontiers à ses créateurs. Les gens pensent volontiers aux autres, c'est vrai. Moi, je m'efforce de ne pas penser à l'homme à qui ce site est consacré – même si ça n'est pas évident. Qui est-il et que se passe-t-il dans sa tête ? De quoi a-t-il l'air dans sa vie quotidienne ? L'a-t-on humilié et violé dans son enfance ? Est-il atteint d'une maladie incurable ? Éprouve-t-il de la haine envers le monde entier ? Ou seulement à l'égard des femmes ? J'aimerais le savoir, mais je m'efforce de ne pas y penser, parce qu'il est impossible de penser à lui et de ne pas le haïr. Or ai-je le droit de le haïr, si moi-même je suis excitée quand je lis des articles où il est question de tétons arrachés à coups de dents et de lèvres tranchées ?

Il me semble qu'une personne ayant mes goûts n'a pas le droit de juger les autres.

Les gens aimeraient savoir ce qui se passe dans ma tête, songe Xénia. Pourtant personne ne m'a encore posé la question pendant une interview. De toute évidence, tout est encore à venir. Ce matin, j'ai reçu un message de Maïa Lvova, une femme à qui je dois énormément, pour me demander une interview. Elle aimerait, écrit-elle, discuter avec moi. Et moi, j'aimerais faire connaissance avec elle, me suis-je dit, alors je lui ai répondu : « Oui, je vous en prie, rencontrons-nous, demain ou vendredi, comme cela vous arrange. » À une époque, elle aimait réaliser des interviews à sensation, elle est capable de me demander ce que j'ai dans la tête. J'aimerais bien savoir ce que je lui répondrai.

J'aimerais bien savoir ce qu'il y a dans la tête de l'homme avec lequel je discute tous les jours sur ICQ. Je devrais lui demander pourquoi il s'est baptisé alien, ce qu'il souhaitait signifier par ce pseudonyme. J'aimerais bien savoir s'il ne sait vraiment pas qui je suis – même si, honnêtement, il ne faut pas exagérer ma célébrité, il peut ne pas écouter la radio et ne pas lire les journaux sur Internet, et quand bien même il le ferait, y a-t-il une seule Xénia Ionova en ce bas monde pour qu'il se rappelle ce nom et ce prénom ?

Chaque jour, Xénia parcourt les forums de son site. Elle aime savoir de quoi causent les gens venus se renseigner sur le maniaque de Moscou. Quand elle a imaginé le site, elle pensait qu'il fournirait simplement de l'information aux gens, ferait de la prévention et empêcherait la propagation de rumeurs. Mais à présent, elle n'est plus aussi sûre que les gens viennent ici pour s'informer. Ils viennent plutôt y chercher quelque chose d'autre.

« Nous t'admirons, lit Xénia. Tu es un mec cool. Je pense que ces meufs doivent être tailladées puisqu'elles se refusent à nous, hé-hé », après quoi figure la signature Beavis and Butt-Head. *Hé-hé, intéressant, en effet*, songe Xénia, et elle passe au fil de discussion suivant. « Nous aurions voulu faire connaissance avec toi, parce que nous aussi, on HAIT ce monde. ON EST DES SATANISTES ! Y a pas longtemps, on est allés au cimetière pour retourner des croix et pendre un chat noir. On voulait le brûler, mais Mitia nous a pas laissés faire, parce que c'est une mauviette doublée d'un connard. » Signé : 666. S'ensuit une réaction : « Vous feriez mieux d'aller vous faire mettre, les gars, et de boire un coup au lieu de vous prendre la tête avec cette p*** de

m***. » Signé : 777. Les astérisques sont là parce que Xénia a installé un filtre, qui remplace tous les mots orduriers par des astérisques.

J'aimerais bien savoir ce qu'il y a dans la tête de ces gens, songe Xénia. Pourquoi l'odeur du sang attire-t-elle les adolescents les plus stupides, les plaisantins qui se croient fins et les branleurs boutonneux ? Elle se rappelle qu'après l'un des meurtres commis par Tchikatilo, la mère de la victime avait reçu un message : « Aux parents de la fillette défunte. Bonjour, les parents. Ne vous affligez pas. La vôtre n'est pas la première, la vôtre ne sera pas la dernière. Pour le nouvel an, il nous en faut dix dans le même genre. Si vous souhaitez l'enterrer, cherchez sous les feuilles de la plantation Darovskaïa. Signé Chat Noir le Sadique. » On n'avait rien trouvé sous les feuilles de la plantation Darovskaïa, le cadavre était dissimulé à un tout autre endroit ; après sa capture, Tchikatilo avait nié avoir jamais écrit ce message, néanmoins avant le nouvel an, il avait bel et bien tué dix personnes supplémentaires. Qui était ce plaisantin, ce Chat Noir le Sadique, cousin éloigné du chat noir pendu, mais pas brûlé et – l'espérait-elle – qui n'avait jamais existé ?

« Je rentrais chez moi hier », lit Xénia sur le forum « Soupçons », « et un gars a commencé à me coller aux basques. Je l'avais déjà remarqué dans le métro, sur l'Escalator. Il me regardait bizarrement, mais je l'avais oublié, et ensuite, lorsque j'ai changé de ligne, je l'ai revu, on aurait dit qu'il m'avait suivie. Il marchait devant moi et il a tourné pile vers mon quai, sans hésiter. J'ai pris peur et j'ai décidé de laisser passer une rame, j'ai fait semblant d'attendre quelqu'un, je suis restée au centre du quai, et puis je suis montée dans un wagon différent de celui que je prends d'habitude. Il n'y avait personne dedans, et je commençais à me détendre quand, en sortant à ma station (je ne veux pas écrire où j'habite au cas où ce maniaque lirait ce forum débile), je le vois là, planté sur le quai !!! Comme s'il m'attendait ! J'ai sorti mon portable pour appeler mon copain, je lui ai dit bien fort que quelqu'un me collait aux fesses et je lui ai demandé de venir me chercher. Un peu plus tard, mon copain est arrivé et ce maniaque, qui avait visiblement pris peur, s'était carapaté quelque part. Donc tout s'est bien terminé. Mais, mesdames et messieurs, dites-moi ce que je dois faire, parce que j'ai peur. Si ça se trouve, il me traque. » Signé : Peluche.

J'aimerais bien savoir, songe Xénia, *pourquoi elle ne s'est pas adressée*

à un policier. Même si elle avait peur sur le coup, pourquoi n'est-elle pas allée trouver un policier ensuite ? Et si ce type était bel et bien le tueur en série qu'on ne parvient pas à attraper depuis près de six mois ? Qu'est-ce qu'elle a dans la tête ? Quel âge a-t-elle ? À quoi ressemble son copain ? Cette histoire est-elle vraie ou bien a-t-elle tout inventé, afin de faire venir son boy-friend jusqu'au métro, avant de l'écrire parce qu'elle a fini par y croire ? J'aimerais bien savoir comment ce maniaque a déterminé à quelle station elle allait descendre. Xénia sait que les assassins espionnent souvent leur victime pendant des mois, que nombre d'entre eux se rapprochent tellement de celle qu'ils traquent qu'ils en viennent à anticiper ses déplacements, ses actions et les mots auxquels elle réagira. Xénia le sait, mais ça l'intéresse quand même.

J'aimerais bien savoir, songe Xénia, pourquoi elle a écrit ça ici. Peut-être en escomptant une réponse du genre : « Chère Peluche, qu'est-ce que j'ai eu peur pour toi, quand j'ai lu ton histoire. Je me représente comme tu as dû flipper. » Pourtant on a envie de lui écrire tout autre chose, à cette bécasse, on a envie de lui dire : « Pourquoi tu ne nous donnes pas son signalement, chère Peluche ? Pourquoi tu ne cours pas voir les flics, espèce d'idiote hystérique ? Tu t'en moques ? Ou tu nous fais tourner en bourrique, avec ton imbécillité infantile ? » Mais Xénia n'écrit rien et passe au forum suivant.

« Les filles qui aimez traîner sur ce site, lit-elle encore, vous avez envie de vous prendre une vraie bonne branlée ? Vous avez envie de vous faire limer par un vrai mec ? Écrivez-moi à l'adresse sadist_cruel_master@yandex.ru, et on se rencontrera dans ma jolie petite cave. Je commencerai par fouetter vos petits culs rebondis, puis je vous forcerai à lécher mon énorme gourdin, pendant que mon chien baisera tous vos trous humides. Vous me supplierez de vous niquer bien comme il faut, mais je commencerai par accrocher à vos nibards des poids si lourds que vos tétons toucheront le sol, voire se détacheront complètement, ha-ha, et ensuite, les gars et moi, on vous baisera tellement fort que le lendemain matin, vous ramperez à quatre pattes, et même le célèbre maniaque de Moscou sera dégouté par vos gros trous défoncés ! »

« Tu es un gros dégénéré, lit ensuite Xénia. Il y a des enfants qui viennent sur ce forum. Dégage d'ici. » « Qu'est-ce qu'il fout, le modérateur ? Débarrassez les forums de la boue ! Les gens, ressaisissez-vous, qu'est-ce que vous écrivez ? » « Des proches de

victimes peuvent lire ce que vous écrivez. Quelle saloperie, c'est qui, ces pourris qui écrivent dans ce forum ? » « Oui, on est des pourris, on est là pour se marrer. »

« Tout ça, c'est parce que les gens ont oublié le Christ et se sont vautrés dans le stupre. » « Tout ça, c'est parce que chez nous, aujourd'hui, il n'y a que l'argent et le profit qui comptent. » « Tout ça, c'est parce que les Russes ont oublié leur fierté. »

« Tout ça, c'est parce que ces chiennes sont coupables. Personne viole une fille normale, elle SUIVRA JAMAÏ un inconnu. Ma sœur s'habille toujours comme il faut, et se ballade pas avec le soutif apparant, comme toutes ces putes. »

Est-ce que les proches des victimes lisent ça ? se demande Xénia. Viennent-ils sur le site ? Est-ce que ceux qui écrivent sur ces forums pensent aux victimes ? J'ai toujours considéré qu'il était immoral de poser des questions aux personnes frappées par un deuil, mais à présent, je me dis que j'ai eu tort si ça se trouve. Peut-être faudrait-il que les gens lisent des choses sur les jeunes femmes qu'étaient ces Maria Z., 23 ans, Dacha A., 16 ans, Olga B., 25 ans. Afin qu'elles cessent de n'être que des corps démembrés, et redeviennent ne serait-ce que pour un instant les jeunes femmes qui aimaient et voulaient être aimées, rêvaient d'avoir des enfants et de rencontrer l'homme de leur vie, espéraient être heureuses, regardaient le soir par la fenêtre en se demandant ce qu'elles feraient le lendemain, riaient aux plaisanteries, sanglotaient aux funérailles et supposaient qu'elles allaient mourir vieilles, entourées de petits-enfants aimants. Quand je regarde leurs photos, se dit Xénia, j'ai envie de pleurer, mais au fond de moi, je sais qu'il existe une vérité affreuse derrière tout ce qui s'est passé : notre futur est constitué de rêves et de rêveries, et il éclate comme une bulle de savon irisée, comme un ballon de baudruche piqué par la pointe d'un couteau, d'un scalpel, d'un éclat de miroir brisé dans une salle de bains. Moi, jeune femme intéressante, professionnelle couronnée de succès, rédactrice en chef d'une rubrique « Actualités » et à deux doigts de la célébrité, je sens pulser une horreur mortelle sous la fine pellicule de la bulle de savon qui constitue mon avenir irisé, tel un cœur sous une peau incisée. Il se peut, songe Xénia, que si j'ai créé ce site, c'est parce que j'ai envie d'en savoir plus sur cette horreur.

Il faudrait quand même que j'écrive quelque chose à cette Peluche, se dit Xénia, sans quoi elle va mourir aussi bête qu'elle aura vécu. N'empêche, je serais curieuse de savoir pourquoi elle m'irrite autant. Sans doute parce

qu'à sa place, je me serais conduite différemment.

« Je pense, lit ensuite Xénia, qu'on t'attrapera tôt ou tard. Et maintenant, je vais te raconter ce qu'on fait aux mecs dans ton genre, en taule. Tous les gars te passeront dessus, tu seras forcé de manger de la m*** dans un seau et quand tu sortiras, on te retrouvera quand même et on te tuera, mais pas tout de suite. »

« Je pense que quand on l'attrapera, il faudra l'interroger dans les règles de l'art. Il faudra faire venir les agents spéciaux, ceux qui interrogent les assassins tchéchènes, et les lâcher sur ce maniaque. Le gars leur débarrera tout. »

« Je pense que pour des sous-hommes dans son genre, la peine de mort ne suffit pas. Les monstres de cette espèce, il faut les torturer, pour qu'ils comprennent mieux ce qu'ils ont fait. »

« Je pense qu'il faudrait commencer par l'écorcher vif, mais pas entièrement, sans quoi il va mourir trop vite. Et ensuite lui enfoncer un pieu effilé dans l'anus, puis lui attacher des électrodes aux tétons pour qu'il convulse comme une grenouille. Et puis il faudrait le suspendre la tête en bas, parce qu'on m'a dit que les gens perdaient moins vite connaissance, dans cette position. »

J'aimerais bien savoir, songe Xénia, ce qui passe dans la tête de ces gens ? « On m'a dit que les gens perdaient moins vite connaissance, dans cette position. » Qui lui a affirmé une chose pareille ? Comment l'a-t-on vérifiée ? Parfois je n'ai pas l'impression qu'ils détestent vraiment ce maniaque. Parfois j'ai l'impression qu'ils sentent ce tueur à l'intérieur d'eux-mêmes. Parfois j'ai l'impression qu'il vit depuis longtemps à l'intérieur de moi, gonfle comme un fœtus dans les abysses de ma matrice, et qu'un jour il s'échappera en défonçant ma cage thoracique, il s'échappera et me lancera : « Salut ! »

— Salut, lance Xénia dans son téléphone. Ça va ? Oui, moi aussi, ça va. Je viens de faire un tour sur les forums, j'en ai les cheveux qui se dressent sur la tête, à voir ce qui se passe là-dedans. Peut-être qu'on devrait embaucher un modérateur ? Fais une estimation de ce que ça nous coûterait, parce que ça finit par mettre mal à l'aise, va y jeter un coup d'œil, et lis toi-même. Peut-être qu'on pourrait aller se boire un café, à midi, ajoute-t-elle. On ne s'est pas vues depuis la semaine dernière, tu me manques.

— Impossible, réplique Olga. Excuse-moi, aujourd'hui à midi, je ne peux pas, j'ai rendez-vous chez le médecin.

— Il s'est passé quelque chose ? demande Xénia.

— Non, répond Olga, tout va bien, j'ai simplement décidé de garder l'enfant.

— Tu veux que je vienne avec toi ? propose Xénia.

— Non, ce n'est pas la peine, dit Olga. Je t'appellerai en cas de besoin.

« Chère Lioucia, lit machinalement Xénia, je sais que tu continues à aller sur ce forum. Alors sache-le : pour ce que tu as fait vendredi dernier, je vais t'attraper et t'arracher l'utérus, boyaux compris par-dessus le marché. »

« Chère Peluche, écrit Xénia, qu'est-ce que j'ai eu peur pour toi, quand j'ai lu ton histoire. Je me représente comme tu as dû flipper ! J'espère que ce maniaque va arrêter de te poursuivre. Courage, et s'il se passe quelque chose, laisse un nouveau message sur ce forum, nous autres ici, on est très inquiets pour toi. »

L'été, à Moscou, tu apprends à te déplacer par petits bonds, comme si la rue était une mer et que tu doives la traverser d'île en île. Air conditionné dans ta chambre, air conditionné dans ta voiture, au travail, au club. Dans l'intervalle, ta chemise se trempe aussitôt au niveau des aisselles, tu es le premier à être incommodé par l'odeur de ta propre transpiration et aucun déodorant n'y fait rien. Des îles dans une mer, oui, mais j'aurais préféré une véritable mer, à défaut de la Côte d'Azur, au moins la Grèce ou, en dernier recours, la Turquie où se reposent actuellement la femme de mon ami Mike et leur fils de sept ans. Mike raconte que Liouba l'appelle, se plaint, gémit qu'elle en bave là-bas toute seule, menace de ne partir nulle part sans lui, l'année prochaine.

Mike aurait été ravi d'y aller, une plage quelle qu'elle soit valant mieux que la touffeur d'un night-club où les climatiseurs ne parviennent pas à gérer les émanations de centaines de corps, pour la plupart d'une jeunesse touchante. Si l'on considère ce club comme une île, et la chaleur comme de l'eau, alors il est sur le point de connaître le sort de l'Atlantide. Bref, en d'autres termes une île couci-couça.

À une époque, je faisais des distinctions entre les clubs moscovites, je pensais que cela avait son importance. L'un me semblait branché, le suivant passé de mode. À présent, ils se sont tous fondus en un unique *dance floor* étincelant, où se trémoussent les *djeun's*, la nouvelle génération de clubbeurs venue remplacer la nôtre. Ils bondissent au son d'une musique que je comprends aujourd'hui aussi peu que les clubs eux-mêmes ; ils bondissent comme des chiots qui s'amuseraient dans une réserve pour chiens.

Mike essuie la sueur de son visage. Ce bon vieux Mike est doté d'une telle complexion qu'il a été en mesure de se faire passer pour

son propre protecteur dans la frénésie qu'avait entraînée au départ l'instauration du capitalisme en Russie : il arborait un visage furibond, bras croisés, et assistait sans rien dire aux pourparlers. « Est-ce que je ressemble à un bandit ? me demandait-il. Je ne suis rien de plus qu'un Moscovite lambda. » De cette époque, il avait gardé l'habitude de porter un bracelet en or et une chevalière.

Nous sommes installés au bord du *dance floor*, et je te remarque aussitôt : un pantalon moulant qui te descend juste au-dessous du genou, des chaussures étincelantes, des talons hauts, un T-shirt court, déjà trempé de sueur. Des cheveux aux mèches teintes – roux sur blond clair, paille, presque blanc. Pour le moment, je ne vois pas ton visage, mais les globes de tes fesses qui tressautent en rythme m'envoient leurs salutations. Je fais semblant de ne pas t'avoir remarquée, nous commandons deux bières et, assis de profil, je continue à te surveiller du coin de l'œil.

Mike aurait été ravi d'y aller, une plage quelle qu'elle soit valant mieux que la touffeur d'une ville en été, mais dans le BTP, l'été, c'est la période chaude, dans tous les sens du terme. Donc voilà, Liouba et Siéva sont en Turquie, pendant que Mike se trouve avec moi dans un club dont le nom n'a pas particulièrement d'importance. Il suspend sa veste au dossier et l'on remarque aussitôt les taches qui ornent sa chemise claire au niveau des aisselles. Aucun déodorant n'y fait rien. « Non, déclare-t-il, cette ville est insupportable en été. »

Je te regarde, tu t'es tournée de trois quarts, et à la lumière des rayons qui se promènent sur le *dance floor*, je distingue un petit nez légèrement retroussé, assez mignon, et une frange bicolore qui n'arrête pas de te tomber sur les yeux. Avant de partir en Amérique pour y obtenir son MBA, Igor avait un petit chien dont il avait un jour taillé le poil, et la pauvre bête avait ensuite passé deux semaines derrière un rideau, avec cette frange qui lui tombait sur les yeux au lieu du pelage qui avait été coupé. Qu'est-ce que c'était comme chien, déjà ? Un fox-terrier, non ?

Mike se plaint des maçons qui ne veulent pas travailler, et des commanditaires qui imposent des délais intenable. On peut les comprendre, les maçons : on ne va pas équiper un immeuble en construction d'un climatiseur. De ce point de vue, c'est bien plus agréable dans mon bureau. Les vagues de chaleur se brisent contre ma vitre comme les vagues de la Méditerranée contre les rives de la

Turquie où se trouvent Liouba et Siéva, à se tourmenter affreusement – à condition, bien sûr, d'accorder foi à ce qu'elle raconte au téléphone.

Donc, Mike travaille dans le BTP, mais toi, j'aimerais bien savoir où tu travailles. À une époque, je sélectionnais des filles que leur profession rapprochait de mon milieu social, je pensais que cela avait son importance. Maintenant que j'en sais plus que jamais sur les femmes, je comprends qu'entre une SDF (à condition bien entendu de la laver), une secrétaire et une *businesswoman* titulaire d'un MBA et couronnée de succès, il n'y a pas de différence significative. Les femmes se distinguent par la texture de leur peau, la forme de leurs tétons et de leurs lèvres, la fermeté et la taille de leurs seins, et par la facilité avec laquelle la peau se détache de leurs muscles. *Stop*, m'intimé-je. *Stop*.

Liouba se tourmente avec Siéva au bord de la mer, en Turquie, tandis que par un vendredi soir étouffant, Mike est assis au bord d'une réserve pour chiens et, en Moscovite lambda, il reluque une fille. Ce n'est pas vraiment difficile de se dénicher une fille dans la chaude Moscou estivale, surtout un vendredi soir, surtout si l'on sait chercher. Pour l'instant, il ne te remarque pas, toi, la fille-fox-terrier à la frange bicolore, roux paille, roux-blanc. Et voilà que tu as pivoté face à moi, une petite bouche, de grands yeux, un nez retroussé, un T-shirt qui te moule la poitrine. Sans doute un bonnet C. Dommage que je ne voie pas la couleur de tes yeux.

La musique se tait pendant une seconde, et l'on entend alors le ronronnement de l'air conditionné qui tente en vain de transformer l'air étouffant de Moscou en une piètre imitation de brise marine. On est trop loin de la mer, le vent ne parvient pas jusqu'à nos contrées, et peut-être est-ce mieux ainsi, cela signifie qu'il ne rapportera pas à Liouba, sur sa plage turque, avec quels yeux son mari dévore du regard des filles de vingt ans en train de se trémousser dans la pénombre d'un night-club dont la climatisation ne parvient pas à venir à bout de l'air étouffant de Moscou.

— Je vais aller danser un petit coup, lâche Mike.

Je hoche la tête pour lui signifier : « Vas-y, si ça se trouve, tu vas harponner quelqu'un. »

Ce serait bien que tu aies une amie. Mike aime les blondes, grandes et maigres. À une époque, Liouba appartenait à la catégorie

en question, mais après la naissance de Siéva, elle a commencé par prendre de l'embonpoint, avant de cesser de se teindre les cheveux, sous prétexte que tout le monde considérait les blondes comme des idiots et que ça la gênait au travail. Sachant qu'elle travaillait comme professeur dans une fac de sciences sociales quelconque, il n'était pas évident de déterminer en quoi cela pouvait constituer un handicap. Comme s'ils étaient susceptibles de faire une carrière brillante dans ce genre d'endroits.

Mike a du mal à trouver une blonde grande et maigre, même dans la chaude Moscou estivale, même un vendredi soir. Les blondes grandes et maigres n'aiment guère les hommes au-delà des trente ans et des cent kilos. Dans la réserve pour chiens du *dance floor*, Mike évoque un ours décontenancé. Tout à coup, il s'avère qu'il dépasse tout le monde de presque une tête et qu'il est peut-être juste un peu plus costaud que les autres. Il danse comme cela se pratiquait autrefois, aux soirées disco de la fac : en agitant les bras, en se dandinant sur place, en secouant une tête autour de laquelle, il y a de nombreuses années de cela, volaient de longs cheveux de hippie ; à présent, on dirait un ours qui s'ébroue au sortir de l'eau. Des gouttelettes de sueur volettent dans tous les sens – ça non plus, ça ne doit pas être très sexy. Les petits lièvres, les chiots et les chatons se pressent sur les bords, qui regardent Nounours avec un mélange de peur et d'ironie. Une vraie rigolade, la manière dont le gars s'enflamme, mais bon sang, qui ça peut bien être ? Imagine que ce soit un gangster et qu'il commence à canarder. À une époque, je veillais à distinguer les gangsters des Moscovites lambda. Je pensais que cela avait son importance.

La fille-fox-terrier se fraie un chemin vers le bar, sans parvenir à l'atteindre. Quand elle se retourne, à la recherche de quelqu'un, j'agite la main dans sa direction et lui désigne une chaise libre. Naturellement, elle s'en approche. « Tu as de la classe quand tu dances », je lui fais. La petite bouche de la fille-fox-terrier esquisse un sourire, et elle me dit : « Merci. » Elle a une voix aiguë, presque couinante, exactement celle que doit avoir un chiot. « Qu'est-ce que je te commande ? » je lui demande.

Tu consultes la carte, en arrangeant ta frange bicolore. Ta peau est légèrement mate, mais peut-être est-ce un effet de l'éclairage. Toujours est-il que tes deux anneaux en argent luisent par contraste à ton annulaire et à ton index. Tu choisis un cocktail Martini-jus de fruit.

Maintenant que tu es toute proche, je peux t'examiner comme il faut : ton T-shirt jaune trempé de sueur, tes grands yeux gris, ton petit nez retroussé. J'aimerais bien savoir quel genre de museau ont les fox-terriers. Et comment t'appelles-tu ? « Alice », tu réponds, et je souris en retour pour te signifier que je trouve ce prénom magnifique, remarquable. Sans attendre mes questions, tu commences à me parler de toi.

Quand tu t'exprimes, ce que tu dis n'a pas beaucoup d'importance. Ce qui compte, c'est ton intonation ; ce qui compte, ce sont les mots que tu utilises et la manière dont tu les alignes ; ce qui compte, c'est la façon dont tu fronces ton petit nez, dont tes doigts basanés s'emparent du verre de Martini. On voit tout de suite que tu es une fille bien, pas la première catin venue, juste une fille bien, habituée à obéir aux plus âgés. Tu y es tellement habituée que, dans une heure et demie et quatre Martini, quand je te dirai : « Allons chez moi », il ne te viendra pas à l'idée de protester, à la limite, tu me demanderas mon portable pour téléphoner à ta mère, si tu vis toujours chez elle. Les filles obéissantes se repèrent toujours, dans n'importe quelle foule. *Stop.*

Mike revient – seul, comme je l'avais présagé. « Écoute, tu n'aurais pas une copine blonde, genre girafe peroxydée ? Mon ami s'ennuie et il aurait voulu danser avec quelqu'un ou simplement boire un coup. Ne prête pas attention à ses allures de butor, en réalité, c'est un Moscovite lambda. » Tu te lèves aussitôt pour chercher quelqu'un dans la salle. Ton petit ventre basané se devine sous le T-shirt court, enclos juste au-dessous du nombril par l'élastique de ta culotte rouge, dépassant d'un centimètre de ton étroit pantalon, en vertu des canons de la mode de cet été.

Mike se rassoit à notre table, vous faites connaissance. Vos mains sont côte à côte : la grande main de Mike avec sa chevalière et son alliance massive et ta petite menotte aux doigts basanés, avec leurs anneaux en argent bon marché. Il s'avère que tu es secrétaire, emploi que tu désignes par le mot de « réceptionniste », ça sonne nettement mieux, en effet, parce qu'on sait bien ce que tout le monde pense des secrétaires. À tort, d'ailleurs. Une bonne secrétaire, je la préserverais comme la prune de mes yeux, non seulement de ses collègues et partenaires, mais de moi-même. Il est très difficile de trouver une bonne secrétaire. Il est bien plus simple de trouver, dans la chaleur estivale de Moscou, une fille prête à s'asseoir à ta table, à boire un

Martini – déjà le troisième, à ce propos – et à te raconter sa vie.

Dehors, la température doit déjà être tombée, mais ici des vagues de touffeur continuent à déferler. Quand j'avais vingt ans et des brouettes, ça ne me gênait pas non plus – même si, pour être honnête, il n'y avait pas alors de clubs pareils. Mais ça te plaît, ici, il aurait été injuste de t'entraîner trop vite dehors. « On va danser ? je propose. — Allons-y. »

Donc, des chaussures argentées, un T-shirt jaune, qui a eu le temps de sécher un peu, un petit ventre basané entre le T-shirt jaune et l'élastique rouge de la culotte, une frange bicolore. Donc, tu es secrétaire. Juste après le lycée, tu as passé deux fois le concours d'entrée en école de commerce, et tu l'as raté les deux fois. Mais peu importe, tu as l'intention de persévérer dans tes tentatives. À Moscou, il est difficile de trouver une secrétaire qui ne compte pas essayer d'entrer en école de commerce ou en fac de droit, mais peu importe – bonne chance à toi. À une époque, moi aussi je considérais qu'il était important d'avoir une bonne éducation.

Tu vis avec tes parents et ta sœur aînée qui, justement, est entrée en fac de droit, à sa troisième tentative, d'ailleurs, mais qui va décrocher son diplôme l'année prochaine. À l'âge de ta sœur, mes contemporaines se mariaient et donnaient naissance à des enfants, mais de toute évidence, la nouvelle génération de clubbeurs n'est pas aussi pressée.

Stop.

On dirait que quelqu'un se réveille à l'intérieur, se tourne et retourne au creux de ma poitrine ; on dirait qu'il s'apprête à percer mes côtes pour bondir à l'extérieur. Pourtant, j'étais seulement venu me détendre dans un club. En Moscovite lambda. Mais toute la soirée, une réplique, un regard, une broutille n'ont cessé de me refouler en zone sensible, là où il n'y a rien d'autre que stop, stop, stop. Comme si je marchais dans un couloir sans fin, où je découvre de nouvelles portes tout du long – et soudain, derrière l'une d'elles, tu t'engouffres en enfer. Tant que tu ne l'as pas ouverte, tu ignores ce qu'il y a derrière, mais une fois que c'est fait, il est trop tard et tu ne comprends même pas tout de suite ce qui s'est passé, ce qu'Alice a dit de particulier.

Ah oui, elle avait étudié à la fac de droit de l'université d'État de Moscou. Comme la sœur d'Alice. J'avais pris sa carte d'étudiante dans

son sac, troisième année, de grands yeux myopes, elle ne voyait rien sans ses lunettes, j'ai dû moi-même, à mes risques et périls, lui en chercher de nouvelles, la semaine où... *Stop*, j'ai dit, *stop*.

Mais tu es, à ce que je vois, une fille attentive, tu me demandes : « Ça ne va pas ? » Oui, ma petite Alice, je me sens affreusement mal, mais à ta place, je ne chercherais pas à en savoir davantage. « On étouffe, ici », je réponds, ce qui, entre nous soit dit, est aussi la vérité, et nous regagnons notre table.

Elle est donc un petit chien. Elle sera toujours un chiot à un âge avancé jusqu'auquel elle n'a pas encore vécu. Sa frange sera grisonnante, sa peau se desséchera, mais peut-être aura-t-elle conservé sa démarche et sa manière de rire. Est-il besoin de beaucoup plus, en réalité ?

Une heure plus tard et trois Martini supplémentaires dans le gosier, je lance des regards significatifs à Mike, du genre : « Il est temps de décoller », et Mike, en soupirant, se lève lui aussi et déclare qu'il va aller danser encore un peu, alors même que ce n'est de toute évidence pas sa soirée dans ce club, aujourd'hui. Alice lance de sa petite voix aiguë qu'elle a été contente de faire notre connaissance, mais Mike m'adresse un signe de tête et lui confie : « Montre-toi plus prudente avec lui, c'est un vrai maniaque. »

Stop, putain de ta mère, stop ! Je sens que je commence à rougir. Jamais encore je n'ai été aussi près d'être découvert. *Stop*, dis-toi : « *Stop !* », et souris comme les gens sourient en entendant une plaisanterie dont ils ont ras le bol et qui n'a aucun rapport avec la réalité.

Un îlot d'air conditionné. Une fraîcheur véritable. Des draps de soie, une bouteille de champagne au pied du lit. Les petites chiennes-fox-terriers à peine sorties de la puberté aiment bien ce genre de douceurs.

La mode féminine actuelle ne laisse plus grand-chose à l'imagination. Tu connais même la couleur de sa culotte à l'avance, seul l'ange tatoué sur son épaule gauche constitue une surprise pour toi. « C'est mon ange gardien », commente Alice avant de m'embrasser, aspirant ma langue dans sa petite bouche. Reprenant son souffle, elle explique qu'elle n'aime pas quand on va *là-bas* avec les doigts, mais elle aime quand on y va avec la langue, il ne faut pas lui appuyer trop

fort sur les seins, mais les tétons sont chez elle une zone tout à fait érogène, en revanche elle n'arrive que très rarement à jouir si on ne lui caresse pas le clitoris, donc que je ne m'inquiète pas si elle s'en charge elle-même au bout d'un moment.

La nouvelle génération de clubbeurs. Des filles qui connaissent leur corps comme mes contemporaines la discographie des Pink Floyd. La vie est trop courte pour qu'on perde la moitié de la nuit à effectuer des recherches. Mieux vaut tout expliquer d'emblée, afin que l'homme sache exactement comment procéder. Parce qu'il est tellement difficile de trouver un homme qui te comprenne sans parole dans la chaleur estivale de Moscou.

C'est la nuit, et la température ne baisse pas. Tu es le premier à être incommodé par l'odeur de ta propre transpiration. Les vagues de chaleur se brisent contre ta vitre, peut-être faudrait-il quand même effectuer un petit séjour au bord de la mer ? Emmener Alice, la fille-fox-terrier, descendre dans un petit hôtel, baiser le soir venu et passer la journée allongés sur la plage, trempés de sueur, exactement comme maintenant, comme si l'on ne venait pas tout juste de prendre une douche. Il est évident qu'Alice la fille-fox-terrier a tendance à beaucoup transpirer, peut-être en raison de la façon dont les glandes sont implantées sous sa peau mate (*stop*), à moins qu'elle ne se donne à fond, quoi qu'elle entreprenne.

À une époque, j'aimais beaucoup ces acrobaties sexuelles, je classais mes partenaires en fonction de leur souplesse et de leur inventivité. Je pensais que cela avait son importance. Mais ces derniers temps, j'affectionne de plus en plus la banale position du missionnaire. Si nous nous contentons d'une partie de jambes en l'air, ce qui est, au bout du compte, assez ennuyeux. *Stop. Stop.*

Donc cela fait déjà un moment que nous nous agitions dans une synchronie parfaite, les mèches rousses et blond clair d'Alice se sont complètement emmêlées sur l'oreiller. Comme d'habitude, je mets du temps à jouir, cela plaît d'ailleurs à de nombreuses femmes. Alice commence à geindre à la manière d'un chien et de mon côté, je suis de plus en plus glacé. Je devrais me lever et baisser l'air conditionné, mais Alice s'accroche des quatre pattes, allongée sur le dos, fermant ses grands yeux et plissant son nez retroussé. Soudain tout son corps frémit, regarde-moi ça, on n'a même pas eu besoin de stimuler son clitoris, continuons.

À une époque, il me semblait très important que la fille jouisse avec moi. Puis on m'a expliqué qu'une partenaire habile pouvait si bien simuler l'orgasme qu'elle-même ne voyait pas la différence. Oui, le sexe est un artifice lui aussi, de même que la fraîcheur qui règne dans la chambre. Il recèle trop de fausseté. *Stop*.

Alice, la jeune femme obéissante, la petite chienne-fox-terrier, chiot jusqu'à un âge avancé. Elle n'arrête pas, même si elle semble à bout de souffle et qu'elle ruisselle de sueur, si bien qu'elle pourrait glisser sur les draps de soie et atterrir par terre, sur le tapis duveteux, bon voilà, je savais que ça allait arriver, elle n'ouvre même pas les yeux, elle frémit doucement.

La jeune Alice gémit, allongée sur le sol, son petit corps basané sur le tapis clair. Elle est secouée de mouvements convulsifs, surtout si j'agite ma paume en l'air. Comme un choc électrique. *Stop*. Comme le choc d'un coup. *Stop*.

Où se trouve-t-elle maintenant ? Parce qu'elle n'est pas à l'intérieur de ce corps. Où est-elle partie ? *Stop. Stop*.

Ça m'est déjà arrivé plusieurs fois. Si la fille s'excite facilement, je mets du temps à jouir, et son excitation à elle ne faiblit pas... bon, bref, c'est à peu près ce dont ça a l'air. Un spectacle assez impressionnant, mais aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, cela m'attriste.

Seul dans ma propre chambre, avec à mes pieds un corps basané allongé sur un fond clair, qui frémit doucement et qui geint. Une petite chienne-fox-terrier sur un tapis.

Seul.

Des larmes mouillent mes yeux.

Je vais jusqu'à la télécommande que j'ai oubliée près de la porte, je presse les boutons, je me rends à la cuisine, j'ouvre le tiroir de la table (*stop*), je me verse un verre d'eau ; après une seconde de réflexion, je le bois d'une traite, je reviens dans la chambre avec un deuxième verre. Je prends Alice dans mes bras, je l'assois sur le lit, lui desserre les dents, lui fais boire une gorgée. Encore, encore, c'est bien, bravo, tu es une bonne fille.

Je lui pose la main sur le front. Quand j'étais petit, mes parents ne me touchaient le front que pour savoir si j'avais de la fièvre. Tandis que moi, j'aime juste caresser. *Stop*. Juste caresser.

— Merde, fait Alice d'une voix rauque. Qu'est-ce que c'était ?

Je hausse les épaules.

— Ça arrive, je réponds. Tu as joui trop longtemps.

— Bordel de Dieu, s'insurge-t-elle, à un moment, je voyais tout depuis le plafond. Comment tu fais un truc pareil ?

— Eh ben, je réponds, Mike te l'a dit : je suis un maniaque. C'est sans doute ça aussi qu'il entendait par là.

Elle continue à trembler et je l'enveloppe dans un drap, je l'emmailote étroitement et l'installe sur mes genoux. Une frange bicolore collée à son front, un petit nez retroussé. Comme je l'aime ainsi, fatiguée, vidée, exténuée. La petite Alice me pose la tête sur l'épaule, et je sens qu'elle est alors pour moi la fille que je n'ai pas.

Je n'ai pas de fille et cela fait huit ans que je n'ai pas vu mon fils.

À présent, je passe la main sur ses cheveux bicolores trempés de sueur, et des larmes mouillent mes yeux. Je serre plus fort Alice contre moi, et à ce moment-là, elle remarque le préservatif qui pendouille mollement au bout de ma queue.

— Quoi ? s'exclame-t-elle de sa voix haut perchée. Tu n'as pas joui-i-i ?

J'enroule le caoutchouc et réponds d'une voix coupable :

— C'est les techniques orientales, tu sais.

Je l'ai déjà dit : les femmes considèrent que je suis un bon amant parce que je mets du temps à jouir. *Stop. Stop. Stop.*

En repartant le lendemain matin, elle a oublié chez moi

Son anneau en argent. Sans doute à dessein

Elle m'a laissé son numéro, griffonné au dos de sa carte
professionnelle

Des cheveux roux et blond clair

Une peau basanée, de grands yeux gris

Un faible jappement dans ma chambre fraîche

Au milieu de l'étouffante Moscou estivale.

Trois jours plus tard ça m'a rattrapé

En me la remémorant j'ai vu soudain

Tout ce que j'aurais pu faire avec elle

Elle avait la peau élastique

Je me suis interdit de penser à ça

Des tétons avec de larges aréoles

Une petite bouche que le bâillon aurait déchiré jusqu'au sang.

Je ne sais pas moi-même pourquoi ça m'a rattrapé à ce point
Ça se passe très rarement *a posteriori*
Je pense que ça tient à la façon dont elle a joui
L'orgasme est appelé « petite mort »
Et elle en a eu tellement que j'ai eu envie de voir arriver la grande.

J'ai pensé que ce ne serait même que justice
Elle a joui tellement de fois tandis que toute la soirée
Je n'ai fait que me répéter « stop, stop, stop »
Nous pourrions être quittes à présent
J'aurais éjaculé à n'en plus finir
Et elle m'aurait demandé : « Arrête-toi
Je t'en prie, cesse et relâche-moi ! »
Dans ces conditions y a peu de chances qu'elle réussisse à jouir
Même si je lui avais touché le clitoris.

(J'aime aussi toucher le clitoris des filles
Briquet, pinces, scalpel
Et autres instruments des plus inattendus.)

Je me suis imaginé l'aspect qu'aurait son visage
Quand elle comprendrait ce qui se passe
Je l'aurais emmenée dans ma datcha
Sans la droguer ni l'attacher
Elle serait descendue à la cave de son plein gré
Et c'est seulement à la cave qu'elle aurait compris.

Sa petite bouche aurait formé un cercle parfait
Au moment de s'ouvrir sur un cri d'impuissance
Ses cheveux roux et blond clair
Se seraient aussitôt trempés de sueur – froide, cette fois-ci
Ses grands yeux gris se seraient encore agrandis sous l'effet de
l'horreur
Puis elle les aurait plissés et se serait peut-être mise à pleurer.

De manière générale, cela allait à l'encontre de mes règles
Je n'emmenais jamais dans ma datcha
Les filles moscovites que je rencontrais dans les clubs
Comme un Moscovite lambda
Tout d'abord parce que ce n'était pas sans danger
Et de façon générale, j'essayais de séparer ces deux parties de ma vie
De nombreux tueurs en série procèdent ainsi

William Heirens s'était même inventé un double
Qui s'appelait « Mr. Murman », c'est-à-dire *Murder Man*
Moi aussi j'ai un pseudonyme pour mon second Moi
Ou peut-être mon premier.

Je n'ai jamais emmené dans ma datcha
Les filles moscovites que je rencontrais dans les clubs
Comme un Moscovite lambda
Mais Alice la basanée, la fille-fox-terrier
Ne me laissait pas en paix et puis son anneau
Me tombait sans cesse sous les yeux dans la salle de bains
J'aurais vraiment dû le lui rendre – et j'ai commencé à réfléchir
À l'endroit où j'avais bien pu fourrer la carte de visite avec son numéro
de portable
Et le nom de son entreprise.

Il se pouvait que ma femme de ménage l'ait jetée
Cette matrone âgée mais énergique
Qui vient chez moi le mercredi
À moins qu'un souffle de l'air conditionné
Ne l'ait emportée vers la mer Méditerranée
Où se reposent Liouba et Siéva.

Et peut-être qu'un ange tatoué
Peut en effet sauver
Une secrétaire qui se donne le titre
De réceptionniste.

Tu as eu de la chance
Douce Alice, fille-fox-terrier
Maintenant, après tout ce temps
Je suis même content. La petite mort
Est bien suffisante pour une petite fille
Vis jusqu'à un âge avancé, éternel petit chiot
Une frange grisonnante, une peau desséchée, des enfants et des petits-
enfants. Et une éducation
Puisque tu penses que c'est si important.

Un jour d'été, en te reposant au bord de la mer
Femme devenue adulte et passant en revue à l'heure de la sieste
La liste de tes amants d'une nuit
Comme d'autres comptent les moutons ou les éléphants
Souviens-toi de moi, le riche papa-gâteau du night-club

Les draps de soie, la fraîcheur de l'air conditionné
La chaleur au-delà des vitres et la soudaine vision que tu as eue de la
chambre
À la hauteur d'un vol d'oiseau.

Cela s'appelle une expérience de « sortie du corps », douce Alice
Le sexe n'est pas le seul moyen d'y parvenir
J'aurais tant voulu te faire expérimenter les autres, mais ça ne s'est pas
passé ainsi.

Crois-moi, l'anneau en argent que tu as oublié chez moi
C'est trop peu pour payer ta bonne étoile.

D'allure, on lui donnerait onze ou douze ans, blouson d'automne, bonnet tricoté. Elle est sortie du métro et il lui a emboîté le pas. Il n'y avait personne alentour, et elle a commencé à courir, elle a pris peur et elle a commencé à courir, sans même se mettre à crier, elle n'a fait que regarder par-dessus son épaule pour vérifier : l'homme était toujours là, même s'il ne semblait pas courir. D'allure, on lui donnerait onze ou douze ans, elle n'est pas vêtue comme le voudrait la saison, elle est parcourue de frissons, elle court dans la rue, en se retournant par-dessus son épaule maigre, la neige crisse sous ses pieds, tels des tessons de verre, elle se précipite chez elle, mais ne reconnaît pas les lieux. Des façades privées de murs, l'air noir de la nuit qui emplit les fenêtres des immeubles éviscérés, des illuminations festives qui pulsent au rythme décousu de sa respiration. Elle regarde par-dessus son épaule maigre, la neige tourbillonne dans son dos, elle n'est pas vêtue comme le voudrait la saison, elle est parcourue de frissons, elle ne reconnaît pas les lieux, grimpe sur une pile de briques endommagées, file à travers des cours obscures, court, trébuche, tombe et se remet à courir. La poignée gelée de sa porte d'immeuble, les quatre chiffres du code, la gueule ouverte de l'ascenseur, la neige fondue fait des bruits de ventouse sous ses pieds. Elle regarde aux alentours, elle est parcourue de frissons.

Xénia attend sur le palier, enlace ses maigres épaules, murmure : « Qu'est-ce qui te prend ? Tout va bien, tu le sais, regarde, tu vois, tu t'es enfuie, tu es arrivée jusqu'ici, viens, voici la clef, voici la serrure, tu es une grande fille, tu n'as rien à craindre, tout va bien, entre, enlève ton blouson, tu es congelée, va dans ta chambre, tu vois, je t'ai préparé des cadeaux, regarde : un chat à neuf queues, des menottes, une cravache, un *paddle* en cuir, un assortiment d'aiguilles à coudre,

des éclats de miroir, un couteau de cuisine, et ne t'échappe pas, pour l'amour du ciel, tu es adulte, tu dois comprendre par toi-même. »

Son cœur bat à tout rompre, son T-shirt est trempé de sueur. Xénia est allongée, emmaillotée serré, étroitement enveloppée dans sa couverture, elle observe l'aube hivernale, réveillée avant la sonnerie du réveil. Après un rêve pareil, se lever, courir jusqu'à la douche sans regarder autour d'elle, ne pas s'observer dans le miroir, ouvrir le robinet, laver la froide transpiration matinale, tâcher d'oublier son rêve. Xénia comprend trop bien ce qu'il signifie.

Le subconscient parle aux autres gens au moyen de paraboles, songe Xénia sous la douche. À moi, il s'adresse toujours de manière directe. Cette nuit, mon subconscient m'a soufflé : « Tu es coupable. » Je sais que c'est bel et bien le cas : je suis coupable. Aussi loin que je me souviens, je perçois ma propre faute. Parce que Lev devait rester avec moi au lieu d'aller jouer dehors. Parce que maman travaillait pour nourrir une famille de quatre personnes. Parce qu'elle ne divorçait pas de mon père à cause de moi et parce que je n'ai pas réussi à empêcher leur divorce. Parce que je n'ai pas passé le concours d'entrée dans telle école. Parce que j'ai indiqué mon nom de famille sur mon site. Parce que maintenant, tout le monde en ville ne cesse de répéter à ma mère : « On a entendu ta Xénia à la radio, elle racontait des choses sur les maniaques sexuels. »

Mon Dieu, pense Xénia sous la douche. Je suis fatiguée de me sentir coupable. Toute ma vie, j'ai essayé de faire en sorte que chacun se sente bien. Que Lev trouve de l'intérêt à jouer avec moi, que maman puisse moins travailler, qu'elle soit fière de moi. Combien de temps cela va-t-il durer encore ? songe Xénia, et elle se laisse glisser vers le fond de la baignoire. Combien ? Je ne peux rien faire, même Olga, je ne peux pas l'aider. Elle va aller se faire avorter aujourd'hui, Vika m'a raconté un jour comment ça se passe, mais je ne veux pas m'en souvenir, je ne veux pas me remémorer mon rêve de cette nuit, je veux rester allongée ici, au fond de la baignoire. Je veux aller voir Olga, mais en même temps je ne peux pas, parce que c'est son corps, son enfant et son choix. Elle tient à faire comme s'il s'agissait d'une petite opération de routine, rien de particulier, je la comprends. Olga chérie, j'aurais voulu être à tes côtés aujourd'hui, te tenir la main, te caresser la tête, te dire : « Qu'est-ce qui te prend ? Tout va bien, tu sais que je t'aime. » Aujourd'hui, j'aurais voulu être ta mère, te prendre dans mes bras, t'emporter loin de ta chambre d'hôpital, te ramener chez toi,

te coucher dans ton lit, te faire boire un thé à la framboise, agir comme s'il s'agissait juste d'une angine. Olga chérie, il y a peu de chances que j'arrive seulement à te soulever, sans même parler de te transporter jusque chez toi, mais vraiment, tu dois bien sentir qu'avec les dernières forces qui me restent, je t'envoie mon amour à travers la ville frigorifiée par le petit jour. Peut-être que ce sentiment rendra l'anesthésie aisée et le réveil moins affreux, si je ne peux de toute façon rien faire de plus pour toi.

Xénia est à genoux dans l'eau. Le tuyau d'évacuation s'est visiblement bouché, car l'eau ne s'écoule pas. Baisse-toi dans l'eau chlorée de Moscou, recroqueville-toi dans l'océan primal de ta froide transpiration matinale et des larmes que tu n'as pas versées. Mais non, elle sort de la baignoire, essuie le miroir embué du plat de la main (humide, couvert de vapeur et chaud), examine son reflet. Ses cheveux mouillés lui collent aux joues ; sans maquillage, ses grands yeux paraissent vulnérables. Elle va dans sa chambre, revient avec sa trousse à maquillage, dessine son visage : une bouche autoritaire, des yeux sévères. Elle s'observe d'un œil critique – est-ce réussi ? Elle recule d'un mètre, relâche brusquement son souffle et jette en avant son poing serré – « *kata*-je-ne-sais-plus-comment » que Lev lui avait montré. Puis elle se fige dans cette position, les cheveux collés à la joue, la bouche autoritaire, les dents serrées, tous les muscles contractés, les tendons vibrants, son petit poing au premier plan.

Un hoquet dans son dos – la bonde avale les restes d'eau dans la baignoire, sa sueur nocturne, les larmes qu'elle n'a pas versées.

Elle a presque deux fois mon âge, se dit Xénia dans le wagon bondé du métro. Elle réfléchit après avoir posé son sac de cuir sur ses genoux, en regardant la plume blanche qui s'obstine à percer le tissu noir d'une doudoune de fabrication chinoise, à tout juste vingt centimètres de son visage. *Deux fois mon âge, mais si on divise son âge par deux, pour elle et le fœtus encore à l'intérieur, dans l'obscurité étouffante, ça donne dix-sept. Quand j'avais dix-sept ans*, se dit Xénia, et elle voit un manteau en mouton dégoulinant remplacer la doudoune de fabrication chinoise. *Quand j'avais dix-sept ans, Lev avait l'âge que j'ai maintenant et donc, aujourd'hui, Olga est ma sœur cadette.*

Hier, maman m'a téléphoné, elle m'a demandé comment j'allais, je lui ai parlé d'Olga – « Voilà, j'ai une amie qui va se faire avorter, je m'inquiète beaucoup pour elle. – Ne fais pas le bébé, a répliqué maman. Des

avortements, j'en ai connu huit, et je n'en suis pas morte. »

Deux filles se tiennent juste devant Xénia, elle ne relève pas la tête, mais bercée par le balancement de la rame, elle écoute leur conversation : « Non, merde, cette ville, elle fout les boules en hiver, regarde les streums autour de nous ; dans le métro, c'est la cohue ; y a des bouchons dans les rues ; y a ma chef qu'a sa ménopause ; y a un maniaque qui rôde dans les parages. — Pourquoi tu tires la tronche ? T'avais qu'à partir en Thaïlande avec Alexeï, il te l'avait proposé, merde, la vie coûte rien, là-bas – c'est hallucinant, on m'a dit qu'avec cent dollars, tu tenais un mois, c'est génial. — Non mais réfléchis, en Thaïlande avec Alexeï ? Ça va bien ? Un gars m'a raconté qu'il y était allé, l'hiver dernier, les filles de là-bas, elles couchent gratos, enfin contre deux ou trois dollars. C'est le pied pour Alexeï, c'est sûr, mais moi, qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? — C'est quand même super, c'est fun, tu peux y aller sans accepter de coucher avec lui pour autant, l'emmener se baigner ou partir en virée shopping... Ça doit aussi être bon marché, merde. — Non mais qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que j'ai besoin d'aller en Thaïlande pour ça ? Je ne couche même pas avec lui ici. — Oh, merde, on change ici, pardon, laissez passer. » Et elles sont sorties, égratignant le genou de Xénia avec le coin métallique de leur porte-documents.

Xénia relève la tête. Dans l'espace qui vient de se former au milieu de la foule, on voit nettement l'autocollant apposé sur la vitre d'en face : un visage d'enfant taillé en pièces et les mots : « Ne me tue pas. »

— Écoute, écrit Xénia, j'ai fait un cauchemar, cette nuit. Comme si c'était moi le maniaque, tu imagines ?

— Et qu'est-ce que tu faisais dans ce cauchemar ? demande *alien*. Tu tuais quelqu'un ?

— ☺ ☺ , répond Xénia. Il me semble que je n'ai pas eu le temps. Mais on aurait dit que j'en avais l'intention. Une petite gamine, dans les douze ans.

— Et de quelle manière avais-tu l'intention de la tuer ?

— J'avais pris des menottes, un chat à neuf queues, un *paddle* en cuir, et toutes sortes de trucs.

— Tu as rassemblé une bien belle collection dans ton rêve. Un vrai sex-shop pour sado-masos !

— ☺ ☺ , répond Xénia. Même dans la réalité, ma collection n'est pas mal. J'aime ce genre de trucs.

— Et tu es *top* ou *bottom* ? l'interroge *alien*.

— Je suis plutôt *sub* que *dom*, répond Xénia, étonnée des connaissances de son interlocuteur en la matière, mais son téléphone se met à sonner à ce moment-là, et le vigile d'en bas lui dit que quelqu'un demande à la voir.

Il est étrange de boire un café avec la femme dont elle a lu les articles quand elle était encore petite. Son interlocutrice ne ressemble pas du tout à la femme que Xénia s'était imaginée : grande, maigre, sans rien d'un sex-symbol, un visage presque dénué de maquillage, des cheveux coupés court, en fait, en brosse.

— Maïa.

Elle lui tend une main décharnée. La poigne est ferme, presque masculine.

Elle sort un magnétophone de son sac, un gros appareil avec un micro externe, rien à voir avec le petit enregistreur numérique que Xénia utilise parfois.

Elle porte un pantalon de cuir moulant, des bottes sans talon. Xénia jette un regard en douce à ses cuisses : qu'est-ce qui, dix ans plus tôt, pouvait délicieusement frémir par anticipation, là-dedans ? Maïa pose ses questions d'une voix calme, la regarde dans les yeux, hoche la tête avec bienveillance. Rien de particulier : « Comment cette idée vous est-elle venue à l'esprit ? Que pensez-vous de cet homme ? Les services de sécurité ne s'intéressent-ils pas à vous ? Ne craignez-vous pas d'être accusée de ceci, ceci et cela ? Que ferez-vous de ce projet quand le maniaque aura été arrêté ? » Xénia répond, presque sans réfléchir, ce qu'elle a déjà répondu des centaines de fois : « Mon collègue Alexeï Rokotov a réalisé une interview et nous avons décidé que... Bien sûr, c'est un malade, il faut l'attraper le plus vite possible. Oui, nous collaborons avec la police, ils communiquent bien volontiers avec nous. Non, je n'ai peur de rien. Je ne sais pas, je n'ai pas encore réfléchi. Vingt minutes, le temps est déjà écoulé ? »

— Peut-être pourrions-nous encore boire un café, Maïa, si vous n'êtes pas pressée.

— Oui, excellente idée. Vous devez en avoir assez de ces questions, non ?

— Non, non, je me les suis moi-même posées des centaines de fois. Au fond, nous sommes collègues, d'une certaine manière.

Maïa tire une flasque métallique de son sac à dos éculé.

— Cognac. Vous voulez vous réchauffer un peu ? Cela dit, vous avez sans doute encore du pain sur la planche.

— Non, pas trop, je pense qu'une petite gouttelette ne me fera pas de mal.

Maïa remplit son verre et verse un fond de cognac à Xénia.

— Vous savez, à une époque, je lisais avidement vos articles. Dans *Info SIDA*, *Megapolis-Express*, et ensuite ailleurs encore.

— Oh, les glorieuses années 1990 ! (Maïa sort une cigarette et l'allume.) À ce moment-là, c'était le pied d'écrire dans les tabloïds. Vous ne pouvez sans doute pas le comprendre, mais pour nous autres qui avons vécu en Union soviétique, les tabloïds, *Cosmo* ou *Newsweek*, ça représentait le même rêve journalistique impossible. C'était vraiment très intéressant de faire ça. Nous pensions que notre

génération avait l'opportunité de créer un nouveau journalisme russe. De bâtir les fondements de la démocratie et de la liberté d'expression. Mais à présent, untel s'est finalement orienté vers la politique, untel vers la télévision, un autre est devenu une star, et me voilà, moi, vieille louve des tabloïds. Je ne parle même pas de démocratie et de liberté d'expression, vous êtes bien placée pour le constater.

— En réalité, réplique Xénia, vous avez vraiment accompli quelque chose de formidable. Ma génération a grandi avec *Info SIDA*. On le chipait à nos parents pour le lire. Et le fait que les filles de mon âge soient, comment dire, plus libres sexuellement parlant, c'est un succès à mettre à votre crédit.

— Un drôle de succès, Xénia, pour être tout à fait honnête. La semaine dernière, j'ai rencontré une ancienne camarade de classe, son mari l'a quittée pour une fille de vingt ans. À ce qu'il prétend, elle est la première à lui avoir fait connaître l'épanouissement sexuel et l'harmonie. J'en conclus donc que c'est moi qui ai joué ce tour de cochon à ma camarade de classe. De jeune cochonne, si je puis dire.

— Vous savez, Maïa, lâche Xénia, j'aimerais vous raconter mon histoire *off the record*. Si vous avez cinq minutes. Simplement pour que vous compreniez à quel point vous êtes importante pour moi.

— Allez-y, répond Maïa. Et moi, si ça ne vous embête pas, je reprendrai un peu de cognac.

Xénia raconte et ce faisant étudie le visage de son interlocutrice. Rides autour des yeux, peau desséchée, dents jaunies par la nicotine. *J'aimerais bien savoir, pense-t-elle, comment était cette femme dans sa jeunesse. A-t-elle vraiment eu tous les hommes dont elle parlait dans ses articles ? Je ne sais pas pourquoi, je me la représentais avec de gros seins – elle avait écrit un truc comme quoi les hommes aimaient glisser leur sexe entre –, alors qu'à présent, on la dirait plate comme une planche à pain.*

— Ouiii, fait Maïa d'une voix traînante, tout en recrachant brusquement la fumée de sa cigarette. Donc vous continuez dans cette voie-là ? Vous allez dans un club et tout le tralala ?

— Non, non, répond Xénia, bizarrement, je n'arrive pas à m'obliger à aller là-dedans. Et ça n'a rien à voir avec le fait que je serais intimidée ou, je ne sais pas, que je ne serais toujours pas sortie du placard... Vous pouvez constater par vous-même que je vous ai parlé de ça tranquillement et, croyez-moi, vous n'êtes pas la première à qui je me confie. Seulement il est crucial pour moi que cet homme, enfin,

celui avec lequel je vais au lit, m'intéresse un tant soit peu, force mon respect, d'une certaine manière. Il me semble stupide d'aller quelque part dans l'unique but de trouver l'homme idoine. Et de laisser finalement le premier venu me frapper ou, je ne sais pas, m'arroser de cire fondue, non, mieux vaut éviter. Parce que je peux me déchaîner, si quelque chose ne me convient pas.

Et Xénia sourit.

— Eh bien, mon expérience en la matière n'est pas si vaste que ça, précise Maïa. Il y a eu cet homme, mon démon, et puis nous nous sommes séparés, j'ai passé environ six mois dans toutes sortes de cachots et à jouer à des tas de jeux différents, j'ai même essayé, une petite fois, à l'étranger, à New York, puis j'ai rencontré quelqu'un qui a sans doute été l'un des meilleurs amants que j'aie jamais eus. Tu sais, un homme qui devine parfaitement le moindre de tes souhaits. Cohen a une chanson qui dit : « *If you want a lover / I'll do anything you ask me to / And if you want another kind of love / I'll wear a mask for you.* » Alors comme je voulais qu'il soit un maître cruel, il a inventé pour moi des trucs dont je ne crois pas avoir très envie de te parler maintenant. Bref, je lui suis reconnaissante encore maintenant, même si cette histoire s'est terminée un peu tristement.

— Comment ? demande Xénia, constatant du même coup que c'est elle à présent qui réalise l'interview, comme d'habitude, comme toujours.

— Tu comprends, c'était un amant magnifique, mais je n'étais pas du tout amoureuse de lui. Enfin, je l'aimais vraiment bien, et c'est encore le cas aujourd'hui, mais je n'étais pas amoureuse de lui. C'est difficile à expliquer, disons que tu aimes cette personne comme un ami, c'est génial au lit, mais tu ne l'aimes pas comme homme. À ton âge, je n'aurais pas compris, mais peut-être qu'en effet, vous n'êtes pas faites comme nous.

— Eh bien, globalement, je comprends, réplique Xénia. Il me semble que ce sont d'excellentes prémices pour un mariage.

— Oui, nous aurions pu avoir cette chance, mais malheureusement, il s'est amouraché de moi. Plutôt sérieusement. C'est une histoire assez étrange : un maître cruel tombe amoureux de sa docile esclave et... et, finalement, rien. Parce que s'il avait commencé par exemple à m'offrir des fleurs ou des cadeaux, notre relation aurait immédiatement pris fin. Et de ce fait, tout ce qu'il

pouvait faire, c'était inventer sans cesse de nouvelles tortures pour moi. En guise de cadeaux, si je puis m'exprimer ainsi. Et il était, comme je te l'ai déjà dit, un amant magnifique, doté d'une imagination fertile, si bien qu'à un moment, il a fini par me rassasier complètement. Enfin, je veux dire, mon côté masochiste. Ce n'est pas qu'un jour je me sois réveillée et que j'aie compris que j'en avais assez de me faire fouetter ou suspendre au plafond – j'avais un crochet spécial, nous avons descendu le lustre et installé de petites lampes dans les coins, afin de laisser le crochet libre, mes invités vanille s'en effrayaient quelque peu –, non, ce n'est pas venu tout d'un coup, mais petit à petit je me suis de plus en plus éloignée de ça, si bien qu'aujourd'hui, je suis une femme tout ce qu'il y a de banale.

— Vous m'effrayez, dit Xénia. Ça m'horrifie de penser qu'un beau jour, je perdrai mon appétence pour ces jeux-là. Parce qu'ils m'aident aussi à sortir de la dépression.

— Quand on est en dépression, soupire Maïa, ce qui aide, c'est une psychothérapie ou des médicaments, en cas de nécessité. Je suis aussi passée par là, je peux vous donner un numéro de téléphone, si vous en avez besoin.

— Merci, répond Xénia, mais pour le moment, je me débrouille toute seule. Peut-être accepteriez-vous plutôt de me donner le numéro de votre ami ? Qu'est-ce qui lui est arrivé, à ce propos ?

— Il est resté mon ami, mais je ne couche plus avec lui depuis longtemps. J'ai réessayé une fois, au bout de trois mois environ, il s'est montré tendre, prévenant, avec juste ce qu'il fallait de technique et merveilleux sous tous rapports, mais je vais te dire quelque chose, Xénia, c'est très désagréable de faire l'amour avec un homme amoureux que tu n'aimes pas ! J'ai laissé passer encore trois mois, je me suis mariée, et mon odyssée sexuelle a pris fin.

— Vous êtes toujours mariée ?

— Oui, toujours. J'ai deux enfants et je suis parfaitement heureuse. Je vais te dire quelque chose, même si tu ne me croiras peut-être pas : cette expérience, disons, cette expérience BDSM, elle est bien sûr monstrueusement séduisante et tout ce qui s'ensuit, mais il faut la dépasser. Si tu veux vivre normalement et être heureuse.

— Je suis tout à fait heureuse, réplique Xénia. Je suis aussi heureuse qu'on peut l'être en ce bas monde. Et vous savez quoi, Maïa ? Si vous m'interviewiez maintenant, je vous répondrais que si j'ai créé

ce site, c'est pour me le démontrer à moi-même. Et que ce maniaque appartient à notre monde lui aussi, il en constitue une partie inaliénable. Et prendre conscience qu'il existe en ce monde une souffrance qui va au-delà du supportable, le genre de souffrance traversée par ces filles, leurs proches, nous tous quand nous lisons des choses à ce sujet, eh bien prendre conscience de la fatalité de cette souffrance ne saurait m'empêcher d'être heureuse. La douleur que j'éprouve pendant les relations sexuelles me procure de la jouissance, parce qu'ainsi, mon sexe devient un modèle du monde, vous comprenez, Maïa ? C'est à ce moment-là seulement que je sais être honnête avec moi-même et peux m'autoriser à accepter le bonheur. Parce qu'il est aisé d'être heureux dans le monde vanille – il suffit d'oublier ce qu'on lit dans les journaux. Non seulement les articles sur l'assassin, mais également sur la guerre en Tchétchénie, les catastrophes écologiques, la pauvreté, la misère et la faim. Mais ça, c'est un bonheur malhonnête, Maïa, et je ne suis pas prête à m'en satisfaire.

Maïa garde le silence, recrachant la fumée de sa cigarette par ses narines rougies. Puis elle vide les dernières gouttes de son cognac à même la flasque et réplique :

— Nous avons eu une étrange discussion toutes les deux, Xénia, c'est même dommage que j'aie éteint le magnétophone. Mais je peux objecter que même ton bonheur à toi est malhonnête, parce que tu prétends que quelques coups de fouet ou deux ou trois brûlures de cigarette – j'ignore ce que tu préfères – constituent un modèle de la douleur et de la souffrance qu'éprouvent les autres gens. C'est malhonnête, Xénia, parce que les autres gens meurent sous la torture, alors que tu ne fais que jouir. Parce que si tu dis à une mère qui a perdu sa fille : « Je comprends ta douleur, moi aussi, mon amant m'a flagellée toute la nuit », elle te crachera au visage et, excuse-moi, elle aura bien raison. Si l'on développe ton idée jusqu'à sa fin logique, il te faudrait mourir sous la torture pour être honnête dans ta jouissance. Enfin, je te conseille tout de même une thérapie.

— Merci, répond froidement Xénia, qui ajoute, après une pause : Quoi qu'il en soit, si vous n'aviez pas été là, je me serais sans doute suicidée, il y a huit ans.

— Excuse-moi, lâche Maïa en secouant son paquet pour en extraire la dernière cigarette, je n'ai pas le droit de m'immiscer dans ta vie, tu

as raison. Mais je te dirais quand même une chose, afin, eh bien, que tu saches. Il existe d'autres moyens pour être heureuse et honnête. Tu comprends, nous vivons dans un monde où une guerre a lieu chaque jour. La guerre entre la vie et la mort. La souffrance est du côté de la mort, le bonheur – du côté de la vie. La souffrance se situe au point de jonction, mais ça ne signifie pas que nous devons jouer sur les deux tableaux. Regarde-moi, j'ai quarante-cinq ans, j'ai eu un cancer du sein, j'ai perdu quinze kilos pendant ma chimiothérapie au centre oncologique, et on m'a quand même enlevé les deux seins par la suite. Ma mort a vécu pendant très longtemps à l'intérieur de moi, et peut-être qu'elle y perdure à l'heure actuelle. Mais au même endroit, à l'intérieur de moi, il y a eu un jour mes deux petits, Max et Ilia, qui continueront à vivre en ce monde quand je serai morte. Autrement dit, en misant sur la vie, j'ai gagné. Je n'aurai plus d'enfant, mais chaque fois que je fais l'amour avec mon mari, c'est comme si nous reproduisions ces deux fois-là. Et chacun de nos actes amoureux contient toute la vie ultérieure de nos enfants jusqu'à leur mort – y compris la douleur et la souffrance. Tu comprends, Xénia, nous faisons des enfants, et cela seul suffit pour que nous considérions chacun de nos rapports sexuels comme un modèle en miniature de l'univers et que nous jouissions sans remords ni intervention de fouets ou d'électrochocs.

Maïa fouille dans son sac et en tire un Kleenex pour s'essuyer les yeux. Après quoi elle se lève. Xénia se sent un peu mal à l'aise. Les femmes couronnées de succès ne doivent pas pleurer, même si, naturellement, elle comprend tout. Elle rattrape Maïa au niveau des portes de la cafétéria.

— Excusez-moi, bredouille-t-elle, je ne sais pas quoi dire, vous comprenez, je voulais juste... Bref, merci d'avoir parlé avec moi aujourd'hui, et merci pour tout ce que vous m'avez raconté.

Maïa pose sa main décharnée sur la frêle épaule de Xénia.

— Pas de problème, réplique-t-elle. Je t'enverrai l'interview, afin que tu la relises. Et le numéro d'un thérapeute pour le cas où.

Xénia la regarde partir et essaie de s'imaginer d'ici à de nombreuses années, dans la peau d'une journaliste célèbre à qui une jeune fille déclare : « Oh, j'ai grandi avec vos articles. Quand j'étais en CM2, mes amies et moi, on consultait votre site sur le maniaque, c'était tellement la classe ! », mais à cet endroit-là, son imagination

fait du surplace parce que même dans un avenir imaginaire, elle est tout à fait incapable de se figurer sous les traits d'une femme d'âge mûr avec un mari et deux enfants.

La réponse clignote sur l'écran plat.

— Super.

Qu'est-ce qui est super ? se demande Xénia, tout d'abord perplexe.

Ah, oui, « *plutôt sub que dom* ».

— Excuse-moi, je me suis éloignée pendant un moment, écrit-elle.

Et une minute plus tard, *alien* répond :

— Je commençais à croire que je t'avais vexée.

Elle tape sa réponse :

— Non, non, je ne suis pas susceptible. Je suis simplement au travail.

Il sait déjà qu'elle est journaliste, qu'elle s'occupe des actualités, qu'elle a une amie nommée Olga qui se fait avorter aujourd'hui, et une amie Marina qui reste chez elle avec son petit garçon. Il sait que ce matin, Xénia a vu dans le métro le visage taillé en pièces d'un enfant et pensé à Olga. À présent, il sait que Xénia pratique le BDSM, il ignore en revanche qu'elle a un amant et qu'elle est productrice et rédactrice en chef du site à scandale « Le Maniaque de Moscou ».

Xénia sait de lui qu'il possède sa propre affaire, qu'il n'est pas marié, ou plutôt qu'il est divorcé, elle sait qu'il habite Moscou et que, pendant son temps libre, il aime regarder ses DVD préférés grâce à son *home cinema*, qu'il n'aime pas le film *Matrix*, mais apprécie Dario Argento, un metteur en scène italien qui a toujours filmé ses propres mains quand il avait besoin de filmer celles d'un assassin. À présent, elle sait qu'il comprend ce qu'est le BDSM. Mais elle continue d'ignorer comment il s'appelle et quel âge il a.

Ils échangent chaque jour, plusieurs fois au cours de la journée. C'est probablement la première fois dans la vie de Xénia qu'une rencontre de hasard sur Internet s'avère aussi prolongée. *Alien* est en

effet un bon interlocuteur. Elle trouve de l'intérêt à discuter avec lui.

— Comment m'as-tu choisie ? s'enquiert Xénia.

— C'est ton prénom qui m'a plu, répond *alien*. Il signifie la même chose que le mien : « étrangère ».

— On peut donc considérer que nous sommes frère et sœur ☺

— Dans ce cas, je serai ton grand frère, répond-il. Tu as un grand frère ?

— Oui, mais il est en Amérique.

— Vous vous entendiez bien quand vous étiez petits ?

— On avait six ans d'écart. J'étais trop petite pour lui ☺ Il me prenait de haut.

— Il te frappait ?

— Parfois.

— Dans ce cas, reprend *alien*, il va de toute évidence falloir que moi, ton frère virtuel, je te frappe de manière virtuelle.

— ☺ ☺ , répond Xénia qui attend prudemment ce qui va suivre.

— N'aie pas peur, je ne vais pas te frapper aujourd'hui, écrit *alien*. Mais je vais exiger que tu m'obéisses. En bonne petite sœur que tu es.

— Et que dois-je faire pour toi, grand frère ? demande Xénia, qui entre dans le jeu.

Elle jette un coup d'œil inquiet à la pendule, dans le coin inférieur de son écran : il est bientôt midi et son travail n'avance pas.

— Compose le 0804 sur ton portable et écris-moi ce qu'on va te répondre.

Xénia s'empare docilement de son téléphone. Une agréable voix féminine propose de lui indiquer la météo. Xénia tape ce qu'on vient de lui dire.

— Bravo, sœurette, répond *alien*. Eh bien, va travailler, maintenant.

Xénia sourit. Elle apprécie que cet homme sache toujours s'arrêter à temps.

Deux jours plus tard, elle est de nouveau installée sur le tapis blanc de Marina. Gleb, tout sourire, se tient debout, agrippé à la chaise de bar sur laquelle l'ordinateur avait coutume de trôner. À présent, la chaise est occupée par un gros lapin en peluche, lointain parent de celui avec lequel dort Xénia. Marina porte toujours le peignoir au dragon. Munies de baguettes, elles mangent des plats chinois tout

prêts en provenance du kiosque Le Fleuve jaune, dont elles ont réchauffé les petits récipients au micro-ondes.

— Il paraît qu'en Chine, la nourriture chinoise est tout à fait différente de celle qu'on mange dans le reste du monde, déclare Marina, tout en mâchant son porc à la sauce aigre-douce qui lui distend les joues de manière cocasse.

— Ils mangent des chiens et des chats, renchérit Xénia. Des sauterelles, des rats, et tout ce qui bouge, en règle générale.

— À présent je comprends mieux pourquoi ce Chinois m'a choisie, réplique Marina. À l'époque, moi aussi, je m'intéressais à tout ce qui bougeait, quoique, à dire vrai, sous un angle quelque peu différent. Désormais, parmi tous les représentants du sexe masculin, il n'y en a plus qu'un seul qui m'intéresse. Gleb, tu veux miam-miam ?

Et elle ressort un morceau de porc de sa bouche.

— Ce n'est pas embêtant que ça vienne de ta bouche ? demande Xénia.

— Je ne pense pas, répond Marina. Car il s'agit de ma bouche, pas de la tienne. Réfléchis, s'embrasser, ce n'est pas embêtant, alors pourquoi un morceau de viande le serait ? Venant de sa propre mère, en plus. Les renardes ne rapportent de la nourriture que comme ça : elles mangent quelque chose, puis le régurgitent pour leurs renardeaux, à moitié digéré histoire que ça soit plus facile pour eux. Et ça ne les dérange pas.

— Beurk, fait Xénia. J'espère que ma mère n'a jamais rien fait de pareil.

— Ta mère ne t'aimait pas beaucoup en général, rétorque Marina, qui reprend dans sa bouche le morceau de porc délaissé par Gleb.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Xénia, qui a manqué de s'étrangler.

— Mais enfin, réfléchis. Tu aimais aller à la danse, elle te l'a interdit.

— C'est parce qu'elle voulait que je réussisse mes études.

— C'est ça. (Marina se lève et remise sa tasse et ses baguettes sur le rebord de la fenêtre, hors de portée de Gleb.) C'était ton père qui aimait la façon dont tu dansais, or elle a justement divorcé de lui. Et toi, tu en as payé les pots cassés.

— Comment une idée pareille a-t-elle pu germer dans ton esprit ? insiste Xénia, agacée.

— Mais tout le monde le savait, réplique Marina en haussant les épaules. Le cours de danse, c'est juste un détail, bien entendu. Ça se voit, si une mère aime ou pas son enfant.

— Il ne me semble pas que cette histoire ait le moindre rapport avec l'amour. Au contraire, même : le fait que ma mère m'ait obligée à étudier est la meilleure preuve de son amour.

— Pauvre Gleb, enchaîne Marina. Comment saura-t-il que je l'aime si je ne lui fournis pas des preuves de ce genre ? Allez, viens voir maman, mon petit renardeau chéri.

Et elle rampe à quatre pattes à travers la pièce, en direction de Gleb. Assis au centre du tapis, le petit éclate de rire.

— Marina, commence Xénia d'une voix glaciale, je n'ai jamais pris la liberté...

— C'est bon, c'est bon, excuse-moi, s'empresse de rétro-pédaler Marina. Je m'abrutis un peu, ces derniers temps. (Attrapant Gleb dans ses bras, elle revient vers son amie.) Tu as raison, je n'aurais vraiment pas dû dire ça. Bien sûr que ta mère t'aimait, qui pourrait mettre ses sentiments en doute ?

— Ça va, laisse tomber, réplique Xénia d'un air sombre. J'aimerais mieux que tu me dises si tu as déjà eu des histoires d'amour virtuelles.

— Comment ça ? Du cybersexe, tu veux dire ? Avec un costume spécial ?

— Non, sans le moindre costume. Je voulais simplement parler d'échanges avec un inconnu sur ICQ et puis tout à coup tu réalises que tu penses tout le temps à lui, tu fantasmes... et cætera.

— Avec un parfait inconnu, ça ne m'est jamais arrivé, répond Marina, mais disons que j'ai eu un gars de la côte Est. Je l'ai vu une fois à la fête d'adieux de Vika, tu te rappelles peut-être, un grand type, avec des lunettes et des oreilles bien dessinées ?

— Non, réplique Xénia, Vika et moi, on s'est arrangées pour se brouiller une semaine avant son départ.

— Ah oui, pardon, se souvient Marina. Bon, bref, nous avons dansé, lui et moi, ceci cela, j'étais tout à fait partante, mais lui, visiblement, il se sentait nerveux, d'autant que, semble-t-il, sa copine était plus ou moins dans les parages. Lui aussi décampait une semaine après Vika, il faisait partie du même groupe qu'elle, ils avaient organisé une fête d'adieux commune. Donc pour résumer, Vika se mariait avec un Allemand et partait en Allemagne, tandis que Mikhaïl

s'en allait faire une thèse au MIT. Bref, imagine le truc : nous n'avions fait qu'échanger des mails, j'avais oublié toute cette histoire et voilà qu'au bout de quelques mois : « Salut, je reprends contact, tu te souviens de moi ? »

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Eh bien, de fil en aiguille, il s'est avéré qu'il était un véritable érotomane. Je te jure, absolument génial. Il pouvait parler de ça pendant des heures, comme dans les romans à l'eau de rose. « Mes mains puissantes se saisissent de ton corps frémissant... » et tout le tralala. Au début, ça m'a fait rigoler, puis j'ai commencé à m'emballer. Je lui ai répondu un jour quelque chose du genre : « Mes mains fragiles attrapent ta bite frémissante », et à partir de là, les vannes étaient ouvertes. Imagine la scène, il fait nuit en Amérique, il est dans sa chambre, sur le campus, tout le monde dort, et il me raconte qu'il me déshabille tendrement, me lèche passionnément et me baise brutalement. Et moi, eh bien moi, je suis comme une idiote au Studio et j'essaie de travailler, alors que mes mains tremblent littéralement. Je ne peux quand même pas me branler sur mon lieu de travail, au vu et au su de tout le monde ! J'ai été obligée de lui dire : « Tu sais quoi, mon chéri, calme-toi. Pourquoi tu ne te connecterais pas quand ce sera le matin, pour nous ? » Aussitôt dit, aussitôt fait, imagine : je règle le réveil sur 8 heures et je file devant mon ordinateur. Et lui, il est déjà là, prêt à l'action ! D'une main, je tape sur le clavier, et de l'autre, je me paluche – Gleb, n'écoute pas, tu es encore trop petit – et bon, au bout de dix minutes, l'affaire était dans le sac ! Je ne sais pas ce qu'il fabriquait là-bas, pendant ce temps-là, sans doute la même chose. En tout cas, dès que c'est fini, je l'embrasse tendrement, je file sous la douche, petit déjeuner, ceci cela, et vers midi je suis au boulot, fraîche et rose après la matinée que je viens de passer.

— Comment ça s'est terminé ?

— Ce n'est pas bien dur à imaginer. Il est venu passer les vacances d'hiver à Moscou. Nous nous sommes retrouvés le premier soir dans un bar, nous avons discuté, bu un café, et là j'ai tout de suite vu que c'était foutu, il ne m'intéressait pas du tout. Bon, je ne suis plus une gamine, il faut finir ce qu'on a commencé : on a pris un taxi pour aller chez moi, on s'est déshabillés, couchés, on a baisé. C'était très couci-couça. Juste au-dessus de la moyenne. Honnêtement, j'attendais mieux : il connaissait quand même toutes mes petites faiblesses, si je

puis m'exprimer ainsi. Où me caresser, où m'embrasser, enfin, tu vois ce que je veux dire. Mais bref, le lendemain matin, je me suis réveillée comme d'habitude avec la sonnerie de mon réveil, et hop, j'ai filé à mon ordinateur. Mais sur mon écran, tu le devines sans mal, il n'y avait rien, parce que mon amant virtuel s'était dévirtualisé et dormait à présent à deux mètres de moi. Je brûlais d'envie de le secouer pour l'envoyer dans le cybercafé le plus proche. Bref, ça s'est terminé comme ça : durant son séjour à Moscou, je me suis en quelque sorte déshabituée à me lever tôt. Maintenant, on se retrouve parfois sur Internet, on se présente nos vœux à l'occasion des fêtes.

~~9138~~ ~~salie~~ à là ?

~~0138~~ Xenia

~~9139~~ ~~alipe~~ personne d'autre dans la pièce ?

~~9139~~ Xenia

~~9139~~ ~~salie~~ crayon sur ton bureau ?

~~0140~~ Xenia

~~9140~~ ~~alipe~~ plus pointu, libère un de tes seins et plante le crayon dans ton téton. Mais pas trop fort.

~~9140~~ ~~Xenia~~ sont pas vraiment des jeux entre un frère et une sœur, ça !

~~9141~~ ~~alipe~~ appelle une mammographie, sœurette. C'est pour que tu n'attrapes pas de cancer du sein. Fais ce que je t'ai dit, mais pas jusqu'au sang, sinon tu vas tacher tes sous-vêtements.

~~9142~~ ~~Xenia~~ Le sein gauche ou le sein droit ?

~~9142~~ ~~alipe~~.

Ôter son pull, abaisser un bonnet du soutien-gorge, sortir le sein. Planter le crayon dans le téton déjà durci, encore une fois et encore. *Comment sait-il, comment sent-il ce dont j'ai besoin ?* Encore une petite fois, un chouïa plus fort.

~~9145~~ ~~alipe~~ : « Une fois » !

~~9145~~ ~~Xenia~~ , je me suis laissé distraire. Tu peux me punir.

~~9146~~ ~~alipe~~ pas ta coquette. Je n'ai pas besoin de te punir. Tu dois m'obéir sans ça, je suis ton grand frère, tout de même.

~~9147~~ ~~Xenia~~ j'obéis obéissante ☺

Q:457 ~~blie~~ bien. Cache ton sein, repose le crayon à sa place.

Q:477 ~~Xenia~~ jamais soupçonné que les crayons recelaient un potentiel pareil.

Q:448 ~~juste~~ juste qu'il n'existe pas d'objet qui ne puisse servir à provoquer la douleur.

Q:448 ~~plaisir~~ plaisir.

Q:448 ~~plaisir~~ plaisir ne m'intéresse pas. Raconte-moi ce qui t'est arrivé dans le métro, ce matin.

Q:448 ~~Mania~~ Mania intéressant. Enfin, si. Deux filles m'ont dépassée dans le couloir, l'une d'elles a dit à l'autre : « On ne nous fera rien », et l'autre a répété, elle aussi avec le plus grand sérieux : « J'espère qu'on ne nous fera rien. » Je ne sais pas pourquoi, ça m'est revenu à l'esprit.

Q:449 ~~elles~~ qu'elles parlaient d'un test ou d'un examen ?

Q:449 ~~Xenia~~ d'une restructuration quelconque. Mais je me suis imaginé qu'elles parlaient du maniaque.

Q:449 ~~plien~~ improbable. J'ai remarqué que quand les filles parlent des maniaques, elles le font toujours avec une affectation de gaieté et de coquetterie. Je n'ai jamais entendu personne parler des maniaques avec sérieux.

Q:450 ~~Xenia~~ pas entendue, moi.

Q:500 ~~adante~~ tous les jours.

Q:500 ~~Xenia~~ il n'y a pas d'intonation.

Q:500 ~~peut-être~~ deviner. Mais tu as raison : tu es une fille sérieuse. À ce propos, raconte-moi quelque chose de drôle qui te soit arrivé ces derniers jours.

Q:521 ~~Xenia~~

Q:521 ~~Xenia~~ hier, j'ai été chez Marina, et avec son fils, elle joue à la renarde et au renardeau. Elle mâche la nourriture et la lui régurgite dans la bouche. Je ne sais pas si c'est drôle, mais c'est à tout le moins étrange.

Q:544 ~~gilde~~ cette Marina qui se transforme en Chinoise ?

Q:544 ~~Xenia~~

Q:555 ~~elle~~ lui de ne pas trop s'enthousiasmer pour les renards. En Chine, on les considère comme des loups-garous. Elle ne veut quand même pas devenir une renarde-garou chinoise au lieu d'une Chinoise ?

Q:555 ~~Xenia~~ Ouah ! Je lui transmettrai.

Superbe histoire. Et maintenant, va travailler.

956 de 11

Vous pensez que c'est facile d'être un homme comme moi ?
 Vous avez sans doute trop regardé les films à la mode dans les années
 1990

Tueurs nés et Sang-froid

Et un tas d'autres films de séries B ou Z
 Où pour huit dollars on te raconte
 Qu'être un tueur en série, c'est *cool*.

Charlie Starkweather, le célèbre tueur des années 1950
 Et Caril Fugate ont servi de modèles
 Pour Mickey et Mallory dans *Tueurs nés*
 Charlie a dit, quand on l'a pris, qu'il ne regrettait rien
 Qu'il continuait à haïr tous les hommes
 Ce qui est facile à croire :
 Avec Caril, alors âgée de quatorze ans
 Ils ont fait l'amour sur le canapé
 Où Charlie avait violé sa mère une heure plus tôt
 Le corps de son père gisait dans le salon, et quand ils en ont eu
 terminé
 Il a grimpé à l'étage, placé le canon de son fusil
 Dans la gorge de Betty Jane, alors âgée de deux ans, et
 Non, non, il n'a pas tiré – il a attendu
 Que la fillette s'étouffe.

C'était une vraie pourriture, et dans son cas
 Les théories sur l'enfance malheureuse fonctionnent au poil. Mais
 après avoir dit :
 « Je continue à haïr tous les hommes », il a quand même ajouté :
 « Moi y compris », même si, comme on le devine aisément
 La réflexion n'a jamais été son fort.

Il est très difficile de vivre quand tu te hais
 Et moi, j'ai eu une enfance heureuse

J'étais un gentil garçon
D'une famille moscovite comme il faut
J'avais peur de regarder le journal télévisé, parce qu'on y racontait des
choses
Trop horribles pour moi
Quand j'ai su pour le stade de Santiago du Chili
Où, en 1973, on a torturé et tué plusieurs milliers de personnes
J'ai passé deux semaines hors de moi-même
Et je dévisageais les passants
Essayant de comprendre comment ils allaient pouvoir continuer à
vivre
S'ils apprenaient eux aussi la nouvelle.

Honnêtement, je ne le comprends toujours pas.

Un monde où il n'y a pas d'harmonie
Vaut d'autant moins les larmes d'un enfant
C'est dans ce monde que j'ai passé toute ma vie.

Je n'ai jamais cru en Dieu
Sans doute parce que je sentais que
Le Christ n'était pas seul à être mort pour racheter nos péchés
Mais chaque goutte de sang, chaque gémissement de faim
Chaque hurlement d'une femme violée
(Une toutes les quinze minutes, vous vous rappelez ?)
Donc voilà, tout cela concerne chacun de nous.

La femme de Tchikatilo disait aussi
Que son mari perdait connaissance à la vue du sang
Je le comprends tout à fait.

J'étais un gentil garçon, vous entendez ?
J'étais gentil et je le suis resté
J'aime les gens, la compassion me serre la gorge
Et quand je comprime dans ma main le cœur que je viens d'extraire
Mon propre cœur se comprime de tendresse et de douleur mêlées
Une boule se forme dans ma gorge.

Comment un homme pareil peut-il vivre quand je sais
Que le sang a été bu par ma main comme le charbon par la peau d'un
mineur ?
Comment vivre quand ma mémoire
Évoque une chambre de torture

Où chaque objet
Même le plus innocent
Ne peut qu'infliger de la douleur ?

Une nuit, je me suis réveillé
Dans mon appartement moscovite
Et j'ai soudain compris qu'aucune d'elles n'avait existé
Ni l'adolescente aux lèvres charnues
Qui s'étaient déchiquetées quand elle s'était mise à crier
Ni celle dont les yeux avaient été brûlés par des loupes
Des yeux si bleus qu'on aurait dit des morceaux de ciel
Ni celle aux seins si gros
Que j'ai mis plusieurs jours à les découper en fines tranches
Ni la multitude d'autres que je me rappelle avec autant de précision.

J'ai compris qu'aucune d'elles n'avait existé
Un cauchemar nocturne, un rêve érotique à portée de la main
Une fantaisie masturbatoire pour jouir plus rapidement
Une pièce sanglante pour un acteur unique.

Allongé dans mon lit, je pleurais des larmes de bonheur
Et je répétais comme une incantation : « Je n'ai tué personne. »

Sans cesser de pleurer, je suis allé à la cuisine
Les objets étaient disposés sur la table, n'évoquant plus à présent ni
tortures ni tourments
Une fourchette sur laquelle on n'avait jamais enroulé les boyaux dans
le ventre ouvert
D'une fille de dix-sept ans encore vivante
Qui criait si fort que j'avais pris peur :
L'isolation phonique de la cave risquait de ne nous être d'aucune
utilité
Le couteau qui n'avait jamais servi à découper les mots de tendresse et
d'amour
Sur la peau légèrement jaunâtre d'une Kazakh maigrichonne
Dont les seins étaient si menus qu'ils se logeaient tous les deux dans
une paume
Les cigarettes qui n'avaient jamais été éteintes sur le ventre plat
D'une nageuse professionnelle, pour y dessiner la constellation de la
Grande Ourse
(Je continue à avoir honte de cet épisode :
Éteindre ses cigarettes sur une femme, c'est affreusement vulgaire
Seules les petites frappes procèdent ainsi.)

Je me tenais là et je pleurais, répétant : « Je n'ai tué personne »
Et la reconnaissance emplissait mon cœur
Si ça, c'est un rêve, alors une autre chance m'a été accordée
Et peut-être que je saurai comprendre comment vivre autrement en ce monde.

Le soleil s'est levé, je pleurais toujours
Et je me suis promis que ça n'arriverait plus jamais
Je suis allé dans ma datcha, j'ai rassemblé tout ce que j'y avais laissé
en souvenir
Les tétons tranchés, les lèvres découpées, les yeux et même les doigts
J'ai emporté tout ça dans la forêt et j'ai enterré ce butin le plus
profond possible
Puis j'ai tenté d'oublier cet endroit.

Et ensuite, j'ai continué à vivre sans prêter attention au cocon noir, aux objets qui semblaient m'adresser des clins d'œil, comme pour me demander si je me rappelais, aux filles du métro, dans les yeux de qui je lisais le pressentiment d'une douleur qui n'advierait jamais. J'aime me déplacer en métro, même si je possède une voiture depuis longtemps. Sous terre, la lumière électrique se pose tout à fait autrement sur la peau des gens ; le métro, c'est une autre version de la cave en béton, aussi est-il très facile de lire son destin sur le visage de chaque passager.

Un jour, je me rendais à un anniversaire, environ six mois après cette fameuse nuit. Une fille est entrée, au changement avec la ligne circulaire, chaussée de baskets bon marché complètement détrempées, vêtue d'un pantalon large garni de nombreuses poches et curieusement d'un imperméable ruisselant d'eau. Ses longs cheveux blonds lui collaient aux joues et au cou, elle a déboutonné son imperméable et l'a ôté. Elle devait avoir dans les vingt ans et quelques, et quand elle s'est penchée pour fourrer son imperméable mouillé au fond d'un sac en plastique, j'ai vu que dans son dos, ses cheveux humides ressemblaient à des serpents endormis. Des cheveux clairs, légèrement ondulés, trempés par la pluie.

Elle s'est redressée et elle s'est rendu compte qu'elle ne portait plus qu'un T-shirt détrempé qui moulait ses seins, petits et pourtant légèrement pendants. Elle a froncé les sourcils avant d'éclater de rire –

et ce rire a ralenti le mouvement du train, les gens se sont figés, comme pétrifiés par le regard de Méduse. Oui, ce rire, pas du tout ses seins, mais ce rire, ce rire, même si je me rappelle jusqu'à maintenant qu'un de ses tétons tombait pile dans l'arrondi de la lettre R, un T-shirt clair, des lettres rouges. Je me suis mordillé la lèvre, j'ai fermé les yeux et je me suis figé – et avant que le temps ne se soit remis en marche, j'ai pu entrevoir ma cave bétonnée et son corps crucifié dans les airs avec tous les détails possibles. Je sais : son pubis n'était pas rasé, elle avait un anneau d'or dans le nombril, un tatouage en forme de rose sur une fesse, et un duvet clair sur les jambes, si doux que je ne pouvais l'effleurer sans que des larmes ne jaillissent de mes yeux. Je le savais à l'avance : elle mourrait au cinquième jour, son cœur ne tiendrait pas le coup.

J'ai rouvert les yeux, son rire n'avait pas eu le temps de s'éteindre. Je me suis dirigé vers la porte la plus éloignée du wagon et, pendant tout le trajet, j'ai eu l'impression de boiter et que sa tête, tel le boulet d'un bagnard, était liée à ma jambe par une chaîne invisible. Le rire aux lèvres et des cheveux blonds, formant comme les serpents de Méduse.

Je suis descendu à la station suivante et remonté à la surface où j'ai hélé un taxi. Le poil hérissé, j'avais l'impression que tous les objets me regardaient ; le bruit des voitures était indiscernable du bourdonnement du sang à mes oreilles. Dans le couloir, un copain m'a serré la main : j'ai sursauté comme sous l'effet d'un choc électrique. J'ai ôté mon blouson et me suis dirigé dans la pièce. La soirée battait son plein, beaucoup de gens que je connaissais bien, une paire d'amis et quelques filles avec lesquelles j'avais couché à l'occasion. J'ai bu en leur compagnie, plaisanté et ri. À un moment, je me suis levé pour aller dans la cuisine, j'ai ouvert un tiroir d'où j'ai tiré un petit couteau acheté chez Ikea. Je ne me suis même pas retourné pour vérifier si quelqu'un me voyait ; simplement, de toutes mes forces, je me suis planté le couteau dans la cuisse droite, à travers mon jean. Du sang a coulé le long de ma jambe, mais l'explosion de douleur m'a désenivré. Le bourdonnement dans mes oreilles s'est apaisé, les objets ont repris leur place, ma peau a recouvré sa sensibilité habituelle. J'ai trouvé du sparadrap dans l'armoire à pharmacie, avec lequel j'ai pansé ma blessure aux toilettes.

Le mois suivant, j'ai tué trois fois.

Est-il vraiment vrai que les empires s'effondrent à cause des femmes ? La forme du nez de Cléopâtre a-t-elle été aussi importante qu'on le dit ? Anne d'Autriche a-t-elle été la maîtresse du duc de Buckingham et si oui, cela a-t-il été crucial au cours du siège de La Rochelle ? Combien d'hommes Olga Krouchevnitskaïa a-t-elle eus et combien d'entre eux ont-ils été prêts à sacrifier ne serait-ce qu'un petit quelque chose pour elle ? Comment appelait-on la plus belle femme de l'Antiquité ? Quel était le nom de la première reine de beauté de la fac de physique expérimentale et théorique ?

Olga sort de sa Toyota, adresse un petit signe de tête au vigile, emprunte l'ascenseur pour atteindre les bureaux qu'elle loue. Cinq minutes avant son rendez-vous. Soixante-cinq minutes avant le moment où tout se décidera. *Si quelqu'un peut prier pour moi, se dit Olga, qu'il le fasse. Vlad, mon frerot, allume une bougie à Ganesh, brûle de l'encens devant ton bouddha bigleux, ou bien au pire, fume quelques graines de haschich. Xioucha, souhaite-moi bonne chance.*

Ils se retrouvent devant les portes de l'ascenseur, au rez-de-chaussée. Ils s'élèvent sans échanger la moindre parole. Ils hésitent une seconde avant d'entrer : la porte est trop étroite pour eux deux. Grigori recule, Konstantin avance, ils s'assoient.

Il est impossible de placer trois personnes autour d'une table ronde sans que deux d'entre elles ne soient voisines. Ils auraient préféré être assis l'un en face de l'autre, mais finalement, ils se retrouvent épaule contre épaule – plus des frères d'armes que des rivaux –, leur coude se touche, comme s'ils étaient au premier rang d'un séminaire d'électronique quantique ou de physique des plasmas.

Elle s'appelait Hélène, la Belle Hélène. La ville de Troie a été détruite à cause d'elle – et vingt-deux ans plus tôt, son homonyme a

mis un terme définitif à l'amitié qui unissait Grigori et Konstantin. Olga l'a appris – et si aujourd'hui elle perd tout, cela signifie que la forme du nez de Cléopâtre est plus importante que les supputations conscientes, la beauté plus forte que la volonté, les vieilles rancœurs plus importantes que la raison.

Olga commence sans se presser, elle part de loin, comme s'il ne s'agissait que d'une banale réunion de travail. Elle montre des tableaux, présente des diagrammes, tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Elle les pose au milieu de la table et deux têtes se penchent au-dessus des comptes trimestriels.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Kostia. Le document à fournir aux impôts ?

— Malheureusement non, répond Olga. C'est ce que nous possédons vraiment.

— Putain, ça craint, commente Gricha, et il s'écarte de la table.

Il a vu tout ce qu'il y avait à voir et ne veut plus côtoyer Kostia.

Si c'était une partie d'échecs, songe Olga, nous serions obligés de jouer selon des règles abracadabrantes. Nous sommes censés réconcilier deux rois et tout ce que nous avons, ce sont les fantômes de pièces battues depuis longtemps et les ombres de pièces pas encore introduites dans le jeu. Le plateau est pour ainsi dire vide, il n'y a que trois pièces dessus.

Combien de cachets faut-il avaler au départ, et combien ensuite ? Au bout de combien de temps commencent les saignements ? Est-ce que ça va faire mal ? La Belle Hélène n'a jamais eu à répondre à ces questions – quatre mille ans plus tôt, pas plus qu'il y a vingt ans, l'avortement médicamenteux n'était pas aussi largement répandu.

Olga continue à parler. Elle explique pourquoi les dépenses ont grimpé, explique que, dans quelques mois, ils n'auront plus qu'à fermer boutique. Elle comprend que ses deux interlocuteurs connaissent la situation aussi bien qu'elle, pourtant elle parle sans se presser, comme pour les endormir. Ils doivent se dire qu'elle est une incapable, uniquement occupée à leur faire perdre leur temps. Il aurait fallu l'envoyer se faire mettre d'emblée. Alors que maintenant, à cause d'elle, les voilà contraints de se côtoyer, de rester assis à côté d'un nase.

Ils avaient passé un semestre entier derrière le même pupitre. Coude contre coude, tête contre tête. Un semestre entier sans en démordre et sans renoncer, ils avaient cherché à conquérir la Belle

Hélène. Ils prenaient des notes pour elle et effectuaient son travail au labo. Ils lui offraient des fleurs et l'approvisionnaient en porto. La Belle Hélène leur souriait gracieusement et ne manifestait aucune préférence.

Combien d'hommes a-t-elle eus ensuite dans sa vie ? Combien en a-t-elle vraiment aimés ? A-t-elle jamais vraiment aimé qui que ce soit ? Si oui, ce chanceux n'a été ni Gricha ni Kostia. À la fin de l'année scolaire, ils en étaient venus à le comprendre d'eux-mêmes.

Voici les réponses aux questions qu'Olga a posées au médecin : d'abord deux, puis trois. Ça ne sera pas plus douloureux que des règles normales. Un saignement qui surviendra sous vingt-quatre heures.

Son organisme fonctionne comme une horloge. Vingt-quatre heures se sont écoulées et rien ne se produit. Olga regarde Konstantin et Grigori, Kostia et Gricha, deux rois, deux étudiants.

— Que faisons-nous ? demande-t-elle. Je vous pose la question car vous êtes les deux principaux investisseurs : avons-nous un plan de développement global ? Que pouvez-vous proposer pour faire baisser les coûts ?

Elle connaît la réponse : il faut revenir à l'ancien système, rétablir les rabais d'avant sur les bannières publicitaires montrées dans la holding de Gricha, s'assurer le soutien des ressources de Kostia. Elle connaît la réponse et sait qu'ils la connaissent eux aussi.

Comme ils restent muets tous les deux, Olga amorce sa tactique par un coup prudent, presque par inadvertance. Rien de plus qu'une menace voilée, un galop d'essai.

— Nous pourrions vendre l'entreprise. Si nous le faisons maintenant, nous en tirerons au moins un petit quelque chose.

La déception se peint sur leur visage. Et c'est tout ? C'est pour ça qu'on nous a fait venir ?

— C'est des conneries, déclare Gricha. Personne ne nous l'achètera.

— En effet, renchérit Kostia. Il n'y a personne sur le marché qui soit capable de soutenir cette affaire comme il faut. Tu vois toi-même les coûts qu'elle engendre. Personne ne sera intéressé.

Il leur est désagréable de tomber d'accord l'un avec l'autre, mais la proposition d'Olga est si absurde qu'ils n'ont pas d'autre choix.

— Dans ce cas, nous pouvons aussi chercher quelqu'un de l'extérieur, suggère Olga.

Qui avait été le nouveau venu, vingt-deux ans plus tôt ? Comment

s'appelait-il ? Comment avait-il ensorcelé la Belle Hélène ? Pourquoi s'était-elle mariée si vite que ses deux chevaliers servants n'avaient même pas eu le temps de se réconcilier, une fois confrontés à leur défaite commune ?

Olga ignorait son nom. Tous ceux avec qui elle avait parlé de cette histoire l'appelaient le « fils de l'ambassade », comme s'il ne présentait pas de traits propres, mais juste des caractéristiques génériques. Deux semaines après la noce, les jeunes mariés s'étaient envolés retrouver les parents de l'époux à Paris – ce qui, dans la tournure d'esprit philosophique qui était celle d'Olga, constituait un écho supplémentaire à l'histoire de la Belle Hélène avec Pâris, son prince troyen.

À la différence de Ménélas, Grigori et Konstantin n'avaient pas la possibilité de poursuivre la fugitive. Elle et son ravisseur étaient solidement protégés par le rideau de fer – bien plus robuste que le voile créé par Aphrodite pour aider Pâris et Hélène à fuir de Sparte.

Ils étaient jeunes et ambitieux. Chacun voyait dans l'autre le témoin de son fiasco. Leur amitié avait pris fin, cédant la place à la rivalité : la faculté était devenue trop exiguë pour eux deux, puis ça avait été pareil avec le commerce des ordinateurs, et maintenant avec la petite industrie de l'Internet russe.

— Je ne pense pas qu'une personne extérieure puisse s'y intéresser, lâche Kostia sans conviction.

— Mais si un tel connard se présente, on lui vendra l'entreprise, pourquoi pas ? réplique Gricha.

Alors Olga introduit une nouvelle pièce dans le jeu, pour laquelle il n'existe pas de nom dans les jeux d'échecs traditionnels. C'est l'Alien, le Roi d'un autre échiquier.

— J'ai un acheteur, annonce-t-elle.

— Quel est son prix ? demande Kostia.

— Il a l'intention de racheter nos parts ou l'entreprise dans son entier ? demande Gricha.

— Il veut seulement acheter l'une de vos parts, répond Olga, et la mienne en sus.

Est-il possible de gérer une entreprise dont tu ne détiens pas la participation majoritaire ? Est-il possible d'en toucher des bénéfices si tu t'es contenté d'y investir de l'argent, mais sans avoir de contrôle total ni passer chacune de tes journées au bureau comme le fait Olga

Krouchevnitskaïa ? Additionnées, les parts d'Olga et celles de n'importe lequel de ses coactionnaires constituent-elles une participation majoritaire ?

Réponses : non, non, oui.

— Autrement dit, il est d'accord à condition d'être majoritaire, constate Kostia.

— Et il cherche à éjecter l'un d'entre nous de l'affaire, constate Gricha.

— Oui, confirme Olga. Il me semble que c'est logique. De toute façon, vu que vous ne voulez plus travailler ensemble...

Les deux rois hésitent, le fantôme de la Belle Hélène apparaît à l'autre extrémité de l'échiquier.

— Comprenez-moi, continue Olga. Je ne me suis résolue à cette démarche que pour tenter de sauver l'entreprise d'une manière ou d'une autre. Je ne veux pas qu'elle périscite sans véritable raison.

Peut-être qu'aux échecs, on aurait qualifié cette situation par le terme de « pat ». Aucun des deux camps n'a plus la possibilité de bouger. Si l'un des deux se lève et lance : « Je vends ma part », l'autre proposera aussitôt un prix inférieur.

Dans un cas comme celui-là, peut-on lancer une pièce en l'air ? Ou bien vaut-il mieux faire confiance à un générateur de nombres aléatoires ? À moins qu'il soit préférable de se séparer maintenant et de mener un round de discussions en coulisse ? À quel point l'issue est-elle évidente ?

Car elle est évidente. L'acheteur, quel qu'il soit, a la possibilité de faire baisser le prix à l'infini. Quand il y a deux vendeurs et un acheteur, et que l'objet proposé perd de sa valeur avec chaque jour qui passe, son prix tend invariablement vers zéro.

Reste seulement une question, et ils la posent plutôt pour la forme, car il leur semble toujours que la réponse n'est pas si déterminante que ça.

— À ce propos, qui est-ce ? demande Kostia.

Olga le nomme alors.

— Je me représente vaguement..., commence Gricha.

Mais Olga l'interrompt :

— Je vais tout vous expliquer.

Elle commence. Xioucha avait bien mémorisé ce que Pavel Silverman avait déterré grâce à ses réseaux. Olga répète ce qu'elle lui a

dit, sans presque rien ajouter de son cru.

Combien a-t-on commis d'attentats à l'encontre de cet homme ? Combien d'affaires criminelles inabouties ont-elles été ouvertes à son encontre ?

Deux et trois. Exactement le nombre de cachets qu'elle doit prendre, même s'il s'agit bien sûr d'une pure coïncidence.

Dans quelle mesure les médecins minimisent-ils la douleur quand ils prescrivent des pilules provoquant une fausse couche à un stade précoce de la grossesse ?

Réponse : dans une large mesure.

Peut-on considérer comme une coïncidence le fait que ce soit justement en évoquant le *background* criminel du nouvel acheteur qu'Olga a ressenti le premier spasme puissant ? Gricha a-t-il remarqué qu'elle s'est cramponnée au bord de la table ? Kostia a-t-il prêté attention à sa pâleur soudaine ? En a-t-elle dit assez avant de s'excuser et de quitter la pièce ?

Oui, plus qu'assez.

Les deux rois se taisent. À présent, le tableau est clair : on ne leur propose pas seulement de céder l'entreprise pour une misère, on leur propose d'introduire eux-mêmes le loup dans leur propre bergerie. On leur propose un accord qui changera de manière radicale l'équilibre des forces sur le marché Internet, en y introduisant un joueur qui ne s'arrêtera pas tant qu'il ne leur aura pas pris tout ce qu'ils possèdent.

Un seul contrat a-t-il été émis sur la tête d'un leader de l'Internet russe dans les années 1990 et 2000 ? Quel est l'impact de la réponse négative à cette question sur l'image qu'ont d'eux-mêmes les acteurs du marché Internet ? À quelle fréquence les IT *businessmen* recourent-ils aux services des malfrats et / ou à ceux des forces de l'ordre dans leur lutte concurrentielle ? Quels sentiments éprouvent-ils en sachant que la réponse à la question précédente est « très rarement » ?

Les deux rois sont assis, immobiles, à la table ronde. Ils lèvent les yeux l'un vers l'autre. Deux fantômes ondoient en colonnes de brouillard dans la pièce : le fantôme presque évanoui de la Belle Hélène et celui de l'Alien, le Roi d'un autre échiquier. De minute en minute, il devient plus tangible.

— En principe, il y a encore une autre solution, lâche Kostia.

— Oui, approuve Gricha. On peut ne pas vendre l'entreprise et revenir à l'arrangement précédent.

— Je pense que c'est la meilleure solution possible, confirme Kostia, qui lui tend la main par-dessus la table.

Gricha la serre.

Au même instant, Olga Krouchevnitskaïa, IT manager, *businesswoman* couronnée de succès, directrice exécutive qui vient tout juste de sauver son entreprise, se tord sous l'effet d'un spasme monstrueux, en attendant qu'un antalgique fasse effet.

Comprend-elle qu'elle a gagné ? Pour l'instant, non.

A-t-elle rencontré cet homme ne serait-ce qu'une fois ? Non, pas une seule.

Cet homme a-t-il jamais entendu parler de l'existence de leur petite boutique en ligne ? Non, jamais.

Manifeste-t-il ne serait-ce qu'une once d'intérêt à l'endroit de l'Internet russe ? Non, aucun.

Est-il vrai que certains ont prétendu voir dans la femme le salut du monde ? Qui sera Jésus s'Il revient encore une fois sur terre ? Les féministes radicales ont-elles raison en affirmant qu'aucun homme ne serait capable de supporter des menstruations tous les mois ?

Olga Krouchevnitskaïa a-t-elle pleuré une fois que ses investisseurs ont quitté les bureaux de l'entreprise qu'elle venait de sauver ? Et si oui, quelle a été la raison de ses larmes : la douleur physique ? l'amertume de la perte ? la joie de la victoire ? Est-il si important pour nous d'obtenir une réponse univoque à cette question ?

T1:23 ~~la~~ ~~en~~

O1:23 ~~Xen~~ un article. Tu es occupé ?

Nb:23 ~~alien~~

Alo:24 ~~Xen~~ demande-moi de faire quelque chose.

T1:25 ~~ma~~ ~~der~~ ?

J1:25 ~~Ma~~ dire : « ordonne-moi ». J'aime bien quand tu me donnes des ordres.

T1:26 ~~u~~ ~~iam~~ rêter de travailler pendant cinq minutes ?

Nb:26 ~~Xen~~ pas la question. Pour toi, toujours.

L1:26 ~~ay~~ ~~ien~~ que tu as utilisé la semaine dernière, il est toujours sur ton bureau ?

Il:27 ~~se~~ ~~mb~~le, oui.

Il:27 ~~se~~ ~~mb~~le ou c'est sûr ?

C'es:27 ~~Xen~~ sûr et certain ☺ Je vais lui faire une marque spéciale. Tu as un poinçon ?

T1:28 ~~sa~~ ~~ira~~ en temps voulu ☺ Il est toujours bien pointu ?

O1:28 ~~Xen~~ utilise jamais.

T1:29 ~~bi~~ ~~ien~~ Alors ouvre les jambes et enfonce-le-toi côté pointe dans le vagin.

Eh:29 ~~Xen~~ mon petit frerot, il y a plein de gens ici et je suis en pantalon, donc ça va être un peu chaud.

E1:30 ~~ali~~ ~~mi~~, petite sœur, tu as de toute évidence besoin d'instructions plus précises ☺ Prends le crayon, glisse-le dans ta poche, va aux toilettes, entre dans une cabine, enferme-toi, descends ton pantalon, ta culotte et enfonce-toi le crayon côté pointe dans le vagin.

C'es:31 ~~Xen~~ compliqué, excuse-moi. Ça me prendra plus de cinq minutes.

~~C'est~~ ~~alien~~ jeu très important, sœurlette. Nous jouons au gynécologue. Suis mes instructions, tu me fais ça en un seul mouvement, dedans-dehors. C'est l'affaire de deux secondes. Et ne t'avise pas de jouir, tu es trop petite pour ça. N'oublie pas que nous ne sommes pas en train de nous branler, nous ne faisons que jouer.

~~01:32~~ ~~Ok~~ je vais essayer.

~~14:32~~ ~~chion~~omètre.

En regagnant son poste, elle croise Alexeï et s'aperçoit tout à coup qu'elle a le visage en feu. Eh ben, dis donc, ce n'est pas rien, ce jeu. Elle a fait ça en un seul mouvement, dedans-dehors. *Merde, comment je vais faire pour travailler, maintenant ?*

— Tu es prise ce soir ? demande Alexeï.

— Oui, excuse-moi.

Et elle se faufile jusqu'à son bureau afin de pouvoir répondre avant que cinq minutes se soient écoulées.

— Et d'une façon générale, quels sont tes projets pour cette semaine ?

— Ouh là, j'ai un peu de mal à me figurer les choses, là tout de suite, répond Xénia, ce qui est au moins une réponse honnête. Ça ne t'embête pas qu'on en reparle demain ? Mais il me semble que je suis prise tous les soirs, désolée.

— C'est juste que je m'ennuie de toi.

Sa voix est passée au chuchotement intime.

Lui renvoyer un sourire charitable, répondre : « Moi aussi », s'asseoir à son bureau, taper rapidement : « Je suis là », ouf, Dieu merci, elle a eu assez de présence d'esprit pour refermer la fenêtre de dialogue avant de s'éclipser : Alexeï est toujours là, les yeux fixés à l'écran.

— Écoute, tu m'empêches de travailler. Si tu n'as rien à faire, vérifie ce que Dacha a traduit de Reuters, elle déconne, parfois.

Ouf, pousser un soupir de soulagement. Où es-tu, *alien* ?

~~11:36~~ ~~alien~~ m'as fait ça en quatre minutes. La prochaine fois, je te permettrai de bouger le crayon un peu plus longtemps.

~~11:37~~ ~~Xénia~~ peux plus travailler maintenant.

~~11:37~~ ~~alien~~ fainéante, sœurlette. Tu sautes sur le premier prétexte

venu pour glandouiller. Termine ton article, et fais ce que tu veux ensuite. Mais à condition que ton article soit vraiment bon, pigé ?

N2:38 Xenia on que du bon ☺

J'aimerais quand même bien savoir pourquoi il ne me demande jamais où il pourrait lire un morceau de ma prose. Il ne veut pas me témoigner trop de marques d'attention ?

T2:28 Xenia toujours là ?

O2:28 Xenia fait.

E2:28 Xenia, alors ?

T2:29 Xenia

E2:30 Xenia pas aller finir de te branler ?

O2:30 Xenia cher frérot, qu'est-ce que c'est que ces mots ?

D2:31 Xenia d'adulte, sœurlette. Tu vas devoir les apprendre, si tu veux jouer avec les grands garçons ☺

J2:32 Xenia une élève appliquée ☺ J'aime bien que tu ne m'autorises pas à jouir. Si tu veux, je ne jouirai jamais plus sans ton consentement.

J2:32 Xenia des choses à faire, petite sœur, que d'arranger ta vie sexuelle. Raconte-moi plutôt comment tu as passé la soirée d'hier.

J2:33 Xenia au cinéma avec Olga.

O2:33 Xenia se sent-elle après son avortement ?

E2:34 Xenia comme s'il ne s'était rien passé. Et je n'aborde pas le sujet moi non plus.

S2:34 Xenia, c'est dur pour elle en ce moment.

J2:34 Xenia et ordre avec un plaisir particulier.

O2:35 Xenia, tu fais quoi ?

T2:36 Xenia inviter quelque part ?

N2:36 Xenia. Je pose juste la question.

T2:37 Xenia jamais je rencontre un psychologue.

P2:37 Xenia faire soigner ?

N2:38 Xenia interviewer.

Merde, pourquoi j'ai dit ça ? Maintenant, je vais devoir lui expliquer la raison pour laquelle je réalise cette interview et sur quel

sujet. Peut-être est-il temps que je lui dise que je suis la fameuse Xénia Ionova ? Professionnelle couronnée de succès, journaliste pleine de perspectives, ainsi que productrice et rédactrice en chef du site « Le Maniaque de Moscou ».

À 19 heures, la Chocolatière, place Oktiabrskaja, est comme toujours pleine à craquer et il est difficile de s'y dégoter une table. Xénia est nerveuse : c'est tout de même la première fois qu'elle rencontre une psychothérapeute. Taille moyenne, bien mise, assez jeune. Elle pourrait être une amie d'Olga. Tout à fait son style : une femme d'affaires de la Moscou d'aujourd'hui. Mais habillée de façon moins formelle, et dont le visage n'a de toute évidence pas besoin de la moitié de la soirée pour décongeler après sa journée de travail. Comment dois-je vous appeler, par vos prénom et patronyme ? Appelez-moi simplement Tatiana, ça sera très bien.

C'est la première fois qu'elle voit un thérapeute en chair et en os. Pourrait-elle lui poser une question personnelle ? « Docteur, pourquoi est-ce que j'aime quand on me fait mal ? » *Non, je verrai ça une autre fois, aujourd'hui, je travaille.*

Allumer le Dictaphone. Vérifier la qualité de l'enregistrement – n'y a-t-il pas trop de bruit ? Un, deux, trois. Attendez, une petite seconde – non, on dirait que tout va bien. On commence, alors ?

(Extraits de l'article : « **Maniaque : le point de vue d'une psychologue** », publié sur le site « Le Maniaque de Moscou »)

La majorité des tueurs en série relèvent de ce que l'on appelle des personnalités sociopathiques ou sociopathes. Ce sont des gens chez qui l'un des aspects les plus importants de la personnalité est sérieusement détruit : ils ne peuvent comprendre que certaines choses soient interdites, non parce qu'elles leur vaudront une punition, mais parce qu'elles causent de la souffrance à autrui. Pour parler le langage ordinaire, ils n'ont tout simplement pas de conscience, et ce n'est pas une métaphore, mais une triste réalité. Si étrange que cela paraisse, cette disposition occasionne de la souffrance non seulement à l'entourage, mais aux sociopathes eux-mêmes : ils ne sont pas capables de comprendre émotionnellement les autres, ils sont incapables d'être en contact avec les sentiments d'autrui, d'avoir de la compassion, aussi sont-ils affreusement isolés et malheureux au fond d'eux. En tuant, ils n'appréhendent pas leur victime comme un être de chair et de sang, avec ses sentiments et aspirations : pour eux, il ne s'agit que d'une forme créée par leurs fantasmes. Et ils ne se perçoivent pas eux-mêmes comme un être vivant, mais comme une forme abstraite

surpuissante, véhicule de force et de pouvoir, un agresseur abstrait qui, d'ailleurs, présente souvent les traits de l'agresseur auquel ils ont été confrontés dans leur enfance. En règle générale, deviennent sociopathes des gens dont l'enfance a été dénuée d'amour et d'attachements émotionnels. Ils n'ont eu personne auprès de qui apprendre la compassion, parce qu'eux-mêmes n'en ont pas suffisamment reçu.

Parfois, les assassins sont enclins à la dissociation, autrement dit plusieurs personnalités cohabitent en eux, qui peuvent en principe ne même pas soupçonner l'existence des autres. C'est le genre de sujet qu'affectionne tout particulièrement le cinéma : le film *Psychose* d'Hitchcock est l'un des grands classiques du genre, qui raconte l'histoire d'un homme persuadé d'être sa propre mère défunte et tuant les clientes de son motel lorsqu'il entre dans sa peau.

Les raisons d'un tel dédoublement de la personnalité sont jusqu'à présent insuffisamment étudiées, toutefois on peut affirmer avec certitude qu'il se produit souvent chez des gens qui ont subi d'énormes souffrances ou de sérieux traumatismes psychologiques au cours de leur enfance. Si l'enfant n'a pas pu les surmonter seul ou s'il n'a pas reçu un soutien satisfaisant de la part de l'entourage à un moment crucial de sa vie, son psychisme a tenté de dépasser ce qui se produisait en scindant sa personnalité, en laissant l'expérience négative à quelqu'un d'autre, afin de vivre en repartant de zéro. Il convient de souligner que cette dissociation est le résultat de grandes souffrances et de la douleur qu'il a endurée. En règle générale, ces gens ne se rappellent pas leur traumatisme et ne peuvent pas comprendre eux-mêmes pourquoi ils l'ont ou ne l'ont pas une chose : par exemple lorsqu'ils deviennent des assassins.

C'est d'ailleurs une question en soi – la distinction entre les sociopathes présentant des éléments de dissociation et les personnes à l'identité dissociée présentant une composante sociopathique dans leur personnalité. Cette question est indéniablement importante quand il s'agit d'expertise psychiatrique dans un tribunal, mais elle ne change guère notre approche sur ce qui se produit d'un point de vue strictement pratique.

Peut-être que je refoule moi aussi une partie de mon vécu enfantin ? se dit Xénia. Quoique non, j'ai l'impression de tout me rappeler. D'un autre côté, comment je pourrais bien vérifier ? Et si je lui demandais d'interpréter l'un de mes rêves ? Par exemple, hier, je me suis réveillée et je ne me rappelais qu'une phrase : « Quand on m'appellera, je viendrai. » Qui m'appellera, et pour aller où ?

— Pour autant que je sache, en Russie, la plupart des maniaques sont déclarés sains d'esprit, pas vrai ? demande Xénia, qui finit son café.

— Honnêtement, je préférerais que ma réponse à cette question ne soit pas enregistrée. Mais si cela vous intéresse, je peux vous raconter pourquoi il en va ainsi. Ce n'est que mon avis, bien sûr. Il ne s'agit même pas de la pression que pourrait exercer l'opinion publique, du

genre : « Il faut fusiller ces monstres. » Simplement, les psychiatres savent parfaitement qu'on peut s'enfuir d'un hôpital. Que les malades sont en général maintenus en régime strict pendant sept ans – on n'a pas le droit à plus –, et ensuite on les transfère en régime général, où les patients ne sont plus gardés du tout. Qu'on peut sortir de l'hôpital du moment où l'on est considéré comme sain. Bref, il n'y a aucune garantie que ces gens ne vont pas tuer de nouveau. Donc quitte à se prendre un péché sur la conscience, autant que ce soit pour un diagnostic erroné qu'à cause de nouvelles victimes. Mosgaz, Tchikatilo, et puis tous les maniaques les plus célèbres, ces gens-là sont bien entendu des aliénés, des gens souffrant de troubles sérieux, un diagnostic lourd. Pourtant on les a déclarés sains d'esprit et on les a fusillés. Et honnêtement, je comprends mes collègues qui ont signé ce rapport d'expertise.

— Vous voulez dire que ces gens ne peuvent être guéris ? demande Xénia.

Et elle se dit qu'elle aimerait bien être comme cette femme : comprendre intellectuellement ces assassins, savoir sérier les problèmes, connaître toutes les explications, tout avoir appris dans les livres, et ne pas le sentir de sa peau lacérée, de son propre cœur.

(Extraits de l'article : « **Maniaque : le point de vue d'une psychologue** », publié sur le site « Le Maniaque de Moscou »)

On connaît de nombreux cas où la psychothérapie a aidé ces gens à surmonter leurs problèmes. Toutefois il faut bien reconnaître que le cas des tueurs en série relève de la psychiatrie et non de la psychothérapie : le passage des fantasmes aux actes réels s'avère en général la frontière au-delà de laquelle la personnalité de l'assassin se transforme de manière irréversible. Mais bien entendu, il est indispensable de comprendre une bonne fois pour toutes que la majorité des sociopathes et des gens affublés de personnalités multiples ne sont pas du tout des tueurs maniaques. De même que ne peuvent être considérés comme des maniaques les gens animés de fantasmes sadiques. En soi, les pensées et les fantasmes ne font pas d'un homme un criminel – à ce stade, l'aide d'un thérapeute peut s'avérer opportune et efficace. La littérature décrit le cas de personnes tourmentées par le désir obsessionnel de tuer et choisissant d'entamer une thérapie. Nombre d'entre elles ont réussi à se débarrasser de leurs cauchemars, d'autres ont au moins pu s'abstenir de commettre des crimes dans la réalité. J'aurais voulu saisir l'opportunité que m'offre ce site pour dire à ces personnes qu'elles se sentiront mieux si elles peuvent parler de leurs fantasmes avec un thérapeute.

— Un thérapeute n'a-t-il pas l'obligation de prévenir la police si un assassin en puissance vient le trouver ? demande Xénia.

— Comprenez, Xénia, que la confidentialité est l'une des principales conditions au travail d'un thérapeute. Il existe de très rares cas où le thérapeute a le droit d'y contrevenir. Par exemple, si un enfant raconte qu'il est victime de violences systématiques, dans ce cas, le thérapeute doit en informer les autorités, afin de protéger cet enfant et les autres enfants. Si quelqu'un vient vous trouver spontanément et vous parle de ses problèmes – en particulier de ses fantasmes, de ses cauchemars et obsessions –, il doit pouvoir être certain que personne, à l'exception de son thérapeute, ne sera jamais au courant.

Je ferais sans doute une excellente cliente, constate Xénia. Je ne cacherais rien, je n'ai rien à cacher. Cela dit, il y a peu de chances que j'entame une thérapie, quoi que prétende Maïa Lvova, je suis tout à fait heureuse. Surtout ces derniers temps, où j'ai quelqu'un avec qui parler et qui soit véritablement important pour moi.

Elle termine son café et pose une dernière question :

— Que ressent un thérapeute quand il échange avec un tueur potentiel ? Par exemple vous, Tatiana, ça ne vous dégoûterait pas ? Ou bien ça ne vous ferait pas peur ?

— C'est notre travail, Xénia. Si un homme venait me trouver, dont le fantasme serait de tuer des fillettes, j'éprouverais écœurement et colère. En tant que spécialiste, en revanche, je compatirais parce que je comprends bien que ce qui se cache derrière de tels fantasmes, c'est l'expérience d'une souffrance. La position d'un thérapeute doit toujours se fonder sur la compassion – c'est encore l'une des conditions de notre travail.

(Extraits de l'article : « **Maniaque : le point de vue d'une psychologue** », publié sur le site « Le Maniaque de Moscou »)

En conclusion de notre entretien, remarquons encore une fois que l'analyse des raisons qui poussent certains à commettre de tels crimes ne peut en aucune façon servir d'argument en faveur d'une approche « douce » des assassins. Comprendre que ceux qu'on appelle des « maniaques » sont eux aussi des êtres qui souffrent et, probablement, ont besoin qu'on les aide ne peut être confondu avec un désir de justifier leurs actes et encore moins de les glorifier. La société doit être protégée contre des gens pareils, même si nous saisissons bien l'ampleur de leurs souffrances

personnelles.

Qu'est-ce que je pourrais lui demander à propos de mon rêve ? songe Xénia. J'en connais moi-même l'interprétation, en fait. « Quand on m'appellera, je viendrai. » La clef de l'énigme réside dans le mot « appel ». Sans doute suis-je persuadée que ma vie a un sens, qui se manifestera le moment venu.

Elle éteint le Dictaphone.

— Merci pour cette magnifique interview.

Il rentre chez lui après minuit, air glacial sur Moscou, pleine lune, neige crissante sous les pieds, bourrasque de neige qui tourbillonne dans son dos, s'enroule en spirale. Il faudrait attraper une voiture, mais en attendant, tu erres dans ces cours et passages, et tu as le temps de geler dix fois. Alexeï a allumé son portable, appelé Oxana, menti en prétendant qu'il s'était endormi au travail, un bobard pour le moins maladroit, mais ça n'a plus trop d'importance, maintenant. Toute sa vie, il a cherché à lutter contre le mensonge, et toute sa vie, il l'a passée à mentir à sa femme. À présent, ses propres affabulations s'accumulent en une congère avec laquelle tous les médias pro-Poutine réunis ne parviendraient pas à rivaliser en six mois. D'ailleurs, il s'est un peu trop emballé : chaque mois il y a eu davantage de mensonges officiels, si bien qu'il avait l'impression qu'en disant la vérité sur n'importe quel sujet, il faisait quelque chose de très important. Même s'il s'agissait juste d'énoncer le nombre de blessures reçues par un cadavre.

Donc, il a téléphoné à Oxana pour lui débiter une nouvelle craque, mais ça n'a plus trop d'importance, maintenant. De toute façon, elle voit bien que quelque chose cloche. Hier, une fois les enfants endormis, elle s'est approchée, s'est assise en face de lui et a commencé à l'interroger pour savoir ce qui se passait. Il l'a rembarrée, invoquant le travail, leur projet, à Xénia et à lui, et croyait-elle que c'était facile de passer ses journées à ne faire que ressasser du maniaque ? Mais au moins, cela signifiera gloire et argent. J'ai toujours voulu faire quelque chose d'envergure sur la Toile, oui, pas me contenter d'interviewer ou de pondre un petit article. Donc c'est ma chance, bref, il va nous falloir être patients, tous autant que nous sommes, parce que bien entendu, une chance pareille, ça se paie.

Il lève la main, arrête une voiture. C'est la première fois qu'en rentrant à la maison de chez son dernier coup de cœur, il n'éprouve ni joie ni fierté. Pas même un léger frisson. Il se balance d'un pied sur l'autre, agite son bras frigorifié, les voitures le dépassent sur la chaussée déserte, les spirales des bourrasques neigeuses ressemblent aux paraphes tracés par un immense stylo. Vu de l'extérieur, tout s'est pourtant déroulé comme d'habitude, avec urgence et passion, il s'est mis en train rapidement, comme si cela faisait plus de trois mois qu'il n'avait pas rendu visite à Irina. Il a fait tout comme il aime, et comme ceci et comme cela, ils ont même joui ensemble, ce qui n'arrive pas toujours. Mais il n'éprouve ni joie ni frisson.

Peut-être qu'il pourrait laisser tomber la voiture ? Peut-être qu'il pourrait s'asseoir dans cette congère, absolument sobre, se couvrir la tête de son blouson, attendre que les spirales de neige aient tissé un cocon autour de lui, et s'y endormir en petite larve pour s'y réveiller en papillon – mais seulement là-bas, dans une autre vie. Parce qu'inutile de se leurrer, aucune autre vie ne lui est advenue ici. L'estampille du raté, il ne la fera disparaître ni après avoir donné deux interviews, ni avec quelques billets dans une enveloppe, ni par les cinq soirées qu'il a passées chez Xénia. Il peut recompter sur les doigts de ses deux mains.

Il ôte un gant et observe sa paume. *Si j'avais été chiromancien, se dit-il, j'aurais su ce qui cloche là-dedans. Devrais-je simplement changer de destin ? Brûler toutes les lignes de vie, les oblitérer avec un fer chauffé à blanc, les enlever en ôtant ma peau ? Peut-être que je pourrais écrire une lettre à notre héros : « Cher maniaque, j'ai tant fait pour te rendre populaire et célèbre que j'espère pouvoir compter sur un petit service en échange. Écorche-moi les mains, ce ne sera pas une première pour toi, permets-moi de renoncer à mon destin, d'entrer dans demain transformé et renouvelé. Je sais que les hommes ne t'intéressent pas, mais fais-moi ce plaisir, juste par amitié. Si tu veux, fabrique-t'en des gants. Nous déposerons leur photo sur notre site, je m'interviewerai moi-même – l'homme dont le maniaque a ôté les mains –, j'apporterai le matériau à Xénia, elle sera sans doute contente. »*

Air glacial sur Moscou, bourrasque de neige qui s'enroule en spirale. Une voiture s'arrête, le conducteur ouvre la portière. « Monte donc, mec, tu vas finir congelé. Tu vas où ? » Il indique son adresse, s'adosse à son siège. « Tu rentres chez toi, si je comprends bien ? Tu

sors du boulot ? Oui, tu as été retenu ; ça, tu peux le dire, il est minuit et demi. Ta femme va te laisser entrer ? »

Si Alexeï aimait parler avec les chauffeurs de taxi, il lui répondrait que sa femme le laissera bien sûr entrer, que sa femme comprenait bien évidemment qu'il traversait une crise, peut-être sa crise de la quarantaine, ou bien simplement une crise tout court. Le chauffeur lui raconterait que son frère a traversé une crise lui aussi, mais qu'il s'est avéré ensuite qu'il s'agissait d'ivrognerie, il a fallu lui coudre un truc dans l'estomac et les crises ont disparu comme par magie, c'est juste dommage qu'un an plus tard, il soit passé sous une voiture. Une espèce d'idiot abruti par l'alcool a renversé son frère alors qu'il attendait le bus, visiblement, ce gars ne s'était pas fait coudre l'estomac à temps. « Il faut croire que ton frère était destiné à mourir de la vodka », lui dirait Alexeï, et le chauffeur répondrait : « On finira tous par y passer », et le temps lui paraîtrait moins long grâce à cette conversation. Si ça se trouve, le chauffeur aurait balancé quelque sagesse populaire bien sentie, dans le genre : « Les enfants, c'est le plus important », ou : « Il faut se satisfaire de la femme que Dieu nous a donnée », ou quelque autre sentence encore, Alexeï a des problèmes avec les proverbes et les expressions imagées. Enfin, d'une manière ou d'une autre, s'il s'était mis à parler avec le chauffeur de taxi, il aurait peut-être cessé de penser à Xénia, de se rappeler la manière dont, quand elle est allongée, étirée sur le dos, maigre et touchante, ses veines transparaissent sous sa peau ; elle est allongée, les jambes ouvertes sans pudeur, même si la pudeur ne saurait plus trop être de mise alors qu'ils venaient de faire l'amour – du moins lui, qui avait embrassé les petites cicatrices dans le pli de ses coudes, tendrement, en s'efforçant de ne pas lui faire mal ; il a fait rouler entre ses dents les petits cylindres de ses tétons, passé le doigt sur une blessure toute fraîche, biffant la face interne d'une cuisse. (Qu'est-ce que c'est ? Rien, je me suis coupée.) Ils viennent juste de faire l'amour ? À quel moment réfère ce « juste » ? Il y a un mois, pas moins. *Dis-moi, Xénia, que s'est-il passé ? Nous nous voyons chaque jour au travail, tu te montres bienveillante et amicale, pourtant je sens un mur invisible s'ériger entre nous, et je n'arrive pas à comprendre en quoi j'ai mal agi.* Voilà comment, pendant tout le trajet, il converse avec Xénia au lieu de s'entretenir avec le chauffeur de taxi, et il a bien tort, du reste, parce que Xénia ne lui répond pas, tandis que le chauffeur de taxi aurait pu lui envoyer

quelque bon mot dans le style : « Avec le temps, va, tout s'en va », quoi que cela veuille signifier, même si globalement, ça se comprend : la patience, c'est tout ce qui nous reste, et le temps soigne les blessures. Cela étant, il détruit également – si bien qu'au fond, soit il soigne ce qu'il ne détruit pas, soit la destruction constitue en soi une partie de la guérison. Il en va toujours ainsi avec les proverbes et autres expressions imagées, même quand leur sens est brumeux : quand on s'y penche, ils se révèlent d'une banalité à pleurer. Mais peu importe, il aurait mieux valu discuter avec le chauffeur de taxi, comme cela l'homme n'aurait peut-être pas redémarré sans attendre, en t'abandonnant bien après minuit, dans l'air moscovite glacial, mais il t'aurait sans doute demandé : « Hé, mon gars, ce n'est pas là que tu voulais aller ? Pourquoi tu restes planté là, les yeux dans le vide ? » Et tu lui aurais alors répondu : « Merde, je ne t'ai pas donné la bonne adresse, je vais payer la différence, mais emmène-moi le plus loin possible d'ici. » Autrement dit, pour être plus précis : « Ramène-moi vraiment chez moi. » Et le chauffeur de taxi aurait répondu : « Eh ben, t'es pas banal, comme mec ! » ou bien : « Bon sang, t'as vraiment travaillé trop dur ! », mais d'une manière ou d'une autre, tu serais remonté dans sa voiture, et elle t'aurait emmené loin d'ici. Cependant, pour obtenir ce résultat, il aurait évidemment fallu échanger pendant tout le trajet avec le chauffeur, au lieu de te lancer dans un monologue interminable adressé à Xénia qui ne pouvait strictement rien y répondre, parce que pendant tout ce temps, elle était chez elle, son portable allumé, occupée d'une main à répondre aux questions d'*alien* et de l'autre... bref, mieux vaut ne pas y penser et ignorer que Xénia n'a pour l'heure pas la moindre pensée pour toi et ne se doute pas que tu te tiens dans le hall de son immeuble, tandis que les spirales neigeuses d'une bourrasque tourbillonnent à tes pieds, telles les lignes d'une destinée inconnue, que le vent modifie d'un seul de ses souffles.

Donc tu te tiens dans le hall de son immeuble et tu te demandes ce que tu vas faire, maintenant que tu as indiqué son adresse au lieu de la tienne, mais tu ne te dis pas que tu vas reprendre un taxi, tu ne réfléchis pas au nouveau mensonge que tu vas sortir à Oxana, qui n'a d'ailleurs pas vraiment gobé le précédent, mais tu songes que puisque te voilà ici, c'est donc qu'elle est là, ta chance de modifier ta destinée. Et tu marmonnes dans ta barbe : « Changer ma destinée, changer ma

destinée » presque comme, quelques semaines plus tôt, tu répétais le mantra – xéniaxéniaxéniajetaimejetaimejetaime –, mantra qui ne te fait plus miroiter à présent le moindre salut, le voile de l'angoisse t'enveloppe sans cesse plus étroitement, comme la neige qui ensevelit celui qui décide en pleine nuit de s'asseoir sur une congère crasseuse de Moscou. Et te voilà qui essaies de te rappeler lesquelles sont les fenêtres de son appartement, ce que tu voyais quand tu te tenais à la fenêtre de sa chambre, tandis que Xénia restait allongée, étirée sur le dos, maigre et touchante, les jambes ouvertes sans pudeur, dévoilant un pubis où, semble-t-il, tu n'insinueras plus ta baguette de jade, ou ton organe sexuel, ou quel que soit son nom, si tu avais dû le nommer. Et donc, la tête rejetée en arrière, inspirant l'air moscovite glacial, tu vois que les deux fenêtres de Xénia brillent comme une double étoile polaire, et alors tu comprends que c'est la destinée, ou plus exactement la chance de changer ta destinée – « Changer ma destinée, changer ma destinée » –, et pour avoir une chance pareille, il faut bien entendu payer, mais tu consentiras désormais à n'importe quel prix, et je vais te dire, tu as raison, car aucun prix ne sera trop élevé pour toi. Après tout, si toi, Alexei Rokotov, mari de sa femme Oxana et père de deux enfants, homme collectionnant les jeunes maîtresses comme ton dernier héros doit accumuler les lèvres et les tétons tranchés, et les journalistes ayant mieux réussi que toi les photos des endroits où ils sont allés ou les autographes des célébrités avec qui ils ont pu échanger, donc si toi, tu te tiens bien après minuit sur le seuil d'une femme qui, le mois dernier, t'a clairement fait comprendre qu'elle n'avait nul besoin ni de ta baguette de jade ni de ton organe sexuel, oui si toi, tu t'es retrouvé ici, décide-toi à prendre l'ascenseur et paie le prix qu'il faut pour que ça cesse enfin.

Que risques-tu de découvrir, là-dedans ? Xénia, pieds et mains liés, sous une pellicule de cire refroidie – c'est très pratique, même si elle occasionne une douleur cuisante, la cire fondue ne laisse aucune trace sur la peau –, flagellée au martinet ou au fouet, corrigée à la cravache ou fessée au *paddle* ? Pendant que tu concevais ce site avec elle, tu en as vu bien d'autres sur les clichés : quels que soient les jeux auxquels Xénia s'adonne, elle a ses yeux toujours dans leurs orbites, elle au moins, et ses tétons, quoique parfois douloureux après les pinces (presque une centaine de dollars dans le magasin spécialisé de la rue Dmitri-Oulianov, voilà un plaisir onéreux que ce BDSM !), mais donc,

ses tétons n'ont pas encore été adjoints à la moindre collection, et ses lèvres, les trois paires, n'ont pas perdu leur capacité à s'emplir de sang et à fonctionner normalement, ses bras et ses jambes sont toujours entiers, d'ailleurs l'une de ses mains tape sur le clavier, tandis que Xénia mordille nerveusement la seconde, sentant l'âcreté de son propre goût sur ses doigts. Alors n'aie crainte, prends l'ascenseur et sonne à sa porte.

Xénia se lève et regarde par le judas. « Que s'est-il passé ? » demande-t-elle, d'une voix plus inquiète que mécontente. « Je peux entrer ? » murmures-tu, parce que sur le seuil de l'appartement de Xénia, ton courage a disparu tout à coup, en même temps que ton espoir d'un changement miraculeux dans ta destinée. « Attends, je vais enfiler quelque chose », répond Xénia, et à ce moment-là, tu pourrais tourner les talons et t'éloigner, parce que des amants, même devenus des ex, ne sont guère gênés de leur nudité, s'ils se rappellent encore avoir été amants un jour.

Et donc, vous vous tenez au milieu de l'entrée, la petite Xénia, sans maquillage, qui a passé une chemise et un vieux jean sur son corps nu, et Alexeï Rokotov, un raté ayant réussi, qui s'est ingénié à transformer en échec jusqu'au plus grand succès de son existence. « Que s'est-il passé ? » répète Xénia, perplexe. « Je t'aime », lui dis-tu, et Xénia soupire, complètement désarmée, incapable de savoir quelle attitude adopter avec cet homme de cinq ans son aîné, père de deux enfants, mari de sa femme Oxana qu'elle n'a jamais vue de sa vie, si ce n'est sur les photos de leur album de vacances *online*. Elle pousse un nouveau soupir et voudrait répliquer quelque chose comme : « Voyons, c'est seulement une impression », ou bien : « Écoute, tu te fais peut-être des idées ? », mais en cet instant, elle le dévisage et comprend que « non, ce n'est pas une impression » et que « non, il ne se fait pas des idées ». Elle le dévisage, tend la main, lui caresse la joue et lâche :

— Excuse-moi. Je suis tombée amoureuse d'un autre homme.

Cette réponse est si inattendue, même pour elle, qu'elle se tait et reste plantée là jusqu'à ce qu'Alexeï tourne les talons et s'en aille sans rien ajouter, à la rencontre de l'air glacial de Moscou, des bourrasques en spirales, de la voiture qui se présente aussitôt. Et voilà Alexeï assis sur le siège passager, qui ne dit pas un mot au chauffeur, ni à Oxana qui se rapproche, ni à Xénia qui s'éloigne, il est assis, complètement

silencieux, il est assis et il comprend qu'on ne peut effacer la destinée de sa main, la faire disparaître avec un fer chauffé à blanc, l'ôter tel un gant de cuir – c'est pour cela qu'il est aussi impossible d'être infidèle à sa destinée qu'à sa femme. Et pendant qu'il se fait ces réflexions, la silhouette de Xénia sur sa rétine s'estompe légèrement, même si Xénia est restée plantée dans l'entrée de l'appartement qu'il vient de quitter, la main toujours en suspens et sans cesser de se répéter : « Je suis tombée amoureuse d'un autre homme », comme pour essayer de goûter ces mots nouveaux pour elle.

Larissa et moi sommes assis au Coffee Inn. Elle a suspendu sa pelisse courte au crochet qui se trouve dans mon dos, et j'ai eu le temps de remarquer la manière dont elle a passé sa paume sur cette fourrure lisse aux innombrables nuances de gris.

Quand nous avons fait connaissance, il y a de nombreuses années, elle portait également un manteau de fourrure, artificielle, bleue, ainsi qu'un jean azur et un chandail orange, avec une fermeture Éclair en biais. Il suffisait de tirer dessus pour atteindre l'un de ses seins et l'embrasser, mais je ne l'appris que beaucoup plus tard.

Larissa a trois ans de plus que moi : cela fait beaucoup, quand tu as dix-sept ans et que tu viens de terminer le lycée. J'étais encore puceau, ce qui n'avait rien d'extraordinaire à cette époque, où tout le monde commençait plus tard – quoique si ça se trouve, ça n'est qu'une impression. Larissa était la sœur aînée de mon ami Iégor. Nous fêtions le nouvel an dans sa datcha où elle était venue avec un gars de sa fac de droit. Après minuit, ils étaient montés, invoquant leur fatigue. Nous avons échangé des regards en gloussant : ben voyons, on sait bien ce qu'ils sont allés faire.

Nous nous trompions. J'en ai eu la confirmation six mois plus tard.

La fille que je fréquentais depuis le lycée m'a annoncé qu'elle entendait conserver sa virginité jusqu'au mariage, et cela m'a mis tellement en pétard que je l'ai envoyée paître. Nous nous sommes quittés dans un parc, par une froide journée de printemps, elle m'a enlacé, plaquant son corps contre le mien, et je lui ai fourré la langue dans la bouche aussi loin que j'ai pu, comme pour compenser la pénétration qu'on me refusait. Elle sanglotait et se suspendait à mes bras, et j'étais excité de la voir apparemment si soumise. Je me suis dit que ce genre d'attitude me plaisait, et que si elle se comportait

toujours ainsi, je ne serais pas contre le fait de continuer à la fréquenter. Pourtant, quand je lui ai demandé une dernière fois si elle allait se donner à moi, elle s'est obstinée à refuser à travers ses larmes. Je me suis détourné et je suis parti, sentant mon sexe déchirer le tissu de mon jean bon marché. J'avais dix-sept ans et demi, j'étais encore puceau, alors j'ai décrété que je tirais un trait sur les filles de mon âge. C'était l'été, je suis retourné à la datcha d'Iégor après avoir appris que Larissa y serait et qu'elle venait de se disputer avec son juriste.

C'est seulement plus tard que j'ai su la raison de leur séparation : elle avait décidé de conserver sa virginité jusqu'au mariage. Et autant l'annoncer d'emblée : elle a réussi.

Larissa était brune, avec de grands yeux, une bouche ronde et une poitrine lourde. « Dix kilos par nichon », aimait-on à dire quand j'étais jeune. Depuis, histoire de m'amuser, j'ai pesé à l'occasion des seins féminins : cinq kilos, c'est un record absolu. Ceux de Larissa auraient sans doute avoisiné les trois. Elle embrassait bien et m'a probablement fait parmi les meilleures pipes de ma vie. Cela dit, peut-être que j'étais simplement jeune et que je me satisfaisais de peu. Avant de me prendre dans sa bouche, elle ôtait toujours ses lunettes et me les tendait – j'ai vite pris l'habitude de les remiser dans ma poche après avoir manqué de les écraser dans mon poing en jouissant, c'est dire combien mes orgasmes étaient puissants, à cette époque. Je revois encore les cheveux noirs tirant sur le bleu de Larissa, ondulant comme des algues sous l'eau, quand elle s'agenouillait devant moi et oscillait légèrement d'avant en arrière.

Désormais, ses cheveux blond platine évoquent une perruque. Elle ne porte plus de lunettes, et ses yeux gris ont acquis une teinte verdâtre qui n'a rien de naturel, sans doute un effet de ses lentilles de contact. Assis en face d'elle à midi, dans le Coffee Inn, j'essaie de retrouver dans cette femme bien habillée et plus très jeune la jeune fille avec qui j'échangeais des baisers, l'été sur les bancs et l'hiver dans les halls d'immeuble. Il fallait grimper au tout dernier étage des cages d'escalier, l'installer sur un rebord de fenêtre, ouvrir sa pelisse artificielle bleue et sa fermeture Éclair en biais, puis atteindre aussi vite que possible l'agrafe de son soutien-gorge. Larissa ne cessait de répéter : « Il ne faut pas, quelqu'un va nous voir », mais si j'avais le temps de coller mes lèvres à son gros téton marron, sa respiration devenait rauque dans l'instant et elle enfouissait ses mains dans mes

cheveux.

À l'époque, j'avais les cheveux longs. Rêvant d'être une rock star, j'écoutais Iégor Liétov, Nick Rock'n'Roll, les Sex Pistols et Iggy Pop. Larissa sortait d'un lycée spécialisé dans l'enseignement de l'anglais et je l'ai embêtée une fois ou deux pour qu'elle me traduise des textes. Elle avait pincé ses lèvres charnues et répliqué qu'il s'agissait exclusivement d'argot et qu'elle n'aimait pas ce genre de choses. De fait, elle n'aimait vraiment pas l'argot, et en ce qui concernait le rock, ses goûts n'allaient pas plus loin que Queen, Aguzarova et Aquarium.

À présent, elle doit sans doute aimer Zemfira et Tori Amos, même s'il me semble que les quadragénaires élégantes peuvent aller jusqu'à aimer Eminem ou le groupe Leningrad. Il ne serait pas très aisé de l'interroger là-dessus : elle y verrait une allusion au fait que mes goûts musicaux d'il y a quinze ans étaient plus avancés que les siens.

Il y a quinze ans, nous allions parfois à la datcha, où nous nous mettions nus et passions des heures à nous embrasser sur le canapé déplié ou simplement sur le sol. Nous étions insatiables parce que nous étions jeunes et toujours vierges.

Trois ans de caresses ininterrompues – c'est tout de même une sacrée expérience. Je suis devenu un virtuose pour amener une fille à l'orgasme sans la pénétrer : il me semble que ma réputation de bon amant, je la dois aussi à Larissa et à ses larges tétons, ses mains tendres et ses zones particulièrement sensibles entre les omoplates et un peu au-dessus des fesses, là où une queue lui aurait poussé si elle avait fait partie de ces animaux qui fournissent ensuite la fourrure des élégantes quadragénaires.

Nous buvons un café, Larissa raconte qu'elle est allée passer Noël à Londres, qu'elle a regardé en anglais le dernier *Seigneur des anneaux*. À une époque, nous aimions ce livre, même si je ne me rappelle à présent que l'épisode où des visages morts t'observent depuis les profondeurs d'une mare gelée. Bon, et bien sûr, je me souviens du charme sinistre et du regard lourd qui te cherche dès que tu as passé l'anneau à ton doigt. C'est un sentiment qui m'est bien trop familier à présent.

Après nous être passé la bague au doigt, nous avons vécu trois années ensemble. Nous devions presque être le seul couple de mon entourage à ne pas nous marier parce que la fille était en cloque. Ma grand-mère était morte et nous avons pu vivre, Larissa et moi, dans

notre propre appartement. J'essayais déjà de *faire de l'argent* et, grâce à mes premiers gains, je m'étais acheté un magnétoscope et un téléviseur japonais. Nous les avons installés dans notre chambre et chaque soir, une fois au lit, nous regardions des cassettes vidéo empruntées à des amis ou achetées sur des étals de rue. Une cassette de trois heures pouvait contenir deux films et si le premier était bon, nous regardions en général le second, emportés par l'intérêt.

Pendant que nous nous étreignions dans les halls d'immeuble et nous léchouillions durant des heures à la datcha, j'étais persuadé qu'il se produirait un miracle, le jour où nous ferions l'amour *pour de vrai*. Hélas, j'ai été déçu. Larissa me paraissait être une amante merveilleuse, d'ailleurs à présent, dix ans et plusieurs dizaines de femmes plus tard, je peux dire qu'elle l'était en effet – mais peu importait, quelque chose n'allait pas. Poisseux de transpiration, nous jouissions en même temps, j'embrassais ses seins pesants aux larges tétons, elle attrapait le lobe de mon oreille entre ses lèvres et passait ses ongles toujours impeccables le long d'une de mes cuisses et pendant toutes les années de notre vie conjugale, j'ai eu envie de demander : « Et c'est tout ? C'est de ça que parlent tant de livres et de films ? C'est à ça que rêvent des millions d'adolescents à travers le monde entier ? »

Larissa s'est remariée il y a huit ans. Je ne sais pas si son mari aime quand elle lui passe les ongles sur la cuisse, s'il connaît l'endroit particulièrement sensible qu'elle a entre les omoplates et s'il sait embrasser sa main de telle sorte que ça la fait jouir. Il n'est pas très aisé de l'interroger là-dessus, même s'il me semble que ça m'intéresse bel et bien.

Son mari ne gagne pas mal sa vie, mais il n'empêche que je la retrouve chaque mois pour lui remettre une enveloppe : j'aime énormément mon fils et je veux être un bon père. Cela fait déjà neuf ans que je ne l'ai pas vu.

Parfois, nous faisions l'amour devant la télévision. Il n'était pas du tout nécessaire qu'il s'agisse d'un film porno, cela pouvait être un mélodrame, un film de guerre ou même une comédie. Je me rappelle qu'une fois, nous riions comme des bossus en regardant *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*, ayant oublié au bout d'un moment que je me trouvais toujours en elle. Il me semble que nous avons même essayé de faire l'amour devant des films d'action en vogue à l'époque, ceux de

Ridley Scott et James Cameron, avec Arnold Schwarzenegger et Sigourney Weaver.

Le meilleur orgasme que Larissa m'ait jamais procuré, ça a été pendant le visionnage d'un film d'horreur de série B : un groupe de girl-scouts – dotées comme il se doit de nibards énormes, « de dix kilos chacun » – tentait d'échapper à un groupe de maniaques munis de toutes sortes d'armes destinées à découper la chair, y compris la tronçonneuse immortalisée par Tobe Hooper.

(À ce propos, le modèle du Leatherface de *Massacre à la tronçonneuse* n'est autre que le fameux Ed Gein ayant inspiré Hitchcock et Harris. J'ai beaucoup lu à son sujet : l'homme avait le sens du beau, son collier de tétons féminins est en réalité l'une des plus belles choses que j'ai vues dans ma vie.)

Larissa n'aimait pas spécialement ce genre de films – ce n'était même pas qu'elle avait peur, simplement elle était indifférente à l'action. Sans doute avait-elle l'impression que ces histoires de filles découpées à vif n'avaient aucun rapport avec sa vie, et peut-être que, dans son monde, déjà artificiel à l'époque, ces histoires apparaissaient comme une intrusion inacceptable de la réalité. Du reste, je n'en sais rien. Et donc, elle était assise à califourchon sur moi, tournant le dos à l'écran, se soulevant et s'abaissant en cadence. Je soutenais ses seins pesants dans mes mains tout en suivant par-dessus son épaule ce qui se passait à l'écran. Une héroïne de second plan, de toute évidence destinée à se faire massacrer, une fille du même blond que Larissa à l'heure actuelle, scrutait les alentours tandis qu'elle errait dans la forêt où deux de ses copines venaient de se faire égorger. Se conformant aux lois du genre, elle portait un maillot de bain pour le moins échancré, et tout en me calant sur le rythme des montées et des descentes de Larissa, j'attendais que la blonde se fasse trancher la gorge. Tout à coup, une main a agrippé les cheveux platine de la fille et j'ai vu une énorme machette s'abattre sur ses seins.

En réalité, trancher une grosse poitrine d'un seul coup est extrêmement difficile. Pour ce faire, il faut une certaine pratique – peut-être les héros du film avaient-ils eu l'occasion de s'exercer. Cela étant, je n'ai pas vu ce qu'il est advenu des seins de la blonde – non que la caméra se soit pudiquement braquée sur son visage déformé, mais parce qu'au moment où la machette s'est enfoncée dans sa chair, je me convulsais en me cramponnant aux seins de Larissa avant de

jouer abondamment.

En général, j'étais capable de me retenir assez longtemps. Larissa n'aimait pas les préservatifs et nous pratiquions le *coïtus interruptus*, si bien qu'en pestant, elle a bondi pour aller s'enfermer dans la salle de bains. Je suis resté allongé pendant un moment sur le dos, le cœur battant et le corps secoué de tremblements.

Aujourd'hui, Larissa s'est sans doute fait poser un stérilet, ou bien elle prend la pilule. Qu'elle se débrouille comme ça ou autrement, en tout cas, elle n'a pas eu d'autre enfant et n'en aura sans doute pas : on n'est pas en Amérique où les femmes accouchent à la quarantaine. Je voudrais l'interroger à ce sujet, mais ce n'est pas aisé.

Quand nous nous sommes séparés, j'avais vingt-quatre ans et elle vingt-sept, mais *a posteriori* il me semble que nous étions encore des enfants, ignorant leurs désirs et craignant leurs propres sentiments. Je voulais être rock star, elle zoologiste, comme sa mère. Finalement, elle est devenue manager dans une grosse entreprise occidentale qui produit de la nourriture pour animaux. C'est quand même de la zoologie, dans un certain sens.

Un peu moins d'un mois après cet épisode, nous avons appris que mon sperme n'avait pas été versé en vain : au bout du laps de temps requis, Denis, mon fils, est né, conçu grâce à un coup de machette destiné à trancher une poitrine en tout point semblable à celle de sa mère.

Je pense qu'aujourd'hui, les seins lourds de Larissa pendent encore davantage, que de la graisse s'est sans doute accumulée sur ses cuisses. Comme elle a toujours eu peur de grossir, elle se fait peut-être liposucer, suit les régimes du docteur Volkov ou se rend deux fois par semaine à Planète Fitness. Je voudrais l'interroger à ce sujet, mais ce n'est pas très aisé. Elle vieillit, toutes les femmes vieillissent et s'efforcent de le dissimuler. Le temps n'est pas clément avec leur chair, pourtant si belle quand elles sont jeunes – elles vieillissent, se couvrent de rides, engraisent et meurent. Tandis que les filles que j'ai tuées, elles resteront toujours jeunes.

Larissa boit son café et déclare que le café est bon à Coffee Inn, mais moins que celui que je préparais à une époque. Vraiment ? J'ai oublié avoir préparé du café à l'époque. Depuis, je suis rompu à cet art – d'autant que de nombreuses sortes sont apparues. Son nouveau mari sait-il préparer le café ? J'aimerais l'interroger à ce sujet, mais ce n'est

pas aisé.

J'ai du mal à rencontrer Larissa. En général, je viens la trouver dans son bureau, mais aujourd'hui, elle a proposé qu'on déjeune ensemble, et je n'ai pas pu refuser, d'autant que depuis ce matin, je suis d'excellente humeur. Il s'agit tout de même de la femme que j'ai aimée pendant six ans, soit plus longtemps que n'importe quelle autre au cours de ma vie. Je rêvais de me réveiller chaque matin à ses côtés et chaque soir de m'endormir à ses côtés, de renifler chaque mois l'odeur des enfants non nés qui abandonneraient son giron quand leur terme serait échu, et puis, quand nous aurions commencé à vieillir, nous aurions guetté chaque jour l'apparition des mèches grises au milieu des boucles noires.

J'étais très jeune et ne savais rien de moi-même, mais ça n'a pas grande importance. J'ai léché son corps pendant trois ans, je connaissais chaque centimètre carré de sa peau et j'étais capable de déterminer quand ses règles avaient débuté rien qu'en apercevant sa silhouette en fourrure artificielle bleue à l'autre bout du quai de métro. Aujourd'hui, j'observe ses cheveux platine artificiels, ses dents trop régulières, ses yeux verdâtres, et je ne peux atteindre la Larissa que j'aimais à une époque.

À présent, elle raconte que sa vieille amie Macha – je me la rappelle : une châtaine maigrichonne aux bras étonnamment beaux – a failli se séparer de son mari, mais ils ont suivi une thérapie familiale et voilà, maintenant, ils sont pleinement heureux.

Nous avons divorcé quand Denis avait un an. Larissa s'était remise à travailler, et on l'avait envoyée se former pendant une semaine en Europe. Je me suis occupé de notre enfant. Le soir, une fois qu'il était endormi, je m'allongeais et je me masturbais. Pendant notre première année de vie commune, je ne le faisais que rarement : la porte de la douche ne se verrouillait pas et j'avais peur que ma femme ne me surprenne en train de m'adonner à l'onanisme comme un adolescent boutonneux. Nous n'en avons jamais parlé, et j'étais certain qu'elle-même ne se masturbait jamais. Si nous avions fait connaissance une fois adultes, je n'aurais eu aucun mal à lui poser la question, mais dans notre situation, ce n'est pas aisé.

Pendant la grossesse de Larissa, j'ai redécouvert le goût de la masturbation, que j'avais presque perdu depuis mes années de lycée. Une toxicose précoce avait été remplacée par un risque de fausse

couche, puis par une toxicose tardive, l'accouchement avait été pénible, et pendant trois mois, il n'avait su être question de sexe. Il est curieux que ni l'un ni l'autre nous n'ayons alors songé à notre riche expérience en matière de caresses. Une nuit, donc, alors que Larissa était en formation à l'étranger, j'ai joui assez rapidement et quand je suis revenu à la réalité, j'ai entendu Denis, debout dans son lit, qui criait : « Papa, papa ! »

Il y a peu de chances qu'il ait vu quoi que ce soit. Le plus probable, c'est qu'il a eu faim, s'est réveillé et s'est mis à pleurer. Je me suis levé. J'avais du sperme plein ma main droite et en bas du ventre. Je me suis précipité dans la salle de bains en jurant et en soutenant mon sexe encore dur. Pendant une seconde, je me suis souvenu de la fois où, en pestant, Larissa avait bondi dans la salle de bains, la nuit où nous avons conçu notre fils.

Aujourd'hui, Denis a onze ans. C'est le nouveau mari de Larissa qu'il appelle « papa », et je pense que c'est une bonne chose. Larissa me raconte que notre fils a récemment gagné un prix à une olympiade de l'école, et je ne sais pas si j'ai quelque raison d'en tirer de la fierté : ce n'est pas moi qui élève cet enfant, et mon unique contribution à son existence réside dans quelques millilitres de sperme éjaculés dans sa mère au moment où j'ai vu un coup de machette trancher une lourde poitrine féminine.

Cette nuit-là, j'ai compris que nous devions divorcer. Tout en tenant le biberon que tétait mon fils, j'ai compris que j'étais en train de commettre un geste monstrueux, peut-être même plus monstrueux que tout ce que j'allais faire par la suite. Un homme qui vient d'éjaculer en imaginant une femme aux yeux arrachés et aux seins tailladés à la hache n'a pas le droit de nourrir un enfant. Il n'a pas le droit de tenir un biberon plein de lait maternisé, même si ce lait est artificiel, aussi artificiel que la pelisse bleue de Larissa et ses yeux verdâtres.

J'étais un très bon père. J'aimais beaucoup mon fils. Je ne voulais pas lui transmettre l'enfer où j'ai passé toute ma vie. Cet enfer était dissimulé si profondément que j'en avais oublié moi-même l'existence et seuls une image dans un film, une phrase ou un rêve inopiné me replongeaient dedans. Peut-être l'ai-je reçu en héritage de mon père – j'aurais bien aimé l'interroger à ce sujet, mais ce n'est pas très aisé. Qu'aurait-il répondu ? « Oui, fiston, moi aussi j'ai vécu toute ma vie dans cet enfer » ? « Je regrette que tu aies hérité de cette partie-là de

moi » ? Je ne voulais pas que mon fils écope ne serait-ce que de la plus infime partie de l'enfer où je vivais. Je me suis dit qu'il valait mieux pour lui ne jamais voir l'homme sachant qu'il n'était pas né de l'union de deux corps aimants, mais d'un coup de machette tranchant les seins de sa mère.

— J'aimerais bien savoir, dit soudain Larissa, si nous aurions sauvé notre mariage en allant voir un thérapeute.

Je hausse les épaules. Il n'aurait pas été aisé pour moi de poser cette question, d'autant que Larissa ignore toujours pourquoi j'ai mis un terme à notre mariage. Par chance, un mois après cet épisode, elle a eu une petite aventure au travail, et elle s'est repentie auprès de moi de cette première tromperie. J'ai fait semblant d'être brisé ; le soir même, j'ai quitté la maison pour m'installer chez Mike, et deux jours plus tard, j'ai loué un appartement. J'ai honte de le reconnaître, mais durant l'année qu'a duré notre divorce, j'ai pris plaisir à voir Larissa culpabiliser. Je me rappelle qu'un jour, elle est venue me voir, légèrement éméchée, et elle a essayé de me persuader de la laisser entrer. J'ai joué le mari offensé, répété : « non, non et non », alors, tombant à genoux, elle a rampé jusqu'à moi en pleurnichant. Tandis que je la regardais déboutonner ma braguette, j'ai constaté que ce genre d'attitude me plaisait, et que si elle se comportait toujours ainsi, je ne serais pas contre le fait de continuer à la fréquenter. Depuis ce jour-là, de nombreuses filles se sont tenues à genoux devant moi en pleurant, mais la première fois est toujours spéciale. Cela étant, la pipe qu'elle m'a taillée alors n'a pas été particulièrement réussie : peut-être parce qu'elle continuait à pleurer, ou bien parce qu'elle n'avait pas ôté ses lunettes.

Cette Larissa, ivre et en larmes, j'ai encore plus de mal à la voir aujourd'hui que la fille de dix-neuf ans dont je caressais les seins lourds au dernier étage de tous les immeubles du quartier. J'ai honte de cette dernière pipe, mais que pouvais-je faire d'autre ? Larissa grimaçait toujours quand j'achetais un énième tome de Sade, qu'on commençait à traduire avec frénésie, à cette époque, et elle quittait la pièce de manière ostentatoire quand Mike et moi regardions *Ilsa, la louve des SS* ou un film dans le même genre. Comment aurais-je pu lui dire : « Larissa chérie, seuls le sang et la violence m'excitent, seuls le sang et la violence » ? Le thérapeute de couple aurait été très étonné lui aussi.

— Je ne sais pas, réponds-je. Cela fait si longtemps. Nous n'étions que des enfants, nous ignorions ce que nous voulions. Je rêvais d'être une rock star, et toi – une scientifique. Donc il est difficile de se représenter maintenant...

— Mais à présent, tu regrettes d'avoir divorcé ? demande-t-elle.

Et je comprends que le vieil affront est toujours vivace. Je ne pense pas qu'elle se soit jamais tenue en larmes et à genoux devant quiconque à part moi.

— Je regrette, bien sûr, répliqué-je. La façon dont les choses ont tourné est stupide, et puis j'aimais beaucoup Denis. Et toi ?

— Non, tout va super bien pour moi. Denis appelle Oleg « papa ». C'est sans doute mieux que les choses aient tourné comme ça, en fait.

À ce moment-là, l'espace d'une seconde, je m'imagine qu'à l'époque, dix ans plus tôt, elle savait déjà tout à mon sujet – la masturbation sous la douche, Sade, mes fantasmes, la machette tranchant des seins à l'écran –, elle savait mais n'y voyait qu'une excentricité attachante, rien d'important. Peut-être que tous mes amis savent et n'y prêtent aucune attention ? Allez savoir quels sont leurs fantasmes.

— Tout va super bien pour moi, répète Larissa. Et toi, tu es content de ta vie ? Parce qu'on se voit une fois par mois, mais on ne parle jamais de l'essentiel.

Il n'aurait pas été aisé pour moi de l'interroger sur l'essentiel, et pendant un instant, je me fige. Non parce que je suis en train de soupeser si tout va bien ou pas pour moi, mais parce qu'à ce moment-là, je te vois. Tu te tiens sur la pointe des pieds, avec un pieu aiguisé dressé au niveau de ton entrecuisse, et tes bras, levés au-dessus de ta tête, sont enchaînés à des anneaux fixés au plafond.

C'est ainsi que je t'ai laissée ce matin, et je pense que maintenant, tes jambes ont fini par se fatiguer. Tu commences petit à petit à te laisser descendre, le pieu pénètre plus profondément, du sang coule sur le sol. Tu as de belles cuisses fines, pour le moment presque sans entailles. Je vais rentrer tard, je te détacherai et je laverai tes blessures, je caresserai ton sein gauche et repenserai à Larissa dans sa pelisse bleue en fausse fourrure. Je te nourrirai du meilleur dîner que je puisse te préparer, je te verserai un verre de vin et je te raconterai l'histoire d'un petit garçon et d'une petite fille ayant grandi dans un pays étranger. Ils avaient peur du sexe, se montraient pudiques l'un

envers l'autre, et ont mis trois ans à abandonner leur virginité. Depuis, ils ont grandi, te raconterai-je, beaucoup mûri, beaucoup compris, mais ne seront plus jamais capables d'en parler ensemble. Et c'est cela le plus important. Je te demanderai de me tailler une pipe, en souvenir des années où Larissa portait encore des lunettes. Après quoi je préparerai le meilleur café que je sache concocter, et je te renverserai la cafetière sur le visage.

— Mais toi, tu es content de ta vie ? m'a demandé Larissa.

Je me suis souvenu de toi et j'ai répondu :

— Je suis heureux.

Autrefois, je rêvais d'être une rock star. De crier l'injustice du monde en même temps que ma souffrance. De me tenir sur une scène, couvert de sang, comme Iggy Pop ou Nick Rock'n'Roll. On peut dire que mon rêve s'est réalisé.

Je suis devenu tueur en série.

Essaie un crayon bien taillé très pointu. Essaie de te masturber exactement vingt secondes tous les quarts d'heure. Chronomètre-toi et fais-moi un compte rendu. Essaie de fixer des pinces à seins avant la réunion matinale et de les garder une heure. Sans perdre connaissance. Si malgré tout tu t'évanouis, raconte-le-moi quand tu rouvriras les yeux. Essaie de ne taper sur ton clavier que de la main gauche. Essaie d'acheter les boucles d'oreilles les plus lourdes que tu trouveras. Rends-toi dans un atelier et demande qu'on t'en fabrique une paire encore plus lourde. Essaie de sentir à chaque minute la douleur dans le lobe de tes oreilles.

Essaie simplement de discuter avec lui.

~~T4:26 Xerique~~ je te raconte quelque chose d'amusant ?

~~O4:26' aline~~ bien tes histoires amusantes.

~~J4:28 Xerique~~ hier sur un forum, je ne sais pas si tu vas trouver ça drôle, en tout cas ça nous a fait beaucoup rire, Marina et moi. Une fille a raconté comment, en regagnant son appartement, elle avait eu l'impression qu'un maniaque la suivait. Mais par chance, elle a croisé des amis qui rentraient d'une soirée, avec un bon coup dans le nez. Elle s'est précipitée à leur rencontre, leur a expliqué ceci et cela, et ils ont décidé de la raccompagner. Mais l'homme, le soi-disant maniaque, a continué à les suivre. Et à un moment, l'un des copains de la fille fait : « Il me court sur le haricot, je vais aller lui toucher deux mots. » Il se dirige vers le type, lui marmonne un truc et l'autre se détourne aussitôt avant de détalé. Tous les autres lui demandent ce qu'il a bien pu lui dire. Alors bien entendu, le gars fait des simagrées, puis il finit par avouer : « Je me suis penché vers lui et je lui ai

balancé : “Tu es un maniaque sexuel... ben moi aussi, je suis un maniaque sexuel.” » Fin de l'histoire.

~~04:28~~ ~~alien~~ ☺

~~14:29~~ ~~Xénia~~ si c'était un passant tout ce qu'il y a de normal ! Comme il a dû avoir peur : une bande de gars éméchés, un mec qui s'approche et lui sort qu'il est un maniaque sexuel.

~~04:29~~ ~~alien~~

~~14:30~~ ~~Xénia~~ c'est un humour un peu spécial...

~~14:30~~ ~~chierva~~, ça m'a plu. Je comprends que c'est un truc professionnel pour toi.

Essaie d'aimer un homme privé de chair. Essaie de vivre chaque jour en sautant d'un ordinateur à un autre. Essaie, même en t'endormant, de visualiser le rectangle jaune clignotant d'ICQ dans un coin de l'écran. Essaie de te représenter un homme dont tu ne connais même pas le nom. Essaie d'expliquer tout cela à tes amis. Essaie de ne pas te vexer aux plaisanteries qu'ils feront.

~~02:12~~ ~~Marina~~ c'est un monstre ? Un invalide à un seul doigt ?

~~02:12~~ ~~Marina~~ trop vite ses messages.

~~02:13~~ ~~Marina~~ unijambiste de la guerre en Tchétchénie. Un impuissant de quatre-vingt-dix ans. Ou carrément une femme. Le genre lesbienne sadique hommasse.

~~02:13~~ ~~Xénia~~ drait pas beaucoup plus pour que j'accepte de le rencontrer, même si tes suppositions correspondent à la réalité.

~~02:14~~ ~~Marina~~ sont toutes vraies en même temps ?

Essaie d'expliquer, essaie de trouver les mots. « Qu'est-ce que ça fait que je ne l'aie jamais vu ? Les femmes aiment avec leurs oreilles. » Oui, oui, leurs oreilles. Le lobe de leurs oreilles. La pulpe de leurs doigts. Une lèvre mordue jusqu'à la souffrance. Des tétons douloureux. La face interne de leurs cuisses, lardée de coups de crayon taillé pointu. Les pulsations humides entre leurs jambes. Avec leur corps tout entier.

Essaie de parler de toi. Essaie de ne rien dissimuler. Essaie de trouver les mots. Essaie de te souvenir de tout le monde : maman, papa, Lev, Nikita. Essaie de ne rien dissimuler du tout. Essaie de lui parler de ton travail. Essaie de lui donner ton nom. Essaie de ne pas

t'affliger en découvrant que ça ne lui dit rien du tout. Essaie d'accepter que toute gloire a ses limites. Essaie de te réconcilier avec le fait que les journalistes exagèrent l'importance de leur travail.

Essaie de décrire tout ce qu'il y a chez toi. Le chat à neuf queues, le fouet, le *paddle* en cuir, les pinces à seins, le bâillon. Essaie de raconter comment l'on utilise ces objets. Propose-lui plusieurs variantes au choix. Promets que tu feras un saut au magasin de la rue Dmitri-Oulianov pour acheter ce qui manque. Essaie de faire en sorte qu'il te reste de l'argent pour finir le mois, une fois ces achats effectués. Essaie d'énumérer les objets ordinaires que tu as utilisés jusqu'à présent. Pinces à linge, épingles, aiguilles à coudre, éclats de verre. Essaie d'en inventer quelques-uns supplémentaires. Propose-lui d'apporter quelque chose.

Essaie de ne pas parler de sexe. Essaie de ne pas parler de sadomasochisme. Essaie simplement de discuter. Essaie ce faisant de ne pas t'exciter.

Bien Tu m'as raconté une histoire amusante. Maintenant, je veux une histoire d'horreur.

Le 46 Quelles tortures horribles auxquelles tu me soumettras ?

Ne 46 Pourquoi ? Juste une histoire d'horreur.

Du 48 Pendant la guerre en Yougoslavie, une journaliste s'est retrouvée à côté d'un sniper. Il était allongé dans un grenier dont les fenêtres donnaient sur une grande place, entièrement à découvert. Ils discutaient et, tout à coup, une femme est apparue sur la place, qui transportait un carton de nourriture. La ville était assiégée et il n'y avait pas beaucoup de nourriture, ce qui explique pourquoi elle portait le carton avec d'immenses précautions. Le sniper l'a mise en joue, et la journaliste lui a demandé : « Mais enfin, tu as l'intention de tuer cette femme ? — Non, a répondu le sniper, je veux juste l'effrayer un peu. » Il a tiré dans le carton et la nourriture s'est répandue par terre. Mais la femme, sans s'effrayer le moins du monde, a commencé à ramasser les aliments. Alors le sniper a tiré une deuxième fois et l'a tuée.

C'est 48 C'est une bonne histoire. Pourquoi tu la considères comme horrible ?

~~14:40 Xerion~~ y devine un sens caché, mais qui ne se laisse absolument pas saisir. Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une parabole sur notre attachement aux biens matériels au moment où notre vie est en jeu : si la femme était partie en courant, le sniper n'aurait probablement pas tiré une seconde fois.

~~14:50 pelier~~ être que si.

~~04:52 Xerion~~ je t'ai dit que la ville était assiégée. Si ça se trouve, elle portait cette nourriture à ses enfants, et alors elle n'a pas fait que ramasser ce qui était tombé, elle a essayé en même temps de se battre jusqu'à la dernière minute. Et ensuite, j'ai compris que cette histoire n'avait pas de morale du tout, qu'il s'agissait en réalité d'une situation où quelqu'un était confronté à un choix – un choix qui est en effet la parabole de notre vie. Il y a trois héros dans cette histoire : la victime, l'assassin et l'observateur. Et en l'entendant, chacun de nous s'identifie inconsciemment à l'un d'eux. Moi, j'ai d'abord parlé du sort de la victime. Sans doute que si j'étais une véritable journaliste, j'aurais demandé si ma collègue avait continué à discuter avec le sniper par la suite, sur quoi elle l'avait interrogé, ce qu'il avait répondu et où l'interview avait été publiée. J'aurais au moins essayé de comprendre ce qui pousse les journalistes à couvrir des guerres.

~~14:52 colier~~ préhension de ce qu'est une guerre, je pense.

~~14:58 Kimin~~ aient à éclaircir ce point, c'est ça ?

~~14:54 Idier~~ comprennent pas que ce qu'ils trouvent à la guerre, on le découvre sans sortir des limites du périphérique de Moscou.

~~14:54 Xerion~~ L'adrénaline ?

~~14:54 Idier~~ plus important, à la guerre, c'est la folie. Une guerre, c'est un moment où l'on dit à beaucoup de gens : « Écoutez, on vous a toujours affirmé que ça, ça et ça, c'était interdit. Eh bien, maintenant, c'est possible. » Et les gens se mettent à tuer, à violer et torturer.

~~14:55 Xerion~~ que la guerre, c'est simplement un moment où tout le monde est autorisé à comprendre les tueurs en série ?

~~04:53 Cider~~ la même folie à l'échelle des masses. Par conséquent, tu n'as été à la guerre que si tu as séjourné à l'intérieur de cette folie. Quand tu as compris toi-même qu'il était possible de

torturer et de tuer des gens. Mais je ne suis pas persuadé qu'il faille aller jusqu'en Yougoslavie ou en Tchétchénie pour le comprendre.

~~E4:55 Kenia~~ Kenia trouves à l'extérieur ? Si tu occupes une position d'observateur ?

~~A4:56 Julien~~ Julien avertis, ça n'a aucun sens. C'est la même chose que de regarder les nouvelles à la télévision.

Essaie de travailler, ne serait-ce que de temps en temps. Essaie de fermer ICQ au moins pendant une heure. Essaie de ne pas te ruer sur ton ordinateur après le déjeuner. Essaie d'éviter le mot « dépendance » quand tu penses à ça.

Essaie de comprendre de quoi vous parlez en réalité. Reconnais que vous ne parlez pas de BDSM, de contrôle, de sadomasochisme, de soumission et de domination, de jeux sexuels. Essaie de trouver les mots. Cruauté ? Peur ? Violence ? Horreur ? Folie ?

~~E5:52 Julien~~ Julien il y a une énorme différence entre nous et les héros de cette histoire.

~~L5:50 Kenia~~ Kenia

~~N5:54 Julien~~ Julien sommes en mesure de choisir qui nous serions devenus et d'essayer d'analyser nos choix, tandis que ces personnages sont privés de cette possibilité. Nous jouissons d'une liberté qu'ils n'ont pas. La journaliste, la femme et le sniper n'auraient pu échanger leur place, même si tous les trois l'avaient voulu. Ils ne peuvent entrevoir le moindre choix pour eux-mêmes. La femme ne peut pas ne pas ramasser sa nourriture, et le sniper ne sait pas lui-même pourquoi il tire. Chacun s'est vu attribuer une position.

~~M5:51 Kenia~~ Kenia n'est bien atterri d'une manière ou d'une autre !

~~O5:53 Julien~~ Julien pourquoi je suis d'accord avec toi : il s'agit bel et bien d'une histoire d'horreur. Une histoire qui nous raconte que tant que nous nous trouvons en dehors d'une situation, nous sommes encore libres, mais sans pouvoir user de cette liberté parce que tous les choix nous paraissent aussi effrayants les uns que les autres. Et quand nous nous retrouvons à l'intérieur d'une situation, nous ne pouvons pas davantage choisir, parce que nous ne sommes plus libres.

~~Mais~~ ~~55~~ ~~Kami~~ pouvons peut-être faire quelque chose pour ne pas nous retrouver là-dedans ?

~~55~~ ~~56~~ ~~alien~~ La femme pouvait par exemple prendre un autre chemin. Mais la particularité de cette parabole réside dans le fait que, comme de bien entendu, nous n'apprenons l'existence de la Situation qu'une fois à l'intérieur. Ou, ce qui est pire, nous ne prenons même pas conscience de nous trouver à l'intérieur, pourtant nous cessons de remarquer les autres possibilités. Et alors nous nous penchons pour ramasser la nourriture ou nous appuyons sur la détente.

~~55~~ ~~57~~ ~~Kami~~ J'aimon cher frère, pouvons-nous nous retrouver, toi et moi, dans la situation de « deux individus en vie dans une même pièce » ? Ou bien, si tu ne veux pas entendre parler de « pièce », dans une même cave ou ailleurs encore ?

~~55~~ ~~58~~ ~~alien~~ pouvons nous retrouver dans cette situation. En tout cas, je ne vois pas le moindre obstacle physique à cette rencontre. Mais il me semble que l'heure n'est pas encore venue.

Essaie d'aimer un homme privé de chair. Essaie de parler de moins en moins souvent de rendez-vous. Admets que son refus est une manifestation de son pouvoir. Essaie de te l'imaginer : maigre ou gros, large d'épaules ou voûté, avec les yeux marron de Nikita ? Transparents de Marina ? Sombres d'Olga ? Avec les mains bichonnées de Vlad ou grossières de Sacha ? Essaie de ne pas l'interroger à ce sujet. Essaie de lui poser la question. Accepte son refus d'en parler.

Essaie de te dire que l'apparence n'a aucune importance. Essaie de te dire que vous vous rencontrerez un jour. Imagine la façon dont tu vivras le moment où l'image malléable et plastique, dépourvue de traits, se solidifiera dans un homme au-delà de la trentaine. Imagine comment tu vas essayer de trouver, sous le couvert de sa chair, cet *alien* qui te disait chaque jour « salut » quand tu allumais ton ordinateur. Imagine que votre rencontre est inévitable.

Demande-lui de te donner de nouveaux ordres. Chez toi, essaie de poser ton ordinateur portable sur un tabouret et de taper à genoux. Demande-lui si tu dois joncher le sol de verre brisé. Réponds « OK » quand il te dira que « ce n'est pas la peine pour l'instant ». Dans le métro, essaie de te tenir sur ta jambe gauche en allant au travail et sur la droite en rentrant chez toi. Essaie de comprendre pourquoi il

t'ordonne précisément ces choses-là.

Éprouve la douleur dans tes muscles contracturés. Sens-toi devenir une marionnette entre ses mains. Regrette de ne pouvoir faire en sorte que tout ton corps souffre en même temps. Accueille cette douleur comme de l'amour. Essaie de sentir cet amour dans chacun de tes muscles, chaque centimètre carré de ta peau, chaque contusion, chaque blessure. Essaie d'aimer encore plus fort.

~~Tes 26 amis~~ t'ont-ils obligée à pleurer de douleur, un jour ?

~~Nr 26 Kenia~~ manière générale, je ne pleure jamais.

~~Mo 27 Adiba~~ ment en revanche ☺

~~Ti 27 Kenig~~ grand frère, tu peux faire tout ce que tu veux.

Essaie de dissimuler les tremblements qui t'agitent quand il y a d'autres personnes dans la pièce. Essaie de ne pas aller trop souvent aux toilettes. Essaie de ne pas rester les yeux vides, à fixer le néant de la cafétéria par-dessus ta tasse. Essaie de te voir de l'extérieur : un regard figé, des cheveux dans les yeux, les cernes noirs de l'insomnie, des ongles rongés jusqu'au sang. Essaie de ne pas sursauter quand Alexei te touche l'épaule. Réponds-lui : « Oui, tout va bien. »

Prête attention aux poils qui se hérissent sur ton corps, remarque comme le monde s'enroule autour de toi, constate que ton ouïe s'est aiguisée. Imagine que tu n'as plus de peau du tout, tant ton corps est sensible.

Rappelle-toi si ça a déjà été comme ça auparavant. Rappelle-toi tous tes amants. Rappelle-toi tes orgasmes les plus intenses. Rappelle-toi tes dépressions les plus profondes. Rappelle-toi les moments d'insatiable excitation. Rappelle-toi les tortures auxquelles on t'a soumise. Rappelle-toi tous les instruments auxquels tu as eu affaire. Reconnais que ces mots qui se succèdent sur un rectangle blanc se sont avérés plus efficaces que tout. Rappelle-toi le mot *subspace*. Retiens une bonne fois pour toutes qu'il signifie seulement « sous-espace » et non pas « espace de soumission », comme tu l'as toujours pensé. Remercie-le de t'avoir appris cela.

Remercie-le de t'avoir contactée sur ICQ il y a un mois. Remercie-le pour tous les orgasmes qu'il t'a procurés. Remercie-le d'avoir donné un sens à ta vie. Remercie-le pour la douleur. Remercie-le pour le plaisir. Remercie-le pour tout ce qu'il t'a raconté et pour tout ce qu'il

t'a forcée à raconter. Remercie Tu-ne-sais-Qui pour votre rencontre.

Ne t'étonne pas que le mot « rencontre » ne désigne plus rencontre dans le monde réel.

Essaie de l'attirer dans le monde réel. Essaie de lui promettre que tu ne toucheras pas ton clitoris tant qu'il ne le fera pas lui-même. Propose-lui de te faire percer les tétons et les lèvres, propose-lui d'y insérer une chaînette afin qu'il puisse te manipuler comme une marionnette. Propose-lui, si vous vous rencontrez, de lui offrir un tétón tranché. Propose-lui de choisir le sein qu'il préférerait. Essaie d'admettre que tu es effectivement prête à cela.

Essaie de ne pas penser que ce jeu puisse le lasser. Retiens-le. Choisis tes mots. Parle avec lui. Ne le laisse pas s'en aller. Pose-lui des questions. Réponds aux questions qu'il te posera. Discute avec lui. Montre-toi intelligente.

~~TS:16 dji~~ allée dans un club BDSM ?

~~MS:16 jXenix~~ Il me semble que c'est vulgaire. Ce cuir noir, ces masques, ces rituels ☺ ☺

~~ES:16 fefelien~~ Ça fait penser à une réunion d'amateurs ou à des retrouvailles de jeunes diplômés.

~~CS:17 Nesip~~ pervers.

~~ES:18 ditién~~ le principal, c'est que ces gens tentent de sauver les apparences, de faire comme si tout allait bien, au poil, *safe, secure and consensual*. Certains gars aiment les filles, d'autres, les garçons, untel aime marcher sur des hauts talons, et untel fouetter son prochain. Tout le monde est consentant, aucun animal n'a souffert pendant le tournage, aucun être humain n'a été offensé.

~~CS:18 jXenix~~ bien ce qui se passe, non ? Les uns aiment ceci, les autres, cela. Tout doit être sans danger et se faire d'un commun accord.

~~MS:19 Edifen~~, oui. Ça n'a pas d'importance. Tu comprends, quand je discute avec toi, pas seulement de sexe, mais de n'importe quel sujet – de politique, de ton amie Olga, du maniaque de Moscou –, je suis envahi par une espèce de sentiment transcendantal.

~~LS:19 Xenix~~ du tragique de ce qui est en train de se produire ?

~~05r20~~~~Dalier~~ tragique. Et quand je te dis : « Agenouille-toi, lève les bras, ne t'avise pas de te branler », je peux le faire, et tu peux l'accomplir parce que ce sentiment du tragique nous réunit.

~~05r21~~ Xenia

Essaie de le comprendre. Essaie de te représenter sa vie. Écoute attentivement. Saisis le sens de chaque mot. Fais en sorte de te préparer à votre rencontre. Comprends ce qui l'intéresse en réalité.

~~E5r21~~~~Xenia~~ Pourquoi la douleur est-elle si importante ?

~~F5r22~~ ~~quien~~ la douleur, c'est la langue dans laquelle s'exprime ce tragique. La langue dans laquelle parle la vie. Et pour moi, ce qui est primordial, c'est de savoir que je participe du cycle de la douleur. Que nous y participons.

~~D5r22~~~~Xenia~~ côté, nous ne pouvons pas éviter la douleur.

~~05r23~~~~malier~~ quand nous faisons ce que nous faisons, nous agissons de notre plein gré. Nous prenons sur nos épaules la responsabilité de la douleur, et peu importe qui l'inflige, au bout du compte. On peut s'infliger de la douleur à soi-même. Ce qui compte, c'est qu'à un moment, tu ne puisses plus te dire : « La souffrance existe en ce monde, et je n'y suis pour rien. » Non. C'est ta responsabilité. La souffrance existe parce que tu en acceptes la responsabilité.

Essaie un crayon taillé pointu. Essaie des pinces à seins. Essaie de te tenir sur une jambe. Essaie de t'étirer tellement les seins qu'ils se couvriront de bleus. Essaie de pousser la douleur jusqu'à ses limites. Augmente-la encore. Essaie de sentir qu'il s'agit de ton choix. Essaie de sentir le goût du mot « responsabilité ». Du mot « souffrance ». De l'expression « de ton plein gré » et du mot « douleur ». Trouve d'autres mots.

~~C5s25~~~~enlied~~ isent : « Regardez le bon temps que nous passons », et moi, je dis : « Chaque jour, je brûle en enfer. » Nous ne nous comprendrons jamais les uns les autres. Il est impossible de passer du bon temps en enfer.

~~15r25~~~~Xenia~~ c'est possible.

~~11s26~~~~quilde~~ mon enfer personnel, comment peux-tu en savoir

quelque chose ? ☺ En tout cas, il est sûr et certain qu'une cinquantaine de personnes en cuir et masques n'y ont pas leur place.

05:26 Xenia

Imagine-toi sa vie. Imagine qu'avant toi, il n'a jamais parlé de ça à personne. Imagine que les portes de son enfer personnel sont étroitement fermées. Imagine son enfer sous forme d'un placard ou d'un réduit qu'il a trop peur de quitter. Rappelle-toi la métaphore : « au placard ».

Dis-toi : « Chacun de nous vit en enfer, mais tant que nous tenons, nous nous débrouillons comme des chefs. » Rappelle-toi que si tu ne tiens pas, les scarifications recommenceront aussitôt, les tentatives de suicide, les accès d'autoapitoiement et de mépris envers autrui. Répète : « Nous nous débrouillons comme des chefs, nous tenons le coup. » Imagine qu'il y a un enfer personnel étroitement imbriqué avec les entraves de son corps ; sens comme il cogne à l'intérieur de ta cage thoracique, écoute comme il frappe dans tes tempes. Répète : « Il faut tenir bon. » Dis-toi : « Il ne faut pas autoriser tout ça à faire irruption à l'extérieur, en brisant la cage de tes côtes. » Dis-toi : « Pour le moment, je me débrouille. »

Pense à lui. Imagine-toi sa vie. Remercie-le.

Sens-toi heureuse.

15:35 Xenia

05:36 alien

15:36 Xenia te dire quelque chose concernant ton enfer.

15:36 alien

15:37 Xenia venir chez toi, dans ton enfer. Tu pourrais m'ouvrir la porte ?

15:37 alien je t'ouvrirai.

15:38 Xenia as, on aura un enfer pour deux, pas vrai ?

Essaie d'aimer un homme privé de chair. Essaie de lui expliquer. Essaie de trouver les mots. « L'homme le plus important de ma vie. » Ignore le smiley de Marina. Répète encore une fois. « L'homme le plus important de ma vie, comme Gleb l'est pour toi. » Admets que cet homme est à ce point important que tu te moques bien de découvrir

qu'il est en réalité femme et lesbienne. Et même si elle n'est pas lesbienne, ça n'a aucune importance.

Rappelle-toi bien. Rappelle-toi la douleur. Rappelle-toi l'excitation. Rappelle-toi les tremblements. Rappelle-toi. Sache qu'un jour, tout cela prendra fin. Regarde ton écran. Lis les petits caractères noirs dans le rectangle blanc. Si tu en as envie, masturbe-toi. Ça n'a pas d'importance. Le principal, c'est de te rappeler tout ça.

Essaie de trouver les mots. N'en parle à personne, contente-toi de trouver les mots. Les mots resteront quand tout aura pris fin. Répète-toi et essaie de les mémoriser. Qu'est-ce que tu as dit ? « L'amour de ma vie. » Comme dans un roman à l'eau de rose, c'est ça ?

Exactement, comme dans un roman à l'eau de rose.

Ces derniers temps, Olga a l'impression que tout perd ses feuilles autour d'elle, comme si l'on n'était pas en hiver mais en automne, et qu'elle-même était un arbre vieillissant, se dépouillant peu à peu de son feuillage. Deux semaines plus tôt, le soir du jour où Gricha et Kostia se sont serré la main, elle s'est tenue dans sa salle de bains, reflétée par les miroirs des murs, à regarder le caillot de sang dans sa paume. Curieusement, elle a pensé que s'il avait deux petites queues, c'était parce qu'elle avait pris deux comprimés, alors qu'il est difficile d'établir un lien entre les comprimés et les petites queues de l'embryon. À condition bien sûr que ce grumeau ait bien été un embryon.

Elle a retourné les mains, et le bébé avorté est tombé pour former une tache brune dans une eau rosâtre. À cet instant, elle s'est sentie très forte, bizarrement. Pour la première fois depuis quelques années, elle n'avait plus l'impression de trahir quelqu'un. *J'ai toujours agi comme il le fallait*, a-t-elle chuchoté. *J'ai toujours eu raison. On ne peut rien me reprocher.*

Elle savait qu'elle ne téléphonerait plus jamais à Oleg, qu'elle inscrirait son numéro dans la liste rouge de son portable. Son vieux amour se déversait de son corps en ruisseaux de sang, laissant la place à un vide sonore et joyeux.

Ce vide, c'est le néant froid entre les branches des arbres en automne, quand ils ont perdu toutes leurs feuilles, les uns à la suite des autres. Gricha et Kostia se sont envolés tous les deux pour la Thaïlande, affermir leur amitié ressuscitée par un repos conjoint, Vlad se trouve toujours à Goa, sa mère n'a plus rappelé à partir du jour où l'information concernant le site de Xénia est parvenue jusqu'à Saint-Pétersbourg. Et puis Xénia s'est à ce point immergée dans son histoire

d'amour virtuelle qu'Olga ne l'a pas revue depuis une dizaine de jours. C'est pourquoi aujourd'hui, après le travail, elle passera prendre Xioucha au sortir du bureau pour qu'elles aillent dîner quelque part. Peut-être qu'ensuite, elles iront au cinéma, à moins qu'elles ne restent au restaurant jusque tard dans la nuit.

Toute la journée, entre deux négociations professionnelles, Olga essaie de joindre Xénia sur son portable, mais ça ne répond pas. En désespoir de cause, elle demande à sa secrétaire de lui trouver le numéro du *Soir.ru* et de la mettre en communication avec Xénia Ionova.

— Allô, lâche Xioucha d'une voix qui dépouille aussitôt les branches d'Olga de quelques feuilles aussi mortes et desséchées que cette voix.

— Qu'est-ce qui se passe, avec ton portable ? demande Olga.

Et Xioucha répond en écho :

— Qu'est-ce qui se passe avec mon portable ? J'ai sans doute oublié de payer.

On peut bien sûr se dire que le responsable n'est autre que février. Que de tous les mois de l'interminable hiver moscovite, février est le plus pénible. Un jour, il y a longtemps, quand les feuilles étaient encore vertes, quand on pouvait boire un café en terrasse, Xioucha et Olga étaient tombées d'accord sur un point : oui, « *all the instruments agree* », comme dirait Auden, il n'y a pas de mois pire que février dans le calendrier russe. Car, depuis l'enfance, on a en tête l'idée que l'hiver compte trois mois, que février est le dernier, et qu'ensuite, le printemps est censé commencer. Mais chaque année, vers la mi-février, tu comprends tout à coup que la fin de l'hiver est encore loin, et tu as l'impression d'être un arbre dont toutes les feuilles se sont envolées, mais dont les bourgeons ne songent nullement à poindre. C'est un mois au cours duquel tu n'as même pas envie de vivre, et il se peut bien que Xioucha ait raison, en s'inventant un amour virtuel pour fuir les rues froides de Moscou où la neige s'est depuis longtemps transformée en boue gelée, et où les feuilles tombées des arbres en automne ont si bien pourri que les arbres eux-mêmes ne les reconnaîtront plus quand ils abaisseront la tête vers la terre devenue grise.

Mais non, Olga repousse ces pensées angoissantes. Il faut avancer, il faut tenir bon, il faut, telle l'entreprenante grenouille de la vieille

parabole, fouetter le lait faisandé de la bouillasse moscovite avec le froid de février pour obtenir de la crème Chantilly. Il faut avancer, s'occuper de soi, rappeler à son corps qu'il existe. C'est pour cela qu'au cœur de février, les clubs moscovites sont à ce point emplis de filles mélancoliques, accoudées la mine anxieuse au comptoir du bar. En réalité, ce ne sont pas des jeunes femmes, ce sont des arbres en bosquet automnal. Ils ont perdu leurs feuilles et attendent que revienne le printemps ou du moins que de charmants paysans viennent décorer leurs branches cassées de drapeaux et de couronnes. C'est pourquoi les drapeaux que sont les draps dans les appartements des célibataires moscovites palpitent de façon aussi tentatrice ; c'est pourquoi elles attirent autant, les couronnes nuptiales à usage unique que sont les oreillers retapés après avoir ceint les têtes des mariés, l'espace d'une seule nuit. À cette époque de l'année, les hommes ne font pas l'amour aux jeunes femmes : en leur marmonnant de tendres balivernes à l'oreille et en secouant sur un rythme cadencé le frêle esquif de leur lit, ils ne font que promettre aux arbres brisés par l'hiver qu'ils vivront jusqu'au printemps, à condition naturellement que ne les abatte pas auparavant la hache d'un bûcheron, une froidure extrême ou quelque maladie du bois. Cela étant, mieux vaut ne pas penser aux maladies, surtout en février, quand, même en bonne santé, il est difficile de rappeler à son corps qu'il existe.

Et c'est pour cette raison qu'à côté des acrobaties sexuelles douteuses qui laissent Xioucha et Olga indifférentes, existent Dieu merci d'autres sortes d'activités physiques. Et si on allait faire un tour à Planète Fitness ? On peut prendre un ticket pour une entrée, et j'ai une carte de membre, on s'exercera sur les machines – bien entendu, seulement si ça nous chante ! – et ensuite, on nagera un peu, avant d'aller se faire un petit sauna. On ressortira de là reposées, ragaillardies, presque heureuses, avec à l'esprit que février est bel et bien le dernier mois de l'hiver, autrement dit qu'il ne reste plus très longtemps avant le printemps. Bon, alors, on y va ?

Les faibles objections de Xioucha froufroutent dans le téléphone – maillot de bain, survêtement, et quoi d'autre encore ? –, non, non, aujourd'hui Olga est déterminée, non, non et non, on ira te chercher un maillot de bain et un survêtement, et si tu prétends que tu n'as pas de maillot de bain décent, tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même, on ira t'en acheter un nouveau, à la mode de l'été prochain. Et si tu essaies

de raconter que tu n'as pas de sous, tu m'obligeras à t'en offrir un. Bon, d'accord, allons chez toi chercher ton vieux maillot.

Elles récupèrent les clefs de deux casiers voisins, se déshabillent en écoutant les conversations des autres filles. Qu'est-ce qui est mieux, le Pilates ou le yoga ? Est-ce que les femmes gagnent quelque chose à suivre des cours d'aïkido ou n'est-ce qu'une perte de temps ? Est-il vrai que si l'on travaille sur les machines sans coach personnel à dix dollars de l'heure, on perd à la fois son temps et son argent ? *C'est génial*, se dit Xénia. *Les filles sont sympas, ici. Personne ne parle de tueurs maniaques. Aucune n'est excitée par la pensée qu'on puisse la suspendre à un crochet fixé au plafond. Tu te sens normale. Presque en bonne santé.*

Xénia et Olga courent sur deux tapis voisins. Xénia court facilement, contrôle sa respiration, parfois elle se contente de chasser une mèche de ses yeux, même s'il n'y a quasiment rien à regarder par ici. Au bout de trois minutes, Olga commence à suer, ses aisselles se mettent à sentir et une pensée vient frapper à son esprit : il faudrait qu'elle maigrisse non pas de deux, mais de cinq kilos, et peut-être que ce genre d'exercices physiques sont un peu trop exigeants après ce qu'elle vient de vivre.

Xioucha saute du tapis de course, rouge et contente.

— Merde, lâche-t-elle, c'est dommage que ce soit si cher, je serais bien venue tous les jours ici !

— Viens, on va à la piscine, suggère Olga.

Mais Xioucha ne peut déjà plus s'arrêter et veut soulever de la fonte, puis vérifier sa souplesse, puis... Puis encore ce truc, et celui-ci, et celui-là, et ensuite, oui, on ira à la piscine. Et donc, Olga reste plantée à regarder Xioucha qui – en haut, en bas, en haut, en bas – soulève de la fonte comme Sarah Connor, dans ce vieux film, et ses cheveux en bataille lui collent au front, en revanche, regarde, dans ses yeux a ressurgi l'éclat familial. Olga observe et pense que Xioucha n'est pas si maigre que ça au bout du compte, elle est plutôt svelte, c'est comme ça, Olga se fait cette réflexion et se sent un peu fière de Xioucha, et un peu dans la peau d'une mère plus très jeune qui observerait son enfant sur une aire de jeux, ne se risquant ni à le laisser seul, ni à faire elle-même une glissade en se moquant de son manteau de fourrure, comme nous l'avons fait, tu te rappelles, Xioucha, pour le nouvel an ? C'était génial, pas vrai ?

— Oui, confirme Xioucha en reprenant sa respiration. Bon allez, on

va dans ta piscine. Seulement il y a beaucoup de monde, là-bas dedans. J'ai l'impression qu'un cours de gym aquatique vient de commencer, tu parles d'une tuile.

Alors elles ressortent une heure plus tard, deux jeunes femmes intéressantes, professionnelles couronnées de succès, célébrités locales de l'Internet russe, ayant presque oublié les feuilles mortes et les branches noires des arbres en février. Elles montent en voiture et réfléchissent à l'endroit où elles vont aller dîner, parce que leur corps réveillé par le fitness exige de la nourriture et, en dépit de la décision qu'elle a prise de maigrir, celui d'Olga est encore plus exigeant que celui de Xioucha qui anticipe en revanche la douleur qui aura envahi tous ses muscles demain matin. Elles choisissent le Yakitoria, près de chez Xioucha, et pendant le repas, Olga lui raconte qu'elle est à la recherche de nouveaux collaborateurs, que tous les gars sont de vrais nases, tandis que les filles sont parfaites, organisées, professionnelles, même si elles ne valent pas Xioucha, bien sûr, mais quoi qu'il en soit, comparées aux garçons, il n'y a pas photo.

— Dis-moi, reprend-elle, dans ta génération, tous les gars sont aussi inutiles ? Regarde, dans notre IT business, des filles de vingt ans et quelques, il y en a des tas, mais des gars, aucun.

— C'est sans doute que tous les gars bien passent un MBA, maintenant, répond Xioucha. Ou étudient pour devenir avocats.

Elles mangent donc au Yakitoria et, après le dîner, décident d'aller chez Xénia, d'autant que son appartement est tout proche et qu'Olga ne veut pas traverser toute la ville avec un verglas pareil : elle est si affaiblie, aussi bien par la piscine que par le dîner, qu'elle a peur de ne pas arriver à conduire, et il serait stupide de mourir en février, quand il ne reste presque plus rien avant la fin de l'hiver.

Une fois chez Xioucha, Olga fait comme chez elle et met la bouilloire à chauffer, tandis que Xioucha va tout de suite allumer son portable pour lire ses messages. Et quand Olga la rejoint, Xioucha se tient là, les yeux fixés sur l'écran, pétrifiée dans une immobilité effrayante. Alors Olga s'approche aussitôt et, sa joue contre la sienne, elle regarde l'écran elle aussi, tandis que dans les yeux de Xioucha se consume le reflet d'un autodafé où tous les arbres congelés de février ont été brûlés vifs.

Xénia, Xénia, Xénia,

Je ne sais pas comment débiter cette lettre.

Peut-être de la façon la plus banale qui soit. Xénia, je t'aime.

La première fois que j'ai entendu parler de toi, c'est au cours d'une conversation fortuite. Un copain, revenu d'Amérique masochiste et titulaire d'un MBA, m'avait traîné dans une soirée BDSM de Moscou, juste pour que je lui tiens compagnie. Il y avait pas mal de monde, je l'ai perdu de vue et me suis assis à une table, à côté d'un gars qui semblait encore plus dépassé que moi. De toute évidence, il venait lui aussi pour la première fois. Nous nous sommes mis à discuter et il m'a parlé de toi. Il s'appelait Sacha, et il m'a longuement raconté votre rencontre, votre séparation, la façon dont vous faisiez l'amour, il m'a dit que tu ne répondais pas à ses appels, qu'il lisait sans arrêt ton journal en ligne, parce que dans chaque article, il reconnaissait les inflexions de ta voix, et que maintenant, tu avais bâti ce site sur le maniaque de Moscou, et que la veille, il t'avait entendue à la radio, et qu'il avait été obligé de s'arrêter parce qu'il avait failli se mettre à pleurer. Et donc il me racontait tout ça, je voyais bien qu'il était toujours amoureux de toi, et j'ai compris d'un coup que c'était justement toi que j'avais vue en rêve toute ma vie.

Quand j'étais malade, tu te tenais, invisible, à mon chevet, essuyant la sueur de mon front ; et quand un cocon noir m'enveloppait, tel un nuage, telles des spirales suffocantes, tels les cheveux de Méduse, tu me prenais la main et tu pleurais avec moi. Quand mon cœur saignait, tu tailladais ton corps pour que nos sangs se mêlent.

Trouver ton compte ICQ n'a pas été bien difficile. Et c'est ainsi que nous avons fait connaissance.

Xénia, Xénia, Xénia.

C'est moi, alien. Je parle avec toi, Xénia, depuis ma maison, mon appartement, depuis ma cage thoracique incisée, de profundis, depuis le gouffre, depuis mon propre enfer de poche, trop étroit pour une seule personne. Je t'appelle, je parle avec toi. Tu veux que je te raconte toute la vérité ?

Cela fait un mois et demi que tu me pistes – alors, bonjour. Je peux imaginer que tu ne me croiras pas, il y a des tas d'imbéciles qui sont prêts à se faire passer pour des assassins, afin de se rendre intéressants devant une fille. Mais je sais que le corps de quelques filles n'a toujours pas été découvert – tu veux que je te dise où les chercher ? Ce sera une information exclusive pour ton site. À condition, bien sûr, que les oiseaux et autres bestioles ne les aient pas mises en pièces.

Aujourd'hui, tu m'as demandé si je pouvais te laisser entrer dans mon enfer personnel. Bienvenue.

Tu as promis que nous aurions un enfer pour deux, tu te rappelles ?

N'oublie pas que j'aurais très bien pu te rencontrer sans rien te révéler du secret de ma vie. Faire de toi ma maîtresse ou, au contraire, t'emmener dans ma datcha, dans ma cave bétonnée où les sévices par lesquels tu as cherché à me séduire feront figure de jeux d'enfants.

Je commence à m'exciter en pensant aux tortures qui t'y auraient attendue. Mais je t'aime trop pour t'y conduire, parce qu'aucune femme n'est encore ressortie vivante de ma cave.

Ça n'a servi à rien de les tuer. J'essayais de leur expliquer quelque chose qu'elles n'étaient pas en mesure de comprendre et que toi, tu as toujours su. Avec le matériel que j'avais sous la main, des chairs féminines, des instruments métalliques, des chaînes et des cordes, j'ai essayé de me fabriquer une sœur astrale, une sœur jumelle qui comprenne ma douleur. À présent, je peux laisser tomber ces tentatives, parce que je t'ai trouvée.

J'aurais pu ne rien te dire, mais je sais que c'est précisément toi que j'ai cherchée durant toutes ces années. Ma sœur astrale. Plus que ma sœur. Et il n'aurait pas été digne d'un frère de te tromper. Je ne pense pas qu'il faille insérer un smiley ici.

Je ne sais pas ce que tu vas faire, à présent, mais je t'en supplie : ne me renvoie pas à ma solitude. Nous avons été créés l'un pour l'autre : tout ce que j'ai fait, et tout ce que tu as fait, c'est comme le pile et le face d'une pièce de monnaie, le yin et le yang. Nous sommes écrivains tous les deux, seulement tu écris à l'aide d'octets sur un écran tandis que j'emploie du sang sur un corps humain. L'une et l'autre sont deux techniques plutôt non

conventionnelles.

Tu es si proche de moi que j'ai parfois l'impression d'être devenu fou : en fait, tu n'as jamais existé. Il me semble que j'ai moi-même créé ce site et que je converse tout seul avec toi, mon anima, ma sœur jumelle astrale, mon « moi » secret.

J'ai passé tellement de temps à essayer de te fabriquer à partir de toutes ces femmes. Et parfois, je me dis que tu n'existes pas, que tu n'es en définitive que le produit de larmes distillées par les pupilles, de désespoir, d'amertume, de ce matériau dont sont aussi faits mes rêves humides.

Parfois, je pense que tu vas me quitter pour toujours.

Sur le site, tu m'as incité à me tourner vers un psychiatre. Plus tard, sur ICQ, tu as dit que ce serait un vrai happy end à l'américaine : le site « Le Maniaque de Moscou » aide le maniaque de Moscou à trouver la voie vers la guérison. Mais je n'irai pas voir un psychiatre – et pas seulement parce que je ne veux pas être enfermé chez les dingos, mais surtout parce que je n'ai pas la moindre idée de ce que je pourrais bien lui raconter. Comment pourrait-il travailler avec moi en éprouvant horreur et dégoût ? Et s'il n'éprouve aucun de ces sentiments, c'est que je n'ai pas encore assez œuvré.

Mais nous partageons toi et moi notre horreur et notre dégoût. Je crois que tu ne me repousseras pas. Je crois que nous pouvons être heureux ensemble. Comme Hannibal Lecter et Clarice Starling, Mickey et Mallory, Cameron et Janice Hooker.

C'est la seule façon pour que tout cela se termine en un véritable happy end.

Tu veux que je te donne ma parole d'essayer de ne pas te tuer ? Et toi, tu essaieras de ne pas mourir avec moi, d'accord ?

Tu te rappelles, une fois, je t'ai demandé comment tu voudrais mourir. Et tu as répondu : « Ouvre ma cage thoracique et prends mon cœur. » Maintenant que j'ai écrit ces mots, je sens que la cage thoracique ouverte, c'est la mienne, et c'est mon cœur qui palpite sur tes lèvres.

Je t'aime,

alien

Bondir, refermer brutalement le portable, se précipiter vers son sac, fouiller dans ses papiers, marmonner : « Cette carte de visite doit bien être par là », ne pas regarder Olga, ne pas entendre la moindre parole, lâcher : « La voilà, c'est pas trop tôt ! » Atteindre le téléphone en trois bonds, décrocher l'appareil, composer le numéro, écouter la tonalité.

Ne me regarde pas comme ça, Olga, ne me regarde pas. Tu ne vois pas que je suis une adulte, une femme responsable ? J'accomplis mon devoir de citoyenne, j'aide la police, je sauve la vie des filles qu'il n'a pas encore tuées. Ne me regarde pas, ne dis rien, je n'entends rien de toute façon.

Personne ne décroche, évidemment, personne ne décroche. C'est un numéro professionnel, il fait nuit, les bureaux sont déserts, les enquêteurs sont rentrés chez eux, ils couchent leurs enfants, leur chantent des berceuses, leur lisent des contes pour les endormir. Les enfants ronflotent dans leur sommeil, les jouets dorment dans leur chambre, et sur les étagères des bureaux, ce sont les dossiers qui dorment, les clichés des cadavres, les rapports des experts, les dépositions des témoins. Les enquêteurs enlacent leur femme, leur maîtresse, se couchent, s'apprêtent à faire l'amour. Ils abandonnent le travail sur le seuil de leur appartement ; en regardant le corps nu de leur compagne, ils ne pensent pas aux corps démembrés disséminés dans les forêts des environs de Moscou. Les clichés dorment dans les dossiers ; dans mon portable dort l'e-mail de l'assassin ; dans mon ordinateur du bureau dort la centaine de kilooctets de notre correspondance. Demain matin, je les copierai sur un CD-R et j'appellerai à nouveau, pendant les heures ouvrables, cette fois. « Un matériau inestimable nous est tombé entre les mains, je dirai, des

conversations avec l'assassin. Vos experts parviendront sans doute à découvrir comment remonter la piste. »

Se résoudre à reposer enfin le combiné, se retourner vers Olga, hausser les épaules avec désinvolture et dire : « Il n'y a personne. » L'observer d'un regard étonné et expliquer : « Chez les flics, où veux-tu que j'aie appelé d'autre ? », gagner la cuisine, sur le chemin vérifier comme en passant le loquet de la porte, juste comme ça, machinalement en apparence, du genre, c'est une névrose que j'ai de vérifier si ma porte est bien fermée, chaque fois que je passe devant. Oui, elle est fermée. Verser du thé, demander : « Tu en veux ? »

Ne me regarde pas comme ça, Olga, ne me regarde pas. Tu ne te rappelles donc pas, nous avions prévu de boire un thé. Et donc, on ne boit plus de thé, maintenant ? Que s'est-il passé de particulier ? Ne me regarde pas comme ça, je t'en prie.

Raconter comment on pourra identifier l'assassin. Ne pas l'appeler *alien* mais l'assassin. Trouver le numéro de Sacha dans mon carnet, affirmer : « Il doit s'en souvenir », entendre enfin quelques bribes de mots dans le flot des paroles d'Olga, répondre : « Ben oui, ce type a toujours été une pipelette infantile et irresponsable. C'est pour ça qu'on s'est séparés. » Se rappeler le mot « responsabilité » et oublier aussitôt qui l'a prononcé devant moi pour la dernière fois.

Boire du thé, s'efforcer d'écouter Olga, répondre l'air de rien, de façon détachée. Refuser de fermer le site, invoquer des accords publicitaires, l'importance du trafic, sa « réputation professionnelle », prétendre que rien ne s'est produit. Expliquer : « Et globalement, c'est comme un hameçon sur lequel on l'aurait ferré. La police devrait nous en être reconnaissante. »

Ne pas penser à la conversation avec l'enquêteur. Ne pas penser au fait qu'il va lire notre correspondance. Ou bien, non, y penser au contraire, m'y préparer, être inébranlable, ne pas me montrer le moins du monde embarrassée, du genre, tous les goûts sont dans la nature, quel est le problème, au fond ? Faire semblant d'avoir flairé quelque chose depuis le début, présenter le tout comme une grande enquête journalistique. Prétendre que j'avais l'intention d'en publier des fragments sur le site. Faire encore quelque chose, le faire là, maintenant, appeler Pavel, lui déclarer : « On l'a démasqué », non, non, c'est probablement superflu. N'appeler personne, se verser du thé, s'asseoir enfin et se calmer.

Ne me regarde pas comme ça, Olga, ne me regarde pas. Ne dis plus rien, ne prononce pas ce nom. Si tu dis : « lettre d'amour », si tu dis : « il est amoureux de toi », si j'entends le mot « amour » prononcé d'une manière ou d'une autre, je te frappe, crois-moi. Ne me regarde pas, ne me console pas. Je n'ai aucune raison d'être consolée, il ne s'est rien passé.

Suggérer : « Il est sans doute l'heure que tu y ailles ? » M'étonner de son désir de rester. « Ah, oui, le verglas, excuse-moi, j'avais oublié, oui, bien sûr, reste. » Dire : « Merci pour cette merveilleuse soirée », prendre des draps propres dans l'armoire, déplier le canapé, la laisser aller la première à la salle de bains, laver nos deux tasses. Une fois seule dans la cuisine, découvrir que je tremble de la tête aux pieds. Normal : le froid, l'hiver, février.

Lancer : « Bonne nuit. » Répéter : « Merci pour cette merveilleuse soirée. » Aller à la salle de bains, verrouiller la porte. Olga sera bientôt endormie, les enquêteurs et leurs compagnes seront bientôt endormis, leurs enfants dorment déjà à poings fermés, les jouets dans leur chambre dorment eux aussi, les indices dorment, les témoignages dorment, les messages dans mon portable dorment. Quelque part, dans la Moscou de février, un homme ne dort pas. Il fixe son écran, il attend ma réponse.

Regagner ma chambre, rallumer l'ordinateur, s'excuser auprès d'Olga, le mettre en mode « Ignorer », s'excuser encore une fois et retourner à la salle de bains, se déshabiller, s'asseoir au bord de la baignoire, fermer les yeux.

Olga ne dort pas, elle prête l'oreille au silence dans l'appartement et se dit : « Tout de même, Xioucha tient superbement le coup ; à sa place, je n'aurais pas pu. » Elle tâche de ne pas penser à ce qu'elle aurait fait à sa place. Elle songe : « Heureusement que je suis rentrée avec elle. » Elle se représente Xioucha assise en ce moment même dans la salle de bains. Immobile, comme un arbre desséché, comme un oiseau renfrogné, comme la statuette de pierre d'une petite divinité mexicaine.

Xioucha baisse la main, commence à remuer ses doigts, essaie de conjurer en esprit l'un de ses fantasmes habituels. Au lieu de l'excitation, c'est la nausée qui vient, qui s'élève de plus en plus haut, forme une boule dans sa gorge, la nausée, la nausée, la honte et la faute. « Les autres gens meurent sous les tortures, mais toi, tu ne fais

qu'en jouir. » Chaque orgasme du mois qui vient de s'écouler répand la couleur de la honte sur son visage. Comme si elle s'était rendue à la morgue dont les tables voyaient s'aligner les cadavres des jeunes filles assassinées et qu'elle s'était longuement masturbée devant chacune d'elles, en examinant de près les traces de brûlures, les profondes entailles, les plaies sanguinolentes. Abomination, abomination. Xioucha cesse de remuer sa main, porte ses doigts secs à son visage, hausse les épaules, cherche du regard un objet capable de lui procurer de la douleur, n'importe lequel. Une épingle à cheveux esseulée traîne sur l'étagère devant la glace, Xioucha l'approche de son téton, grimace, la repose. Ça fait mal. Juste mal. Comme chez les gens normaux. La douleur et la jouissance ne se changent plus l'une en l'autre. La boule dans sa gorge est comme un clou planté dans son cou. La nausée, comme un couteau enfoncé dans son plexus solaire. Elle est assise, immobile, au bord de la baignoire, petite, hérissée, enveloppée de ses bras, un oiseau renfrogné, un jouet cassé qui ne dort pas.

Alexeï s'agenouille et embrasse des doigts sur lesquels il ne reste semble-t-il presque plus d'ongles. *Mon Dieu, pense-t-il en effleurant la fermeture de sa jupe, que lui arrive-t-il ? Ce n'est même pas la peine de l'interroger, elle répond à mes questions, mais comme si elle ne les entendait pas, comme si elle n'ânonnait que des réponses apprises par cœur. « Rien, tout va bien, normal, tout à fait. » Et encore : « Merci, je te suis reconnaissante, excuse-moi, s'il te plaît, voyons. » Peut-être que maintenant, pense Alexeï, ou au moins quand nous serons au lit, je vais réussir à l'atteindre. Peu importe qu'elle crie, jure, pleure, pourvu qu'elle dise quelque chose ! J'ai été si heureux, pense-t-il, quand elle m'a demandé sur ICQ ce que je faisais ce soir, j'ai répondu : « Rien », alors qu'Oxana m'avait dit de rentrer tôt, mais ce n'est pas grave, je vais inventer un truc. Alors elle a écrit : « Tu ne viendrais pas chez moi ? » et j'ai répondu : « Si !! », et à présent, je suis à genoux devant elle, sa jupe traîne par terre, je baisse prudemment sa culotte le long de ses cuisses maigres et je presse mes lèvres sur son sexe.*

Et on va rester comme ça longtemps ? songe Xénia. Enfin bon, il fait un effort, alors soit. Devrais-je lui expliquer que je n'aime pas quand ça se passe comme ça, que ça ne me plaît pas quand il y va avec la langue ? Cela dit, on dirait bien que je n'aime plus rien du tout. Il est difficile de faire l'amour quand on a l'impression d'avoir un clou planté dans le cou et un couteau enfoncé dans le plexus solaire. « Tu dois te changer les idées d'une manière ou d'une autre, a affirmé Marina. Baise un coup. » Baise un coup ! Facile à dire. Xénia se tient les jambes écartées, une main posée sur la nuque de l'homme agenouillé devant elle, et elle se concentre sur ce qu'elle ressent. Décidément, on dirait bien que le sexe ne lui apporte pas davantage que la masturbation, quelque chose s'est brisé en elle, ses fantasmes habituels ne

fonctionnent plus, comme si quelqu'un avait éteint le mécanisme permettant à son corps de réagir au contact des mains, au contact d'une langue, aux images qui palpitent dans sa tête. Mieux vaut ne pas penser à ce qu'il y a dans sa tête. Dans sa gorge, il y a un clou ; dans son ventre, un couteau. Et la voilà assise comme une imbécile, au milieu de la pièce, les jambes écartées afin qu'Alexeï puisse tranquillement y agiter sa langue, tandis qu'elle caresse la tête qu'il penche vers elle et ne ressent absolument rien.

Mon Dieu, s'étonne Alexeï, elle qui était toujours excitée en deux temps trois mouvements, qu'est-ce qui lui arrive ? Il essaie avec les doigts, puis de nouveau avec la langue, passe sur tout son corps, mais Xénia est allongée sur le dos, presque immobile, petite, fragile, on la dirait brisée. *Quand me suis-je senti aussi impuissant pour la dernière fois ?* se demande Alexeï. *Sans doute est-ce là ce qu'on appelle l'amour, raisonne-t-il. Quand il est impossible de faire l'amour avec la femme que tu aimes. En particulier si elle ne t'aime pas. Ne pense pas qu'il s'agit de Xénia, dis-toi qu'il s'agit simplement d'une femme, simplement d'un corps maigrichon, aux côtes saillantes, avec de la fourrure au bas du ventre, deux seins qui pointent. Le circuit habituel : baisers, effleurements, caresses. Essaie d'éveiller le plaisir en elle, ne pense pas à l'amour. Ce n'est que du sexe.* Alors Alexeï continue sans relâche à passer ses doigts sur la peau froide, fait courir ses lèvres des orteils aux lèvres de Xénia, molles et inertes, qui répondent mécaniquement à ses baisers.

Et on va rester comme ça longtemps ? se demande Xénia. *Enfin bon, il fait un effort, alors soit. Cela dit, s'il attend que je jouisse, on va passer une nuit intéressante. Pourquoi l'ai-je fait venir ? J'aimerais bien savoir. On ne doit pas se comporter comme ça avec les gens, c'est tout de même une personne, pas un vibromasseur, pourquoi l'ai-je...* Je vais avoir du mal à présent, avec mes amants, se dit Xénia. *Eh bien, tant pis, je vivrai seule. Finie la récré. Qui a besoin de sexe, de toute façon ? Je devrais peut-être lui conseiller de se mettre à me baiser pour de vrai,* se dit Xénia. *Parce que je bosse demain, et je suis déjà fatiguée.* Elle s'efforce de pousser le soupir le plus naturel possible et quand ses poumons sont vides, elle prononce : « Prends-moi ! »

Mon Dieu, se dit Alexeï en allant et venant à l'intérieur de Xénia, combien de temps ai-je attendu cette nuit-ci ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à Oxana ? Bon, ce n'est pas grave, j'inventerai un truc. Il va et vient tantôt avec régularité, tantôt en changeant de rythme,

couvrant son visage de baisers, faisant courir ses doigts sur tout son corps. *Que lui arrive-t-il ?* Il essaie de se rappeler comment ils faisaient l'amour, il y a un mois – et il a l'impression qu'il couche avec une femme complètement différente.

Et on va rester comme ça longtemps ? se demande Xénia. *Enfin bon, il fait un effort, alors soit. Le pauvre, il est embourbé dans ce merdier, lui aussi. Cela étant, je le saurai dorénavant : ces distractions ne sont pas pour moi, en ce moment. Peut-être qu'un jour, plus tard...* Elle est allongée sur le dos, les yeux fermés, et se remémore sa visite à la police. *Ils ne m'ont pas crue, ils ont pensé qu'il s'agissait d'un canular de ma part. Bien sûr, ils ont pris le disque, mais à leurs regards, j'ai vu qu'ils me considéraient comme une idiote écervelée, une hystérique à la sexualité problématique. Bordel, tu parles d'un fantasme érotique : la visite chez les flics.* Cela étant, les autres fantasmes ne lui sont pas d'un plus grand secours – ces derniers jours, elle a pu s'en convaincre, mieux vaut ne pas essayer, nausée, boule dans la gorge, clou dans le cou, couteau dans le ventre. Elle ouvre les yeux : Alexeï s'active d'un air concentré. *Le pauvre, se dit Xénia. Il faudrait peut-être que je simule un peu, parce que je bosse demain, et je suis déjà fatiguée.* Alors elle se met à onduler des hanches à sa rencontre, augmentant peu à peu l'amplitude de ses mouvements, cambrant le dos, gémissant, lui agrippant les épaules de ses doigts rongés jusqu'au sang, la tête rejetée en arrière, et elle ne ressent absolument rien.

Mon Dieu, pense Alexeï, j'étais à deux doigts d'abandonner. Je dois vraiment être un bon amant. C'est pour des moments comme celui-ci que la vie vaut la peine d'être vécue, se dit-il. *Vivre pour procurer du plaisir, glisser sa langue dans les profondeurs d'une bouche, onduler à la rencontre l'un de l'autre, choisir le meilleur rythme, prêter l'oreille aux vibrations de l'autre corps. Voilà, maintenant, je vais retrouver ma Xénia,* pense-t-il. *Ah, mon Dieu, oui, c'est elle.* Prenant appui sur ses bras, il regarde les soubresauts qui agitent le petit corps frêle, se penche et lui embrasse de nouveau les lèvres. « Je t'aime, chuchote-t-il, je t'aime. » Mais tout de même, qu'est-ce qu'elle avait ?

Et on va rester comme ça longtemps ? se demande Xénia. *Combien de temps ?* Elle commence déjà à trembler, son corps remue tout seul, sans le moindre effort, sursaute comme sous l'effet d'un choc électrique ou d'un coup. Pendant une seconde, Xénia a l'impression de planer au-dessus du lit, elle voit un large dos masculin en suspens au-

dessus d'elle, ses yeux fermés, les mouvements convulsifs de son propre corps, ses lèvres devenues blêmes, sa tête rejetée en arrière. Elle ne ressent ni joie, ni plaisir, ni douleur, il y a juste quelque chose à l'intérieur qui martèle sa cage thoracique, à la recherche d'une issue, la force à se cambrer, à tressaillir, à frissonner. *Qu'est-ce qui m'arrive ?* se demande Xénia. *Pourquoi est-ce que je m'ennuie autant ?* Non, il n'est pas possible de faire l'amour avec un homme qui t'aime si tu ne l'aimes pas du tout. *Il est sans doute temps que je commence à gémir pour mettre un terme à tout ce cirque, parce que je bosse demain, et je suis déjà fatiguée, oh, merde.* Elle pousse un long gémissement et, sur une dernière convulsion, s'immobilise. Et ne ressent absolument rien.

Mon Dieu, se dit Alexeï, *c'est fini.* Il enlève le préservatif de son sexe ramolli, le noue, se dirige vers la poubelle, puis à la salle de bains, où il se lave avec lassitude sous la douche. *On a super bien baisé,* se dit-il et il suppute ce qu'il va dire à Oxana en rentrant. *C'était un peu long aujourd'hui,* pense-t-il, *mais on a super bien baisé. Je suis tout de même un bon amant.* Il se tient sous la douche qui le nettoie lentement de son ancien amour et de son ancienne obsession. *On a super bien baisé,* répète encore une fois Alexeï, qui finit presque par y croire.

Il en prend du temps, là-bas, se dit Xénia. *Mais soit. Qu'est-ce qui m'arrive, tout de même ? Un clou dans la gorge, un couteau dans le ventre. Peut-être qu'Olga a en effet raison, je devrais aller me reposer, disons quelque part au bord de la mer, emmener Alexeï avec moi, nous installer dans un hôtel bon marché, passer la journée sur la plage, baiser comme ça en soirée...* Non, il n'est pas possible de faire l'amour avec un homme qui t'aime si tu ne l'aimes pas de ton côté. En particulier si tu en aimes un autre dont tu as effacé les coordonnées de ton carnet d'adresses, et que tu as mis en mode « Ignorer » sur ICQ afin de ne plus jamais entendre parler de lui.

Les gens qui ont conçu la publicité dans laquelle on voit des fleurs réalisées à partir de fines tranches de viande sont dépourvus du moindre petit début d'imagination, n'empêche que chaque fois, je me sens mal à l'aise quand cette affiche me tombe sous les yeux dans le métro. Gardez à l'esprit que n'importe quel panneau montrant une fille à demi dévêtue, si provocante soit-elle, me laisse complètement indifférent. Là, par exemple, une fille en rouge se cache les seins de ses mains gantées de cuir pour promouvoir le magazine *Moulin rouge*. On pourrait imaginer que ses tétons ont déjà été sectionnés et que ses mains sont rouges de sang, mais en examinant sa petite tronche réjouie, on aura du mal à y croire. La publicité en général me laisse indifférent – peut-être parce qu'elle propose seulement ce qu'il y a sur le marché.

Assis dans les toilettes de mon énième jeune copine, j'y ai lu le magazine de gauche qui traînait là. De façon générale, je n'apprécie guère les gauchos : la thèse selon laquelle il faut un bain de sang pour faire progresser une idée, quelle qu'elle soit, me semble relever de l'hypocrisie pure et simple. Nul besoin d'idée pour commettre un bain de sang, celui-ci est suffisamment attirant en soi.

Ainsi donc, dans ce magazine, j'ai lu une phrase attribuée à un gaucho français. « Le confort, a-t-il écrit, ne te suffira jamais si tu cherches ce qui n'existe pas sur le marché. »

Cela explique sans doute pourquoi les seules pubs qui me plaisent sont la série de clichés pour Benetton, où l'on voit des chemises de soldats ensanglantées, des invalides, des blessés et des handicapés. Dommage qu'on ne les ait jamais placardées à Moscou. Si j'avais été vraiment riche – comme Abramovitch, Bérézovski ou ne serait-ce que Patrick Bateman –, j'aurais fait recouvrir la ville entière d'images de

mort et de souffrance. De cette manière, je n'aurais pas communiqué avec le monde comme je le fais à l'heure actuelle. C'est sans doute pour cela que je ne deviendrai jamais vraiment riche. Ne se font de l'argent en quantité que ceux qui aident les gens à oublier la mort et leur procurent la joie de posséder ce qui se trouve sur le marché.

En règle générale, il n'y a selon moi qu'une chose de bien en Russie : l'église orthodoxe continue de considérer l'avortement comme un crime alors qu'il est pourtant largement répandu ici. Avec le CV qui est le mien, il m'est agréable de vivre dans un pays dont une femme sur dix sait qu'elle est une meurtrière.

Si l'on m'avait demandé quelle était ma vision de la société idéale, j'aurais répondu : une société où la douleur et la souffrance auraient les mêmes droits que le bonheur. En outre, elles y seraient reconnues en tant que telles : non pas une douleur ou une souffrance au nom de quelque chose, mais la douleur et la souffrance en soi. Il y a fort à parier que je ne me serais pas senti aussi isolé dans une société pareille.

Il me semble que Xénia me comprenait. Elle avait le goût de la douleur, une sensibilité à la souffrance. Il ne s'agit pas de masochisme : un jour, j'ai eu une amante masochiste, j'ai rompu avec elle après notre première nuit. Son désir de rendre la douleur confortable et agréable m'avait donné envie de vomir. Avec Xénia, c'était différent : je l'aimais pour le regard qu'elle posait sur le monde. Pour les autocollants qu'elle remarquait dans le métro. Pour les histoires qu'elle racontait. Et finalement, pour le site qu'elle a créé.

Je lui ai écrit que je la considérais en réalité comme ma sœur : c'est bel et bien le cas. Elle est ma seconde moitié, l'hypostase féminine de *l'alien*, de l'Étranger qui vit dans ma poitrine.

Chaque matin, je regardais la petite fleur d'ICQ dans un coin de mon écran, je l'attendais et je répétais : « Bonjour, Xénia chérie, réveille-toi ! »

Elle n'a pas répondu à ma lettre et m'a bloqué de ses contacts sur ICQ. Sans doute a-t-elle eu peur – je ne crois pas qu'elle m'ait repoussé ni mal compris : elle et moi, nous sommes pareils, deux reflets symétriques, deux jumeaux de sexe différent, deux moitiés platoniciennes.

Elle voulait que mon enfer devienne un enfer pour nous deux. Ce ne sont pas des mots faciles à reprendre.

Mais à présent qu'elle s'est tue, mon enfer a changé. Ce ne sont plus des accès soudains, des spirales noires, un désespoir concentré, non, c'est un sentiment égal, une douleur lancinante, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un voile gris sur mes yeux. Cette semaine, j'ai passé trois journées sans sortir de chez moi, et aujourd'hui, je me suis réveillé en larmes.

Cela fait deux mois et demi que je n'ai pas tué. Pour moi, c'est un laps de temps conséquent : en général, je n'ai jamais tenu plus de cinq semaines. Mais je voulais Xénia si fort qu'il n'y avait plus de place pour d'autres femmes dans mes fantasmes. Je me représentais les tortures qu'elle décrivait, et ensuite, dans les rêves où elle figurait, j'en inventais sans cesse de nouvelles. Je nous voyais âgés, ayant vécu de nombreuses années aux côtés l'un de l'autre, quelque part en Inde ou en Thaïlande, un climat normal, personne pour se soucier des assassinats commis cinquante ans plus tôt, à l'autre bout du monde.

Parfois je nous imaginais en train de tuer ensemble. Cela arrive vraiment : les filles de type soumis assistent volontiers leur homme dans ce genre d'affaires. Il n'y a qu'à repenser à Karla Homolka, qui a offert sa sœur de quatorze ans à Paul Bernardo, son amant. La presse canadienne les avait baptisés Ken et Barbie : ils étaient jeunes, beaux et amoureux. Caril Fugate, pour sa part, choisissait elle-même les victimes de Charlie Starkweather – je ne me rappelle pas si cela a été montré dans *Tueurs nés*.

Et si Xénia n'avait pas voulu tuer, nous aurions pu avoir une esclave que nous aurions enfermée dans la cave pour nous distraire, et inventer toutes sortes de plaisanteries amusantes. Les femmes peuvent vivre assez longtemps dans ces conditions : la jeune Colleen Stan, âgée de dix-sept ans, a vécu sept ans dans la famille Hooker, dont trois qu'elle a passés dans un coffre spécial, sous un lit. Cameron et Janice baisaient littéralement au-dessus de sa tête. Janice a accouché sur ce même lit, avec Colleen allongée pendant ce temps dans son coffre.

Il y avait tellement de manières dont nous aurions pu être heureux !

À présent, ma vie est redevenue un enfer. J'y ai réfléchi aujourd'hui : peut-être aurait-il mieux valu que j'ignore l'existence de Xénia ? Que je ne laisse pas mes fantasmes me décevoir ?

Le cocon noir se resserre plus étroitement autour de moi, j'ai du mal à respirer, les battements du sang dans mes oreilles sont autant de

coups de marteau. Je n'ai plus la force de les supporter.

Ce matin, j'ai garé ma voiture près d'une bouche de métro. J'ai rapidement dévalé l'escalier, comme un malade qui se précipite à l'ouverture de la pharmacie. Je savais que je trouverais mon médicament sous terre, une femme qui m'aiderait à oublier ma douleur.

Cela fait plusieurs heures que je passe d'une rame à une autre, que je me fonds dans la foule déambulant d'Escalator en couloirs, que je prête l'oreille à ma voix intérieure, m'efforçant de ne manquer aucune femme. Je sais que le détail le plus insignifiant pourra soudain me servir de signe. Ce n'est pas l'âge qui importe, ni la longueur des jambes, le volume des seins ou la joliesse du visage. Tu ne choisis pas un corps, tu choisis une personne.

Mais aujourd'hui, toutes les filles m'apparaissent comme une marchandise sur un étal du marché, une marchandise dont je n'ai pas besoin.

Il y a quelques années, Mike est tombé amoureux d'une jeune femme de dix-sept ans environ. Il a caché toute l'affaire à Liouba, mais quand la fille l'a plaqué, il a commencé à broyer du noir. Je lui ai conseillé de lever une fille dans un club, d'aller s'aérer avec elle au bord de la mer, mais Mike, les larmes aux yeux, m'a sorti : « Quand tu es amoureux, les autres femmes ne te font pas bander, c'est tout. » Mike au désespoir, c'est quelque chose à voir, pourtant aujourd'hui, je me sens exactement dans le même état.

Il y a deux filles en face de moi, l'une de type méridional, vêtue de noir, un peu ronde, avec de gros seins. La bretelle rouge de son soutien-gorge ne cesse de glisser de sous sa robe. Son amie est maigre, une blonde décolorée, avec des frisottis sur la tête, comme si elle venait tout juste de sortir de la douche, elle porte un chemisier à fleurs rouges, un soutien-gorge qu'on devine noir. Elles sont là à discuter, on dirait le positif et le négatif d'une même image, elles gazouillent, impossible d'entendre à propos de quoi.

La brune me rappelle une fille
Qui a fait un jour du stop avec moi
Aux environs du métro Sémionovskaïa
Quelques heures plus tard j'ai constaté :
Tout son corps était couvert de petits poils noirs
Ses jambes, son ventre, son dos, et même ses seins

Cela arrive souvent aux filles du Sud
Moscou est une ville du Nord
Sans doute était-elle très complexée
Je l'ai laissée dans la cave
Agenouillée et attachée
Et le lendemain je lui ai offert
La meilleure mousse à raser qui soit
Je l'ai enduite de crème blanche comme je l'aurais enveloppée d'un
voile de mariée
Et je l'ai rasée de près, des chevilles aux aisselles
Ses jambes, son ventre, son dos, et même ses seins.

Je l'ai rasée avec cette même lame
Qui m'a ensuite servi à l'écorcher.

Aujourd'hui, la brune d'en face ne m'excite absolument pas. Ce mélange de rouge et de noir est affreusement vulgaire. Et pour ne rien arranger, sa sueur a une odeur aigre et pénétrante. Même celle du sang frais ne parviendra pas à la masquer.

Le positif et le négatif. Le positif et le négatif. La blonde pouffe, resserre sa doudoune blanche. Elle paraît faible et fragile, mais je sais de quoi sont capables certaines filles de son espèce.

Une fois, une fille qui lui ressemblait
Est restée trois semaines dans ma cave
J'ai eu des problèmes au travail, les fournisseurs avaient du retard
J'ai passé presque toutes mes journées à Moscou
Si bien que je n'ai pas eu assez de temps à lui consacrer.

Finalement, ses règles ont commencé
Et il était étrange de regarder s'écouler le sang noir de son utérus
Le long de ses jambes, pour se mêler au sang frais
Des entailles toutes récentes.

Quand je lui ai retiré sa matrice
Elle était lisse et ferme.

Le positif et le négatif, le rouge et le noir. Elles continuent à gazouiller, mon regard se pose sur leur voisine. Rajustant ses lunettes, celle-ci lit un journal bon marché, dont elle feuillette les pages avec des mains passées dans de vieux gants tricotés. Un visage fatigué, de belles lèvres charnues, de grands yeux marron. Elle est chaussée de

bottes éculées, qui côtoient un sac en plastique. Une jupe de lainage aux trous soigneusement reprisés, une longue doudoune chinoise, des rapiécages en divers endroits. Si l'on regarde plus attentivement, on verra qu'elle a dans les vingt-cinq ans, probablement pas plus. Simplement elle est très fatiguée.

Elle me rappelle ma première femme
Une jeune fille qui traversait la forêt
Avec ses sacs pleins de courses.

Dans le train qui nous conduisait à la campagne
J'étais assis en face d'elle
Et j'ai examiné son visage.

J'ai joui à l'instant
Où je lui ai fracassé la tête
Avec un morceau de tuyau métallique
Que j'avais trouvé en chemin.

Ça a été une mort à la va-vite
Comme il y a du sexe à la va-vite.

La première fois, oui.

Quelques tomates ont roulé de son sac
En m'enfuyant, j'en ai écrasé une
Son jus s'est mêlé au sang frais.

Elles étaient assises devant moi, comme exposées dans une vitrine. Des marchandises sur l'étal d'un marché. Même maintenant, j'ai du plaisir à me remémorer les autres, celles qui leur ressemblaient. Celles que j'ai tuées un jour. Mais aujourd'hui, elles ne m'excitent pas. Je me les représente dans ma cave, j'essaie sur elles des tortures imaginées pour Xénia, je tends l'oreille au souffle de leur agonie, et je ne ressens rien.

À une époque, le métro m'ouvrait ses bras ; à une époque, je savais déchiffrer les signes ; à une époque, le temps se figeait devant le rire d'une femme, un regard fortuit, un port de tête. À une époque, je savais à l'avance quand mourrait n'importe laquelle d'entre elles. À une époque, je pensais : elles valent toutes la peine que je me donne. À une époque, il me semblait : elles sont toutes magnifiques.

Insupportablement magnifiques.

Mais à présent, je vous dis « adieu ». Je ne descendrai plus dans le métro en réprimant un frisson, je ne me figerai plus dans les Escalator, je ne m'immobiliserai plus dans les rames bondées, je ne suivrai plus les jeunes filles jusque dans les halls d'immeuble, je ne les pisterai plus dans la nuit noire, je ne les piquerai plus à la seringue, ce qui me laissait à peine le temps de récupérer leur corps dans sa chute, je ne les déposerai plus avec mille précautions dans mon coffre. Ce soir, vous regagnerez vos maisons, retrouverez vos amoureux, parents, bambins, et vous ne saurez jamais ce que je voulais vous raconter.

Je n'ai besoin que d'une femme, une seule. Et je vais attendre qu'elle m'appelle. Qu'elle m'appelle de sa propre initiative. Elle ne peut venir me trouver que de son plein gré.

En face de moi, la fille fatiguée se lève, ramasse son sac, se dirige vers la sortie. Sur le dossier de son siège, invisible jusqu'alors, il y a un autocollant. Un visage d'enfant taillé en pièces, légèrement effacé par le dos des passagers. Et le message : « Ne me tue pas. »

Cela fait trente-cinq ans que c'est la même chose et pourtant, chaque année, c'est toujours inattendu. Ce matin encore, c'étaient l'hiver, le froid, la neige, répugnants. Et cet après-midi, tu regardes par la fenêtre, tu sors dans la rue, et hop ! – le soleil brille, les oiseaux chantent, la neige fond, l'hiver s'en va. Chaque hiver tu te dis : « Pff, je n'arriverai pas à tenir jusqu'au printemps », pas parce que tu as l'intention de mourir, bien entendu, mais simplement parce qu'en février, il est impossible de croire que l'hiver s'achèvera un jour. Pourtant chaque année, c'est pareil : quelque chose d'imperceptible se modifie dans l'air, une odeur à demi oubliée se faufile à travers la puanteur de l'essence et soudain, le bonheur déferle en une vague transparente, invisible.

Dieu sait quand la neige va fondre (de toute façon, il en tombera encore en mai !), les premières pousses vertes sont encore loin, inutile de se presser pour remiser ses fourrures dans le magasin spécialisé et de s'acheter des robes d'été, mais peu importe, tu comprends tout à coup que c'est bon, c'est terminé, tu as survécu à un hiver de plus. Le soir de ce même jour, tu couches avec un homme – et ça ne te pose aucun problème qu'il rentre directement chez sa femme ensuite ; tu te mets au lit seule, et tu ne te sens pas seule. Tu ouvres un livre, tu n'essaies même pas de lire, tu souris devant les pages ouvertes, tu murmures : « On dirait bien que ça a marché », mais tu ignores toi-même ce qui a marché.

Un croyant aurait sans doute parlé de « grâce divine », songe Olga. Moi, je n'ai pas de mot spécial. En tant que fille ayant reçu une éducation littéraire, je décrète de façon autoritaire que le mot n'existe pas, qu'on n'en a pas besoin. Il suffit de savoir que chaque année, quoi qu'il arrive, une journée pareille t'est dévolue. Une journée qui rachète les autres trois

cent soixante et des brouettes que compte l'année calendaire. Une journée de bonheur spontané.

Tu te lèves le matin, tu vas sous la douche, tu regardes ton reflet dans les miroirs : tu es une belle femme, non ? Pas l'un de ces mannequins stériles sur une couverture de papier glacé, pas une chevrette de vingt ans qui ne connaît pas son prix, non, une belle femme de trente-cinq ans, une femme magnifique ouverte au monde et à un futur amour. Hé, vous entendez ? Olga fait couler l'eau dans la douche et ajoute même un peu de froid... Écoutez, moi, Olga Krouchevnitskaïa, je suis dans ma salle de bains, mouillée et heureuse, prête à un nouvel amour. Je suis pure, je suis libre, je suis magnifique, je m'aime, je suis heureuse, je mérite de connaître le bonheur.

L'hiver a été difficile, se dit Olga en ouvrant un yaourt à zéro pour cent de matière grasse et en faisant rouler sur sa langue le verbe « a été ». *Difficile, certes, mais il a porté ses fruits !* Elle a gagné sur tous les plans. Dans son esprit se déroule une espèce de présentation sous PowerPoint : Olga Krouchevnitskaïa, bilan de l'hiver.

Point par point, comme il se doit.

1. Business - Préservation et développement

Photos : Gricha et Kostia en Thaïlande. Graphiques : les plans d'accroissement proposés lorsqu'ils sont rentrés à Moscou. Tableaux : les délais de réception des premières tranches des nouveaux investissements. Disparition de la Belle Hélène : les expertes en massage thaï ont dû chasser son fantôme de façon définitive. Quoique, pardon, que viennent-elles faire ici, les catins thaïs ? C'est elle, Olga Krouchevnitskaïa, trente-cinq ans (une photo d'elle en tailleur), *business lady* couronnée de succès, fine psychologue, experte en bluff aux échecs – oui, c'est elle et personne d'autre qui a chassé le fantôme de la Funeste Hélène. Et donc, business : note des experts : cinq sur cinq.

2. Famille - Stabilité et harmonie

Petite mais aimante. Photo : Olga et Vlad, côte à côte, à moitié enlacés. En bas de l'écran : la silhouette de l'Amirauté à Saint-Petersbourg, une petite photo de maman. Des lignes, censées représenter celles du téléphone, la relie à Vlad et Olga. Diapositive suivante, s'il vous plaît. Vlad et Andreï au bord de l'océan, Inde, État de Goa. La maison où j'espère pouvoir aller l'hiver prochain. Encore une diapositive : l'aéroport de Chérévétievo-2, où Vlad va atterrir dans un mois. Et donc, famille : note des experts : quatre et demi sur cinq.

3. Amour - Liberté et indépendance

Un écran vide, tout blanc. Ou plutôt non : Olga Krouchevnitskaïa revêtue de sa plus belle robe, mélange des quatre héroïnes de *Sex and the*

City. Séduisante. Romantique. Sexuelle. Sûre d'elle. Diapositive suivante : la silhouette d'un homme avec un point d'interrogation qui clignote. Il est juste dommage qu'on ne puisse zoomer sur un détail : il ne porte pas d'alliance, en symbole du fait qu'elle en a terminé pour toujours avec les hommes mariés. Et donc, amour : note des experts : cinq sur cinq, oui ! Toutes les questions sont à adresser aux experts.

Elle se verse un café de sa petite cafetière turque, sourit de contentement. Que nous reste-t-il encore ? Ah oui, l'amitié. Sur la question, il n'est pas très évident de bâtir un slogan. Va pour « Proximité et constance ».

4. Amitié - Proximité et constance

Défilé de diapositives : Olga et Xioucha au Yakitoria, Olga et Xioucha à Planète Fitness, Olga et Xioucha sur le monticule de neige, au Coffee House, à une table d'échecs dans l'Atrium, à quatre au Coffee Inn. Inutile de passer la diapositive suivante, s'il vous plaît – ah, non, ça n'a pas marché, la voilà, impossible de l'esquiver : Xioucha, les yeux vides et le visage figé, petit oiseau renfrogné au plumage ébouriffé, petit jouet brisé. Et on passe à la suivante, vite : Xioucha et sa valise, à Chérémétiévo-2, Olga l'accompagne, elle s'envole pour Prague. Olga a enfin réussi à la convaincre de se reposer un peu, d'aller à la rencontre du printemps européen.

Une brusque réminiscence : elle a enfoui son visage entre ses seins, ses cheveux noirs, en bataille, Olga y passe la main, lui chuchote tout doucement à l'oreille : « Qu'est-ce qui t'arrive, Xioucha ? Tout ira bien, tu le sais. » *Comment va-t-elle, là-bas ? se demande Olga. Qu'en est-il du clou qu'elle a dans la gorge et du couteau dans le plexus solaire ? Les esprits des alchimistes pragois ont-ils réussi à extraire le fer froid de sa chair chaude ? Sont-ils parvenus à transformer le désespoir en espoir, la peine en intrépidité, le cristal glacé en larmes pures ? Au téléphone, sa voix était gaillarde, bon, quoi qu'il en soit, dans deux jours, j'irai l'accueillir à Chérémétiévo. Xioucha va revenir et l'hiver est terminé. C'est le bonheur, le véritable bonheur.*

Olga jette son peignoir sur le canapé, se dirige vers son armoire. *J'ai oublié de mentionner l'augmentation de salaire, se dit-elle en souriant. L'augmentation de salaire et le crédit promis pour l'achat d'une nouvelle voiture.* Elle s'habille devant un miroir et pense : *Voilà qui tombe bien, il est plus que temps de changer ma Toyota. Je l'ai depuis bientôt sept ans, ça ne fait pas sérieux, il faut que je roule dans quelque chose de nouveau.*

Elle met du temps à choisir son maquillage. Quel jour est-on aujourd'hui ? On peut considérer qu'il s'agit du premier jour d'une nouvelle vie. Peut-être rencontrera-t-elle l'homme de sa vie, qu'est-ce qui l'en empêche ? À qui ressemblera-t-il ? À Pavel Silverman, ce serait déjà pas mal. *On formerait un couple magnifique, deux business people couronnés de succès, presque du même âge. D'autant qu'il m'a beaucoup aidée dans cette histoire, avec cet homme, le Grand Investisseur. Et Xioucha... oui, il me semble qu'il l'aime beaucoup. Comme un père, s'entend. Et nous serions comme un papa et une maman pour Xioucha.*

Olga pouffe de rire, se tire la langue, qu'est-ce qu'elle raconte ? N'importe quoi. *Primo, je ne l'ai vu qu'une seule fois dans ma vie, quand je suis venue chercher Xioucha à son agence ; secundo, il me semble qu'il est marié et heureux en ménage. Oui, marié, c'est certain, Xioucha me l'a dit. Quelle idiote je fais, alors qu'il y a une demi-heure, je me suis promis de ne plus m'intéresser aux hommes mariés ! Bon, OK, on va mettre ça sur le compte d'un fantasme érotique – et comme le dit Xioucha, personne ne pâtit jamais d'un fantasme. Ben voyons ! En ce moment, Xioucha n'est plus vraiment une autorité en la matière. Quel était son principal conseil ? « Tu devrais baiser plus souvent, comme ça tu ne confondrais plus le sexe et l'amour » ? Mouais.*

Olga s'examine encore une fois dans le miroir, se dit : *OK, c'est une bonne chose que ça se termine bien. Xioucha va rentrer, tout ira bien pour elle, tout sera comme avant. Même mieux. Un jour comme celui-ci, il est impossible de ne pas y croire.*

Olga prend son sac, vérifie – portable, clefs de chez elle, clefs de sa voiture, permis, clefs du coffre, et quoi encore ? –, puis, sans attendre l'ascenseur, elle emprunte l'escalier. Hier, elle a garé sa Toyota de l'autre côté, il n'y avait pas de place – en hiver, ça énerve, mais aujourd'hui, elle se réjouit même de la possibilité de faire quelques pas. Les rayons du soleil, en se reflétant d'une fenêtre à l'autre, l'accompagnent jusqu'au coin de la rue. Elle entre dans une portion de rue ombragée – voilà un endroit où la neige mettra longtemps à fondre ! –, s'approche de sa voiture, s'assied au volant, d'un même mouvement referme la portière et met le contact, afin de quitter le parking.

Bordel ! Poussant un juron, elle ressort : bon sang, qui l'eût cru, un jour pareil ! Quelqu'un lui a crevé deux pneus. Si ça n'avait été qu'un seul, elle aurait monté sa roue de secours, serait allée au magasin de

pneus, et le tour aurait été joué. Mais que faire, maintenant ? Appeler un dépanneur ? Olga jette un coup d'œil à sa montre – non, ça va lui faire perdre toute la journée. Elle balaie encore une fois l'habitable du regard – elle n'a rien oublié ? –, elle enclenche l'alarme (ça a été bien utile, ce truc, cette nuit, pendant qu'on dégonflait ses pneus !) et, son sac sur l'épaule, elle sort dans l'impasse.

La première voiture qu'elle essaie d'arrêter freine devant elle, Olga indique l'adresse de ses bureaux et s'installe confortablement sur le siège avant. *Bon, ça va, songe-t-elle, je n'ai presque pas perdu de temps, et ce soir, je pourrai boire un coup et rentrer chez moi en taxi. Mais enfin, pourquoi je pense à boire ? Il faudra que je m'occupe de ma voiture ! Oh, oh, soupire-t-elle avant de sourire : par une journée pareille, il est impossible de soupirer longtemps. Le soleil brille droit sur le pare-brise, Olga ferme les yeux et expose son visage aux rayons printaniers. Il paraît qu'il est impossible de bronzer en voiture. Tant pis, j'ai encore du temps pour le bronzage. Après tout, j'ai l'été devant moi.*

L'avion prend de la hauteur, le bâtiment de l'aéroport reste en bas, avec le ruban sinueux de la Vltava, les aiguilles gothiques, les statues du pont Charles, la foule sur la place de la Vieille-Ville, le brouhaha des brasseries, les fleurs printanières sur les pentes de la colline du château. Mars, et tout est déjà vert, plus de neige, qui l'aurait cru. Xénia sourit.

Olga avait raison, cette semaine à Prague a été le meilleur médicament qui soit. À bien y réfléchir, ce n'est rien de plus qu'un amour virtuel raté, comme celui de Marina. L'être aimé était magnifique sur ICQ, mais un monstre dans la *real life*. On dirait presque des vers.

Les spectres pragois ont chassé les fantômes moscovites. Ces filles tuées, ces peaux écorchées, ces mains tranchées... Xénia se dégourdit les épaules. Il est très difficile de s'habituer à ne pas y penser, à tout reléguer dans un coin poussiéreux, à oublier pour toujours. Sans doute les gens procèdent-ils ainsi. Il y a bien assez de souffrances et de douleurs comme ça de par le monde, à quoi bon y penser ? Il faut vivre sans laisser les fantômes pénétrer dans son monde douillet. C'est ainsi que vivent les hommes : Marina, par exemple, elle élève son fils sans songer que le gamin vivra sa vie, vieillira et se transformera en vieillard chenu, puis en une poignée de cendres, une boîte rectangulaire, un nom sur une pierre tombale.

Merci, Olga. C'est elle qui a acheté le billet de Xénia, réservé l'hôtel, s'est mise d'accord avec des amis vivant à Prague pour qu'ils l'accueillent, la reçoivent, lui fassent visiter la ville. Les amis d'Olga, un homme au nom cocasse de Karmodi et une fille au prénom amusant d'Allena – « Ça ne se prononce pas Aliona à la russe, ne confonds pas » –, ont conduit Xénia dans d'étroites ruelles, l'ont

abreuée de bière, lui ont fait fumer de l'herbe, l'ont traînée dans tous les lieux touristiques, à des concerts, et peu à peu, Xénia s'est décongelée, la douleur lancinante a passé, comme si quelqu'un avait retiré le clou coincé dans sa gorge, libéré son ventre du couteau qui en pointait. Le deuxième jour, elle s'est saoulée et leur a raconté des anecdotes moscovites récentes, sans se rendre compte que ses sympathiques hôtes les avaient déjà lues sur *anecdotes.ru*. Ils ont bu de la bière à Žižkov, dans la Caverne de Platon, à l'Amsterdam et aux Sept Loups ; ils ont joué au Baby-foot dans un *beer garden*, craché dans la Vltava depuis le métronome géant du parc Letna, acheté de l'herbe au Château, fumé dans les caves d'un bar à vin et vu un film au multiplexe du quartier Anděl.

Le vendredi, au Central Lounge, ils se sont agrégés à un groupe international, trois Américains, un Français, un couple d'Allemands, deux Autrichiennes. Au petit matin, Jean-Pierre, un gars longiligne aux cheveux blondasses, a essayé de l'enlacer en tendant ses lèvres vers elle, mais elle s'est écartée si vivement qu'elle en a été elle-même effrayée : il s'en est fallu de peu qu'elle ne le frappe. « *You can just say no* », a-t-il marmonné en blêmissant. « *I'm sorry*, a répliqué Xénia. *I have a problem with my sexual life, Jean-Pierre, I'm really sorry.* » Comme c'est facile à sortir en anglais, comme cela sonne ridicule dans sa langue maternelle. « J'ai des problèmes avec ma vie sexuelle. » Des problèmes ? Pourquoi des problèmes ? Peut-être que justement tout est normal ? Regarde toi-même : tu as eu une histoire, vous vous êtes séparés, tu souffres. Tu n'es pas prête pour de nouvelles relations, et voilà. Hmm, bon, admettons. Mais tu n'arrives pas non plus à te masturber, plus rien ne t'excite, et de façon générale, docteur, il me semble que je suis devenue frigide.

Xénia tend la main vers un gobelet de jus de pomme : « Est-ce que je pourrais aussi avoir de l'eau, en même temps ? Merci. » Sans doute devrait-elle se réjouir que tout ça soit terminé. Mieux vaut-il aussi ne plus avoir le moindre fantasme plutôt que des fantasmes pareils. Maïa l'avait dit, d'ailleurs : le masochisme doit être dépassé si l'on veut vivre une vie normale. Se marier, avoir des enfants, un garçon et une fille, non, plutôt deux filles, les appeler Marina et Olga, vivre heureuse. Faire une belle carrière, puis se marier et avoir deux filles. Voilà, à présent elle sait comment elle va continuer sa vie. C'est très bien.

Je pourrais aussi devenir lesbienne, se dit Xénia. Aucun souvenir ne

me raccroche aux femmes, aucune femme ne m'a lié les mains avec une corde à linge et n'a fait tomber des gouttes de cire sur mon ventre dénudé. Comme c'est répugnant, tout de même. Elle repose son gobelet vide sur le plateau, sourit à l'hôtesse : un petit nez retroussé, de larges pommettes, des lèvres éclatantes qui lui adressent un sourire bien étudié et que Xénia trouve sincère et chaleureux. *Donc devenir la femme d'une femme, se dit-elle. Ou au contraire, son mari. Par exemple celui de Marina. Ou non, il est plus prudent d'éviter Marina, elle va me tromper, forniquer avec nos amies communes et se trouver des hommes. Mieux vaudrait Olga.* Olga est adulte, indépendante, expérimentée. Elle lui tiendrait lieu de mère, parfois de sœur, de sœur... L'espace d'une seconde, le mot « frère » explose dans son cerveau, se propage en une douleur aiguë dans son cou. *Stop, se dit Xénia, plus de frères, ça suffit...* Et donc, elle lui tiendra lieu de sœur, de mari, de femme. Elle essaie de s'imaginer Olga et elle en train de faire l'amour. Ça ne servirait sans doute à rien de simuler, on ne trompe pas une autre femme. *Si ça ne marche pas, je lui dirai tout simplement : « Excuse-moi, je galère », Olga comprendra.* Olga est belle, Xénia aime la façon dont Olga incline la tête en parlant, tire sur son long fume-cigarette, sourit de la commissure des lèvres et agite doucement sa main bien soignée. Elle l'a accompagnée jusqu'à Chérémétiévo, l'a embrassée devant le comptoir d'enregistrement. Au moment des adieux, Xénia a enfoui son visage entre ses seins, Olga a passé la main dans ses cheveux, lui a chuchoté tout doucement à l'oreille : « Qu'est-ce qui t'arrive, Xioucha ? Tout ira bien, tu le sais », et ça s'est réalisé, tout va bien, merci pour Prague, merci pour Einstürzende Neubauten au théâtre Archa, merci pour cette semaine, pour avoir retiré le couteau de ma blessure, libéré mon cou de sa douleur lancinante, pour le baiser que tu m'as donné au moment des adieux, pour ne pas avoir dormi de la nuit, pour être restée à mes côtés, en me caressant la tête sans dire un mot, quand je suis ressortie de la salle de bains ce soir-là.

« Oui, le MK, s'il vous plaît. » Elle fait crisser le journal entre ses doigts, regarde par le hublot les nuages d'un gris jaunâtre qui rappelle la neige moscovite. Elle pense : *Le printemps ne va pas tarder, j'aimerais bien savoir pourquoi nous sommes nées dans un pays aussi froid. On va atterrir à Moscou et demain, je retourne au travail. Je me demande comment ça va, là-bas. Le site...* Oh, elle n'a pas envie de penser au site. Olga a raison, il faut le fermer. Ou le transmettre à Alexeï, ne pas

prendre l'argent, retirer son nom. *Si ça se trouve*, songe Xénia, *ils l'ont attrapé*. Et dans ce cas-là, elle pourra oublier complètement cette histoire. Elle feuillette le journal à la recherche de la section « Faits divers » et se dit : *Ce serait un joli cadeau pour mon retour au pays. « Le maniaque de Moscou a été capturé. » Et ne pas penser que j'ai aimé cet homme, ne pas y penser. Ce n'est pas à cause de ça que je suis allée à Prague.*

Elle tourne une page et aussitôt, c'est comme si toute la douleur disparue revenait à la charge, comme si on lui administrait un coup de tranchoir en plein visage, qu'on lui sectionnait les mains, ouvrait la poitrine, écrasait la cage thoracique, extirpait le cœur, elle crie, crie, le jus de pomme se rue hors de sa gorge en une écume rosée, son voisin effrayé sursaute, l'hôtesse accourt, Xénia serre une feuille de journal dans ses doigts aux ongles rongés, s'y cramponnant comme si elle espérait encore se réveiller, crier, crier, hurler à la manière d'un animal, pourvu qu'elle ne voie plus le petit article, tout en bas de la page : « Encore une victime du maniaque de Moscou ? Le cadavre d'une jeune femme portant des traces de violences sexuelles et de tortures a été découvert dans le parc forestier de Bitsévski. Le type de blessures et la localisation du corps poussent les experts à supposer qu'il peut s'agir d'une nouvelle victime du maniaque qui terrorise la capitale depuis plus de six mois. Les papiers trouvés sur la victime ont permis d'établir son identité : il s'agit d'Olga K., 35 ans. » Crier, crier, s'étrangler avec ses sanglots, se débattre entre les bras de l'hôtesse, pleurer, pleurer.

Mais non, Xénia reste immobile, relit sans relâche, sans plus espérer quoi que ce soit, sans croire à une coïncidence – il doit y avoir beaucoup de filles répondant au prénom d'Olga et au nom commençant par un K, trente-cinq ans, directrices d'une célèbre boutique en ligne, non ? –, elle reste immobile, sans verser la moindre larme, ciel au-dessus de l'Europe, nuages aussi sales que la neige moscovite.

J'essaie d'imaginer un *happy end* à cette histoire, mais je n'arrive à rien.

Même quand j'ai tué Olga, je n'ai éprouvé aucune excitation. Pour la première fois de ma vie.

C'était une femme intéressante ; à une époque, j'aimais bien travailler avec ce genre de femmes. Une belle poitrine, des yeux pleins de tristesse, des mains à la peau délicate.

J'ai embrassé ses paumes avant de lui trancher les mains.

J'ai charcuté, brûlé et tailladé, mais je n'ai rien ressenti. Autrefois, quand je tuais, il me semblait qu'avec l'aide de ce corps étranger et de mon expertise, je créais de véritables œuvres d'art. Cette fois-ci, j'avais l'impression d'être un artisan grossier.

D'ordinaire, le temps passe vite quand je travaille, mais là, je me suis vite lassé – peut-être parce qu'Olga ne suscitait aucun sentiment en moi, ni sympathie, ni admiration, ni pitié.

Elle ne m'intéressait pas.

J'ai bu un peu d'eau, me suis aspergé le visage et j'ai regagné la cave. Olga était allongée sur la table. Les mains tranchées, la peau de ses cuisses lacérées pendait par lambeaux, son sein droit était devenu une vraie bouillie sanguinolente, du sang dégoulinait de son téton gauche. Des lanières de cuir maintenaient son corps sur la table ; ses jambes, largement écartées, étaient rattachées aux anneaux fichés dans le mur, une flaque de sang s'étalant entre elles. La table à côté d'elle était jonchée de mes instruments – scalpel, sécateur, quelques fouets. Par terre, il y avait ma lampe à souder, des nœuds coulants pendaient du plafond, couverts de sang séché. Les murs et le sol étaient eux aussi maculés de sang – à une époque, je forçais mes prisonnières à nettoyer la cave, mais les deux dernières fois, je n'avais

pas perdu mon temps à exiger ça d'elles. Sans doute qu'ici ou là devaient encore traîner quelques parties sectionnées et oubliées de tel ou tel corps : une étouffante odeur de charogne. Il est curieux que je ne l'aie perçue que maintenant.

Olga était allongée sur la table, la bouche fermée par un bâillon, les yeux clos. Elle ne m'évoquait pas une œuvre d'art, mais un jouet cassé, jeté dans une décharge. J'ai pensé que c'était l'amie la plus proche de Xénia, une femme qu'aimait Xénia. Je me suis approché de la table, j'ai retiré le bâillon de sa bouche et je me suis allongé à côté d'elle. À ce moment-là seulement, j'ai remarqué que je serrais toujours le tranchoir dans une main. J'ai enlacé Olga et essayé de l'embrasser. Mais soudain elle a redressé la tête pour planter ses dents dans ma lèvre. J'ai reculé brusquement et je l'ai frappée au visage avec le tranchoir.

Mon sang a jailli sur ma poitrine. Je me suis précipité vers le lavabo et, tout en pleurant, j'ai lavé ma blessure.

Je crains la douleur depuis que je suis tout petit.

J'ignorais quoi faire d'Olga ensuite. Mon sexe pendait lamentablement, mon fantasme était épuisé. Ce que j'aurais aimé faire, c'était l'abandonner ici, qu'elle meure de faim et de ses blessures. Après quoi, au bout de deux semaines, j'aurais récupéré son cadavre. Mais je ne voulais pas attendre : je devais envoyer un signal à Xénia.

Soudain, j'ai compris comment je devais procéder. J'ai rassemblé mes instruments, fourré de nouveau le bâillon dans la bouche d'Olga et je me suis mis au travail. D'ordinaire, quand le processus se rapproche de la fin, je ne ressens aucune fatigue, mais cette fois, j'ai dû m'asseoir à deux reprises pour me reposer. Puis j'ai réalisé qu'à l'encontre de mes habitudes, j'avais oublié de vérifier si elle était vivante. Si bien que pour parler franchement, j'ignore à quel moment Olga est morte.

Enfin l'affaire a été terminée : j'ai repoussé des blessures les reliquats de côtes brisées, tranché les débris de viande et de peau sur les bords, et j'ai arraché le cœur d'Olga.

C'était exactement la mort que Xénia voulait pour elle-même.

Un cercueil fermé, oui, bien sûr... elle est défigurée, paraît-il, on ne la reconnaît que difficilement... et c'est vrai ce qu'on raconte, que sa cage thoracique a été ouverte et son cœur arraché ?... oui, bien sûr, c'est le même, qui cela pourrait-il être d'autre ?... Elle a fait un site sur lui, vous savez ?... comme si elle en avait eu la prémonition, une coïncidence difficile à concevoir... autrement dit, c'est le destin... trente-cinq ans, on peut dire qu'elle était jeune... il semble que ce soit la première victime dans notre domaine d'activité... Non, elle n'est pas bien sérieuse, notre sphère : le premier assassinat ne survient qu'aujourd'hui... et en plus, c'est un maniaque, il ne s'est pas agi de reconstruire le marché, comme chez les grandes personnes...

Le brouhaha des voix, ils passent d'une table à l'autre, c'est le repas de funérailles officiel, « Olga a toujours aimé ce restaurant ». *Ah bon ? Je l'ignorais, je n'y ai jamais été avec elle, mais ça n'a pas d'importance.* Ils s'approchent, lui expriment leurs condoléances, comme si elle était sa parente la plus proche, sa fille, sa sœur, comme si elles avaient effectivement eu le temps de se marier et de vivre de nombreuses années d'amour et de concorde, de nombreuses années de bonheur, qu'elles avaient pu avoir des enfants ensemble, deux fillettes. *Tu n'avais pas besoin de te faire avorter, songe Xénia. Tu n'aurais de toute façon pas eu à l'élever seule, tu as eu peur pour rien.* Mais sans doute est-ce une bonne chose qu'il n'y ait rien eu d'autre que des caillots de sang dans l'obscurité de son utérus. *Imagine-toi seulement ce que cela fait, de mourir avec ton enfant, même s'il n'est pas encore né.* Elle ne parvient pas à envisager, pas du tout, qu'Olga ne soit plus de ce monde, un cercueil fermé, elle ne l'a même pas vue une dernière fois, elle ne peut visualiser, ne veut pas penser à la manière dont Olga est morte. Celle-ci a toujours affirmé qu'elle avait peur de la douleur, elle disait : « Je

suis une affreuse trouillarda, j'ai très peur de la douleur, pas comme toi. » *Pas comme moi, non, il aurait sans doute été plus juste que ça ait été moi et pas elle.*

Pavel s'approche, lui serre le bras au-dessus du coude, déclare :

— Xénia, veuillez accepter mes condoléances, je sais que vous étiez très proches.

C'est la première fois qu'il la vouvoie, comme si Xénia avait vieilli depuis la mort d'Olga, comme si une partie des années vécues par Olga étaient passées à son actif. Elle répond :

— Merci, oui, nous étions très proches.

Pas une seule larme depuis deux jours qu'elle est rentrée à Moscou, pas une seule larme de toute sa vie.

C'est une fille forte, songe Pavel. *Elle ne se brisera pas, je le sais.* Il suffit à Pavel de voir un individu qui a perdu des proches pour tout comprendre à son sujet. On peut appeler ça de l'intuition, ou bien de l'expérience. D'une manière ou d'une autre, presque tous ses amis d'enfance ont perdu quelqu'un, ce qui est plus que suffisant d'un point de vue statistique. Il tient toujours Xénia par le coude et dit :

— Je peux vous parler une minute ?

— Oui, bien sûr, que se passe-t-il ?

Ils s'éloignent à l'écart dans un coin, s'assoient à une table de libre, Pavel regarde par-dessus son épaule, sort un petit pistolet de sa poche intérieure et le pose sur la table.

— Tiens, prends.

Xénia le dévisage d'un air las.

— Pavel, qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi j'aurais besoin d'un pistolet ?

Il ne prête pas attention à ses réticences, lui montre avec le plus grand soin :

— Comme ceci, comme cela, un doigt ici, et on presse là. Et glisse-le dans ton sac.

Elle le regarde sans comprendre. *C'est une belle fille*, constate Pavel, *mais elle a pris un sacré coup au cours du mois dernier, comme si elle avait vieilli.* Cela dit, peut-on vraiment vieillir à vingt-trois ans ? On ne fait que mûrir.

— Prends, prends, c'est un pistolet réglo. Considère ça comme un ordre de ton chef.

Elle hausse ses maigres épaules, fourre l'arme dans son sac.

— Bon, d'accord.

Elle regagne la salle, Pavel la suit des yeux et se dit : *S'il lui arrive quelque chose, je ne me le pardonnerai jamais. Parce que j'en étais sûr : il ne fallait pas monter ce site. J'ai essayé de le lui faire comprendre, mais visiblement, je m'y suis mal pris.* Au bout du compte, les paroles sont aussi imaginaires que la publicité, que les rectangles des bannières sur les rectangles des écrans. Les machines sans âme sont tout de même plus fiables. Une cartouche, un détonateur, un mécanisme de démarrage.

Ils passent d'une table à l'autre, le brouhaha des voix, un chuchotement discret, sa mère est arrivée de Saint-Pétersbourg pour les funérailles, mais elle n'est pas venue au repas, on peut la comprendre, elle a perdu sa fille, c'est affreux pour des parents d'enterrer un enfant. Oui, oui, et Krouchevnitskaïa n'avait pas d'enfant si je me rappelle bien. Non, pas de famille à Moscou, à l'exception de son frère, mais il n'a pas eu le temps de rentrer d'Inde, c'est difficile de le contacter, on lui a écrit mais visiblement, il ne lit pas ses messages tous les jours. Quelle vie peut-il bien avoir ? Moi, si je ne relève pas ma boîte au moins deux fois dans la journée, je ne suis plus moi-même. Oui, tout abandonner, s'en aller en Inde. Le brouhaha des voix, d'une table à l'autre.

Un jeune homme s'approche :

— Puis-je vous parler une minute ?

— Oui, bien sûr, que se passe-t-il ? (Où l'a-t-elle vu, bon sang ? Ses yeux secs cessent déjà de reconnaître les gens.) Oh, excusez, oui, j'ai du mal aujourd'hui, vous comprenez.

— Oui, bien sûr, Xénia Rudolfovna, je comprends. Nous avons lu votre correspondance, nous regrettons de ne pas l'avoir fait plus tôt. Nous avons contacté Sacha, comme vous nous l'aviez suggéré. Il nous a fourni une description, bon, sa taille, sa silhouette... Malheureusement, l'individu portait un masque, mais peu importe, j'aurais voulu vous demander de diffuser son portrait-robot sur votre site, c'est très important.

— Excusez-moi, réplique Xénia, j'ai fermé le site. Je suis désolée... Il vaut mieux que vous le publiiez sur *Bande_defilante.ru*, ils ont un meilleur trafic.

Les paroles gèlent sur ses lèvres. Trafic, rating, nombre de vues, de clics, hits, hébergeurs, bannières, pop-up, parrainage. Olga, Olga,

Olga. Elle l'a accompagnée jusqu'à Chérémétiévo, l'a embrassée devant le comptoir d'enregistrement, lui a passé une main dans les cheveux, « Tout ira bien ». Rien n'ira bien, plus jamais. Plus de glissades sur un monticule de neige, plus de saké en plein milieu de la nuit, plus de tchats sur ICQ, plus de refuge dans un pull moelleux. *« Ne pleure pas. Je ne pleure pas, c'est la neige. Bien sûr, tu as le visage trempé. Je ne pleure jamais. »* Tu vois, tu ne m'as pas crue, pourtant c'est bien vrai – pas une seule larme, même maintenant. Tu vois, je ne t'ai pas menti, j'ai toujours considéré que ça n'avait pas de sens de pleurer, qu'il fallait lutter contre les larmes, qu'elles ne soulageaient pas la douleur, que pleurer revenait à admettre sa défaite. Et ainsi de suite. Mais qu'est-ce qui pourrait soulager ça ? Contre quoi lutter ? Si seulement je pouvais pleurer. Mais même si je voulais, je ne peux pas. Peut-être que si je t'avais vue morte, j'y aurais cru enfin, s'il n'y avait pas eu ce cercueil fermé, si j'avais pu effleurer tes mains, t'embrasser, passer une paume sur tes cheveux. Rien n'ira plus jamais bien, jamais. Les yeux secs, pas une seule larme.

L'homme s'approche, la prend par le coude.

— Olga m'a beaucoup parlé de vous. Car vous êtes Xénia, n'est-ce pas ?

Qui c'est, celui-là ? Costume sombre, visage baigné de larmes, une montre onéreuse au poignet, il tient son coude d'une main autoritaire.

— Je vous demande pardon ?

— Oh, je ne me suis pas présenté, nous ne nous sommes jamais rencontrés. Je suis Oleg, voici ma carte de visite, je me suis dit qu'Olga avait dû vous parler de moi, car vous étiez son amie la plus proche, sans doute vous a-t-elle parlé de moi, oui, un cauchemar, nous nous sommes rencontrés il y a quatre ans, le véritable amour, une peine affreuse.

Il s'essuie les yeux, hoquette. Autrement dit, il pleure. *Quel droit a-t-il de pleurer ici ?* s'insurge Xénia. Où était-il quand Olga s'est fait avorter ? Et soudain, elle se rappelle : « La violence domestique et les assassinats en série sont les deux pôles de la coercition masculine. » Elle pense : *Et quelque part entre les deux, il y a les hommes mariés entretenant des liaisons commodes pendant quatre ans et qui jouent les veufs éplorés aux funérailles des femmes qu'ils ont baisées une fois par semaine.*

Elle lui arrache son bras, veut s'en aller, Oleg la rattrape, lui agrippe le coude, la regarde dans les yeux, sanglote.

— Ah, Xioucha, vous ne vous représentez pas ce qu'elle signifiait pour moi !

Au dernier moment, elle retient le poing qui s'élevait déjà, mais n'arrive pas à ravalier son cri :

— Qu'est-ce qui te prend de m'appeler Xioucha ? Tu es complètement con, ou quoi ? Je n'étais Xioucha que pour elle, que pour elle, tu entends ? Elle s'est fait avorter à cause de toi et tu ne l'as même pas remarqué, tu n'as même pas compris ce qui se passait, tu ne t'es même pas étonné qu'elle ne t'appelle plus ! Rentre chez ta femme, qu'est-ce que tu fabriques ici ? (Les gens se retournent, quelqu'un lui apporte de l'eau.) Non merci, non, je ne fais pas une crise d'hystérie, je vais me calmer.

Les yeux secs, pas une seule larme.

Marina se fraie un chemin à travers la foule, T-shirt noir, jean noir, elle lui enlace les épaules.

— Merci, merci, j'ai péti les plombs, j'étais juste furax, il faut que je me reprenne en main, merci, Marina, oui, merci, on y va.

Alexei les regarde partir, pauvre petite fille, soudain c'est clair : en effet, c'est une fillette, encore une enfant, *a lost little girl*. La chose la plus importante qui lui soit arrivée depuis dix ans, oui, une véritable guerre, une lutte où il a semble-t-il bien résisté. À moins que non, dans ce genre d'affaires, tu ne sais pas toi-même si tu as gagné ou perdu. En tout cas, l'ancienne illusion a disparu : elle n'existe plus, la Xénia sous les fenêtres de qui un taxi l'avait conduit de sa propre initiative, elle n'existe plus, la femme dont il avait envie de répéter le prénom tel un mantra, en ajoutant jetaimejetaimejetaime. Il ne reste qu'une fillette de vingt-trois ans qui a perdu son amie.

Il lui a téléphoné hier, annoncé : « J'arrive », apporté une bouteille de vodka, ils ont bu sans trinquer. Puis ils se sont installés dans la cuisine, et ils ont attendu le troisième verre pour commencer à parler, à se remémorer : quand elle l'avait vue pour la première fois, l'amitié au premier regard, elle voulait devenir comme Olga dans une dizaine d'années. La personne la plus proche d'elle, à l'exception de sa mère.

Ils étaient dans la cuisine, à boire de la vodka, pas la moindre larme, des yeux secs, elle est assise, enveloppée de ses bras. Pauvre petite fille, de la tendresse, de la tendresse et de la pitié, il s'efforce de ne pas la toucher plus que nécessaire, afin qu'elle ne le pense pas venu pour une partie de jambes en l'air. À dire vrai, question sexe, il a connu mieux, et ça, oui, c'était de l'amour, y repenser le terrifie : janvier, la tempête de neige, un crayon géant traçant des spirales sur la chaussée déserte. En partant, alors qu'il était déjà dans l'entrée, il l'a prise par le bras. « Xénia, je dois te l'avouer, même si ça n'a pas d'importance, mais tout ce que je t'ai dit ce jour-là, ici, quand je suis venu en pleine nuit, c'était bel et bien la vérité... et sans doute que ça l'est encore. Alors si je peux t'aider en quoi que ce soit... » Elle se force

à sourire et répond : « Tu m'as beaucoup aidée, merci. » Les yeux secs, pas la moindre larme de toute la soirée. Elle se lève, s'adossant au mur, enveloppée de ses bras, petite fille, oiseau brisé, aimée.

Oxana ne lui a même pas demandé où il était, en revanche elle s'est mise à pleurer sur-le-champ : « Cette idée ne m'a pas plu dès le début, s'est-elle lamentée. Tu te fiches vraiment de moi à ce point que tu ne peux t'empêcher d'aller te fourrer dans toutes les merdes possibles ? Puisque tu n'es pas allé en Tchétchénie, tu te fourres dans les ennuis à Moscou, et si la prochaine fois c'était ton tour ? » Il s'est laissé tomber d'épuisement sur une chaise, lui a pris les mains et a déclaré : « Nous avons fermé le projet, et de toute façon, il ne tue pas les hommes, c'est un hétérosexuel pur et dur. Je ne suis absolument pas en danger. » Alors elle a répondu, plus calme : « Bon, alors j'en conclus qu'il me tuera moi. »

Cette nuit-là, ils ont fait l'amour d'une façon étonnamment tendre, puis ils sont restés allongés, enlacés, blottis l'un contre l'autre ; à la lumière du lampadaire de la rue, les cheveux d'Oxana avaient des reflets dorés et argentés, et en caressant les mèches de sa femme, Alexeï s'est dit qu'il savait dans quel projet il allait se lancer ensuite, quand bien même on ne lui donnerait pas de budget. Cela s'appellerait « Moscou anéantie », photos de façades privées de murs, de l'air noir de la nuit qui emplît les fenêtres des immeubles éviscérés, clichés d'amateurs devenant des archives sous leurs yeux, les endroits où il a erré à la recherche d'un amour éphémère, quand il cherchait de façon absurde à prouver l'épaisseur de sa propre réalité, les endroits transformés en ruines, comme si une guerre venait effectivement d'avoir lieu. À partir de ce avec quoi il sait travailler – nouvelles, interviews, photos –, il va composer le requiem de la Moscou de sa jeunesse, de la Moscou des infidélités hâtives et des relations de hasard, des caves où l'eau clapote, des marches où crisse le verre des bouteilles, le requiem de la ville anéantie qui ne craignait ni Dieu ni diable, des yeux secs, pas la moindre larme. Oui, Xénia sera peut-être d'accord pour l'aider, en revanche, Pavel ne voudra sans doute pas avoir maille à partir avec la mairie de Moscou, *eh bien tant pis, on inventera quelque chose, et je demanderai à Marina de s'occuper du design, elle est douée, en général c'est agréable de travailler en sa compagnie. Elle a un sourire agréable, pense Alexeï, innocent et en même temps un peu...* Et il s'endort sans avoir trouvé les bons mots, il s'endort en imaginant

le sourire de Marina, il s'endort en enlaçant sa femme, le visage enfoui dans ses cheveux, or et argent, une lumière fantomatique se déversant de la fenêtre.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ne soit plus là, répète encore une fois Marina dans la cuisine de Xénia. (Et elle se verse le dernier fond restant de la vodka de la veille.) Je ne la connaissais presque pas, continue-t-elle, mais elle était si gentille, et elle t'aimait beaucoup, ça se sentait.

Xénia est assise, enveloppée de ses bras, oiseau renfrogné, et elle répète :

— C'est ma faute, c'est ma faute.

Elle fixe un point, se balance de droite à gauche, cheveux en bataille, maigre, petite. Hier, sa mère a téléphoné, crié dans l'appareil : « Voilà, je t'avais prévenue, et si c'était ton tour, la prochaine fois ? Tu penses à moi, de temps en temps ? Cette idée m'a tout de suite déplu, j'ai encore honte devant les gens, je pensais que ma fille serait la meilleure, et tu t'occupes de n'importe quoi, qu'est-ce que c'est que cette profession ? Manager ? Ça te plaît vraiment d'aller sans cesse fourrer ton nez dans toutes sortes de merdes, et regarde où ça t'a menée ? Et puis c'était qui, cette Olga ? — Maman, je te l'ai dit cent fois : c'était ma meilleure amie. — Ah, une amie. » Elle a raccroché et à présent elle est assise là, à répéter : « Ma faute, ma faute. »

— Ne dis pas de bêtises, réplique Marina. Tu ne savais rien, pourquoi tu te tourmentes comme ça ? Pense plutôt à Olga, continue-t-elle. Tu sais qu'une mort en martyr, c'est vraiment bon pour le karma, alors pense plutôt à elle, en train de voguer en ce moment vers une lumière éclatante, assise en lotus aux pieds de Bouddha, elle ne pense déjà plus à nous, pas de tristesse, ni de souffrance, ni d'angoisse.

— Tu sais bien que je ne crois pas à tous ces trucs-là, objecte Xénia en haussant ses maigres épaules. Nous mourons simplement, et

ensuite, rien ne se passe. N'essaie pas de me consoler et ne dis pas d'âneries. Il n'existe pas de lumière éclatante.

Marina ne répond rien, elle-même n'est pas vraiment sûre, à propos de la mort en martyre, peut-être qu'elle vient tout juste de l'inventer. Et de manière générale, c'est bien de jacasser sur le karma avec les mecs, histoire de leur jeter de la poudre aux yeux, de leur donner l'impression qu'elle est une fille dotée d'un monde intérieur foisonnant. Mais que dire en ce moment, quand Xénia, assise sur sa chaise, se mure dans son silence, la regardant de ses yeux secs qui ne voient rien. Elle ne peut pas s'approcher d'elle, la prendre par la main, s'asseoir à ses côtés et lui caresser la tête en lui murmurant : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Tout ira bien. » Elle-même n'y croit pas, que tout ira bien, elle ne sait pas comment s'asseoir à côté de Xénia sans rien dire, en la tenant par la main, il lui semble qu'il faut faire quelque chose, l'aider d'une manière ou d'une autre, lui remonter le moral, non, pas lui remonter le moral, bien sûr, mais du moins la secouer un peu. Si Xénia avait été une fillette, toute petite, une gamine d'un an, ou mieux, un petit garçon, Marina aurait su quoi faire. Elle l'aurait jeté en l'air et rattrapé, jeté et rattrapé, et Xénia aurait commencé à rire, et il ne serait plus resté ni tristesse, ni souffrance, ni angoisse. Mais elle ne va pas jeter Xénia dans les airs, ni couvrir son petit ventre de baisers, la chatouiller en lui chuchotant des mots caressants et des surnoms ridicules.

— Tu devrais peut-être t'allonger ? suggère Marina, histoire de dire quelque chose.

Elles vont dans la chambre et Marina essaie de se rappeler ce qu'elle faisait autrefois quand Xénia était aussi bas, et elle se souvient. Alors elle lance :

— Écoute, peut-être que ça te ferait du bien, un autre sadique, dans le genre de Nikita, à l'époque ?

Et en réponse, Xénia vomit soudain dans l'entrée, à l'endroit exact où Viatcheslav-Stanislav avait gerbé.

Puis elle se rassoit dans la cuisine. Marina nettoie le sol, se réjouissant d'avoir au moins une idée de ce qu'elle doit faire, tandis que Xénia s'excuse, expliquant qu'il lui est très difficile de penser au sexe, ces derniers temps, et au sexe sado-maso tout bonnement impossible, de toute évidence, ça lui est passé, car tout passe, Marina devrait bien le comprendre, elle qui s'enflammait comme un briquet

avant de tomber enceinte, et qui est à présent une dame posée, dans le genre mère de famille. La femme posée se tient à quatre pattes, les fesses en l'air, ses cheveux couleur paille lui tombent dans les yeux, elle essore la serpillière dans un seau et rigole :

— Une dame posée ? Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai juste un enfant au lieu de relations sexuelles.

— Eh bien, moi aussi, je suis toujours la même, réplique Xénia. Sans doute qu'à la place de relations sexuelles, j'ai mon travail, ou bien les funérailles d'Olga, ou encore tout ça ensemble.

Et peut-être que je n'ai pas tout ça, mais rien, pense-t-elle. C'est un bon mot, ça, « rien ». Fiable, bien. Il ne connaît pas le mensonge, ignore la trahison. Rien. Un mot pour le silence dans un appartement nocturne, pour l'obscurité dans une chambre solitaire, pour le vide dans des yeux ouverts. Un mot bien utile pour répondre à n'importe quelle question. Qu'est-il resté d'Olga ? Que restera-t-il d'elle, de Xénia ? Que reste-t-il d'un fichier quand il est effacé ? De ce que les gens ont dans la tête ?

Pourquoi a-t-il choisi précisément Olga ? se demande Xénia. Pourquoi pas moi ? Je sais qu'il lui a cassé les côtes, extrait le cœur, comme pour me rappeler encore une fois mes paroles – « Ouvre ma cage thoracique et prends mon cœur » –, comme pour laisser sa signature. Par conséquent, il a fait ça pour moi. Autrement dit, c'est ma faute, autrement dit, c'est moi qui ai tué Olga. Autrement dit, je l'ai tuée en créant ce site, je l'ai tuée quand j'ai répondu au tout premier « Salut ! », je l'ai tuée chaque fois que je lui ai écrit, chaque fois que je me suis masturbée, chaque fois que j'ai joui, chaque fois que je me suis fait mal, je l'ai tuée quand j'ai lu sa lettre. J'ai tué Olga. C'est ma faute.

Elle est allongée dans l'obscurité, Marina est partie, Xénia est allongée, ses yeux secs grands ouverts, pas la moindre larme, elle est allongée dans l'obscurité et se répète : *C'est ma faute, j'ai tué Olga*, elle se représente sans relâche sa cage thoracique défoncée, son cœur mort couvert d'une croûte de sang, comme une signature au bas d'une lettre – une lettre qu'il lui a quand même fallu lire, une lettre impossible à jeter à la poubelle, impossible à éliminer du serveur, impossible à bloquer avec un filtre. *Si je ne l'avais pas mis sous « Ignorer », Olga serait encore en vie, pense Xénia. Par conséquent, c'est ma faute, j'ai tué Olga. Cette nuit-là, je suis sortie de la salle de bains, je me suis approchée de mon ordinateur et je lui ai dit : « Excuse-moi, Olga », et je l'ai tuée.*

Vide dans les yeux, silence dans l'appartement, obscurité dans la chambre. Rien. *Je ne peux rien y faire. Je ne peux rien changer. C'est ma faute, j'ai tué Olga.* Que reste-t-il à part cette pensée ? Rien.

Sans répit, en circuit fermé qui ne s'arrête jamais : « Olga, cage thoracique, cœur, lettre, signature, c'est ma faute, j'ai tué Olga. »

Xénia s'assoit dans son lit, enveloppée de ses bras. Sous la lumière fantomatique du réverbère qui se déverse de la fenêtre, la chambre paraît grise, l'espace dans les coins s'enroule, comme du papier peint arraché sur un mur humide, il est difficile de se concentrer.

Il m'a envoyé une lettre, pense Xénia. Que dois-je lui répondre ? Rien.

Si je pouvais l'effacer de ma vie, songe-t-elle. L'effacer comme un fichier de la mémoire d'un ordinateur, me rendre dans le passé, le tuer à sa naissance, le tuer avant qu'il ne commence lui-même à tuer... Mais qu'est-ce que je peux faire, maintenant ? Olga, cage thoracique, cœur, lettre, signature, c'est ma faute, j'ai tué Olga.

Lettre, signature. Olga était assise ici, sur le canapé, et elle, Xénia, courait dans l'appartement, téléphone à la main, pour appeler la police, singeant une femme adulte et responsable, tandis qu'Olga restait assise, elle connaissait déjà la réponse à : « Qu'est-ce que je peux faire ? » Rien. Ni alors ni maintenant. Impossible de s'allonger et de s'endormir, impossible de cesser de penser. *Olga, cage thoracique, cœur, lettre, signature, c'est ma faute, j'ai tué Olga.*

Pense à autre chose, se dit Xénia. Pense à maman, pense à Marina, pense à Pavel, au travail, s'il le faut. Pense au fait que demain, tu vas t'y pointer et éditer les dernières actualités. Pense aux actualités. À Mikhaïl Khodorkovski, à la guerre en Tchétchénie qui n'existe pas, à Ioukos qui n'existera bientôt plus, au doublement du PIB, à la politique internationale, à la culture et au sport. Cesse de penser que la rubrique des faits divers te rappellera tôt ou tard que c'est ta faute, que tu as tué. À présent, chaque femme qu'il tuera sera une lettre qu'il t'adressera. Et il t'écrit tant que tu ne lui répondras pas.

Comment lui répondre ? Par le silence de mon appartement, par l'obscurité de ma chambre, le vide de mes yeux.

Il va tuer de nouveau, se dit Xénia, et curieusement, cette pensée lui semble salvatrice, lui apparaît comme une sortie de cette boucle. Elle ne comprend pas pourquoi c'est si important, elle ne fait que répéter en elle-même : Il va tuer de nouveau. Réfléchis, Xénia, réfléchis. Il va tuer pour t'écrire une lettre. Il va tuer pour recevoir une réponse. Il va

tuer de nouveau. Pense, Xénia, pense, pose-toi la question que tu redoutes tant, la question dont tu connais déjà la réponse.

Qui va-t-il tuer ?

Tu connais la réponse, se dit-elle. Il m'écrit, il va tuer pour moi. Il a tué Olga. Maintenant, il va tuer Marina.

Xénia s'approche de l'ordinateur, enfonce un doigt sur le clavier, regarde la pendule dans le coin. 2 heures. Peu importe : elle sait ce qu'elle doit faire.

Longues sonneries, cinq, six, sept. Personne ne décroche. Est-il possible qu'elle appelle trop tard ? Est-il possible que Marina... ? Est-il possible que depuis leur vieil autel, les dieux de la cybernétique ne l'aient pas prévenue, que la Grande Mère Ourse ne l'ait pas abritée de sa fourrure, que les caractères cryptiques de la calligraphie chinoise ne l'aient pas protégée ?

— Allô, répond Marina d'une voix endormie par-delà des pleurs d'enfant lointains. Qui est à l'appareil ?

— C'est moi, répond Xénia. Tout va bien ?

— Si je ne tiens pas compte du fait que tu as réveillé Gleb, ça va, répond Marina. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vérifie que ta porte est bien fermée, répond Xénia. Et de façon générale, fais attention à toi. Tu es la seule amie qui me reste, à présent.

— Et donc ? insiste Marina qui ne comprend toujours pas.

Bien sûr qu'elle ne comprend pas. Elle ne vient pas de passer des heures entières à répéter, allongée dans le noir : « Olga, cage thoracique, lettre, signature, c'est ma faute, j'ai tué Olga. »

— Il tue mes amies, explique Xénia. C'est comme ça qu'il discute avec moi.

Marina reste silencieuse, puis répond, à présent définitivement réveillée :

— C'est bon, je vais mettre la chaîne sur ma porte.

Xénia repose le combiné, déambule dans la pièce. Elle a froid, ça bourdonne dans sa tête, elle a du mal à se concentrer. *Bravo, ma fille, se dit-elle. Bravo.* Sa mère avait raison, ça ne sert à rien de pleurer, il faut se battre, il faut agir. Donc elle a appelé Marina pour vérifier que tout allait bien, et elle l'a prévenue. *Bravo, va dormir, tu as fait tout ce que tu pouvais, va dormir. Demain matin, téléphone à la police, demande-leur de mettre Marina sous protection, qu'ils la surveillent, qu'ils le*

pincent...

Il va tuer de nouveau, se dit Xénia. Peut-être qu'il s'est déjà faufilé dans l'appartement de Marina ? Peut-être qu'il sait tout ce que je vais entreprendre. Peut-être qu'il me voit en ce moment même. Xénia referme son ordinateur, vérifie sa porte d'entrée, allume toutes les lampes. Rien de ce qu'elle fait n'arrêtera le tueur. Il veut parler avec elle, il tuera donc de nouveau. La police ne protégera pas Marina indéfiniment, il attendra son heure, fera profil bas, donnera l'impression qu'il a cessé de tuer, mais en fait il attendra. *Il va tuer de nouveau.*

Xénia déambule dans son appartement, la lumière brille de partout, il lui semble que quelque chose remue dans les coins, que quelque chose bruisse dans le silence, que quelque chose clignote aux confins de sa conscience. Ça bourdonne dans sa tête, elle a du mal à se concentrer. *Calme-toi, s'intime-t-elle. Va te coucher, qu'est-ce que tu peux faire, maintenant ? Rien.*

Rien ? Pose-toi cette question encore une fois. *Qu'est-ce que tu peux faire ?* Xénia Ionova, IT manager couronnée de succès, rédactrice en chef de la rubrique « Actualités », vingt-trois ans. *Qu'est-ce que tu peux faire ?*

Je dois le tuer, se dit Xénia. Le tuer. Et elle prononce à haute voix :
— Je vais le tuer.

Non, elle n'y croit pas elle-même. Comment pourrait-elle le tuer ? C'est un homme vigoureux, dans la force de l'âge, tandis qu'elle n'est qu'un petit bout de fille. Toute la police de la ville ne parvient pas à l'attraper, comment pourrait-elle le tuer ? *Ça ressemble à l'histoire du sniper, constate Xénia. Il y a le tueur, la victime, l'observatrice. Et tu ne peux plus rien faire. C'est la même chose.* Il est le tueur, elle est l'observatrice. Que peut-elle faire ?

Je dois agir, se dit Xénia, je dois lutter, je dois faire quelque chose. Pense au sniper, à la femme et à la journaliste, s'ordonne-t-elle. La femme est la victime, elle marche dans la rue, elle n'est au courant de rien, elle n'a pas de choix. Le sniper est dans son abri, il possède un fusil, il peut tuer. La journaliste est assise à côté de lui, ils discutent. Pourquoi le sniper décide-t-il de tirer ? Par ennui ? Non, il ne s'ennuie pas. Il est installé dans son abri et il discute avec la journaliste. Il discute avec elle, puis il déclare : « Je vais tirer. » Il tire pour elle, il lui écrit une lettre.

Xénia a l'impression que la solution n'est pas loin. Elle cesse de remarquer les ombres dans les coins, ça ne bourdonne plus, le sang a cessé de gronder à ses oreilles. Elle décrit des cercles de plus en plus rapides dans la pièce, comme si elle se poursuivait elle-même. Réfléchis, Xénia, réfléchis !

Il écrit une lettre. Cette lettre a un destinataire. Le sniper tue parce qu'il a un public. La journaliste ne peut tuer le sniper, mais elle peut cesser de l'observer. Si elle s'était levée et éloignée une minute avant l'apparition de la femme, rien ne se serait produit.

C'est ça, pense Xénia. C'est ce que j'ai essayé de faire. Je me suis levée et éloignée. Et alors, il a tué Olga.

Autrement dit, elle ne peut s'éloigner. Elle est l'observatrice. Il est le tueur. Il va discuter avec elle et tuer sans relâche. Que peut-elle faire ?

Rien ?

Xénia décrit des cercles dans la pièce. *Pense, se répète-t-elle. Pense. Comment cesser d'être observatrice si tu ne peux t'éloigner et si tu ne peux tuer ? Que peux-tu faire ?* Encore une fois : observatrice, tueur, victime. L'observatrice et le tueur sont uniques. N'importe qui peut se retrouver dans la peau de la victime. N'importe quelle personne susceptible de passer dans la rue. Le tueur tirera, l'observatrice regardera. La victime est le point où la balle rencontre le regard. Que peut faire l'observatrice ?

Il lui semble que la solution est toute proche. Aux confins de sa conscience, dans une tache aveugle, dans les recoins de la pièce. Elle décrit des cercles, que peux-tu faire ?

Encore une femme : observatrice, tueur, victime. L'observatrice et le tueur sont uniques. N'importe qui peut se retrouver dans la peau de la victime. N'importe quelle personne qui soit susceptible de passer dans la rue. N'importe quelle personne qui soit susceptible de passer dans la rue. N'importe qui.

Stop.

Xénia s'arrête. Les cheveux lui collent au front, ses mains tremblent, ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites étincellent.

L'observatrice ne peut pas s'éloigner. L'observatrice ne peut pas tuer.

L'observatrice peut seulement devenir la victime.

Xénia sourit. La voilà, la solution. La voilà, la réponse. À présent, demande-toi encore une fois : que peux-tu faire ?

Tu peux mourir.

Voilà qui est bien, répète Xénia. *Voilà qui est bien, Marina restera indemne, tout ira bien.*

— Tu voulais que je réponde à ta lettre ? prononce-t-elle à haute voix. Soit, je vais te répondre. Tu voulais que je vienne te voir de mon plein gré ? Soit, je vais venir. Tu as promis de ne pas me tuer ? Eh bien, je vais faire en sorte de mourir. Cette fois-ci, on fera les choses à ma façon. Tu me tueras quand même. Et tout s'arrêtera, tout ira bien. Tu as parlé de « responsabilité » ? Eh bien, soit, qu'il s'agisse de responsabilité. Tu assassines, je meurs. Chacun son truc. Je ne peux pas te tuer, même pour Marina, je ne peux pas. Mais je peux mourir pour elle. L'homme peut tuer, la femme peut mourir.

Xénia sourit. Plus la peine de se retenir, plus la peine de tenir. Elle sait quoi faire.

— Donc demain, nous allons nous voir, marmonne-t-elle. Je rêvais de cette rencontre, à un moment, tu te rappelles ? Maintenant, je ne veux plus me souvenir, je ne veux plus entendre parler de tortures. C'est moi qui les ai imaginées, imbécile que je suis. À dire vrai, j'ai un peu peur. Même si, de quoi pourrais-je bien avoir peur ? Je me suis infligé de la douleur pour jouir. Je me suis infligé de la douleur pour m'oublier ne serait-ce qu'un peu. Demain, tu me feras souffrir pour que je meure. Pour que je m'oublie définitivement. Pour que Marina reste en vie. Pour que tout s'arrête. Je ne me débinerai pas, n'est-ce pas ? Et puis, ça ne durera pas longtemps, si ? Je ferai en sorte de mourir rapidement. D'ailleurs, Marina l'a dit : une mort en martyr, c'est bon pour le karma. Comme ça, je saurai si c'est vrai.

Xénia sourit. Elle s'assoit à son bureau, tape l'adresse de mémoire, écrit : « Cher frère, je regrette infiniment de n'avoir pas compris plus tôt à quel point nous devions nous voir. Par malheur, je ne sais pas où te trouver, alors s'il te plaît, trouve-moi et récupère-moi. Si nous sommes en effet les deux faces d'une même médaille, nous devons l'expérimenter. Je ne sais pas si nous parviendrons à être heureux comme Hannibal et Clarice, mais si ton invitation dans ton enfer personnel tient toujours, je t'attends. Ta sœur, Xénia. »

Elle se relit, oui, ça va. Si intelligent qu'il soit, il ne devinera pas qu'elle le trompe, qu'elle les trompe tous, qu'elle fait les choses à sa

façon. Elle appuie sur la touche « Envoi », son message se transforme en zéros et en unités, s'envole dans l'enchevêtrement de fils de cuivre et de fibres optiques, pour atteindre son destinataire en quelques secondes. Point final.

Que peux-tu faire maintenant ? se demande Xénia. *Rien. Juste attendre.*

Et cette fois-ci, les résonances de ce « rien » ne sont pas aussi terrifiantes.

Peut-être que je devrais écrire une lettre d'adieux, se dit Xénia. *Réveiller maman et prendre congé d'elle ? Pauvre maman. Non, je ne veux pas, je préfère qu'elle considère ça comme un malheureux accident, un coup du sort. Un coup du sort ? Je ne pense pas.* Xénia sourit.

Peut-être devrait-elle écrire à son frère à New York ? « Cher frère, je regrette infiniment de n'avoir pas compris plus tôt à quel point tu me manquais. Cher frère, je regrette infiniment que nous ne nous revoyions plus jamais. » Une lettre magnifique. Non, elle préfère que Lev considère que sa petite sœur est morte de façon absurde dans ce lointain pays septentrional dont la police n'est même pas capable de protéger les concitoyens.

Si Lev avait été ici, pense Xénia, tout aurait été différent. Il a promis de revenir, mais il est toujours là-bas. On va bientôt venir chercher Sarah Connor. Il faut espérer que ça ne va pas tarder. Sans quoi, par malheur, la police va comprendre ce qui se passe, me placera sous surveillance, me condamnera au rôle d'éternelle observatrice, ne me laissera pas mourir, ne me laissera pas gagner.

— Espérons que tu vas te presser, lance Xénia à sa fenêtre où le jour commence à se lever.

Puis elle va dans sa cuisine mettre la bouilloire sur le feu. Il est idiot de passer sa dernière nuit à dormir. *Ne pense pas à la mort, s'intime-t-elle. Pense seulement : j'ai fait ce que je devais.*

Xénia, Xénia, Xénia.

J'ai reçu ton message. Je t'attends, je t'attends si fort que toutes les peurs oubliées me reviennent.

Je n'ai jamais vu ton visage. Sur la Toile, je n'ai trouvé que des photos vieilles de cinq ans, une toute jeune fille, presque une adolescente, des cheveux noirs ébouriffés descendant jusqu'aux épaules, une silhouette de garçon. Je n'arrive pas à faire coïncider cette photo et la femme qui me répondait sur ICQ.

Je ne sais pas pourquoi, quand je pense à toi, je me remémore Karina, la première maîtresse que j'ai eue après mon divorce. Ayant été un mari fidèle, Karina a été ma deuxième femme. Je me rappelle que nous sommes arrivés chez moi, je me suis dirigé vers le bar pour nous verser un verre de vin, et elle a aussitôt commencé à se déshabiller, si bien que quand je me suis retourné, je l'ai vue rejeter sa robe dénouée de ses épaules. Sa peau m'est apparue d'un blanc bleuté, et Karina elle-même, la Reine des neiges venue rechercher Kay. C'était si magnifique et si terrifiant que j'ai fermé les yeux et me suis enfoncé les ongles dans une paume jusqu'à la douleur.

Xénia, Xénia, Xénia. Quand je pense à toi, cette peur me revient. Il me semble que tu es trop magnifique pour que je puisse le supporter. Tu étais assise à côté de moi quand j'étais malade, tu as tailladé ta peau quand je pleurais de douleur, et j'aurais voulu te rembourser. Quand tu viendras, j'arracherai la peau de mes mains, je m'inciserai les yeux, je découperai des lambeaux de ma chair, j'éviscérerai mon ventre, je briserai ma cage thoracique. Je sais le faire, Xénia chérie, crois-moi. J'aurais placé à tes pieds des monticules d'ongles arrachés à des doigts, des tétons tranchés, des lèvres retournées à l'envers, et j'aurais couronné cette pyramide des globes oculaires visqueux extraits

de mes orbites. Le voilà ce moi, Xénia chérie, le voilà ce moi ouvert jusqu'en ses tréfonds, la seule offrande que je puisse t'apporter. Dis-moi que tu ne refuseras pas mon cadeau.

J'ai peur qu'elle n'accepte pas mon offrande. J'ai peur que la rencontrer ne me tue. J'ai une imagination fertile, je me suis très souvent imaginé notre rendez-vous, mais ces derniers temps, rien ne marche.

J'essaie d'imaginer un *happy end* et je n'y arrive pas.

J'ai une imagination fertile, mais ces derniers temps, elle me joue des tours. J'ai de plus en plus de mal à croire que Xénia m'aime, de plus en plus de mal à me la représenter. Xénia Ionova, IT manager, rédactrice en chef de la rubrique « Actualités » d'un journal fictif, étoile locale de l'Internet russe, femme aimant qu'on lui fasse mal. Des épaules maigres, des doigts rongés, des cheveux noirs. La femme que j'aime. Une femme qui n'a jamais existé.

Ma sœur astrale, tu as essuyé la sueur de mon front quand j'étais malade, tu m'as tenu par la main, tu as pleuré avec moi quand le cocon noir me serrait, tel un nuage, telles des spirales étouffantes, tels les cheveux de Méduse, tu as tailladé ta peau quand mon cœur saignait. Mon aimée, je t'ai inventée. Je t'ai inventée de A jusqu'à Z, depuis le trille artificiel d'une puce électronique jusqu'à la nuit solitaire après les funérailles.

J'ai inventé ton journal, j'ai inventé ton site. J'aimais m'imaginer les gens trembler en voyant la bannière : « C'est ici que le maniaque tue », comme le mot Mosgaz flottant au-dessus de la paisible ville de notre maire. Je souhaitais tellement que les gens ne m'oublient pas. Qu'ils s'efforcent de comprendre.

Que tous ces assassinats n'aient pas été vains.

Oui, je le reconnais, je t'ai inventée, Xénia chérie. Ce qui signifie que tu ne viendras pas me voir demain et que je ne te tuerai pas. Cela est-il suffisant pour que cette histoire ait une fin heureuse ?

Ou bien dois-je tout avouer ? Déclarer qu'il n'y a pas eu le moindre meurtre. Hier, j'étais un gentil petit garçon, j'étais gentil et je le suis resté. J'aime les gens, et la pitié qu'ils m'inspirent me serre la gorge. Je m'évanouis à la vue du sang. Je pleure à la pensée de la douleur d'autrui.

Autrement dit, rien de tout ce que j'ai raconté n'a jamais existé. Ni

la cave à tortures, ni les cadavres démembrés, ni les filles que j'ai imaginées les unes à la suite des autres. Ni Alexeï le raté qui a réussi, ni Olga la *business lady* aux mains soignées, ni Vlad son frère pédé, ni la frivole Marina et son petit Gleb : aucun d'entre eux n'a jamais existé. Et Mike ? Mike si, et la fille-fox-terrier aussi. Je l'ai en effet levée dans un club et baisée, mais pas du tout comme je l'ai raconté ici : nous étions trop ivres et je ne me rappelle même pas si elle a joui.

Bon, OK, d'accord. Je n'ai jamais réussi à lever une inconnue dans un club. J'avoue : ni Mike ni Alice n'ont jamais existé. Et le club non plus n'existe pas, même si ça n'a pas d'importance.

Il n'y a jamais eu tout ce sang, ces mains et ces pieds tranchés, ces yeux arrachés, ces colliers de tétons, ces cages thoraciques enfoncées. Rien. Juste le silence d'un appartement nocturne, l'obscurité d'une chambre solitaire, le vide dans des yeux ouverts.

N'est-ce pas en effet une fin heureuse ? L'illusion a été dissipée, on peut de nouveau marcher dans les rues sans crainte. Le maniaque de Moscou n'est plus et n'a même jamais été.

J'ai tout inventé.

Enfin, non. Il y a bien eu un incident, rien qu'un seul.

Je suis allé dans la cuisine, j'ai ouvert un tiroir, pris un couteau et me le suis planté dans une cuisse.

Rien que ça, rien de plus.

Rien que le cocon noir de l'angoisse, rien que le désespoir et la désolation, rien que les fantasmes et les rêves.

Si un homme tue, c'est un maniaque, un monstre et un assassin, il faut l'anéantir, il n'est digne ni de pitié ni de compassion.

Mais si un homme rêve de tuer, qui est-il ? Même s'il a une femme et des enfants, qu'il se rend à son travail, va au cinéma, lit des livres. Et parfois seulement, en plein milieu de la journée, dans le métro, chez lui, au café, il voit tout à coup la chair se détacher d'un corps humain, tranche après tranche, pétale après pétale. Une machette s'abat sur une poitrine féminine. Un œil arraché roule dans un ventre ouvert.

Imaginez : ces visions vous poursuivent jour et nuit. Quand vous discutez avec des collègues. Quand vous faites l'amour. Quand vous jouez avec vos enfants.

Vous ignorez d'où ces visions ont surgi, vous ne savez qu'une

chose : elles sont liées à ce qui importe le plus pour vous, à ce qui fait de vous un être humain.

Vous avez un travail, une femme que vous aimez, des enfants et des amis. Et un beau jour, vous allez dans la cuisine, vous prenez un couteau et vous vous le plantez dans la cuisse.

L'homme est debout, du sang lui coulant le long de la jambe.

Un point c'est tout.

Peut-être vaut-il mieux le considérer comme un assassin ?

Dans ce cas, nous rameutons la police au plus vite, nous arrêtons le criminel et nous terminons cette histoire de manière heureuse.

Ce matin, je me suis posté devant la fenêtre et j'ai regardé deux filles s'amuser sur les balançoires de la cour. Elles devaient avoir autour de dix-sept ans, elles s'étaient débarrassées de leur blouson, et les deux taches claires de leur chemisier d'été tantôt s'envolaient, tantôt s'abaissaient. Leurs longs cheveux voltigeaient au vent. Quand les balançoires ont commencé à ralentir, j'ai remarqué que les sous-vêtements rouges de l'une d'elles se laissaient deviner à travers le tissu blanc. Même de ma fenêtre, je voyais qu'elle avait de beaux seins volumineux. J'ai distingué ses yeux, bleus comme des éclats d'azur, des lèvres légèrement gonflées, une oreille gauche percée de trois ou quatre anneaux. Son amie me tournait le dos et je ne voyais que ses cheveux roux, en haut, en bas, vague après vague, au rythme de la balançoire.

Je les ai regardées longtemps. Elles étaient magnifiques.

Je ne voulais tuer personne.

Une odeur étouffante, d'une suavité entêtante. Elle ouvre les yeux avec peine, cela fait très mal, comme si quelque chose avait explosé à l'intérieur de sa tête. Un plafond bas, des murs de béton sale, maculés de coulées brunâtres, la lumière blanche d'une salle d'opération, une grande table en zinc au milieu, et dessus, le sac et l'imperméable de Xénia, couvert de boue, complètement fichu. Surmontant la douleur qui pulse dans sa nuque, elle tourne la tête : les anneaux aux murs, les cordes qui pendent du plafond. Bizarrement, elle n'est pas attachée : elle est assise sur une chaise métallique, ses bras maigres aux doigts rongés posés sur ses genoux. Elle entend une voix :

— Désolé que ça se soit passé comme ça.

Elle ne se souvient de rien, si ce n'est d'une douleur aiguë, de la neige sale d'une chaussée moscovite. C'est donc comme ça que ça s'est passé. Elle le regarde dans les yeux et lance :

— Ben, ça n'a plus d'importance, maintenant.

Il se tient adossé au mur crasseux. Combien de fois se l'est-elle imaginé, en tant que tueur maniaque, en tant qu'*alien*, en tant qu'homme lui écrivant : « Je t'aime » ? Pourtant il ne ressemble pas à ce qu'elle a imaginé. Il se tient adossé au mur, esquisse un sourire.

— Je suis un peu intimidé, je ne sais pas quoi te proposer. Peut-être que tu as faim ? Tu veux que je prépare à dîner ?

La nausée lui monte à la gorge. Xénia secoue la tête. Sans se départir de son sourire, il demande :

— Tu veux peut-être qu'on fasse l'amour tout de suite ?

Je veux que tout ça se termine au plus vite, songe Xénia et elle ne répond rien.

— Regarde ce que j'ai prévu pour toi. Regarde. (Il s'approche de la table, repousse l'imperméable, pose une boîte métallique sur la surface

de zinc, l'ouvre et commence à en tirer des instruments.) Voilà un scalpel, pour sectionner, et en voici un autre, regarde comme il est effilé. Voici une pince à épiler. Tu sais combien ça prend de temps pour arracher tous les poils d'un pubis ? Voilà une scie à métaux pour scier les os ; voici des pinces pour arracher la peau ; voici un marteau et des clous, un tranchoir et des tenailles, des ciseaux et un rasoir. Voici un assortiment de bâillons, de toutes les tailles, en voici même un avec des pointes à l'intérieur, elles s'enfoncent dans la langue. Le plus important avec celui-là, c'est de ne pas s'étouffer avec le sang ; voici des crochets ; voici des aiguilles ; voici des chaînes ; voici un poinçon, des aiguilles à coudre, des pinces, regarde, tu n'as jamais rien vu de pareil, ça ne s'achète pas en magasin, approche, attends, je vais t'aider à te relever.

Il tend une main solide, puissante. Xénia s'était toujours imaginé le maniaque comme un être petit, malingre, pitoyable. Xénia ne prend pas sa main, elle se lève sans aide, grimaçant sous l'effet de la douleur dans sa nuque. Elle s'appuie à la table, et le regarde sortir sans cesse de nouveaux instruments, les disposer sous la vive lumière chirurgicale et répéter : « N'est-ce pas splendide ? »

— Et voici un assortiment de fouets, effleure-les, non, effleure-les juste, ça n'a rien à voir avec vos jouets de cuir : avec celui-là, un coup et ça t'ouvre la peau jusqu'à l'os ; et voici une barre de fer, qui défonce une cage thoracique, et si l'on vise bien, on peut atteindre le cœur ; et voici des chevilles, à enfoncer entre les doigts ; voici du sel, à saupoudrer sur les blessures ; voici de l'acide ; voici un peu d'essence ; voici de la soude caustique ; voici des seringues pour pratiquer des injections ; voici des pinces à ongles, dommage, ça ne marchera pas avec toi ; voici des tenailles pour arracher les dents, si la bouche est petite, eh bien, tu comprends, c'est utile pour une bonne pipe ; voici des fléchettes, spécialement effilées ; voici encore des couteaux, regarde, touche, c'est un véritable objet, aiguisé comme une lame de rasoir.

Xénia tend la main jusqu'au couteau le plus proche, un long couteau avec une lame courbe, et *alien* la prend par le coude avec précaution. *Il a peur de moi*, devine soudain Xénia. *Il a peur lui aussi*. Et en effet, d'un mouvement doux mais impérieux, il s'empare du couteau et la pousse délicatement vers l'extrémité la plus éloignée de la table.

Soudain son mal de tête a cessé, comme si quelqu'un avait éteint la

douleur. *Il a peur de moi.* Pour l'instant, Xénia ne comprend pas ce que cela signifie, mais elle sent que la solution n'est pas loin. *Que dois-tu faire ?* se demande-t-elle. *Réfléchis, Xénia, réfléchis. Il a peur de moi.* L'illusion se dissipe.

— Eh bien, commençons, dit-il sans arrêter de sourire. D'abord, je t'aurais bien suspendue et montré comment fonctionnent les cravaches. Qu'est-ce que ça t'inspire ?

Comme Xénia ne répond rien, il hausse ses larges épaules et reprend :

— Tu imagines, je suis nerveux. C'est tout de même la première fois qu'une fille vient me trouver de son plein gré. Peut-être que je devrais te demander par quoi tu voudrais commencer ? Je ne connais pas du tout le rituel, souffle-moi, pourquoi tu restes sans rien dire ?

Réfléchis, Xénia, réfléchis.

— Je comprends, tu ne sais pas par quoi commencer, tu es sans doute déjà excitée, j'imagine ? J'ai toujours rêvé d'une femme qui soit excitée avec moi. Tu ne te représentes pas à quel point je suis heureux que nous nous soyons rencontrés. Car tout est pour toi, tout.

À présent, Xénia est absolument calme. Elle demande :

— Tu considères que je suis venue ici de mon plein gré ?

— Bien sûr, enfin, en pratique, oui, de ton plein gré. Tu m'as écrit hier. Tu es la première femme qui soit venue de son plein gré, et tu es la première femme à atterrir dans cette cave sans que j'aie l'intention de la tuer.

— Et tu as l'intention de vivre une vie longue et heureuse avec moi ? demande Xénia.

— Oui, oui, jusqu'à ce que la mort nous sépare, répond-il en souriant, d'une voix très calme. Ils ont vécu ensemble et sont morts le même jour. Comme dans les livres, une vie longue et heureuse. Comme un frère et une sœur, tu sais.

— Établissons un contrat de mariage, suggère Xénia. Afin que je n'oublie jamais que je suis venue ici de mon plein gré et que tu n'oublies pas que tu m'as accueillie de ton plein gré.

Sans se départir de son sourire tranquille, il hoche la tête :

— Oui, d'accord, faisons ça. Comme les grandes personnes, le mot de code et tout le tralala ?

— Oui, le mot de code aussi.

— Un jour, j'ai proposé à une fille d'utiliser un mot de code, se

souvient-il. Le nôtre, c'était : « Tue-moi ! » Et je l'ai prévenue : quand elle le prononcerait, je la tuerais vraiment.

— Elle l'a prononcé ?

— Oui, mais je ne l'ai pas pour autant tuée sur-le-champ. Car le plus intéressant vient après le mot de code, n'est-ce pas ?

— Sans doute, réplique Xénia. Dans ce cas, le mien sera : « Je t'aime », d'accord ?

Il sourit, hoche la tête :

— Oui, c'est très bien. Je vais chercher une feuille ?

— J'en ai une, répond Xénia, qui tend la main vers son sac. J'en ai une, répète-t-elle. Je suis tout de même journaliste.

Il fait tourner entre ses doigts un petit couteau étroit au manche bleu azur, la table se dresse entre eux, ses yeux sont calmes et pensifs, il continue à sourire, et sourit encore quand Xénia, sans ressortir sa main du sac, lui tire deux coups de feu en pleine poitrine. En tombant, il s'enfonce le couteau dans la cuisse droite, mais il ne sent plus la douleur, il tombe, tombe, tombe à travers le temps qui s'est arrêté en déchirant le cocon noir, à travers le nuage sombre d'angoisse et de désespoir, tombe alors que l'espace s'enroule comme du papier peint en lambeaux, les vitres fondent, les portes crient d'horreur, il tombe, tombe, tombe et dans une ultime explosion de clarté, il voit une silhouette féminine d'une insupportable beauté, un port de reine, un halo blanc, un rictus, la salive qui coule, la chair se dissémine, les mâchoires s'ouvrent, un collier de crâne, une lumière claire, un cadavre sous chaque pied, une divinité en courroux, la Reine des neiges, il tombe, tombe, tombe, sent quelque chose se briser dans un craquement à l'intérieur de sa poitrine, quelque chose quitter son corps, se frayer un chemin à la rencontre de la lumière rayonnante, il tombe, tombe...

Xénia revient à elle en entendant le claquement sec du pistolet vide. Elle ne se rappelle pas comment elle a contourné la table et s'est retrouvée à côté du mourant, elle ne se rappelle pas comment elle a vidé son chargeur presque à bout portant. En tombant, il s'est enfoncé le couteau dans la cuisse droite, du sang coule encore de la blessure. Sa cage thoracique est déchiquetée, comme si quelqu'un l'avait brisée d'un coup. Xénia regarde son visage mort : une quarantaine d'années, des lèvres pleines, des yeux largement ouverts, cheveux clairsemés, des touches de gris.

— Tu n'as rien compris, lui dit Xénia. Tu n'as rien compris. Tu n'as pas lu attentivement ce que je t'ai écrit. Même mon orgasme le plus puissant, je ne suis pas prête à le payer de la vie d'autrui. Je suis prête à renoncer à n'importe quelle jouissance, pour que tu ne te trouves plus sur la même terre que moi.

Xénia n'a pas lâché son pistolet ; de la pointe de sa botte, elle écarte le couteau le plus loin possible des doigts crochus et revient vers la table. Elle regarde son sac déchiré par les tirs, ses produits de maquillage disséminés au milieu des couteaux, tenailles et pinces. D'un doigt prudent, elle touche le métal froid. Quelque chose cloche, un truc n'est pas comme il devrait être. Quelque chose de presque oublié monte de l'intérieur, traverse son corps en une vague tiède, s'accumule et empêche le bas de son ventre. Machinalement, Xénia s'empare d'un scalpel, oui, *alien* avait raison. Elle est excitée. Pour la première fois depuis de nombreuses semaines, elle ressent une démangeaison, si puissante qu'elle l'empêche de bouger. Comme si l'excitation, enfermée durant toutes ces semaines, s'était enfin échappée pour emplir le corps de Xénia, pour le déchirer dans son exigence de soulagement.

Xénia retourne vers la table métallique, s'assoit, soulève sa jupe, glisse la main sous l'élastique de sa culotte et croise le regard mort des yeux ouverts qui la fixent, pleins d'étonnement et de reproche. Elle se lève, s'approche du cadavre sans lâcher le scalpel. Sur le côté droit de la poitrine, là où Xénia a vidé tout le chargeur, il y a un trou sombre, et Xénia se dit que l'*alien*, cet étranger qui vivait à l'intérieur de ce corps, s'est enfin libéré. *Je ne connais même pas son véritable nom*, songe-t-elle en passant la main sur ses paupières inertes.

Quand elle se relève, Xénia remarque quelque chose qui brille dans l'ombre, tout près du pied de la table. Ramenant sa jupe, elle enjambe le cadavre et ramasse le bracelet d'Olga, celui avec des pierres rouge sombre.

Elles s'envoient des boules de neige, comme des gamines, font des glissades, rient dans un taxi, courent sur des tapis de course voisins, ils sont assis à quatre au Coffee Inn ; le bébé rampe sur le tapis, dit : « Ma-ma ! » ; *I'll be back* de plus en plus près dans son dos, que dois-tu faire ? Le petit garçon entend, frissons et tremblements augmentent ; maman en peignoir sur son corps nu qui sort de la salle de bains ; elle te pose la main sur le front : « Tu as de la fièvre ? » Elle dit : « La

danse, c'est fini, tu dois étudier. Je sacrifie tout pour toi, je t'aime tant. Tu es ma fille, et ce truc, c'est de la merde, que diront les gens ? Ça ne sert à rien de pleurer, il faut se battre. » Que dois-tu faire ? Un visage humide dans un pull moelleux. « Ton mascara a coulé. — C'est à cause de la neige, Olga, c'est à cause de la neige. »

Xénia, Xénia, petite fille perdue, belle qui a tué la bête, tu as vingt-trois ans, accroupis-toi dans cette cave sale, maculée de sang, pleure, ne t'arrête pas, je t'en prie, pleure, pleure.

Suivez l'actualité de la Série Noire sur les réseaux sociaux :

<https://www.facebook.com/gallimard.serie.noire>

https://twitter.com/La_Serie_Noire

Titre original :

SHKURKA BABOCHKI

© Sergey Kuznetsov, 2005.

Originally published in Russia in 2005 as *Shkurka Babochki*.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © Edward Olive / Arcangel (détail).

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2018.

SERGEY KUZNETSOV

LA PEAU DU PAPILLON

TRADUIT DU RUSSE PAR RAPHAËLLE PACHE

« Dans ma cave bétonnée, sur le petit lopin de terre qui entoure ma maison, parfois dans une forêt des environs de Moscou ou dans un ascenseur, j'essaie de parler de moi aux gens. Si j'avais été écrivain, les mots seraient venus à mon secours. Finalement, mes auxiliaires, ce sont un couteau, un scalpel et une lampe à souder. »

À Moscou, les agissements d'un tueur en série particulièrement sadique attirent l'intérêt de Xénia, l'ambitieuse rédactrice en chef d'un site Web d'actualités – elle-même adepte de pratiques sexuelles extrêmes – qui voit dans cette affaire la chance inespérée de gagner en notoriété.

Intérêt bientôt partagé, quand une relation virtuelle via une messagerie instantanée se noue entre le tueur et la jeune femme.

Mais à la frontière entre fantasme et passage à l'acte, entre fascination et répulsion, Xénia devra se confronter à ses propres désirs.

Sergey Kuznetsov est né à Moscou en 1966. *La peau du papillon* est son premier roman à paraître à la Série Noire.

Cette édition électronique du livre *LA PEAU DU PAPILLON* de Sergey
Kuznetsov

a été réalisée le 22 novembre 2018 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070178858 - Numéro d'édition : 297801).

Code Sodis : N80809 - ISBN : 9782072661709.

Numéro d'édition : 297802.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)